Sinclo Bd. Bonte

Universitas
BIBLIOTHECA

LETTRES JUIVES,

TOME QUATRIEME.

LETTRES JUIVES,

OU

CORRESPONDANCE

PHILOSOPHIQUE,

HISTORIQUE & CRITIQUE,

Entre un Juif Voïageur en différens Etats de l'Europe, & ſes Correſpondans en divers Endroits.

NOUVELLE EDITION AUGMENTÉE

de XX Nouvelles Lettres, de Quantité de Remarques, & de pluſieurs Figures.

TOME QUATRIEME,

DEPUIS LA CXXI, JUSQU'A' LA CLV.

A LA HAYE,

Chez PIERRE PAUPIE,

M. DCC. XXXVIII.

Univers

DS
135
.E82A8
1737
v. 4
Coll Spec.

AU PREUX

ET ADMIRABLE

DOM QUICHOTTE

DE LA

MANCHE,

INVINCIBLE CHEVALIER

DES LIONS,

&c. &c. &c.

ILLUSTRE *Héros de Cervantes, incomparable Destructeur de Moutons & de Marionettes, courageux & intrépide Assailleur de Moulins à Vent & à Foulon, Terreur perpétuelle des Alguazils de la Sainte Hermandad, &c. &c., agréez que je mette sous Votre puissante Protection ce IV Volume des* Lettres Juives. *Un outrécuidé, Chevalier pour le moins aussi insensé & aussi extravagant que Vous, a résolu leur Ruine, & juré leur Déconfiture. Vainement le Public semble-t-il vouloir les garantir de son Courroux : il défie l'Univers entier au Combat, & se vante de les réduire en*

Poudre, malgré la Protection de tous les Enchanteurs. Dans ce pressant Besoin, permettez que j'aïe recours à Vous. Venez, ô insensé Chevalier, opposer Folie à Folie: domtez Votre Rival le téméraire Chevalier d'Ibérie; &, après l'avoir terrassé, faites-lui confesser, qu'il ne doit nullement jouïr du Droit d'être aussi extravagant que Vous. Depuis si long-tems, qu'il semble vouloir Vous disputer le Sceptre où la Marotte de Momus, ses Impertinences & ses Folies devroient avoir enflammé Votre Zèle: &, cependant, Vous souffrez qu'il jouïsse en paix de sa Réputation. Songez, que la Gloire doit Vous exciter au Combat, & que votre Profession même vous y engage. Vous devez, par les Loix de la Chevalerie Errante, redresser les Griefs, consoler les Affligés, & protéger les Opprimez. Vous ne pouvez donc équitablement refuser de donner aux Lettres Juives *le généreux Secours que je vous demande instamment pour elles: &, dans la juste Confiance où je suis d'obtenir de Vous cette Grace, je demeure avec le plus profond Respect, Incomparable Chevalier,*

Votre très-humble & très obéissant Serviteur,

Le Traducteur des

LETTRES JUIVES.

PRE-

PREFACE.

COMME j'achevois ce quatrieme Volume, on m'a envoïé d'Amsterdam le XXIII Tome de la *Bibliotheque Françoise*, dans lequel j'ai trouvé une *Lettre*, où, sous prétexte de raporter quelques Faits concernant l'Etat des Sciences en Espagne, on a vivement déclamé contre certain Ouvrage, qu'on n'a point nommé, mais qu'on a assez désigné pour connoître aisément qu'on veut parler des *Lettres Juives*.

J'AVOIS d'abord résolu de ne point répondre à cette Critique, dont l'Auteur est généralement reconnu, soit dans le Monde, soit dans la République des Lettres, pour une Espece de Fou, & pour une parfaite Copie du fameux Dom Quichotte. En effet, on sait qu'il a pris une Passion aussi romanesque pour la Nation Espagnole, que celle du Héros de la Manche pour son incomparable Dulcinée. Je ne me croïois donc point obligé de faire Attention aux Objections d'un pareil Personnage; & j'au-

rois ſuivi mon prémier Mouvement, ſi je n'avois réfléchi dans la ſuite, que cette impertinente *Lettre* ſe trouvant inſérée dans un Journal où l'on voit quelque-fois des Choſes aſſez curieuſes & aſſez utiles, bien des Gens pourroient ſe perſuader, que cette Critique ſeroit de la Main des Journaliſtes. Je dirai donc un Mot de quelques-unes des Bévûes dont ce ridicule Ecrit eſt rempli.

Le Chevalier d'Ibérie prend d'abord la Défenſe de tous les Auteurs qui ſont critiqués dans les *Lettres Juives*. On doit lui pardonner d'être ſenſible à leur Affront; car, il y a ſa bonne Part. Auſſi appelle-t-il au Public de l'Injuſtice qu'il croit qu'on lui a faite. *Il traite d'Ignorans*, dit-il, *des Gens de Lettres, qui ont mis le Public en état de juger de leur Erudition.* Je répons *à* cela, qu'il n'eſt rien de ſi faux que ce Reproche; & je défie qu'on me nomme un Auteur eſtimable, dont je n'aïe pas fait l'Eloge. *Des Cartes*, *Gaſſendi*, *Bernier*, *Mallebranche*, *Bayle*, *Locke*, *'s Graveſande*, *Vitriarius*, *Boerhave*, *de Thou*, *Daniel*, *Paſcal*, *Sirmond*, *Petau*, *Lamy*: enfin, tous les Savans, de quelque Païs, de quelque Etat, & de quelque Religion qu'ils ſoient, Catholiques ou Proteſtans, Jé-

Jésuites ou Jansénistes, m'ont été égaux. Dès qu'ils ont eu du Mérite, je n'ai pas balancé à leur rendre Justice. J'ai eu la même Equité envers les Auteurs, qui n'ont écrit que sur des Matieres concernant la Poësie & les Romans. J'ai loué *Corneille*, *Racine*, *Milton*, *Pope*, *Petrarque*, *le Tasse*, *le Guarini*, *Dom Lopès de Vega*, *Cervantes*, *Crebillon*, *Voltaire*, *Rousseau*. Il est vrai, qu'en accordant du Génie à ce dernier, j'ai cru, que je pouvois, & que je devois, lui refuser ce qu'un Arrêt solemnel du prémier Parlement de France lui avoit ôté. Ce sont-là tous les bons Auteurs dont j'ai parlé; & je continûrai d'avoir toujours pour leurs Ouvrages une Estime infinie. Quels sont donc ces Ecrivains, que j'ai traités d'*Ignorans*, & qui avoient *mis le Public en état de juger de leur Erudition*? Je comprens que le Critique a voulu se désigner lui-même. Mais, comment a-t-il pu se fourrer dans la Cervelle, que, pour avoir copié trois Pages du *Dictionaire de Moreri*, & trois autres de celui *de Corneille*, & les avoir cousues avec quelques Morceaux de plusieurs autres Livres, & avec les Larcins qu'il a faits à Baudrand dont il a presque entiérement le volé

Dictionaire, il ait mérité le Nom & la Réputation de Savant? Je passe aux autres Griefs.

Il est *étonnant*, dit ce Critique, *qu'un Homme, qui a de la Naissance, de l'Education, de l'Esprit, du Bien, & des Charges honorables, quitte tout cela, & se dégrade jusqu'à la Condition d'Auteur.* Ces Louanges, qu'on me donne, sont des Guirlandes, dont on orne la Victime; & je ne suis élevé si haut, que pour en être précipité. Je répondrai, avant de quitter cet Article, que, quand il seroit vrai, que la Fortune m'auroit placé dans un Etat brillant, je puis sans Honte l'abandonner, pour me livrer entiérement à l'Etude de la Philosophie, & pour jouïr de la douce Satisfaction que donnent les Sciences à ceux qui les cultivent. A-t-on jamais fait un Crime à la Roche-Foucaut, à Montagne, à Malherbe, à Racan, à Bussi-Rabutin, de leurs Ouvrages? Le fameux Cardinal de Richelieu fut aussi porté à passer pour Auteur, qu'à détruire la Monarchie d'Espagne. Sans doute que le Critique méprise ce Cardinal, & qu'il doit lui trouver deux Défauts bien essentiels. Je poursuis l'Examen de ses Reproches.

Il

Il me range dans la Classe des Auteurs Libertins, qui n'écrivent que pour décrier leur propre Religion, la Vertu, le Savoir, & le Mérite. Quant à ce qui regarde la Vertu & la Religion, j'ai assez montré dans les Préfaces du prémier & du second Volume, qu'il n'y avoit qu'un vrai Calomniateur, qui pût tenir un pareil Langage: &, pour ce qui concerne le peu de Respect, qu'il dit que j'ai pour les véritables Savans, on vient de voir de quelle Maniere je me suis justifié. J'avoue, que, si le Critique est un véritable Savant, j'ai mal fait de condamner ses Ouvrages: mais, je laisse au Public à décider si je suis coupable ou non.

Comme le Censeur n'a point jugé à propos d'enter dans aucun Détail, & qu'il s'est simplement contenté de se répandre en Invectives contre moi, & de louër excessivement un Nombre de mauvais Auteurs, il m'est impossible de lui répondre sur les Défauts qu'il peut trouver dans cet Ouvrage. J'examinerai donc seulement, avant de finir cette Préface, quelques-uns des Eloges qu'il a prodigués aux Ecrivains Espagnols; & je montrerai évidemment, qu'il les a cent fois plus ravalez, par la Façon dont il a voulu les élever, que n'auroit

roit pu faire la plus outrageante Critique. On peut très bien lui appliquer à cet Egard ce beau Paſſage de Tacite: *Peſſimum Inimicorum Genus Laudantes.*

Ce Critique commence d'abord par établir la Bonté, la Beauté, & la Juſteſſe du Génie de la Nation Eſpagnole, ſur les Oeuvres de Sainte Thereſe, de Louïs de Grenade, & du Révérend Pere Rodriguès. Il va enſuite juſques à m'inſulter ſur le Doute où il eſt, que ces Livres me ſoient connus. J'ôſe lui dire, qu'il me le ſont autant qu'à lui : à cela près, que j'en fais beaucoup moins de Cas ; & ſur-tout de Rodriguès, dont j'ai lû quelques Ouvrages aſſez mauvais, traduits par un fort médiocre Auteur, & ſi généralement mépriſés, que Moliere n'a pas craint de les tourner en ridicule dans une de ſes Piéces. Je m'étonne que le Critique ignore ce Vers: *Elle lit Rodriguès, fait l'Oraiſon mentale.* Peut-être eſt-ce en lui un Oubli volontaire ; car, ſur les Choſes qui regardent le Théatre, il doit ſe trouver en Païs de Connoiſſance.

Je viens aux Poëtes Dramatiques, que le Cenſeur a louez d'une Maniere ſi ridicule, que s'il avoit voulu les déchirer par une

une ſanglante Satire, il n'auroit pû s'y prendre autrement. Voici les propres Termes dont il ſe ſert. *Les Auteurs Dramatiques Eſpagnols ont long-tems été le Magazin où les nôtres alloient ſe fournir. Scaron, Montfleuri, en ſont des Preuves.* Peut-on rien dire d'auſſi flétriſſant pour la Gloire des Poëtes Eſpagnols, que de les faire les Inventeurs des plus miſérables Farces, & de leur donner pour Diſciples & pour Imitateurs les plus vils & les plus mauvais de nos Ecrivains? Comment jugeroit-on de certains Poëtes, ſi un Homme écrivoit, que Pradon avoit formé ſon Gout ſur leurs Ouvrages? N'auroit-on pas raiſon de les regarder comme les Excrémens de la République des Lettres? Il faut avouër, que le Cenſeur ne ſçait guére choiſir ſes Louanges. Dieu me garde d'un tel Panégiriſte: j'aime encor mieux ſa Haine que ſon Amitié. Pour lui faire connoître la Différence qu'il y a entre les Eloges que j'ai donnez aux bons Ecrivains Eſpagnols, & les Sottiſes qu'il en a écrites, je mettrai ici ce que j'ai dit de Dom Lopès de Vega dans la CXVIII. Lettre. *Cet Auteur a fait de ſi excellentes Comédies, que le grand Corneille aſſûroit, qu'il auroit donné les deux meilleu-*

res de ſes Tragédies, pour avoir trouvé le Caractere du Menteur. *Tu ſais que c'eſt d'après la Piéce de cet Eſpagnol, que le Poëte François a compoſé la ſienne.* Je laiſſe préſentement à décider, lequel, du Critique, ou de moi, a *affecté de faire Injure à la Nation Eſpagnolle.* Mais, il me ſera encor plus aiſé d'obtenir un Jugement favorable, lorſqu'on verra le Parallelle de ce que nous avons dit tous les deux des Hiſtoriens Eſpagnols.

Le Critique ſe contente de parler de l'*Hiſtoire d'Aragon de Zurita*, & de l'*Hiſtoire générale d'Eſpagne de Mariana.* Par une Biſarrerie inexprimable, des deux Auteurs qu'il cite, il en eſt un qui doit être en Horreur à tous les Gens-de-Bien. Ce n'eſt pas que l'Hiſtoire de Mariana ne ſoit un bon Livre. Mais, il en a fait un autre *, que le Parlement de Paris a condamné au Feu, & que les Jéſuites eux-mêmes ont deſavoué. Il inſinue dans cet Ouvrage, qu'il eſt permis, & même louable, de tuër un Roi hérétique ou tiran. Il loue exceſſivement le Moine éxécrable qui tua Henri III, & ne craint point de l'appeller l'Honneur & la Gloire de la France.

Il

* De Rege & Regis Inſtitutione.

Il faut avouër, que, puiſque le Critique ne vouloit citer que deux Auteurs, il pouvoit bien éviter de parler de Mariana, ou du moins imiter mon Exemple, & faire en même tems mention de pluſieurs autres. J'en tranſcirai ici les Noms, ſelon l'Ordre où leurs Eloges ſe trouvent dans la CXVIII. Lettre. *Antoine de Solis*, *Sandoval*, *Antoine de Herrera*, *Dom Barthelemi de las Caſas*. Je n'ai point non plus oublié de louër les Auteurs des Romans, & les Poëtes, qui méritent l'Eſtime des Connoiſſeurs: & j'ai fait les Eloges de *Michel de Cervantes*, de *Matheo Aleman*, de *Dom Alonſo de Hercilla*, de *Juan Rufo*, de *Chriſtoval de Virvès*, &c. On peut juger, par le Nombre de ces Ecrivains, ſi j'ai cherché à diminuer la Gloire d'une Nation, pour augmenter celle d'une autre. Il eſt vrai, que j'ai ſoûtenu, & je le ſoutiens encore, que les Eſpagnols n'ont aucun Philoſophe; &, qu'attendu l'Inquiſition, ils ne ſauroient en avoir. Mais, l'Univers entier n'eſt-il pas convaincu de cette Vérité? Le Cenſeur, il eſt vrai, ne veut point l'avouër. En preux & indomptable Chevalier, il ſoutient ſon Opinion à tors & à travers. Véritable & digne Copie du Héros

ros de Cervantes, on ne peut vivre en paix avec lui, si l'on ne confesse purement & simplement, que les Défauts de sa charmante Dulcinée sont au dessus des Vertus des plus grandes Princesses.

POUR donner plus de Poids à son Opinion, le Critique s'appuie de l'Autorité du Pere Rapin, qui, dans ses *Réfléxions sur la Philosophie*, a dit que les *Espagnols excelloient en Métaphisique*. Mais, cet Auteur a écrit une Sottise, qui n'excuse nullement celle du Censeur. En voici la Preuve. Par l'Eloge, que fait ce Jésuite de la Phisique & de la Logique d'Aristote, on verra aisément si son Sentiment doit être regardé comme décisif dans les Matieres de Philosophie. *Il ne parut rien*, dit-il *, *de réglé & d'établi sur la Logique, & la bonne Phisique, devant Aristote. Ce Génie, si plein de Raison & d'Intelligence, approfondit tellement l'Abîme de l'Esprit Humain, qu'il en pénétra tous les Ressorts, par la Distinction éxacte qu'il fit de ses Opérations. On n'avoit point encore sondé ce vaste Fond des Pensées de l'Homme, pour en connoître la Profondeur. Aristote fut le prémier, qui dé-*

* Rapin, Réfléxions sur la Logique, *Num.* IV, *pag.* 373, 374.

découvrit cette nouvelle Voie, pour parvenir à la Science par l'Evidence de la Démonstration, & pour aller géométriquement à la Démonstration par l'Infaillibilité du Sillogisme, l'Ouvrage le plus accompli, l'Effort le plus grand, de l'Esprit Humain. Pour faire connoître l'Impertinence & le Ridicule de cet Eloge, & de quelle Espece sont les Livres de Philosophie que le Pere Rapin regarde comme des Chefs-d'Ouvrage, je me contenterai de citer ici un Passage de Des-Cartes, un autre de Mallebranche, & un autre de Locke. Quiconque voudra être plus amplement persuadé de l'Inutilité des Ouvrages du Philosophe Grec, pourra consulter l'illustre Gassendi dans ses *Exercitationes Paradoxicæ adversus Aristotelicos.*

Je commence par transcrire le Sentiment de Mallebranche §. *Aristote. . . . . ne raisonne presque jamais que sur les Idées confuses que l'on reçoit par les Sens, & sur d'autres Idées vagues, générales, & indéterminées, qui ne représentent rien de particulier à l'Esprit. Car, les Termes ordinaires de ce Philosophe ne peuvent servir qu'à exprimer confusément aux Sens & à l'Imagination les Sen-*

§ Mallebranche, Recherche de la Vérité, *Livr. V, Chap. II, pag.* 388.

Sentimens confus que l'on a des Choſes ſenſibles, ou à faire parler d'une Maniere ſi vague & ſi indéterminée, que l'on n'exprime rien de diſtinct.

Voici préſentement Des-Cartes qui va parler. *La Logique de l'Ecole . . . . n'eſt, à proprement parler, qu'une Dialectique, qui enſeigne les Moïens de faire entendre à autrui les Choſes qu'on ſçait, ou même auſſi de dire ſans jugement pluſieurs Paroles touchant celles qu'on ne ſçait pas. Ainſi, elle corrompt le Bon-Sens, plûtôt qu'elle ne l'augmente* *.

Je vais finir de réfuter le Pere Rapin, par ce Paſſage de Mr. Locke. *Nous raiſonnons*, dit-il §, *beaucoup mieux, & plus clairement, lorſque nous obſervons ſeulement la Connéxion des Preuves, ſans réduire nos Penſées en Regle, ou en Forme de Sillogiſme . . . . Dieu n'a pas été ſi peu liberal de ſes Faveurs envers les Hommes, que, ſe contentant d'en faire des Créatures à deux Jambes, il ait laiſſé à Ariſtote le Soin de les rendres des Créatures raiſonnables.*

On peut voir maintenant quel Fond l'on

* Des-Cartes, Principes de la Philoſophie, *Préface.*

§ Eſſai ſur l'Entendement Humain, *Livr. IV, Chap. XVII, pag.* 868.

l'on peut faire ſur l'Autorité du Pere Rapin dans ce qui concerne les Philoſophes; &, puiſqu'il a prodigué des Louanges à Ariſtote, il n'eſt pas fort ſurprenant qu'il ait loué les Métaphiſiciens Eſpagnols. C'étoit une Suite néceſſaire de ſa Façon de penſer, tous ces Métaphiſiciens étant zelez Sectateurs d'Ariſtote. Mais, pour montrer l'Ignorance ou la Mauvaiſe-Foi du Critique, s'il y a tant d'excellens Philoſophes & Métaphiſiciens en Eſpagne, d'où vient n'en nomme-t-il pas quelques-uns? C'eſt qu'il lui auroit été impoſſible de pouvoir le faire; ou qu'il eut augmenté le Ridicule qu'il s'eſt déjà ſi juſtement acquis.

Pour achever enfin la Réponſe, que j'ai bien daigné faire à ſes Objections, je vais réfuter celle où il m'accuſe d'affecter de décrier la Nation Eſpagnole. Il eſt vrai que j'ai dit, & je le dis encore, qu'elle eſt fiere, orgueilleuſe, fainéante, ſuperſtitieuſe, & ſoumiſe aux Moines à l'excès. Mais, en expoſant ainſi ſes Défauts, ainſi que ceux des autres Peuples dont j'ai parlé, j'ai rendu Juſtice à ſes Vertus. Et, ſans rapeller tout ce que j'en ai écrit, je me contenterai de citer ici ce Morceau de

la

la CVI. Lettre. *Depuis le Regne de Philippe V, le Miniſtere d'Eſpagne a eu de très habiles Gens: mais les Orages, auxquels toutes les Cours ſont ſujettes, les ont ôtez de leurs Places. On vante ſur-tout ici le Cardinal Alberoni. Non ſeulement les Etrangers qui ſont en grand Nombre dans ce Païs, mais même pluſieurs Eſpagnols, rendent Juſtice à cet habile Miniſtre . . . . Depuis l'Avénement de Philippe V à la Couronne, l'Eſpagne a réparé la Moitié des Maux dont elle avoit été accablée par les Perſonnes qui avoient été chargées de la Conduite des Affaires ſous les Regnes de Philippe IV, & de Charles II. Ses Troupes ſont nombreuſes, bonnes, & bien diſciplinées. Elle s'eſt repeuplée d'un Quart plus qu'elle n'étoit, par le grand Nombre de François & de Flamands, qui s'y ſont établis: & cette Couronne, qui, depuis un tems, n'avoit plus rien de redoutable, tient actuellement le Rang reſpectable qu'elle occupoit autrefois.*

En voilà aſſez, je crois, pour faire connoître la Folie, l'Ignorance, & la Mauvaiſe-Foi, du prétendu Chevalier d'Ibérie: car, je ne répondrai point aux Invectives & aux Injures groſſieres, qu'il me dit à la fin de ſa Lettre. A Dieu ne plaiſe,

ſe, que j'autoriſe jamais l'indigne Coutume d'introduire ſur le Parnaſſe le Langage des Halles. L'Eſprit ſeul eſt Membre de la République des Lettres, & le Corps n'y a aucune Part. Sans cela, dans quel Embarras ne tomberoit-on pas quelquesfois, ſur le Rang qu'on y donneroit à certains Perſonnages? Où placeroit-on, par éxemple, un Homme, qui, après avoir été Danſeur-de-Corde, Baladin, & Comédien, pendant ſa Jeuneſſe, auroit dans ſa Vieilleſſe épouſé conſécutivement deux Chambrieres de Comédiennes, & une Gardeuſe de Dindons devenue Servante de Cabarets, & qui pis eſt la ſienne? Je ſuis certain, que le Critique m'avoûra, que ſi l'*Individu perſonnel* étoit Membre de la Répupublique des Lettres, il ſeroit bien difficile de ſavoir où placer un pareil Original.

Avant de finir cette Préface, je dirai un mot des Traductions qu'on a faites des *Lettres Juives*. Deux différentes Perſonnes les ont trouvées aſſez bonnes, pour vouloir les inſérer dans deux Ouvrages Périodiques, qui paroiſſent à Londres. Le prémier eſt intitulé *Gentelman's Magazine*, & l'autre *Fog's Weekly Journal*. Je ne ſaurois que me louër de ces Traductions: elles ſont fort bonnes; & font Honneur à l'O-

rignal. Mais, je ne puis m'empêcher d'avouër, que j'ai vû avec quelque Peine, qu'un de ces deux Traducteurs * affectoit quelquefois de changer le Titre de certaines Lettres, & de substituer la Qualification de *Monsieur* au Nom de *Jacob Brito*, ou d'*Aaron Monceca*; ensorte qu'il devenoit incertain, si ces Lettres étoient originales, ou traduites: & je remarquerai en passant, que ce n'est pas aux plus mauvaises, qu'il a fait une semblable Soustraction. La LXXIV est dans le Cas de celles dont je parle. Elle commence par ces Mots: *La prémiere Lettre, que je t'ai écrite d'Egipte, doit t'avoir donné une Idée des Ruines d'Alexandrie*, &c. c'est-à-dire en Anglois, *The last Letter I wrote from Egypt gave an Idea of the Ruins of Alexandria &c* §. Comme une pareille Conduite est condamnable par toutes les Loix établies dans la République des Lettres, je signifie dès aujourd'hui à ce Traducteur, que, s'il continue à faire de pareilles Soustractions normandes & ambigues, je me pourvoirai par devant le *Tribunal de Nosseigneurs les Journalistes*, *afin que par eux Justice me soit rendue*; *& qu'il soit expressément enjoint audit Traducteur*

* *L'Auteur du* Fog's Weekly Journal.

§ *Voiez le Num.* 417 *du* Fog's Weekly Journal.

teur de rendre à chacun ce qui lui appartient. Mais, j'espere, qu'il ne m'obligera point à avoir aucun Procès avec lui, & qu'il imitera d'ores-en-avant la Bonne-Foi de son Confrere, qui n'use point de ces Suppressions de Titres, lesquelles, en Matiere de Belles-Lettres, sont des Demi-Larcins. Au reste, je le remercie de la Façon élégante & précise avec laquelle il traduit mes Lettres. Je lui dois même un Compliment particulier pour la L, qui commence ainsi : *J'ai couru, mon cher Brito, un des plus grands Dangers que j'essuierai de ma Vie* *. Il a eu la Bonté de ne point changer le Titre de celle-là, & de ne point substituer la Qualité de *Monsieur* au Nom de *Brito*. Lorsque je songe, que j'ai déjà été injurié par quelques Auteurs, & pillé par quelques autres, peu s'en faut que je ne croïe être devenu un Personnage important dans la République des Lettres.

Je passe à une autre Traduction, qui va, dit-on, bientôt paroître. Elle est en Hollandois, & le Manuscrit en est actuellement entre les Mains d'un Libraire §. Je ne l'ai

* En Anglois, *I have undergone, dear Brito, on of the great Dangers &c.* Fog's Weekly Journal, *July* 31. 1737.

§ Elle a paru depuis cette Préface, & a été

point vûe; &, quand j'aurois été à même de la voir, je n'en aurois pû juger, n'entendant point cette Langue. Mais, une Personne, qui en connoit tous les Avantages, m'a assûré, que je ne devois point me plaindre de la Façon dont mes Lettres étoient rendues, n'aïant rien perdu entre les mains du Traducteur. C'est tout ce que je sçai de cet Ouvrage, dont l'Auteur ne m'est nullement connu.

On m'a aussi écrit d'Allemagne, qu'on y avoit déjà traduit en Allemand les deux prémiers Volumes des *Lettres Juives*. Mais, il me seroit aussi impossible de juger d'une Traduction Allemande, que d'une Hollandoise.

Enfin, quelque-chose d'incomparablement plus singulier que tout cela, c'est qu'on m'a mandé, qu'elles avoient été rimprimées à Avignon, & qu'on y en avoit déjà vû deux Volumes, mais misérablement tronqués & défigurez, conformement au Sort ordinaire de toute Edition contrefaite en Terre Papale.

LET-

a été imprimée *à la Haye*, *chés Isaac van der Kloot*. L'Auteur de cette Traduction m'a fait l'Honneur de me la dédier sous ce Titre : *Aan den zeer geleerden schranderen en wakkeren Schryver der* Lettres Juives. Je suis charmé de trouver ici l'Occasion de lui témoigner publiquement ma Reconnoissance, & de le remercier d'avoir jugé à propos de faire connoître mes *Lettres* à une Nation que j'estime infiniment.

LETTRES JUIVES,

OU

CORRESPONDANCE PHILOSOPHIQUE, HISTORIQUE & CRITIQUE,

Entre un Juif Voyageur en differens Etats de l'Europe, & ſes Correſpondans en divers Endroits.

LETTRE CENT-VINT-ET-UNIEME.

Aaron Monceca, *à* Iſaac Onis, *Caraïte, autrefois Rabbin de Conſtantinople.*

TU ſçais, mon cher Iſaac, combien j'étois prévenu contre les Cabaliſtes. Oſerai-je t'avouër ma Foibleſſe? Depuis que j'ai eu dans ce Païs une Converſation avec un Sectateur des Sciences Secretes, je commence à croire, que bien des

Choſes, que je regardois comme ridicules, ne ſont, ni impoſſibles, ni contraires à la bonne Philoſophie. Ce n'eſt pas que j'approuve tout ce que diſent les Diſciples de Paracelſe. Mais, je penſe, que, quoi qu'il ſoit certain, que l'Exiſtence des Gnomes, des Silphes, des Salamandres, & des Ondins *, ne ſoit pas véritable, elle n'a cependant rien de contraire aux Loix ordinaires de la Nature; & qu'on peut en admettre la Poſſibilité, ſans ſuppoſer des Choſes abſurdes & contraires à la Lumiere Naturelle, ainſi que le prétendent preſque tous les Philoſophes modernes. Voici quelles ſont mes Raiſons. Je ne ſçai ſi elles te paroitront de quelque Poids.

IL faut, pour nier la Poſſibilité de l'Exiſtence d'une Choſe, non ſeulement des Preuves qu'elle n'exiſte pas, mais même il en faut qu'elles ne peuvent exiſter. Or, je ne trouve aucune de ces dernieres Preuves contre les Silphes, les Gnomes, les Salamandres, & les Ondins. Quelle Impoſſibilité y a-t-il, qu'il y ait de Corps animez, & compoſez d'une Matiere ſubtile & déliée, qui ne tombent point ſous nos Sens? Nous convenons, qu'ils ne ſont point aſſez perçans, pour pénétrer dans les prémieres Reſſorts de la Nature. Ils ne voïent que les plus groſſiers. Nous ne ſommes pas en droit pour cela de nier, qu'il n'y ait des Principes extrémement déliés, qui ſont

* *Les* Gnomes, *ſelon les Cabaliſtes, habitent au Centre de la Terre; les* Silphes, *dans les Airs; les* Salamandres, *dans la Région du Feu; & les* Ondins, *dans les Eaux.*

ſont les prémiers Artiſans de la Nature. Pourquoi donc voulons-nous croire, qu'il ne puiſſe pas y avoir des Créatures animées, & compoſées d'une Matiere déliée, qui ne peut frapper nos Sens?

AVANT l'Invention des Microſcopes, on ignoroit que le Vinaigre contenoit une quantité étonnante de Vers. On nioit hardiment, qu'il y eut des petits Poiſſons dans l'Eau que nous buvons: &, depuis pluſieurs Années, on eſt convaincu de la Réalité de l'Exiſtence de tous ces Animaux. Or, s'il eſt un Nombre de Créatures animées dans l'Eau, que nos Yeux ne peuvent appercevoir, pourquoi ne pourra-t il pas s'en trouver dans l'Air, & dans les autres Elémens?

MAIS, dira-t-on, *ces Inſectes ne nous ſont cachés, que par rapport à leur extrême Petiteſſe; au lieu que l'on veut que les Gnomes, les Silphes, &c., ſoient de la Taille des Hommes.*

JE répons à cela, que la Grandeur des Gnomes & des Silphes n'eſt point une Raiſon pour qu'ils doivent être viſibles, pourvû qu'ils ſoient compoſez de Parties extrémement déliées. Une Etendue d'Air de ſix Pieds de long ne frappe pas davantage la Vûe, qu'une d'un Pied, ou d'un Pouce. Ainſi, en ſuppoſant que les Gnomes ſont formez d'une Matiere légere & aëriene, leur Etendue ne nous eſt point ſenſible. Suppoſons, qu'il y eut une Colonne de ces Vers qui ſont dans le Vinaigre, qui s'élevât depuis la Terre juſqu'au Ciel. Nos Yeux, ſans le Secours du Microſcope, ne pourroient voir cette Colonne,

quoi qu'elle eut une Etendue immenſe; parce que les Parties, dont elle ſeroit compoſée, ne tomberoient point ſous nos Sens. Ainſi, quoi qu'il y ait un Nombre infini d'Atomes, qui rempliſſent l'Eſpace qui ſe trouve entre la Terre & la Lune, & que tout cet Eſpace ſoit plein, cependant il nous paroit vuide; parce que la Matiere, dont il eſt rempli, ne tombe pas ſous nos Sens. On ne peut donc s'oppoſer à l'Exiſtence des Peuples Elémentaires, par la Raiſon qu'on ne ſauroit les appercevoir. Il ſuffit, pour qu'elle ſoit poſſible, de prouver qu'il éxiſte Nombre de Créatures animées, dont nos Sens ne peuvent avoir Connoiſſance par eux-mêmes.

DE'S que l'on conviendra, que l'Air peut être peuplé de Créatures inviſibles, il s'enſuivra naturellement, que la Terre, l'Eau, & le Feu, qui ſont des Elémens, dont les Parties peuvent plus aiſément s'accrocher & s'unir, ont auſſi la Puiſſance de produire un Nombre de Corps, que Dieu anime & vivifie, & compoſez de Parties déliées qui ne tombent point ſous nos Sens. *Mais*, repliquent les Philoſophes, *nous n'avons aucune Idée de ces prétendues Créatures raiſonnables. Nous ne ſavons comment elles éxiſtent. Nous ignorons entiérement leurs Formes, & leurs Figures. Et il eſt ridicule de vouloir admettre une Choſe dont on n'a aucune Connoiſſance.*

CE Raiſonnement, n'en déplaiſe aux Savans modernes, eſt peu concluant. *Avez-vous*, peut-on leur répondre, *une Connoiſſance plus diſtincte de votre Ame? Comprenez-vous ce que*

c'eſt

c'eſt qu'un Eſprit? Savez-vous quelle Forme & quelle Figure il a? Non, ſans doute. Vous admettez cependant ſon Exiſtence. Pourquoi donc voulez-vous nier celle des Silphes & des Gnomes, dont vous avez même une Idée moins confuſe que de l'Eſprit; puiſque tout ce qu'on ſuppoſe matériel, quelque délié qu'on le faſſe, tombe ſous l'Entendement Humain?

LE Génie de l'Homme eſt ſi borné, que, non ſeulement il eſt poſſible qu'il n'ait aucune Idée de certaines Créatures, mais même qu'il pourroit arriver très aiſément, qu'un grand Nombre de Perſonnes, remplies de Connoiſſances, ignoreroient cependant qu'il y eût aucun Animal qui vécût dans l'Eau. Supoſons que pluſieurs Hommes reſtent dans un Païs aride, éloigné de la Mer & des Rivieres, dans lequel il n'y ait que des Puits. La Choſe n'eſt pas impoſſible. Dans bien des Deſerts de l'Arabie, il n'y a que quelques-uns de ces Puits creuſez par les Bédouïns. Ces Hommes, à coup ſûr, n'auroient aucune Idée des Poiſſons, s'ils n'en avoient jamais entendu parler par d'autres Hommes. Ils regarderoient comme une Choſe abſurde de ſuppoſer, que quelque Choſe pût vivre long-tems dans l'Eau, parce qu'ils verroient mourir les Animaux Terreſtres qu'ils jetteroient dedans. Je demande, ſi les Poiſſons en éxiſteroient moins, & ſi les Raiſonnemens que feroient ces Gens-là détruiroient les Tons dans la Méditerranée, & les Baleines dans l'Océan?

IL en eſt de même des Philoſophes qui nient la Poſſibilité des Silphes & des Gnomes. Ils

ne connoiſſent point ce qui ſe paſſe dans l'Air : leurs foibles Yeux leur repréſentent, comme un grand Eſpace vuide, une Maſſe pleine & étendue ; & ils veulent juger de ce qui peut ſe paſſer dans cette Maſſe, par les Idées qu'ils ont de l'Eſpace vuide qui lui eſt entiérement oppoſé. Car, quoi que les Philoſophes ſoient perſuadez, que l'Etendue, que leurs Yeux parcourent de la Terre au Firmament, ſoit pleine de Corps, ou pour mieux dire, ſoit un ſeul Corps elle-même : cependant, il ſemble que les Sens l'emportent ſur la Méditation, lorſqu'ils nient la Poſſibilité des Peuples Elémentaires.

VOILA', mon cher Iſaac, quelles ſont les Raiſons, ſur leſquelles je fonde mon Opinion. Au reſte, je ſuis auſſi perſuadé, qu'il nous eſt impoſſible de pouvoir jamais avoir aucun Commerce avec les Silphes & les Gnomes, que je le ſuis de la Poſſibilité de leur Exiſtence. Loin que je donne dans les Contes & les Viſions chimériques des Cabaliſtes, je ſoutiens, que, s'il éxiſte des Peuples Elémentaires, ils ne ſauroient ſe rendre viſibles aux Hommes : comme il eſt abſurde de croire, que ces derniers puiſſent trouver des Moïens pour rendre leurs Sens aſſez vifs & aſſez aigus, pour découvrir ce que Dieu & la Nature ont trouvé à propos leur cacher. Je ne puis m'empêcher de rire, lorſque je vois un Cabaliſte m'aſſurer gravement, qu'en * *concentrant le Feu du Monde, par des Miroirs concaves, dans un Globe de Verre ; & en me ſervant d'une Poudre Solaire,*

* Secret de la Cabale.

laire, qui se forme dans ce Verre, après l'avoir purifiée des autres Elémens; & en prenant tous les Jours une certaine Quantité, j'éxalte le Feu qui est en moi, & deviens en quelque Façon de Nature ignée.

JE ne trouve pas moins ridicule le Secret qui doit faire obtenir la Familiarité des Gnomes, des Silphes, & des Nimphes. Il consiste † *à former un Verre plein d'Air conglobé d'Eau ou de Terre; à le laisser un Mois exposé au Soleil; à séparer ensuite ces Elémens, qui, étant distincts, forment un merveilleux Remede pour éxalter en nous l'Elément que nous voulons y faire dominer, & rendent nos Sens assez vifs pour voir distinctement les Peuples Elémentaires.*

LE Bon-Sens, & la Lumiere Naturelle, me font d'abord sentir le Ridicule de ce Raisonnement, & l'Impossibilité de l'Effet de ces Secrets Cabalistiques. Car, je supose, que je veuille faire Connoissance avec quelque Salamandre. A quoi servira toute la Poudre Solaire, que j'avalerai? Pourra-t-elle jamais détruire en moi cette Quantité de Matiere Terrestre, qui s'augmente journellement par la Nouriture? Pourra-t-elle prendre le dessus sur l'Elément de l'Air, par lequel je vis & je respire? Que j'avale autant de Poudre qu'on voudra. Un Quart-d'Heure après, j'aurai pris une très grande Quantité d'Air: & mes Poulmons, qui le reçoivent & le rejettent, mes Narines, & ma Bouche, qui lui donnent Entrée dans mon Corps, sont les Ennemis jurez de l'Elément du Feu que je veux faire domi-

† Autre Secret de la Cabale.

ner sur tous les autres. Il en est de même des autres Secrets qui tendent à faire dominer dans l'Homme un seul & unique Elément, & à lui donner cette prétendue Nature ignée ou aquatique.

L'AVEUGLEMENT des Cabalistes s'étend encor bien plus loin. Ils assûrent §, qu'en *s'appliquant sur le Nombril un peu de Terre préparée pour obtenir la Société des Gnomes, on peut se passer de boire & de manger sans nulle Peine.* Le fameux Paracelse dit en avoir fait l'Epreuve: & il faut avouër, qu'il faut être, ou bien fou, ou bien menteur, pour ôser assûrer à la Face du Public une Imposture aussi évidente que celle-là.

JE ne m'étonne pas, qu'un Cabaliste ait pû écrire cette Impertinence, lorsque je vois des Docteurs, dans toutes les Religions différentes, débiter gravement les Histoires les plus absurdes, & les plus contraires au Bon-Sens. Combien de Mensonges n'ont point écrit nos Rabbins sur le Chapitre des anciens Faunes ou Satires? Rabbi Abraham s'est imaginé, qu'ils étoient de véritables Créatures, mais imparfaites; parce que Dieu, aïant été surpris par le Soir du Sabat, n'avoit pû leur donner la derniere Perfection. Parmi les Nazaréens, Tertullien, Justin, Lactance, Cyprien, Clement d'Alexandrie, & Athénagore, se sont figurez, que ces Faunes étoient des Anges transformez par le Crime qu'ils commirent, lorsque Dieu en précipita plusieurs autres dans l'Enfer: & ils ont conclu de-là, que la Chûte de ces Anges n'é-

§ Autre Secret de la Cabale.

n'étoit venûe que de l'Amour dont ils s'étoient laiſſé toucher pour les Femmes. Les Païens pouſſoient encor leur Erreur plus loin, puiſqu'ils regardoient ces Faunes comme des Divinitez.

PARMI des Sentimens ſi extraordinaires, il eſt impoſſible qu'un Philoſophe, qui veut ſe ſervir de ſa Raiſon, puiſſe en adopter aucun. Ils ſont également ridicules, & contraires à la Lumiere Naturelle. Peut-être même, que les Satires, tels que les ont dépeints les Anciens, n'ont jamais exiſté; & qu'on a fait des Diſſertations inutiles, à l'Occaſion des Idées de quelque Peintre, ou de quelque Poëte, qui avoit été le Créateur de tous ces Etres imaginaires. Je voudrois, qu'avant que d'expliquer une Choſe, on éxaminât murement ſi elle a éxiſté, ou ſi elle exiſte, réellement. Des-Cartes a donné une longue Explication des Lampes perpétuelles, que ſe trouvent dans les Tombeaux des Anciens: & on a été convaincu dans la ſuite de la Fauſſeté de ce Fait. Démocrite mit pendant pluſieurs jours ſon Eſprit à la Torture, pour expliquer par quel Moïen de la Laine pouvoit avoir crû ſur les Figues de ſon Jardin. Il fit là-deſſus un Diſcours, dont lui & ſes Amis furent fort contens. Il arriva, que ſa Servante ſe mocqua d'eux tous en les deſabuſant, & que les Recherches de ce Philoſophe furent une Etude & un Tems perdus. Peut-être les Faunes anciens ont-ils une grande Reſſemblance avec les Figues de Démocrite: & ceux, qui ont fait tant de Diſcours ſur ces Hommes demi-brutes, auroient

été bien étonnez, si quelque ancien Auteur fût venu leur révéler, qu'ils n'avoient jamais éxisté que dans son Imagination & dans ses Ecrits.

JE ne veux pourtant pas assûrer, mon cher Isaac, que tout ce qu'on rapporte des Faunes soit des Fables inventées à plaisir: & je crois, que leur Exisstence est possible. Nous lisons dans la Vie de Paul Hermite Nazaréen, faite par Jérome savant Docteur de même Religion, & dans celle d'Antoine autre Hermite, composée par Athanase, que ces Solitaires avoient eu de longues Conversations avec des Faunes, qui leur avoient même dit, qu'ils connoissoient la Divinité *. Si l'on refuse de croire ces Auteurs Nazaréens, on trouve dans Pline, qu'il y avoit dans les Indes plusieurs Satires. Plutarque assûre, qu'on présenta à Silla, passant par Dirrachium, aujourd'hui Durazzo, Ville d'Al-

* Selon St. Jerome, Saint Antoine rencontra un Centaure de la même Figure que ceux que les Poëtes dépeignent. Le même Auteur assûre, que ce Saint vit peu-à-près dans la même Forêt un Satire pareil à ceux que peignent les Peintres.

Conspicit (Antonius) *Hominem Equo mixtum, cui Opinio Poetarum Hyppocentauro Vocabulum indidit..... Nec mora inter saxosam Convallem haud grandem, Homunculum vidit, aduncis Naribus, Fronte Cornibus asperatâ, cujus extrema Pars Corporis in Caprarum Pedes desinebat.* Hieronimus, Epistolar. *Libr. III*, de Vitâ Pauli, primi Eremitæ. *Voiez la IV Lettre ou Partie des* Mémoires Secrets de la République des Lettres, *où il est parlé amplement des Faits miraculeux, que rapporte* St. Jérome.

d'Albanie, un Satire vivant. Ce Romain le considéra avec attention; mais, il ne put jamais rien entendre au Langage de cet Animal, qui avoit la Voix excessivement rude, tenant du Hannissement d'un Cheval & du Cri d'un Bouc *.

CE Trait d'Histoire me porteroit à croire, que tous les Satires, dont on a parlé, n'ont été que des Monstres, produits par de criminels Accouplemens d'Hommes avec des Animaux; & que, bien loin d'avoir des Vertus au-dessus des simples Mortels, ils tenoient moins de l'Homme que de la Bête, & n'avoient point le Pouvoir de s'expliquer, étant en tout semblables au Satire de Silla. La Superstition du Paganisme fit des Dieux de ces Demi-Hommes: les Nazaréens en firent des Anges ou des Démons; les Juifs des Créatures imparfaites. Mais, le Philosophe sembla dédaigner d'approfondir cette Question, & se contenta de nier absolument leur Existence, afin de n'être point obligé d'expliquer leur Nature.

PORTE-TOI bien, mon cher Isaac: vi content & satisfait; & que le Dieu de nos Peres te comble de Biens.

De Hambourg, ce. . . .

* Plutarque, *dans la* Vie de Silla.

LETTRE CENT-VINT-DEUXIEME.

Aaron Monceca, *à* Isaac Onis, *Caraïte, autrefois Rabbin de Constantinople.*

JE ne sai, mon cher Isaac, à quoi attribuer cette violente Haine, que tous les Peuples ont en général contre notre Nation. De quelque Religion qu'ils soient, dans quelques Climats qu'ils habitent, ils semblent se réünir en ce Point. Les Mahométans, les Nazaréens Papistes, les Nazaréens Réformez, les Arminiens, les Luthériens, nous mépriſent également; & leur Mépris va jusqu'à l'Excès J'ai cru pendant un tems, que cette Antipathie étoit causée par la Diversité de Croïance. Mais, j'ai changé ensuite de Sentiment, lorsque j'ai vû un Nombre de Gens d'une Religion entiérement opposée avoir les uns pour les autres l'Estime la plus parfaite. Les Quakres sont presque aussi éloignés que nous des Sentimens des Nazaréens: ils n'ont aucun Sacrement, ne pratiquant pas même le Batême. Cependant, les Nazaréens n'ont pour eux, ni Haine, ni Mépris.

IL faut donc chercher ailleurs que dans la Religion la Cause de l'Antipathie, que toutes les Nations ont contre nous. Je veux bien croire, que la Religion influe sur les Sentimens que

que le bas Peuple a pour les Juifs. Mais, il eſt certain, qu'elle ne les détermine point entiérement, & qu'il y a quelque Sujet particulier, qui nous attire la Haine de tous les Peuples. Si ce n'étoit que la Diverſité de Croïance, pourquoi les Turcs nous haïroient-ils plus qu'ils ne haïſſent les Nazaréens; & ceux-ci, pourquoi nous déteſteroient-ils plus qu'ils ne déteſtent les Turcs?

JE crois, mon cher Iſaac, qu'il faut chercher dans la mauvaiſe Conduite de nos Freres ce que nous attribuons communément à la Différence de Religion. Si nous ajoutons Foi aux Hiſtoriens Nazaréens, nous trouverons dans leurs Ecrits, que les Crimes de quelques Juifs ont toujours entraîné après eux de facheuſes Suites pour notre Nation. Rigord, Médecin & Hiſtoriographe de Philippe-Auguſte, a écrit, que l'An onze-cent-quatre-vints, nos Freres établis à Paris voulurent faire un Sacrifice vers les Fêtes de Pâques, & qu'ils crurent s'attirer les Faveurs de la Divinité, en immolant un Nazaréen. *Ils enlevérent*, dit-il, *un jeune Garçon, âgé de douze Ans, nommé Richard, Fils d'un riche Bourgeois: &, après l'avoir déchiré à Coups de Fouët, ils le crucifiérent.* Cette Action barbare étant venue à la Connoiſſance des François, tous ceux, qui avoient eu part à cet affreux Sacrifice, furent condamnez à la Mort; & toute notre Nation fut chaſſée pour toujours du Roïaume.

LA France n'eſt pas le ſeul Païs, où l'on nous ait reproché ces Cruautez. Les Habitans de la Ville de Trente font toutes les Années

nées une Fête, en mémoire d'un jeune Enfant nommé Simonet, Fils d'un Cordonnier nommé Simon. Ils disent, que les Juifs, après avoir dérobé cet Enfant, lui tirérent tout son Sang d'une maniere extrémement cruelle, pour s'en servir dans la Célébration de la Fête de Pâques; & qu'ils jettérent ensuite le Cadavre dans un Conduit qui passoit dans la Sinagogue. La Chose aïant été découverte, on punit les Juifs sévérement: les Nazaréens montrent encore aujourd'hui la Maison où s'est passé cette Action barbare.

JE ne sai que penser, mon cher Isaac, lorsque je lis, ou que j'entens raconter, de pareils Faits. Je suis bien assûré, que de semblables Cruautez ne se pratiquent plus aujourd'hui dans nos Sinagogues; & j'ai peine à croire, qu'elles soient arrivées autrefois. Cependant, elles semblent être accompagnées de tant de Circonstances qui en prouvent la Réalité, qu'il est presque impossible de ne pas y ajouter Foi. Mais, enfin, s'il est vrai, qu'il y ait eu quelques Juifs assez méchans, & assez enragez, pour se porter à de pareils Excès, doit-on pour cela faire tomber le Crime de quelques Particuliers sur une Nation entiere? Il n'est rien de si aisé, que de prouver, qu'il n'y a jamais eu que quelques Furieux, qui se sont souillez de ces Forfaits; & que les Juifs en général, non seulement les ont ignorez, mais même que ceux qui les ont connus les ont toujours eu en Horreur. On n'a pour cela qu'à faire Attention sur ce que dit l'Historiographe de Philippe-Auguste. Il assûre, *que les Criminels furent punis, & que les*

les autres furent chaſſés du Roiaume. Or, il n'y eut que quinze ou ſeize Juifs d'éxécutez. Si l'on eut trouvé plus de Coupables, ſans doute les Nazaréens ne les euſſent pas épargnés. La Nation, qu'on proſcrivit entiérement de la France, n'entroit donc point dans ces Cruautez. Cependant, par un Malheur étonnant, l'Horreur, que méritoit le Crime de quelques Particuliers, a rejailli ſur elle; & l'on eſt perſuadé en France, que les Juifs en général approuvoient ces déteſtables Sacrifices. Il n'en faut pas davantage, mon cher Iſaac, pour les rendre odieux à l'Univers entier. Quel affreux Préjugé n'eſt-ce pas contre une Nation, que celui d'avoir été chaſſé d'un Roïaume pour des Sacrifices auſſi abominables?

CE n'eſt point uniquement à ces Préjugés desavantageux, que nous devons attribuer la Haine & le Mépris des Peuples. L'Avarice ſordide, & la Mauvaiſe-Foi, de quelques-uns de nos Freres nous font haïr mortellement. Ainſi, les Innocens ſouffrent du Crime des Coupables: & un Nombre d'Iſraélites, dignes de l'Eſtime de tous les Honnêtes-Gens, & fidelles Obſervateurs de la Loi de la Divinité, ſont confondus ſans diſtinction parmi des Gens qu'ils mépriſent eux mêmes infiniment, & qu'ils ſont les prémiers à condamner.

NOS Rabbins auroient dû s'appliquer à écrire quelques Livres de Morale. Ces Ouvrages euſſent été plus utiles, & nous euſſent plus fait d'Honneur parmi les Religions Etrangeres, que ce Ramas immenſe de Viſions, que la plus grande Partie de nos Auteurs ont mis

au

au Jour, & qui n'ont ſervi qu'à décrier nos Ecrivains & notre Nation. Je voudrois, que nos Docteurs, attentifs à expliquer la Loi, appuïaſſent principalement ſur les Défauts qui ſont les plus en vogue parmi nous: qu'ils fiſſent voir perpétuellement combien le Vol eſt criminel devant Dieu, & l'Uſure mépriſable devant les Hommes. Si l'on pouvoit venir à bout de perſuader à nos Freres d'être moins attachés & moins ſuſceptibles d'Intérêt, je ne doute pas qu'on ne pût venir à bout de leur faire regagner l'Eſtime de toutes les Nations. Pourquoi la leur refuſeroient-elles, s'ils en étoient dignes? J'ai déja montré, que la Différence de Religion n'etoit point une Raiſon pour déterminer l'Eſtime ou le Mépris des Hommes. La nôtre, mon cher Iſaac, a de ſi grandes Beautez, que, dès que les Juifs ſeroient reconnus pour être vertueux, ils ſeroient du moins aſſûrez d'être chers à tous les Philoſophes, à tous les Savans, & à tous les Hommes raiſonnables. Mais, bien loin, mon cher Iſaac, que nos Rabbins cherchent à déraciner l'Avidité du Cœur des Iſraélites, ils ſont les prémiers à donner l'Exemple d'une Avarice ſordide: en ſorte que l'on peut dire des Prieres, que la plûpart des Juifs ſont dans leurs Sinagogues, ce qu'un Ancien a écrit de celles que faiſoient autrefois les Païens. *Voit-on venir*, dit-il, *quelqu'un aux Temples, dans le Deſſein de prier les Dieux de lui donner la Perfection de l'Eloquence, ou de lui découvrir les Secrets de la Philoſophie? On n'y vient pas même pour demander la Droiture de l'Eſprit, & la Santé du Corps.*

Mais,

Mais, de tous ceux, qui vont au Capitole, avant même qu'ils arrivent à la Porte, l'un promet de grosses Offrandes à la Divinité qu'on y adore, afin qu'elle hâte la Mort d'un riche Parent; l'autre, afin qu'il puisse trouver un Trésor; & celui-ci, afin qu'il soit assez heureux pour acquérir des Millions de Bien *.

TELLES sont les Prieres que la plûpart des Juifs offrent à la Divinité. Ils oublient, qu'elle leur a défendu dans la Loi de souhaiter le Bien d'autrui: & les Rabbins, loin de les faire souvenir de ce Précepte Divin, semblent eux-mêmes l'avoir entiérement banni de leur Mémoire. On ne doit point trouver extraordinaire après cela, si les Nazaréens ont débité contre nous une Fable odieuse, par laquelle iis nous accusent de faire Serment de tromper les Peuples autant que nous le pourrons. Ils ont jugé de nos Préceptes par nos Actions. Je sai, mon cher Isaac, que le fameux Léon de Modene a réfuté vivement ceux qui nous attribuoient une Coutume aussi criminelle, & qu'il a montré combien nous étions éloignés de suivre des Maximes aussi pernicieuses, & de les regarder comme des Points de Doctrine. Mais, mal-

* *Quis unquam venit in Templum & Votum fecit, si ad Eloquentiam perveniſſet? Quis, si Philoſophiæ Fontem inveniſſet? Ac ne bonam quidem Mentem, aut bonam Valetudinem petunt. Sed ſtatim antequam Limen Capitolii tangant, alius Donum promittit, ſi Propinquum divitem extulerit; alius, ſi Theſaurum efſoderit, alius, ſi ad trecenties H. S ſalvus perveneriſ.* Petronius *in* Satir. *pag. m.* 77.

malgré les doctes Ecrits de ce savant Juif, il y a encore aujourd'hui Nombre de Nazaréens, qui sont persuadez, qu'on ne nous fait point une Injustice, en nous attribuant ce Sentiment criminel

NOUS ne pourrons jamais regagner l'Estime des Nations, qu'en changeant entiérement de Conduite, & en montrant autant de Desintéressement, que nous avons jusques ici fait voir d'Avidité. Ce n'est pas, que je veuille empêcher nos Freres de faire un Profit honnête, & de gagner dans leur Commerce. Il n'est rien de si permis. Mais, je voudrois qu'ils fussent plus sinceres, & que la Droiture & la Candeur fussent la Base de leur Commerce.

LORSQUE j'ai soutenu ce Sentiment contre quelques Juifs, qui étoient d'une Opinion contraire, & qui croïoient qu'ils étoient dispensez d'user de tant de Délicatesse avec les Nazaréens, je n'ai jamais été touché de leurs Raisons. *Nous paions*, disoient-ils, *des Impôts exorbitans. Les Princes nous regardent dans bien des Pais comme des Bêtes. Il nous vendent l'Air que nous respirons. Ce n'est qu'à force d'Or & d'Argent, que nous obtenons chez eux une Retraite. Dans quelques Villes d'Allemagne, on nous fait paier vingt Sous chaque Heure que nous y restons. N'est-ce pas-là une Vexation étonnante . . . . . ? Sommes-nous obligez d'agir avec Candeur, lorsqu'on nous persécute aussi cruellement: & ne nous sera-t il pas permis de reprendre notre Agent dans la Bourse de ces Nazaréens qui nous l'enlevent, & qui retirent ainsi l'Avantage & le Profit de nos Peines?*

QUEL-

QUELQUE apparentes que soient toutes ces Raisons, elles sont détruites par le seul Principe qui deffend de punir un Crime par un autre. Je trouve sur ce Point la Morale des Nazaréens admirable. Il est vrai, qu'ils ne la pratiquent guére. Mais, une des principales Maximes de leur Religion, c'est de ne point commettre de Crime sous quelque Prétexte que ce soit. Leurs Loix Civiles s'accordent en cela avec les Canoniques. Il est vrai, qu'il y a eu quelques Docteurs Ultra-montains, qui ont soutenu le Dogme impie, qu'il étoit permis à des Sujets de se révolter contre leurs Princes, & de leur manquer de Foi dès qu'ils étoient hérétiques. Mais, ces Sentimens affreux ont été condamnez par tous les Peuples chez qui la Superstition n'a point étouffé tous les Sentimens d'Honneur & de Religion. Les Parlemens de France ont fait flétrir par la Main du Bourreau les Livres qui contenoient des Principes si détestables: & les Universitez les ont vivement réfutez. A la vérité, ces mêmes Princes, si cruellement outragés, leur ont quelquefois fû assez peu de Gré de leur Zêle; ce qui te paroitra incompréhensible. Cependant, jusques ici, la France & l'Allemagne ont rejetté avec Horreur tous les Dogmes qui attaquoient le Respect qu'on devoit aux Souverains.

C'EST à l'Amour de leurs Sujets, que bien des Princes ont dû la Conservation de leur Gloire. Tandis qu'ils s'endormoient dans les Plaisirs, ou qu'ils sembloient avoir oublié la Grandeur de leur Rang, Rome, toujours am-

bitieuſe, & toujours attentive à empiéter ſur les Droits des Rois, faiſoit des Tentatives pour ruïner la Majeſté de leurs Trônes. Mais, les Peuples s'allarmoient, dès qu'ils voïoient quelque Nouveauté qui pouvoit dans la ſuite avoir de pernicieuſes Conſéquences. Ils oppoſoient une forte Digue à l'Ambition des Souverains Pontifes, & donnoient le Loiſir aux Monarques de ſortir de leur Létargie, pour deffendre leurs Droits.

PORTE-TOI bien, mon cher Iſaac, & que le Dieu de nos Peres te comble de Proſpéritez.

De Hambourg, ce. . . .

LETTRE CENT VINT-TROIZIEME.

Iſaac Onis, *Caraïte, autrefois Rabbin de Conſtantinople, à* Aaron Monceca.

JE me plais tous les jours de plus en plus à examiner les différens Siſtemes des Philoſophes, ſans donner néanmoins à aucun une entiere Croïance. Je les conſidere tous comme probables: mais, je crois auſſi, qu'il n'en eſt aucun, qui n'ait ſes Difficultez, & qu'on ne puiſſe attaquer par des Endroits foibles. Je laiſſe à certaines Gens entêtez cette Eſpece d'Adoration qu'ils ont pour les Opinions d'un Au-

Auteur. Quelle que ſoit la Réputation d'un Philoſophe, je ne me laiſſe point entrainer à une fauſſe Admiration pour lui. Je penſe, qu'il eſt bien des Choſes, qui ſont cachées à tous les Hommes, que les Philoſophes modernes n'ont pas mieux expliquées que les anciens.

UN Arabe de mes Amis me préta, il y a quelques jours, un Manuſcrit. Je le lus avec Attention. J'y trouvai pluſieurs Choſes aſſez amuſantes: mais, le Fond de l'Ouvrage me parut peu inſtructif. L'Auteur prétendoit, que les Hommes, les Animaux, & tout ce que nous voïons d'animé, avoit été produit par la Mer. Le prémier Défaut de ce Siſtême eſt d'être directement contraire à l'Exiſtence de la Divinité. Et comme je mépriſe infiniment les Philoſophes aſſez aveuglez pour ne point être frappez de cette prémiere Vérité, il a fallu que ce Siſteme fût auſſi réjouïſſant & auſſi comique qu'il eſt, pour que je le lûſſe avec quelque Plaiſir. En voici, mon cher Monceca, une brieve Expoſition.

L'AUTEUR Arabe prétend, qu'il s'eſt fait inſenſiblement un Changement dans la Terre, en ſorte qne preſque tout ce que nous voïons aujourd'hui de ſec a été autrefois inondé. Il ſoutient, que la Mer & les Eaux s'épuiſeront inſenſiblement; que tout le reſte de la Terre ſera deſſéché par l'Ardeur du Soleil dans la ſuite des Siécles; & que, lorſqu'elle ne ſera plus humectée, elle s'embraſera, & ſe diſſipera en Etincelles dans les Eſpaces immenſes de l'Univers.

TEL eſt le Siſtême de ce Philoſophe ſur le Monde en général : & voici quel eſt celui qu'il a ſur l'Homme & ſur les Animaux Terreſtres en particulier. Il dit, que, lorſque les Eaux ont été conſumées à un certain Point, & qu'il a reſté beaucoup de Terrain découvert, quelques Animaux aquatiques ſe ſont accoutumez à aller peu-à-peu brouter l'Herbe ſur la Terre : que l'Homme, le Beuf, le Cheval, &c. ſortant de l'Onde pour quelque tems, y rentroient enſuite; mais, qu'après s'être éloignés peu-à-peu des Bords de l'Eau, ils s'habituérent entiérement ſur la Terre : qu'alors, peu-à-peu, ils changérent de Nature; le Soleil faiſant devenir à quelques-uns la Peau beaucoup plus dure, donnant aux autres des Crins & des Cheveux différens de ceux qu'ils avoient autrefois. Il prétend, que l'Habitude, qui eſt une ſeconde Nature, rendit, dans la ſuite des Tems, les Deſcendans de ces Animaux aquatiques incapables de pouvoir vivre ailleurs que ſur la Terre : qu'ainſi, la plûpart des Oiſeaux ne purent plus aller ſur les Eaux, parce qu'ils n'y étoient point accoutumez dès leur Naiſſance, excepté ceux qu'on appelle Oiſeaux de Mer ou de Riviere, dont les Peres ne s'étoient point éloignés de leur Elément : qu'il en fut des Hommes & des Animaux à quatre Pieds, ainſi que des Oiſeaux qui vivent aujourd'hui dans les Airs & ſur la Terre; & qu'ils oubliérent peu-à-peu d'aller dans les Eaux, & ſe formérent une autre Nature. *Nous voions*, dit l'Auteur Arabe, *que le Soleil change entiérement la Forme*

Forme & la Couleur des Hommes. Les Enfans naiſſent de Couleur blanche en Ethiopie, & leurs Cheveux ne ſont point de Laine. Ce n'eſt que quelques Jours après, qu'ils deviennent noirs: & ils ſont long-tems avant que cette Laine ſe forme ſur leur Tête. La Raiſon de cela, c'eſt que l'Homme retient toujours, lorſqu'il eſt créé, quelque-choſe de ſa prémiere Eſſence; & que, dans le tems que les Hommes étoient des Animaux Aquatiques, ils étoient tout blancs, & n'avoient point de Laine au lieu de Cheveux: mais, lors qu'ils ont eu quitté leur ancien Elément, il eſt arrivé en eux plus ou moins de Changement, ſelon qu'ils ont plus ou moins reſſenti les Vapeurs de la Terre, & la Chaleur du Soleil.

TOUS *les Animaux*, continue l'Ecrivain Arabe, *retiennent encore aujourd'hui quelque-choſe de leurs prémieres Qualitez. Il n'en eſt aucun, qui n'aille & qui ne vive quelque tems dans l'Eau. Le Beuf, le Cheval, le Chien, & autres, nagent naturellement. L'Homme en feroit de même, ſi la Crainte & la Frayeur n'arrêtoient en lui les Mouvemens que la Nature lui fourniroit. On trouve encor dans certaines Mers des Hommes Marins. Les Hiſtoriens de Hollande font mention d'une Fille qui fut nourrie pendant long-tems à Harlem, il y a environ trois cens Ans, & qu'on avoit arrêtée ſur le Rivage, comme elle ſortoit de la Mer. Dans bien d'autres Païs, on a vû des Hommes à demi-Poiſſons. Ainſi, il eſt aiſé de voir, que l'Elément de l'Eau n'eſt point incompatible avec la Conſervation d'un Corps organiſé comme celui des Hommes, & qu'il n'y a que la ſeule Habitude, qu'ils ont priſe de*

le Ventre de leurs Meres, de humer & de respirer l'Air de la Terre, qui les puisse empêcher de vivre au Fond des Mers.

VOILA, en abrégé, mon cher Monceca, le Système de ce Philosophe Arabe, qui travaille encor aujourd'hui à chercher de nouvelles Preuves pour le rendre plus vrai-semblable. Il m'a demandé mon Sentiment. Je lui ai dit, avec beaucoup de Sincérité, que tous les Systêmes, qui n'admettoient pas l'Existence de la Divinité, & qui supposoient pour prémier Principe des Choses un certain Arrangement de Matiere occasionné par le Hazard, tomboient tous dans des Opinions insoutenables, & bâtissoient sur le Sable un Château que le moindre Mouvement renversoit de fond en comble.

C'EST une Chose surprenante, que des Philosophes ne puissent comprendre la Nécessité d'une Chose, que les plus simples & les plus idiots connoissent distinctement devoir absolument éxister. *Les Véritez les plus sublimes*, dit un Auteur Anglois *, *qui ont été à peine accessibles aux Génies les plus beaux, & les plus cultivez du Paganisme, sont devenues à présent familieres aux Esprits les plus bornez. C'est-là un vaste Champ de Réflexions satisfaisantes pour un Homme, qui considere les Choses d'un Oeuil philosophe, & qui possede une Ame capable d'être charmée du Progrès que les Connoissances les plus utiles font parmi le Genre Humain.*

QUE

* Le Spectateur ou le Socrate moderne, *Tom. II, pag.* 157,

QUE diroient, mon cher Monceca, tous ces Philosophes Grecs & Romains, qui, après avoir étudié trente & quarante Ans de suite, avoient une Idée si imparfaite de la Divinité? Que diroient-ils, dis-je, s'ils revenoient au Monde, & qu'ils visſent le plus petit Ecolier de Philosophie leur apprendre avec beaucoup de Netteté & de Précision, que Dieu ne sauroit être matériel, parceque tout ce qui est corporel est sujet à la Division; & que tout ce qui peut être divisé ne peut être Dieu, puisqu'il y auroit autant de Dieux que de Parties, ou qu'il faudroit que la Divinité fût composée de Parties non divines.

L'ETONNEMENT de ces Philosophes redoubleroit, lorsqu'on leur montreroit combien grande étoit l'Erreur dans laquelle ils étoient, lorsqu'ils admettoient la Matiere coëternelle avec Dieu. Ils apprendroient, que s'il y avoit quelque-chose de coëternel avec lui, il ne seroit pas tout-puissant; puisque, n'aïant pas créé la Matiere, il ne pourroit pas l'anéantir. Or, il est également ridicule de dire, qu'une Chose qui n'a point eu de Commencement puisse avoir une Fin, ou de soutenir que Dieu éxiste & qu'il n'est pas tout-puissant. Ces Grecs & ces Romains si vantez seroient surpris de n'avoir pas fait eux-mêmes toutes ces Réflexions, & d'avoir été tant de Tems à lutter contre les Préjugés, qu'ils avoient reçûs de leur Enfance, & qui s'étoient fortifiez par l'Education.

C'EST à nous, que l'Univers entier est redevable de la Connoissance de la Divinité. Les

prémiers Nazaréens, qui annoncérent aux Païens l'Unité & la Spiritualité de Dieu, étoient des Juifs, qui se séparérent de notre Communion. La Passion a porté nos Freres à en dire beaucoup de Mal. Cependant, il faut avouër, que c'étoient de Grands-Hommes, qui versérent leur Sang, pour retirer les Hommes de l'Idolatrie : & si l'Unité de Dieu est connue dans l'Univers entier, c'est à eux à qui l'on en est singuliérement redevable.

LORSQUE j'étois Rabbin de Constantinople, je n'aurois ôsé tenir un pareil Discours. Mes Confreres m'auroient regardé avec Horreur : ils m'auroient même taxé d'être Fauteur du Nazaréïsme ; comme si l'on ne devoit pas rendre Justice au Mérite dans quelque Etat qu'il se trouve, & que la Différence de Croïance dût obliger à déguiser ses Sentimens, & à meseſtimer des Gens véritablement estimables. Il faut laisser, mon cher Monceca, cette Manie aux petits Génies. C'est-là le Partage des Ignorans ou des Fanatiques ; &, lorsqu'on voit un Homme, aïant réellement du Génie, s'emporter & se répandre en Invectives contre des Gens de Probité, on peut assûrer hardiment, que ce n'est point un Zêle de Religion qui le fait agir, mais l'Ambition, la Haine, ou quelqu'autre Passion. Quand Pascal fit ses *Provinciales*, il pensoit moins à défendre le Nazaréïsme, qu'à outrager les Jésuites ; &, lorsque ceux-ci ont persécuté Arnauld, c'étoit à leur Ennemi qu'ils en vouloient, & non le Bien de la Religion qu'ils avoient en Vûe. La Moitié des Théologiens,

logiens, qui ont écrit les uns contre les autres, haïſſoient encore plus leurs Adverſaires, que les Erreurs qu'ils ſoutenoient. Il en eſt de même des autres Ecrivains, qui ont quelques Différens à déméler entre eux. Ils ne critiquent pas un Ouvrage, parce qu'ils le croient mauvais, mais parce qu'il eſt fait par leur Adverſaire.

LORSQUE j'étois en Allemagne, j'avois fait Connoiſſance avec deux Auteurs. Ils ſe donnoient perpétuellement des Louanges: l'un étoit le Fils aîné d'Apollon, l'autre le Bien-aimé & le Favori des Muſes. Ils vinrent à ſe brouiller, à l'occaſion de quelque Ecrit que l'un avoit fait, & où l'autre malheureuſement, & contre ſa coutume, avoit trouvé une Faute. C'en fut aſſez, pour mettre la Diviſion entre ces deux Auteurs. Ils écrivirent avec Véhémence l'un contre l'autre: ils s'exilérent mutuellement du Parnaſſe; & ſoutirent leurs Sentimens avec une Pétulence infinie. Ils déchirérent les mêmes Ouvrages qu'ils avoient louez; je ne pouvois comprendre comment, après avoir tant dit de Bien l'un de l'autre, ils en diſoient tant de Mal. *Cette Conduite*, dis-je un jour à l'un deux, *vous fera Tort dans le Monde. Que voulez vous que penſent les Lecteurs de vos Ouvrages, lorſqu'ils verront que vous blamez ce que vous avez loué dix Pages auparavant? Ils croiront avec raiſon, que vous louez ſans fondement, & que vous blâmez de même. Que m'importe*, répondit l'Auteur. *Pourvû que je puiſſe détruire les Louanges que j'ai données à un Homme aſſez hardi pour*

me

me critiquer, je suis content. Je l'ai loué, lorsqu'il m'a loué; & je le blame, lorsqu'il me blame. Ecrivit-il encor mieux qu'il ne fait, je dirois toujours qu'il ne fait rien qui vaille.

C'EST-là la Maniere, mon cher Aaron, dont agissent la plûpart des Ecrivains. Il en est bien peu parmi eux, qui louent quelques-uns de leurs Confreres, si ce n'est à charge de Revanche; dans la République des Lettres, les Eloges sont la Marchandise dont on fait le plus grand Commerce. Il en est aprochant de même dans tous les Etats. Lorsqu'on flatte quelqu'un, on seroit au desespoir qu'il ne nous rendît pas le Réciproque. L'Amour-propre est blessé d'un Silence qui mortifie la Vanité naturelle aux Hommes, & qui semble leur dire qu'ils sont infiniment au dessous de ceux qu'ils louent

JE crois, mon cher Monceca, qu'on peut mettre pour Principe général, que presque tous les Hommes ne louent que par deux Motifs, ou pour être louez, ou pour recevoir des Récompenses. Il en est peu, que le seul Plaisir de rendre Justice au Mérite porte à publier les bonnes Qualitez des autres. On regarde ce Procédé noble & généreux comme une Vertu commune: si l'on éxamine la Chose de près, on verra combien peu il y a de Gens assez desintéressés pour le mettre en Usage.

PORTE-TOI bien, mon cher Monceca: vi content & heureux; & excuse-moi de ce que je te donne si rarement de mes Nouvelles.

Du Caire, ce . . .

LET-

LETTRE CENT-VINT-QUATRIEME.

Aaron Monceca, *à* Iſaac Onis, *Caraïte, autrefois Rabbin de Conſtantinople.*

LES Nazaréens ont une Coutume louable, que je blame nos anciens Peres de n'avoir point obſervée. Ils vont au Bout du Monde annoncer un Dieu, tout bon, tout puiſſant, & tout miſéricordieux. Il n'eſt point de Païs, quelque barbare & quelque éloigné qu'il ſoit, dans lequel ils n'aillent détruire les Idoles, & les inſulter juſques ſur leurs Autels. S'ils obſervoient un peu plus de Douceur dans la Façon d'annoncer ce Dieu ſi reſpectable, & que leurs Actions ne démentiſſent pas ſouvent la Bonté & l'Excellence de la Doctrine qu'ils annoncent, je regarderois les Miſſionnaires comme les plus grands Hommes & les plus reſpectables de l'Univers. Eſt-il rien, en effet, de ſi glorieux, que de ſe dévouër entiérement au Bien d'un Nombre infini de Perſonnes accablées ſous l'Eſclavage des Préjugés, & de les retirer de l'Abime de l'Idolatrie?

SI ceux, qui vont éclairer l'Eſprit de ces infortunez Païens, ſe contentoient de les inſtruire par des Raiſons, & n'emploïoient pas

la

la Force & la Violence lorſqu'ils ſont en état de le pouvoir, les Peuples Idolâtres ſeroient bien plûtôt perſuadez de l'Exiſtence de la Divinité unique. Mais, les Cruautez, que les Eſpagnols & les Portugais ont éxercées dans certains Païs, & qui ne ſont point inconnues à bien de ces Nations ſauvages, leur ont donné une Haine extrême, & une Prévention infinie, contre ceux qui viennent pour les inſtruire. Que peut en effet penſer un Indien qui ſçait le Nombre des Perſonnes qu'on brule très ſouvent à Goa? *Ces Gens*, dit-il, *qui m'annoncent un Dieu bon & miſéricordieux, immolent tous les Jours des Hommes à ce même Dieu, & ſes Autels ſont ſans ceſſe arroſez de Sang Humain. Ils brulent cruellement des Hommes remplis de Probité, qui n'ont pas aſſez de Pouvoir ſur leur Eſprit, pour le forcer à croire des Choſes qui lui paroiſſent contraires aux Principes de l'Equité & de la Raiſon.* La Fierté & la Cruauté des Miſſionnaires, dans les Païs où ils ont beaucoup de Pouvoir, ruine le Fruit que pourroient faire les autres dans ceux où ils ne peuvent uſer que de la Perſuaſion.

Tu me demanderas peut-être, mon cher Iſaac, comment moi, qui ſuis Juif, je puis m'intéreſſer à la Propagation de la Religion Nazaréene, & qu'eſt-ce que cela peut me faire? Je te répondrai naturellement, que ce n'eſt point à l'Etabliſſement des Sentimens Nazaréens que je prens quelque Part, mais à celui de la Connoiſſance de la Divinité. Tu ſçais, que j'ai toujours penſé, ainſi que toi, qu'on pouvoit être ſauvé dans toutes les Religions,

ligions, dès qu'on étoit véritablement vertueux. Or, rien n'eſt plus capable de porter les Hommes au Bien & à la Vertu, que la Connoiſſance de la Divinité, lorſquelle n'eſt point offuſquée, & comme éteinte, par une infinité de Dogmes incompréhenſibes & contradictoires, & de Cérémonies ridicules & inſenſées. Nous devons naturellement ſouhaiter le Bonheur de tous les Humains. Nous avons donc Obligation aux Miſſionnaires, qui facilitent le Salut des Idolâtres, en leur apprenant à connoitre la Divinité, & la Morale qu'elle a ordonnée. Il n'eſt aucun Philoſophe, dans quelque Religion, qu'il ſoit, qui puiſſe penſer autrement; à moins que les Préjugés, & la Haine qu'il porte à ceux qui ne ſont pas de ſa Croïance, ne l'aveugle entiérement.

IL eut été à ſouhaiter, que, lors de la Diſperſion des Juifs, après que Titus eut détruit Jéruſalem, ils euſſent ſuivi la Maxime des Nazaréens, & qu'ils euſſent préché & annoncé la Loi de Moïſe dans tout l'Univers, au lieu de conſerver pour eux ſeuls les Tréſors qu'ils avoient reçus du Ciel. Il n'y a pas de doute, que, vû le Nombre infini de Miſſionnaires que nous euſſions eus par toute la Terre, & la Beauté de la Religion que nous aurions annoncée, nous n'euſſions bientôt perſuadé toutes les Nations. Comment auroient-elles pû réſiſter aux Véritez ſimples & évidentes qu'on leur eut anoncées?

PLUS je conſidere ma Religion, mon cher Iſaac, plus je la trouve admirable & magnifique. Un ſeul Dieu, Créateur du Ciel

&

& de la Terre, Etre intelligent & puiſſant, qui gouverne & meut tout l'Univers par ſon Pouvoir, & qui punira les Méchans & récompenſera les Bons. Ces Méchans, qui ſont ils? Ceux, qui font à autrui ce qu'ils ne voudroient pas qu'on leur fît à eux-mêmes. Et ces Bons, quels? Ceux qui, non contens de ne faire nul Mal à Perſonne, pratiquent encor envers leur Prochain ce qu'ils voudroient que leur Prochain pratiquât envers eux-mêmes, comme mon Ami le Monothéite l'a très-bien exprimé dans ce ſeul Vers Latin:

Quæ tibi vis fieri, facias. Hæc Summula Legis.

VOILA' toute notre Religion, mon cher Iſaac. Tout les Préceptes en ſont compris dans ce peu de Mots. Tout ce que nos Rabbins y ont ajouté de plus peut être regardé, ſi l'on veut, comme inutile & ſuperflu. Quel eſt le Mortel, qui, en faiſant le moindre Uſage de ſa Raiſon, ne reconnoiſſe d'abord l'Evidence de ces Véritez qu'on lui anonnce, & qui n'y donne ſon Conſentement? Je le répete encore, mon cher Iſaac, ſi nous avions eu autant de Zêle que les Nazaréens pour faire connoitre la Beauté & la Sainteté de notre Religion, nous euſſions fait un Nombre infini de Proſélites. Mais, puiſque notre Négligence, ou plûtôt notre Mépris mal-fondé pour les autres Peuples, nous a empêchés de leur faire connoitre la Divinité, nous devons, pour peu philoſophiquement que nous penſions, être charmez que les Miſſionnaires ſuppléent

pléent à notre Défaut, & qu'ils rendent aux Hommes un Service que nous avons dédaigné de leur rendre.

PLUSIEURS Nazaréens ont beaucoup écrit contre leurs Miſſionnaires. Ils leur ont reproché d'avoir, par leur mauvaiſe Conduite, empêché les Progrès qu'ils auroient pû faire. Ces Diſcours ont perſuadé quelques Perſonnes peu ſoigneuſes d'examiner les Choſes, que tous les Miſſionnaires avoient également manqué à leurs Devoirs. Mais, elles ont donné dans une Erreur évidente. On peut dire ſans exagérer, que les Miſſionnaires ont fait beaucoup plus de Bien que de Mal. Il eſt vrai, qu'il s'en eſt trouvé pluſieurs, qui ont détruit quelques-fois dans un moment le Fruit de pluſieurs Années. Cependant, la Faute de quelques Particuliers ne doit point tomber ſur le Général. J'avoue, qu'il ſeroit à ſouhaiter, qu'il ne fût jamais allé dans les Indes, & dans les autres Païs Idolâtres, que des Miſſionnaires François ou Allemands, élevez dans des Païs où l'on abhorre l'Inquiſition. A l'exception de ceux de certain Ordre, ils n'uſent preſque jamais de Violence; & leur Douceur eſt beaucoup plus utile, & plus efficace, que la Fierté & la Rigueur des Eſpagnols & des Portugais. Un de ces derniers, nommé Menezès, fit pluſieurs Tentatives pour pouvoir inſtruire les Habitans de l'Ile de Zocotora: les Duretez, qu'il avoit éxercées ſur d'autres Peuples chez qui il avoit eu un abſolu Pouvoir, par l'Autorité du Roi de Cochin qui le ſoutenoit, révoltérent ceux-ci. *Ils entroient*

en Fureur, dit un Historien Nazaréen*, *des qu'on leur parloit d'embrasser la Religion des Portugais. Ils en avoient déjà vû dans leur Ile; & ils protestoient, qu'ils mourroient plûtôt, que de se résoudre à se soumettre à la Loi de ces Religieux, qu'ils appelloient Gens pervers & infames.*

UN autre Missionaire, apellé Alphonse Mendès, détruisit tout ce qu'avoient fait ses Prédécesseurs. Comme il étoit Jésuite, ses Ennemis en prirent Prétexte d'attaquer tous ses Confreres. Ils firent plusieurs Ecrits, dans lesquels ils accusoient tous les Jésuites en général de nuire à l'Avancement des Missions. Mais ceux, qui parlent de cette maniere, outrent infiniment les Choses, & déguisent une partie de la Vérité. Il faut avouër, que les Missionnaires de cet Ordre ont fait beaucoup de Progrès dans les Païs où la Divinité étoit ignorée, & qu'ils ont ordinairement agi avec assez de Douceur. On leur reproche même de n'avoir eu souvent que trop de Docilité, & d'avoir poussé la Complaisance trop loin pour les Idolâtres. Mais, de quelque Maniere qu'ils agissent, il est impossible qu'ils puissent jamais acquérir l'Estime, & mériter l'Approbation, de leurs Ennemis, qui trouveront à redire à leur Conduite. Les Gens desintéressez d'entre leurs Adversaires leur rendent cependant Justice, & avouent, qu'ils ont eu, dans les Indes, & dans les autres Endroits, des Religieux d'une grande Probité. Voici ce que

* Dissertations Historiques & Recherches sur la Religion Chrétienne dans les Indes, *pag.* 304.

que dit un Auteur Nazaréen Réformé, grand Ennemi des Jésuites, & par conséquent peu suspect sur leur Chapitre *. *Le Christianisme de la Chine est celui, qui paroit le mieux établi dans tous les Pais où vont les Missionaires de la Société. Les Jésuites ont eu de grands Hommes dans cette Mission; les Peres Riccius, Martinius, Schall, Verbiest, & plusieurs autres. Il y auroit de l'Injustice à refuser à ces Gens-là les Louanges qui leur sont dûes. Je n'entre point dans les Disputes qui sont encore aujourd'hui agitées entre eux & les autres Missionaires. Les Jésuites ne sont peut-être pas entiérement éxemts de Reproche. Mais, la Conduite de leurs Adversaires est-elle bien franche de toute Passion & de toute Animosité? Ne sont-ils pas bien aises de mortifier les Jésuites, après les Insultes qu'il prétendent en avoir reçues?*

CE Passage met en évidence la Cause des Reproches que tant de Nazaréens, soit Papistes, soit Réformez, ont faits aux Missionnaires Jésuites. La Haine, qu'ils avoient pour ceux qui étoient en Europe, s'est étendue jusques sur ceux qui annonçoient dans les Indes l'Existence d'une seule Divinité; &, sans distinguer ceux qui avoient bien ou mal fait dans ces Païs lointains, ils les ont tous généralement condamnez Ils ont reproché aux uns leur trop grande Condescendence pour les Chinois. Ils ont taxé les autres de Cruauté, & d'avoir mal-à-propos étonné l'Esprit des Indiens par un trop grand Nombre de

* La même, *pag.* 318.

Miſteres, qui les révoltoient. Ainſi, ils ont condamné dans les uns ce qu'ils vouloient que les autres pratiquaſſent ; & ils ont blamé les Miſſionnaires, uniquement pour avoir le Plaiſir de charger le Jéſuites de tous les Maux qui arrivoient.

JE t'avourai, mon cher Iſaac, que j'ai ſouvent fait Réfléxion, qu'on attribue trop de Choſes aux Jéſuites. Il arrive peu d'Accidens qu'on ne leur reproche. Je ſçai, qu'ils ſont extrémement vains, ambiteux, & vindicatifs ; mais, je ſçai auſſi, qu'on pouſſe les Choſes à l'Extrême, & que la Haine de leurs Adverſaires les charge de bien des Crimes imaginaires. Un Jéſuite, nommé Angelinus Gazæus, a fait ſur ce Sujet des Vers Latins, qui tournent aſſez bien en ridicule ceux qui attribuent tous les Maux à la Société. En voici à peu près le Sens.

Eve fut ſéduite, par l'Avis des Jéſuites.
Adam mangea du Fruit défendu, par l'Avis des Jéſuites.
Cain tua, par l'Avis des Jéſuites,
Abel trompé par l'Avis des Jeſuites *.

IL eut été à ſouhaiter, mon cher Iſaac, que les Théologiens n'euſſent jamais répondu

* Voici les Vers Latins de Gazæus.
Pomum Marito, Jéſuitis credulo,
Porrexit Eva, Jéſuitis credula :
Fratrem Cainus, Jeſuitis credulus,
Occidit Abel, Jeſuitis credulum.

du que de cette Maniere aux Reproches malfondez qu'on leur faiſoit. Nous n'aurions point un Ramas énorme de Livres, qui ne ſont remplis que d'Injures les plus groſſieres. Je ne comprens point comment des Gens graves ont pû ſe dire tant d'Invectives. Une Plaiſanterie vive, telle que celle de ce Jéſuite, fait ſouvent mieux ſentir le Ridicule d'une fauſſe Accuſation, qu'une longue Apologie pédanteſque. Tous les Volumes énormes, qu'on a écrits contre les Jéſuites, leur ont beaucoup moins fait de Peine, que le ſeul petit Volume des *Provinciales*, où Paſcal s'étoit ſervi de la Maxime d'Horace *,

En mainte Occaſion, un ſeul & ſimple Mot
Vaut mieux qu'un long Diſcours, pour faire taire un Sot.

SI Paſcal eut réfuté les Théologiens Eſpagnols avec l'Emphaſe ordinaire des Docteurs Scolaſtiques, les Jéſuites n'euſſent pas manqué à leur Tour de produire un Nombre de Livres pour défendre ceux de leurs Confreres. Ils n'auroient ainſi fait mutuellement qu'embrouiller de plus en plus la Matiere ſur laquelle ils diſputoient; &, après pluſieurs Ecrits de part & d'autre, qui euſſent fort ennuïé le Public, & qui n'euſſent été lûs que de quelques Savans, ou de quelques-uns de leurs Amis, perſonne n'eut été plus avancé qu'avant

* - - - - - - *Ridiculum Acri*
Fortius & melius magnas plerumque ſecat Res.
HORAT.

qu'ils euſſent commencé d'écrire. Tout au contraire, la Façon ingénieuſe & maligne, dont Paſcal s'y eſt pris, a fait connoître, en ſix Mois de Tems, dans toute l'Europe, ce que toutes ſes Univerſitez n'avoient pû découvrir au Public depuis cent Ans.

PORTE-TOI bien, mon cher Iſaac: vi content & heureux; & que le Dieu de nos Peres te comble de Biens & de Proſperitez.

De Hambourg, ce. . . .

LETTRE CENT VINT-CINQUIEME.

Aaron Monceca, *à* Jacob Brito.

CES Lettres ſur les Eſpagnols, mon cher Brito, m'ont fait un Plaiſir infini, & je ſouhaiterois, que celles que je t'ai écrites puſſent t'être auſſi utiles & auſſi agréables. J'ai approuvé tes Réfléxions. Elles ſont juſtes & ſenſées. Une ſeule m'a paru être contraire à la Loi de Nature, & bleſſer cette Egalité qu'un Philoſophe admet entre tous les Hommes. Tu blames la Coutume que les Pontifes Nazaréens approuvérent dans une Aſſemblée *, & qui permet à chacun, dans quelque Etat qu'il ſoit né, de ſe

* Le Concile de Trente.

ſe choiſir une Epouſe. Tu dis, qu'une pareille Ordonnance eſt contraire à l'Autorité Paternelle, & détruit la Regle qu'il doit y avoir dans les Etats, & la Subordination néceſſaire au Bien de la Société. Je t'avoûrai, que je ne ſuis point en cela de ton Sentiment, & que je loue la ſage Prudence des Pontifes Nazaréens, qui, ſe reſſouvenant, que tous les Hommes étoient Enfans d'un même Pere, n'ont pas cru devoir autoriſer une chimérique Différence, que l'Orgueil, le Crime, & la Vanité, ont mis entre eux dans la Suite des Tems. D'ailleurs, qu'importe au Bien d'un Etat, qu'un Particulier ſoit un peu plus ou un peu moins riche, pourvû que les Richeſſes reſtent dans la Société Civile? Au contraire, plus elles ſont partagées, & plus le Commerce fleurit. L'Egalité entre les Citoïens eſt la prémiere Baſe du Commerce. Dans les Etats, où la Nobleſſe a des Droits fort étendus, le Négoce eſt beaucoup moins floriſſant que dans les autres. Pour vérifier ce Fait, on n'a qu'à comparer les Richeſſes des Particuliers Hollandois & Anglois avec celles des François & des Allemands. On verra bientôt, quel Profit un Païs retire en raprochant les différens Etats; & en ne mettant point entre eux une Diſtance, qui rompt toute l'Harmonie de la Société, & qui, en élevant le Courage à quelques Particuliers, mortifie ſi fort tous les autres, qu'elle leur ôte une partie de la Vivacité, de la Hardieſſe, & de la Pénétration, qu'il faut dans le Commerce.

JE n'approuve donc pas, mon cher Brito,

l'Uſage qu'ont les François de caſſer des Mariages, qu'ils appellent inégaux, de ſéparer deux Perſonnes que l'Amour a unis, & qui, aux Pieds de la Divinité, ſe ſont juré une Tendreſſe éternelle. C'eſt une Eſpece de Tirannie, qui ſe reſſent encor des Droits trop étendus, que les Romains avoient accordez autrefois aux Peres de Famille. Les Loix, qui avoient réglé le Pouvoir Paternel, entrainoient après elles de grands Inconvéniens: &, en donnant à ces Chefs de Famille une Puiſſance abſolue ſur tous leurs Enfans, c'étoit expoſer pluſieurs Perſonnes aux Caprices d'un ſeul. Vainement les anciens Juriſconſultes Romains ſe ſont-ils appuïez ſur la Tendreſſe des Peres, pour excuſer le Pouvoir énorme qu'ils leur attribuoient. Les Peres ſont ſujets, comme leurs Enfans, à toutes les Paſſions, & à toutes les Foibleſſes Humaines. Combien n'en voit-on point, qui haïſſent leurs Enfans ſans Raiſon, & qui diſſipent follement les Biens de leur Héritage? Combien n'en trouve-t-on pas, qui ſacrifient leur Famille entiere à leur Ambition? Et combien en eſt-il, qui ne s'oppoſent aux Etabliſſemens de cette même Famille, que par une Jalouſie ſecrete, qui leur fait ſouffrir à regret que leurs Fils ſoient plus fortunez qu'eux?

JE crois, mon cher Brito, qu'il faut qu'il y ait entre les Peres & les Enfans un Retour mutuel. C'eſt le Sentiment d'un Poëte François *; & voici deux Vers, qu'il fait dire à un Fils malheureux:

Pe-

* Crebillon, *dans la Tragédie de* Radamiſte & Zénobie.

Peres cruels, vos Droits ne ſont-ils pas les nôtres,
Et nos Devoirs ſont-ils plus ſacrez que les vôtres?

LES Romains compirent dans la ſuite combien la trop grande Puiſſance Paternelle pouvoit nuire à la Société. Ils la réduiſirent dans des Bornes plus étroites, & lui ôtérent le Droit de Vie & de Mort. Quels Excès, en effet, ne pouvoit-il pas s'enſuivre d'une Loi, qui abandonnoit toute une Famille au Pouvoir d'un ſeul Homme, qui ſouvent ſe ſervoit très-mal de ſon Autorité?

POUR comprendre combien les Peres pouvoient faire un mauvais Uſage du Droit qu'ils avoient ſur la Vie de leurs Enfans, il ne faut que ſe rapeller la Coutume qu'avoient les anciens Grecs d'expoſer leurs Enfans. A quoi aboutit donc cette Tendreſſe Paternelle ſi vantée chez les Juriſconſultes? Comment peut-on faire quelque Fondement réel ſur elle, puiſqu'elle ſe réſout ſans peine à donner la Mort à un jeune Enfant, uniquement pour contenter l'Avarice ou l'Ambition, & donner plus de Bien à quelque autre? Aujourd'hui, chez les Nazaréens, ne voit-on pas des Exemples journaliers de la Dureté des Peres? Combien de Filles n'immolent-ils pas à la Paſſion d'enrichir un Fils aîné? Elles ſont renfermées ſans pitié dans d'éternelles Priſons, ſous le Nom trompeur de Religieuſes, elles languiſſent dans une dure Captivité. Sont-ce-là,

mon cher Brito, des Marques bien ſenſibles des Effets de cette Tendreſſe Paternelle? Penſes-tu, qu'on doive fonder des Loix ſur l'Idée de l'Amour & de la Tendreſſe des Hommes, & que tous les Diſcours que débitent pompeuſement un Nombre de Déclamateurs aïent quelque-choſe de bien réel?

JE ſuis aſſûré, mon cher Jacob, qu'une Loi, qui ſoumet entiérement les Enfans à leurs Peres, eſt pour le moins auſſi peu raiſonable, que celle qui ſoumettroit les Peres à leurs Enfans. Dans un Etat bien réglé, il doit y avoir des Ordonnances qui fixent le Pouvoir des uns, & l'Obéïſſance des autres. Il faut de juſtes Limites dans les Loix qui paroiſſent les plus néceſſaires. Je veux, qu'un Chef de Famille ait toute l'Autorité qu'il faut pour inſpirer la Vertu & les Bonnes-Mœurs à ſa Famille. Mais, je ne veux pas, s'il oublie d'être Pere, qu'il ait la Puiſſance de tourmenter & de faire ſouffrir un Nombre de Perſonnes innocentes, ou qui n'ont ſouvent d'autres Crimes que celui de chercher à s'affranchir d'un Joug inſupportable.

LORSQU'ON fait attention aux Raiſons qui portent ordinairement les Peres à s'oppoſer au Mariage de leurs Enfans, on voit qu'elles prenent leur Source, dans le Caprice, ou dans l'Ambition. Je t'ai fait voir, mon cher Brito, qu'il n'étoit pas juſte de ſoumettre pluſieurs Perſonnes à la Fantaiſie d'une ſeule. Je penſe, que je t'ai donné auſſi des Raiſons aſſez fortes, pour prouver, que l'Egalité entre les Citoïens étoit profitable au Bien de la Société

ciété. Si à cela tu joins les Réfléxions d'un Philoſophe, qui, non content de regarder tous les Hommes comme égaux entre eux, eſtime plus la Satisfaction du Cœur & de l'Eſprit, que tous les Tréſors de l'Univers, tu ne condamneras plus la Déciſion de l'Aſſemblée des Pontifes Nazaréens, qui déclara ſolemnellement, que les Hommes ne devoient point ſéparer deux Perſonnes qui s'étoient unies par les Liens de l'Himen.

LES Mariages, fondez uniquement ſur la Tendreſſe, ſont les plus heureux. *L'Amour*, dit un Auteur Anglois *, *devroit jetter de profondes Racines, & ſe bien fortifier, avant qu'on y entrât.* Il n'y a rien, en effet, qui intereſſe plus la Tranquilité des Hommes, que de connoître les Gens avec leſquels ils veulent avoir affaire. Combien, à plus forte Raiſon, un Mari doit-il prendre garde aux Qualitez d'une Femme avec laquelle il s'unit pour le Reſte de ſa Vie? C'eſt du Choix qu'il fait, que dépend ſon Bonheur où ſon Malheur éternel. On peut dire du Mariage ce que Virgile a dit des Enfers, que *l'Entrée en eſt ouverte à tout le Monde; mais, que la Sortie en eſt d'une Difficulté infinie* †: &, lorſqu'une fois on y eſt engagé, il ne reſte plus qu'à prendre Patience. Combien doit-on éxaminer une Action, qui traine après ſoi de ſi grandes Conſéquences; &

* Le Spectateur, ou le Socrate moderne, *Tom. III, pag.* 218.

† - - - - - - - - - *Facilis Deſcenſus Averni, Sed revocare Gradum ſuperaſque evadere ad Auras, Hoc Opus, hic Labor eſt.* Virgil. Æneid.

& combien n'eſt-il pas injuſte de ne pas vouloir laiſſer à une Perſonne une entiere Liberté ſur une Choſe à laquelle elle eſt ſi fort intéreſſée? *Lorſque le Choix d'un Mari ou d'une Femme eſt laiſſé aux Parens, ils n'ont en Vûe que les Biens & les Avantages de ce Monde; au lieu que les deux Perſonnes intéreſſées ont preſque toujours égard au Mérite perſonnel. Les prémiers voudroient procurer tous les Aiſes & tous les Plaiſirs de la Vie à la Perſonne dont ils épouſent les Intérêts, dans l'Eſpérance même que ſon Etat floriſſant peut leur donner du Relief, & leur être de quelque Avantage. Les autres cherchent à s'aſſûrer d'une Joie continuelle* *.

VOILA', mon cher Brito, les différens Sentimens qui font agir les Peres de Famille & les Enfans Tu n'as qu'à juger toi-même, quels ſont ceux qui aprochent le plus de la Raiſon. Il me paroit, que la Satisfaction de l'Eſprit vaut plus que l'Empire de l'Univers pour quiconque cherche à vivre heureux & tranquille. Les Turcs ont une Maxime plus ſage que celle des François. Ils laiſſent choiſir à leurs Enfans parmi leurs Eſclaves celle qu'ils veulent pour leur Epouſe: ils ne vont point chercher des Richeſſes & des Alliances, dèsque l'Amour parle chez eux. Les Juifs, au contraire, reſſemblent aux Nazaréens qui rejettent la Déciſion des Pontifes: ils vont même plus loin; ils deſtinent ſouvent leurs Enfans dès la plus tendre Enfance. Ils les fiancent, qu'à peine ont-ils encor l'Age de Con-

* Le Spectateur, ou le Socrate Moderne, *Tome III, pag.* 221.

Connoiſſance ; & je ne comprens point comment on ne voit pas beaucoup plus de mauvais Mariages parmi nos Freres.

UN Pere, qui forme le Lien qui doit unir ſon Fils, peut-il ſavoir l'Humeur & le Caractere de la Perſonne qu'il lui donne pour Epouſe, puiſqu'elle même ſouvent ne ſe connoit point encore? En verité, mon cher Jacob, je ne ſaurois que blamer ces ſortes d'Unions; & je crois que l'Amour, le Gout, & la Simpathie, ſont les ſeules Choſes qui doivent avoir le Droit de former les Mariages.

JE trouve en France, & dans bien d'autres Païs, un Païſan beaucoup plus heureux qu'un Homme né dans un Rang élevé. Ce prémier peut diſpoſer de ſon Cœur : l'autre, Eſclave de ſa Naiſſance, ne peut ſe livrer aux Charmes de l'Amour. Il faut qu'il éxamine, avant que d'aimer, ſi ſa Dignité n'eſt point avilie, & s'il peut, ſans déroger à ſa Nobleſſe, trouver aimable ce qu'il adore. Tant de Prévoïance rend malheureux quiconque fuit la Contrainte. Je ne voudrois point d'un Bien imaginaire, qui me priveroit de la Poſſeſſion des réels.

LES Grands-Hommes ont ſçu s'élever au deſſus des Préjugés du Vulgaire. Quand l'Amour les a bleſſés, ils ont cherché dans l'Himen un Secours à leurs Maux. Ils n'ont pas crû, qu'ils duſſent s'arréter à des Coutumes ridicules, & ils ont élevé leur Epouſe au Rang qu'ils occupoient. Un des prémiers Souverains du Monde *, auſſi renommé par ſon Génie,

* Pierre Aléxiowits, Czar de Moſcovie.

nie, que par la vaſte Etendue de ſes Etats, mit ſur le Trône une Femme née du Sang le plus obſcur. Sa Gloire n'en fut point ternie : l'Univers entier, après avoir admiré le Monarque dans le Gouvernement de l'Etat, contempla avec Plaiſir le Chef de Famille, & ne crut point que la Grandeur de l'un fût incompatible avec la Façon d'agir de l'autre.

EN voilà aſſez, mon cher Brito, ſur cette Matiere. Je ne veux point te forcer à adopter mon Sentiment, ſi tu ne le juges pas conforme à la Raiſon. S'il te paroit juſte & ſenſé, je penſerai que c'eſt avec Raiſon, que j'ai combattu ton Opinion. Juſques-là, je ſerai toujours dans une eſpece d'Incertitude : quoique je n'approuve pas la Puiſſance ſans Bornes qu'on accorde aux Peres, cependant, je me défie en quelque façon de mes Lumieres, puiſque je vois que des Gens auſſi ſages & auſſi ſpirituels que toi penchent vers un Sentiment entiérement oppoſé au mien. Il n'y a que les Pédans, ou les Pontifes Romains, qui ſe vantent d'être infaillibles. Les Sages, & les Philoſophes, craignent toujours d'être dans l'Erreur. Ils connoiſſent trop la Foibleſſe Humaine, pour préſumer de leur Force juſqu'au Point de croire n'être pas ſujets à tomber aiſément dans l'Erreur. Pluſieurs même ont pouſſé trop loin leur Modeſtie, & ont donné dans une eſpece de Pirrhoniſme, pour avoir trop d'Humilité. Je trouve un peu extraordinaire que Socrate, après trente Ans d'Etude, ait aſſuré, *qu'il ne ſavoit qu'une ſeule Choſe, c'eſt qu'il*

qu'il ne savoit rien §. Ce n'étoit pas la Peine d'étudier si long-tems, pour avoir la Satisfaction de débiter une pareille Sentence.

PORTE-TOI bien, mon cher Brito; vi content, & satisfait.

De Hambourg, ce. . . .

§ *Id unum scio, quòd nihil scio.*

LETTRE CENT VINT-SIXIEME.

Isaac Onis, *Caraïte, autrefois Rabbin de Constantinople, à* Aaron Monceca.

LA Lettre, mon cher Monceca, que tu m'as écrite sur les différentes Sectes Nazaréenes, m'a fait réfléchir sur celles qui partageoient anciennement la Religion de nos Peres. Il semble, qu'il n'y ait aucune Croïance, qui, dès qu'elle commence à être établie, ne pousse divers Rameaux, comme un Arbre, qui, en se fortifiant, & en jettant de profondes Racines, produit aussi un grand Nombre de Branches. Dans le Commencement, ces Sectes ne sont que des simples Rejettons: bientôt elles deviennent aussi considérables que le Tronc dont elles sortent; &, à mesure qu'elles

les prenent plus de Force, il arrive ordinairement, qu'elles s'éloignent davantage des Opinions de la Religion dont elles sortent. Chaque Chef de Secte forme peu-à-peu son Sistême, & ses Disciples y ajoutent ensuite bien des Choses.

CE n'est jamais que par Gradation, & peu-à-peu, que certaines Personnes condamnent des Sentimens reçus. S'ils heurtoient tout d'un coup des Opinions qu'on regarde comme fondamentales, ils révolteroient les Esprits, plûtôt que de les convaincre. Il faut les préparer peu-à-peu, & les conduire par Dégrés aux Nouveautez qu'on veut leur annoncer.

LES Saducéens ne furent d'abord que ce que sont aujourd'hui les Caraïtes. Ils se contentoient de rejetter les Traditions des Anciens, & ne vouloient s'attacher qu'à la Loi écrite. Les Pharisiens, Gens autrefois aussi pétris de Chimeres que mes anciens Confreres les Rabbins le sont encore aujourd'hui, & zélez Protecteurs comme eux de mille Traditions ridicules, étoient directement opposez aux Saducéens. Cependant, jusques-là, ces derniers étoient fondez dans leur Opinion, & n'admettoient rien que de raisonnable. Mais, bientôt, l'Amour de la Nouveauté, & le Plaisir de s'éloigner des Sentimens de leurs Adversaires, les poussérent dans les Egarémens les plus condamnables. De Caraïtes qu'ils étoient, ils devinrent Incrédules & Prophanes, & donnérent autant d'Avantages aux Pharisiens leurs Ennemis, qu'ils en avoient sur eux dans le Commencement. Ils niérent la Re-

Reſurrection des Corps, & l'Exiſtence des Anges; ils ſoutinrent, que l'Ame étoit mortelle, & qu'il n'y avoit d'Eſprit que Dieu ſeul *: par ce pernicieux Siſtême, ils ouvrirent la Porte à tous les Crimes; la Crainte de Peines, & l'Eſpérance de Bien futurs, étant les Liens les plus forts pour retenir le Commun des Hommes attaché à la Vertu. Il eſt vrai, qu'ils avouoient, que Dieu avoit créé l'Univers, & qu'il le gouvernoit par ſa Providence; mais, ils croïoient, qu'ils ne récompenſoit, & ne puniſſoit, qu'en ce Monde-ci.

JE te prie d'éxaminer, mon cher Monceca, que toutes les Sectes, qui diviſent aujourd'hui les Nazaréens, ont été autrefois chez les Juifs, à peu de Choſes près. Les Saducéens étoient en Judée ce que ſont les Déïſtes de Paris dont tu m'as parlé dans tes prémieres Lettres †; & leur Croïance, comme tu vois, eſt aſſez conforme. Je ne voudrois pourtant pas pouſſer trop loin ce Parallelle: puis qu'on ſait que les vrais Déïſtes, c'eſt-à-dire, ceux qui reſpectent véritablement la Divinité, ne détruiſent point ainſi les Récompenſes & les Peines ‡.

POURSUIVONS la Comparaiſon des Sectes Juives & des Nazaréenes. Celle des Phariſiens ſubſiſte encore aujourd'hui, & forme, pour ainſi dire, la Croïance générale des Juifs; car,

* Joſeph. Antiquit. *Libr. XVIII, Cap. II*; & de Bello Judaico, *Libr. VI, Cap. XII.*

† *Lettre IV.*

‡ Voiez, entre autres Ouvrages, ceux du Baron de Cherbury.

car, excepté mes Freres les Caraïtes, & quelque peu de Samaritains, je regarde ceux qui ſuivent les Sentimens du *Talmud*, & les Traditions des Rabbins, comme les Deſcendans de ces Phariſiens. Depuis la Deſtruction du Temple, cette Secte a englouti toutes les autres, & la Nation Juive a malheureuſement reçû toutes ſes Réveries ; de ſorte que mille ridicules Chimeres, ſous le Nom de Traditions, ont annullé en quelque maniere les Ecritures Saintes.

JE gémis amérement, mon cher Monceca, lorſque je conſidere, que, ſi l'on en excepte un petit Nombre de Caraïtes, tout le Reſte des Juifs croupit dans les Erreurs les plus groſſieres. Leur Religion n'eſt plus qu'un Edifice élevé ſur les Traditions des Phariſiens, & point du tout ſur les Livres de la Loi. Tu n'ignores pas quelle étoit la Fierté & l'Orgueil de ces anciens Docteurs. Ils ſe regardoient comme infiniment plus ſaints que les autres, & ſe ſéparoient de ceux qu'ils traitoient de Pécheurs & de Profanes, avec leſquels ils ne vouloient pas ſeulement boire & manger. Auſſi leur donna-t-on, à cauſe de cela, le Nom de *Phariſiens*, qui prend ſon Origine, comme tu le ſçais, du Mot *pharos*, qui veut dire *ſéparer*. Cependant, ils vinrent à bout, par leur Hipocriſie, de tromper le Peuple, qui eſt, & ſera toûjours, la Duppe de ceux qui affectent un Extérieur de Sainteté

JE trouve, mon cher Monceca, entre les anciens Phariſiens, & les Janſéniſtes que tu m'as ſi bien dépeints, une Reſſemblance aſſez notable.

notable. Ces derniers se piquent, de même que les prémiers, d'une grande Austérité : ils cherchent à se distinguer par des Actions extraordinaires ; témoins leurs dernieres & risibles Equippées. Ils ont, pour les Ecrits de leur Augustin, autant ou plus de Vénération, que les autres n'en avoient pour leurs Traditions, & que les Rabbins leurs Successeurs n'en ont aujourd'hui pour le Talmud. Ils sont faux, hipocrites, imposteurs, & savent merveilleusement dupper le Peuple, sur-tout les Femmes, par leur Extérieur affecté. Ils font Parade d'une Morale sévere, qui ne les empêche pourtant pas de supposer des Sainte-Epines, des Hemorrhoïsses, & des Saints Paris. En un mot, je ne les trouve que trop ressemblans aux Pharisiens.

LES Essénien, qui furent peut-être chés les anciens Juifs les seuls & vrais Observateurs de la Loi, avoient des Opinions très-différentes de celle des autres Sectes. Ils s'étoient imposé une Maniere de Vie beaucoup plus rigide, & beaucoup plus sage, que celle des autres Juifs : mais, il n'y avoit aucune Hipocrisie dans leur Conduite. C'étoient des Gens véritablement vertueux, dont la Modération & la Retenue servoient d'Exemples aux Philosophes les plus sensez. Il est vrai, qu'ils avoient donné dans quelques Sentimens outrez. Ils croïoient une Prédestination absolue, rendoient l'Homme esclave, nioient son Franc-Arbitre, & ne lui laissoient aucune Liberté dans ses Actions. *Ils différoient aussi des Pharisiens dans le grand Article de la Vie-à-ve-*

nir & de la Resurrection des Morts : & , quoi qu'ils crussent la prémiere , ils nioient la seconde , & soutenoient que les Ames , au Sortir du Corps , entroient dans un Etat d'Immortalité, où elles sont éternellement heureuses ou malheureuses , selon que leurs Actions ici bas l'ont mérité ; sans rentrer jamais , ou dans leur propre Corps , ou dans un nouveau §.

PLUSIEURS Nazaréens soutiennent encore aujourd'hui ces derniers Sentimens des Esséniens : ils pensent, qu'il n'est aucun Purgatoire, ainsi que le veulent les autres Nazaréens. Ils disent, qu'en sortant de la Captivité du Corps, l'Ame entre dans un Etat éternellement heureux ou malheureux. Beaucoup d'entre eux admettent la Prédestination absolue ; & tous ceux , qu'on appelle Réformez en Europe, ont en général beaucoup de Ressemblance avec les anciens Esséniens.

Il y avoit encor une autre Secte chez les Juifs , qu'on apelloit les Contemplatifs , ou les *Thérapeutes* ‡. Ceux , qui embrassoient leurs Opinions , disoient, que c'étoit un Mouvement d'Amour Céleste, qui les jettoit dans une Espece d'Enthousiasme, comme celui qui saisissoit les Baccantes & les Corybantes dans la Célébration des Misteres des anciens Païens. Ils restoient dans cet Enthousiasme jusques à ce qu'ils fussent entrez dans une Espece de Contemplation , qui tenoit de l'Extase & du Ra-

§ Histoire des Juifs & des Peuples voisins , par Prideaux , *Tom. IV. pag.* 79

‡ Philo de Vitâ Contemplativâ , *pag.* 688 *Edit. Colon.*

Raviſſement. Alors, ils ſe regardoient comme élevez au-deſſus des autres Hommes. Ils ſe retiroient ſouvent dans des Solitudes, abandonnoient leurs Parens & leurs Amis, pour pouvoir ſe livrer entiérement à l'Eſprit dont ils croïoient être poſſédez. On retrouve aiſément ces Thérapeutes dans les Miſtiques Nazaréens de nos Jours. Ces Moines, qui fuient le Monde, qui ſe retirent dans des Deſerts, & ſe livrent entiérement à la Contemplation, leur reſſemblent aſſez. Les Fanatiques, ou les Illuminez, peuvent encor leur être comparez. Ils croient comme eux, qu'ils reçoivent ſurnaturellement un Eſprit, dont ils ſont entiérement poſſédez, qui détermine toutes leurs Actions, & les conduit dans tout ce qu'ils doivent entreprendre.

TU vois, mon cher Monceca, que j'ai raiſon de ſoutenir, qu'il eſt peu de Secte Nazaréene, de laquelle on ne trouvât le Levain parmi celles qui ont exiſté anciennement chez les Juifs. C'eſt ainſi que les Opinions des Hommes ſe ſuccedent les unes aux autres. Après avoir été proſcrites pendant quelque tems, elles redeviennent encor à la mode, & retrouvent des Partiſans.

IL y avoit encore en Judée, quelque tems avant la Ruine de ce Roïaume, une Secte compoſée de Gens qu'on appelloit les Hérodiens, & qui doit ſon Origine à Hérode le Grand. Cette Secte ſubſiſte encor aujourd'hui dans toutes les Cours. Les Erreurs de ceux qui la ſuivent conſiſtent à être toujours du Sentiment du Prince, à croire qu'on peut

consentir à tout, lorsqu'on y est obligé par une Force majeure. Hérode suivoit ce Principe dans la Pratique. Josephe, célébre Historien de notre Nation, mais trop dédaigné parmi nous, raconte, que ce Prince, pour faire sa Cour à Auguste & aux Grands de Rome, avoit fait plusieurs Choses, non seulement défendues, mais même expressément contraires à la Loi *. Il s'étoit écarté du bon Chemin, jusqu'à bâtir des Temples, & à élever des Statues, pour un Culte Idolâtre: & il excusoit des Crimes si condamnables, par l'Obligation dans laquelle il se trouvoit de ménager les Romains. Ses Sectateurs adoptérent ses Maximes; & les Courtisans, toujours idolâtres de la Faveur de leurs Maîtres, furent presque tous de cette Secte, qui fut extrémement mépriſée par les Juifs vertueux, & qui l'est encor aujourd'hui, malgré la Longueur des Tems, par tous ceux qui préférent, dans quelque Religion qu'ils soient, le Service de Dieu à une Gloire vaine & passagere. Voici comme un Auteur Nazaréen parle de ces Hérodiens. *Je crois, qu'ils étoient des demi-Juifs, comme Hérode: des Gens, qui, à la vérité, faisoient Profession du Judaïsme, mais qui pourtant, dans l'Occasion, savoient s'accommoder à l'Idolatrie Païenne, & faire ce qu'elle demandoit d'eux. Les Saducéens, qui ne connoissoient point de Vie après celle-ci, donnérent presque tous dans l'Hérodianisme. Aussi les voit-on, pour ainsi dire, confondus avec eux* †. ON

* Joseph. Antiq. *Libr. XV, Cap. XII.*

† Histoire des Juifs & des Peuples voisins, par Prideaux, *Tom. IV, pag.* 124.

ON peut assurer hardiment, mon cher Monceca, que, parmi les Courtisans, la Croïance du Prince détermine la leur en général, & qu'elle influe même dans la suite du Tems sur celle des Peuples. En effet, il est presque impossible, que la Religion du Souverain ne détruise & n'absorbe pas enfin les autres. Ne suffisoit-il pas, pour que la France devint toute Protestante, que Henri IV restât Protestant? Si cela fut arrivé, il y auroit peut-être aujourd'hui moins de Papistes à Paris, qu'il ne s'y trouve encore de Réformez. Car, il est impossible, que, dans le Cours de quatre ou cinq Générations, il ne se trouve, dans toutes les Familles, un Pere, qui veuille avoir des Charges, parvenir aux Honneurs, acquérir un Rang qui le distingue. L'Ambition, à proportion, regne également chez les Grands, & chez les Petits. Il faut, pour faire Fortune aisément, être de la Religion du Prince. Voilà une excellente Raison, pour en prouver la Vérité: & c'est-là un Argument très persuasif, à l'égard de la plûpart des Gens.

POUR démontrer la Vérité de ce Fait, on n'a qu'à considérer ce qu'est devenu le Catholicisme dans tout le Nord; & l'on se convaincra bientôt, qu'il faut absolument, que, dans la Suite du Tems, la Religion du Prince absorbe les autres. Si les Successeurs d'Hérode eussent pensé comme lui, insensiblement la Foi des Juifs eut été à demi-éteinte; les Pharisiens eux-mêmes auroient embrassé cette Secte. Ils avoient trop de Vanité & d'Or-

gueil, pour n'avoir pas voulu rechercher la Faveur du Souverain. Ce ne ſont pas ceux, qui ſont paroître le plus de Zêle pour une Opinion, qui ſont ſouvent les plus difficiles à faire changer. J'ai vû bien des Nazaréens, qui ont écrit avec beaucoup de Chaleur pour certain Sentiment, & que l'Or ou les Honneurs ont corrompus, tandis que des Ignorans, ou des Gens d'un Génie médiocre, ont ſouffert les Supplices les plus cruels, plûtôt que d'avoüer rien qui pût bleſſer leur Croïance. Les Docteurs de Sorbonne ne ſeroient pas apparemment fort difficiles à gagner, ſi l'on vouloit établir en France quelque Sentiment nouveau. Par le Moïen des Bénéfices, le Souverain tient en ſa Main la Clef des Cœurs. Si les Janſéniſtes en pouvoient obtenir à leur Gré, ils crieroient ſans doute beaucoup moins: mais, comme de raiſon, les Moliniſtes les prenent tous pour eux; & ce n'eſt pas-là le Moïen de ramener l'Union entre ces deux Partis.

PORTE-TOI bien, mon cher Monceca: & vi content & heureux.

Du Caire, ce. . . .

LETTRE CENT VINT-SEPTIEME.

Jacob Brito, *à* Aaron Monceca.

LA Superſtition des Portugais, mon cher Monceca, m'a ſouvent rapellé dans la Mémoire la Rigidité outrée de nos prémiers Peres dans leur Maniere d'obſerver le Sabbat. Il y a eu un Tems, où cette Superſtition étoit pouſſée ſi loin, que les Juifs, par une fauſſe Délicateſſe de Conſcience, n'ôſoient défendre leur Vie ce Jour-là. Si on les attaquoit, ils ſe laiſſoient tuër plûtôt que de ſe défendre. Dès le Commencement des Guerres des Maccabées, on ſentit l'Inconvénient & la Folie de cette Conduite, par les Malheurs qui s'en étoient enſuivis. Les Perſonnes ſenſées qui voïoient que la Loi ne pouvoit ordonner une Choſe qui alloit directement à la Deſtruction de la Société, décidérent, que le quatrieme Commandement n'éxigeoit pas que l'on ne défendit point ſa Vie, lorſqu'elle étoit attaquée, & en Danger. En expliquant ainſi le Commandement, on approcha du Sens dans lequel il avoit été fait; mais, l'on ne donna point à cette Explication une aſſez vaſte Etendue. On s'imagina, que cette Déciſion n'alloit pas plus loin que la Défenſe contre une Attaque immédiate

diate & préſente, & qu'elle n'autoriſoit point à agir pour empêcher des Préparatifs qui tendoient à la Ruine du Public & des Particuliers : & l'on crût toûjours, qu'on ne devoit ſe défendre, qu'à la derniere Extrémité. Ainſi, quand on attaquoit les Juifs un Jour de Sabbat, ils ſe défendoient vigoureuſement ; mais, ils ne penſoient pas qu'il leur fût permis, s'ils étoient aſſiégés dans une Ville, d'empêcher l'Elévation d'un Ouvrage, ou d'une Batterie. Ils n'euſſent ôſé faire une Sortie, pour repouſſer l'Ennemi, parce qu'en ce Cas ils auroient été les Aggreſſeurs. Ce n'étoit que dans la derniere Extrémité, qu'ils croïoient qu'il leur étoit permis de combattre.

CETTE fauſſe Délicateſſe fut en partie ce qui occaſionna la Priſe du Temple, lorſque Pompée l'aſſiégea. Il s'apperçut bientôt de la Manœuvre des Juifs, & ne fit plus donner des Aſſauts les Jours de Sabbat : il les emploïa à faire conſtruire des Ouvrages, à dreſſer des Machines & des Batteries, à combler des Foſſez ; & il trouva toutes les Facilitez poſſibles dans l'Exécution de ſes Deſſeins. Ses Soldats travaillérent ſi bien, & ſi commodément, qu'ils abbattirent enfin une grande Tour, qui entraîna avec elle un Pan de Muraille très conſidérable, & fit une Brêche par laquelle on monta à l'Aſſaut. Ainſi, le Temple fut pris & ſaccagé, à cauſe d'une aveugle Superſtition.

QUELQUE-CHOSE que diſent nos Rabbins, je ne croirai jamais, mon cher Monceca, que la Divinité ait voulu introduire une Loi nuiſible & préjudiciable à la Société. La Lumiere

miere Naturelle nous apprend, que la Divinité ne cherche qu'à rendre les Hommes heureux; & qu'elle ne leur a imposé des Regles, que pour cet Effet. Nous devons donc rejetter, dans la Célébration du Jour du Sabbat, tout ce qui peut le rendre nuisible: &, puisqu'on avoit compris du Tems des Maccabées la Nécessité de se défendre lorsqu'on étoit attaqué, on eut dû étendre l'Explication de la Loi jusqu'à la Permission de prévenir les Piéges qu'on nous tendoit.

LES Nazaréens agissent d'une Façon bien plus sensée que les Juifs. Ils ont comme eux leur Jour de Sabbat; mais, ils n'y observent aucune Coutume qui leur devienne préjudiciable: ils ne pensent pas que le Service de Dieu exige, que, par une Indolence condamnable, on laisse ruiner son Temple & ses Autels. Ces mêmes Nazaréens disent, que, dans certaines Loix, *la Lettre tue*, *& l'Esprit vivifie*; & qu'il faut toujours expliquer, d'une Maniere sensée, & utile au Bien public, les Ordres donnez par la Divinité. La Nécessité dispense de bien des Choses. Il eut été à souhaiter, que nos anciens Peres eussent pensé sur le Jour du Sabbat aussi sensément que font nos Freres dans ce Païs. Ils ne sont point circoncis, mangent du Cochon, vont dans les Temples Nazaréens, chantent Vêpres, disent la Messe, s'il le faut; & n'en sont pourtant pas moins bons Juifs dans le Fond de leur Cœur. A quoi leur serviroit un Zêle faux & outré, qu'à faire périr entiérement dans ce Roïaume les Restes de notre Nation infortunée?

tunée? Je desaprouve une Conduite trop fiere & trop hautaine dans certaines Occasions. Il est plus à propos de négliger, & de manquer même s'il le faut, contre un seul Précepte, que de se mettre au hazard de n'en pouvoir remplir aucun.

CE n'est pas que je n'admire la Fermeté de nos anciens Peres; mais, j'en suis frappé, sans y donner mon Approbation. Et quel est le Mortel, qui ne seroit pas étonné de voir jusqu'où ils ont poussé leur Constance? Josephe, & plusieurs autres Historiens, en ont conservé la Mémoire à la Postérité. Les Ecrivains Nazaréens leur ont même rendu Justice; voici comment un Auteur Anglois parle du Sac du Temple, lorsque Pompée s'en fût rendu Maitre. *Pendant tout le Fracas*, dit-il, *les Cris, & le Desordre de cette Boucherie, les Prêtres étoient alors dans le Temple, occupez à faire le Service. Ils le continuérent avec un Sang-froid surprenant, malgré la Rage de leurs Ennemis, & la Douleur de voir massacrer à leurs Yeux leurs Parens & leurs Amis; aimant mieux perdre la Vie par l'Epée de l'Ennemi, qu'ils voioient Maitre de tout, que d'abandonner le Service de leur Dieu. Plusieurs d'entre eux virent mêler leur Sang avec celui des Sacrifices qu'ils offroient; & l'Epée de l'Ennemi en fit des Victimes de leur Devoir. Pompée lui-même ne put s'empêcher d'admirer cette Fermeté & cette Constance, dont on auroit de la Peine à trouver des Exemples pareils* *.

QUEL-

* Histoire des Juifs & des Peuples voisins, par Prideaux, *Part. II, Liv. IV, pag.* 248.

QUELQUE Mépris que les autres Nations affectent pour la nôtre, je crois, mon cher Monceca, pouvoir assûrer avec vérité, qu'il n'eſt point de Peuple, qui ait donné des Marques plus éclatantes de ſon Courage envers ſes Ennemis, & de ſon Reſpect envers Dieu. Il eſt vrai, que nous avons failli quelquesfois; mais, qui ſont ceux qui n'ont pas commis des Fautes? Pour qu'une Nation n'eut jamais manqué, il faudroit qu'elle fut compoſée d'Hommes qui ne fuſſent pas ſujets à l'Humanité. Quelle eſt celle, qui eut réſiſté aux Perſécutions que nous avons eſſuiées, & qui n'eut pas ſuccombé aux Maux que nous avons foufferts? Cependant, rien n'a pû nous ébranler. Nous avons ſoutenu, avec une Patience digne d'Admiration, tous les Supplices qu'on nous a infligés. Errans ſur la Terre, proſcrits d'une Partie de l'Univers, la plûpart des Peuples qui nous accordent une Retraite nous font païer l'Air que nous reſpirons; & nos Malheurs auroient laſſé la Conſtance la plus ſtoïque. Malgré tant d'Infortunes, à peine ſe trouve-t-il quelques-uns d'entre nous, qui, dans un Siécle, abandonnent leur Croïance, & trahiſſent leur Dieu.

LES Nazaréens, toûjours accoutumez à blamer nos Actions même les plus louables, donnent le Nom d'Entêtement à notre Conſtance, au lieu de rendre juſtice à notre Patience & à notre Fermeté. Leur Haine les aveugle juſqu'à nous faire un Crime de notre Vertu. Je voudrois bien qu'ils me diſſent pourquoi ce qu'ils appellent chez eux Grandeur

deur d'Ame & Fidélité au Ciel, devient chez nous Obſtination & Endurciſſement? Puiſque nous ſommes pénétrez comme eux de la Vérité de notre Religion, & que nous la croïons de Bonne-Foi, y a-t-il plus d'Entêtement dans notre Procédé, que dans le leur? L'Obſtination n'eſt vicieuſe, que dans ceux, qui, aïant apperçu le Foible & le Faux d'une Opinion, perſiſtent cependant à la ſoutenir. Mais, c'eſt une Foibleſſe indigne d'un honnête Homme, que de changer de Sentiment ſur les Matieres de Religion, uniquement par Complaiſance. C'eſt reſſembler à certains Peuples Idolatres, qui font auprès des Miſſionnaires Nazaréens un vil Négoce de leur Religion. Ils ceſſent d'adorer leurs Idoles pendant le Tems qu'on leur donne dequoi ſubſiſter plus à leur Aiſe que dans les Bois: &, dès qu'ils ne trouvent plus leur Profit, ils retournent au Culte de leurs extravagantes Divinitez.

CONSIDERE, mon cher Monceca, toutes les Sectes Nazaréenes, qui ſe ſont élevées depuis près de dix-ſept cens Ans: elles ſont toutes tombées inſenſiblement. Un Siécle a ſouvent vû établir & finir une Religion qui avoit dans ſon Milieu beaucoup de Partiſans. Dans cette Extenſion & dans cette Chûte des Religions, la nôtre n'a jamais ſouffert de Diminution; & je ſuis aſſûré, qu'il y a preſque autant de Juifs répandus aujourd'hui dans le Monde, qu'il y en avoit peu de tems après la Deſtruction de Jéruſalem par les Romains. Il ſemble que le Ciel, en accablant ſon Peuple, ait pris Soin de le faire multiplier. Si tous les

Juifs,

Juifs, qui ſont dans le Mogol, dans la Moſcovie, dans la Turquie, dans l'Afrique, & dans les divers Roïaumes de l'Europe, étoient raſſemblez dans un Païs, je doute qu'il y eut de Nation plus nombreuſe & plus puiſſante. Cela arrivera un jour, mon cher Monceca ; & cette longue Captivité, que nous ſouffrons, finira entiérement. Les Murs de Jéruſalem ſeront relevez par ſes Enfans : le Temple Saint ſera rebati ; & le Tout-Puiſſant ſera encor ſervi par les fidelles Iſraélites, de la même Maniere qu'il l'étoit autrefois. Laiſſons les Nazaréens ſe vanter de leurs Avantages, & nous inſulter dans nos Malheurs. Celui, qui nous mit dans l'Eſclavage, & ſous le Joug des Nations, ſaura bien nous en retirer : &, lorſque nos Crimes ſeront expiés, la Punition de ceux des Nazaréens commencera à ſon tour.

NOUS pouvons appliquer à nos Ennemis ce que dit un Gouverneur Anglois à un Général François, lorſque l'Angleterre perdit Calais, la derniere des nombreuſes Conquêtes, qu'elle avoit faites en France. Ce Général aïant demandé en plaiſantant au Gouverneur : *Quand comptez-vous repaſſer la Mer, & venir vous rétablir en France ? Ce ſera*, lui répondit-il, *dès que vos Péchés ſeront plus grands que les nôtres.* Si ce Gouverneur diſoit la Vérité, il faut que, ſur la Fin de Regne de Louïs XIV, les François fuſſent devenus plus grands Pécheurs que les Anglois. Il eſt vrai, que le Ciel leur en accorda le Pardon, & que leurs Ennemis repaſſérent bientôt la Mer. Il en ſera des Juifs, mon cher Monceca, ainſi que des

Naza-

Nazaréens. Lorſqu'ils ſeront devenus vertueux, la Divinité mettra fin à leurs Peines. Toutes les différentes Captivitez, que nous avons eſſuïées, ont été la Punition de nos Vices; & comme elles ne produiſoient point aſſez d'Effet ſur nos Cœurs, Dieu a voulu, par pluſieurs Siécles d'Infortune, changer entiérement nos Inclinations, & nous rendre dignes de lui. Plus notre Eſclavage aura été long & pénible, & plus la Fin en ſera agréable. C'eſt envain, que les Nations ont conjuré la Perte d'Iſraël: tous leurs Projets s'évanouïront ſans ſuccès; & l'Etre tout-puiſſant diſſipera leurs Complots, comme le Vent diſſipe la Fumée *. Lorſque notre Libérateur viendra rompre nos Fers, la Terre frémira à ſon Aſpect, & les Rois ſe proſterneront à ſes Pieds. Il vaincra tous les Obſtacles, & Sion deviendra plus floriſſante qu'elle ne le fut jamais. Heureux, mon cher Monceca, les Juifs qui jouïront pour lors de la Clarté du Soleil! Ils verront opérer dans un ſeul Jour plus de Miracles & de Prodiges, qu'il n'en eſt arrivé depuis la Création du Monde. Ils pourront contempler la Face de l'auguſte Meſſie reſplendiſſante de Gloire. Peut-être ce Jour-là eſt-il plus près que nous ne le croïons. A chaque Inſtant peut paroitre le Libérateur d'Iſraël: mais auſſi, ce Moment fortuné eſt peut-être bien éloigné. Dieu ſeul connoit lorſqu'il arrivera. Soumettons-nous donc très reſpectueuſement à ſes Ordres: adorons ſa ſainte Providence; & ſoïons certains, que,

* *Quare fremuerunt Gentes, & Populi meditati ſunt inania?* Pſalm. II.

que, s'il nous punit, c'eſt pour notre Bien, & pour nous conduire enfin à la Gloire.

PORTE-TOI bien, mon cher Monceca: vi content & heureux; & que le Dieu de nos Peres te comble de Proſperitez & de Bonheur.

De Lisbonne, ce . . .

LETTRE CENT VINT-HUITIEME.

Aaron Monceca, *à* Jacob Brito.

J'AI examiné pluſieurs fois ce qui pouvoit contribuer à rendre certaines Nations plus affables que les autres: & je crois que la ſeule Education, que l'on donne aux Enfans dès leur tendre Jeuneſſe, détermine leur Tempéremment, & leur inſpire cette Politeſſe ſi utile au Bien de la Société.

QUELQUES Auteurs, aſſez peu raiſonnables §, ont prétendu, que les Peuples les plus polis étoient ceux qui vivoient dans les Etats où les Princes avoient un Pouvoir abſolu: ils ont ſoutenu, que la Brutalité étoit une Suite de la Liberté. Ils ont comparé la Politeſſe des François à l'Humeur bruſque & hautaine des Anglois, à la Façon ſimple & naturelle des

§ *Voiez, entre autres, les* Lettres ſur les Hollandois.

des Hollandois & des Suiſſes. Mais, les Exemples, que ces Auteurs ont citez pour ſoutenir leurs Opinions, ſont détruits par d'autres, qui marquent évidemment, que la Liberté d'un Peuple n'influe point ſur ſa Douceur & ſon Affabilité. Les Grecs & les Romains furent, dans la Splendeur de leurs Républiques, les Peuples les plus polis & les plus civiliſés; pendant que les Perſes & les Parthes, eſclaves de leurs Souverains, furent regardez comme des barbares.

SI l'on compare l'Affabilité des Vénitiens à la Groſſiéreté des Turcs, on conviendra aiſément, que le Deſpotiſme n'influe point ſur la Politeſſe des Peuples. Il faut en chercher la Cauſe ailleurs que dans la Soumiſſion, ou dans la Liberté, puiſque nous voïons également des Nations libres peu affables, & que l'on en trouve de ſoumiſes au Deſpotiſme, qui le ſont encor moins: &, lorſque l'on conſidere, que les Moſcovites étoient ci-devant les Peuples les plus brutaux, les plus ruſtres, & en même tems les plus eſclaves, on verra que cette Idée de Liberté, qu'on croit donner à l'Eſprit une certaine Hauteur qui tient de la Férocité, n'eſt point la Raiſon qui détermine le peu d'Affabilité & de Douceur.

JE penſe donc avec raiſon, mon cher Brito, que l'Education eſt la ſeule Choſe, qui regle preſque toutes les Actions des Hommes. Ils ſont plus ou moins doux, ſelon qu'ils ont été plus ou moins cultivez dans leur Jeuneſſe. Quand on leur a appris de bonne-heure à ſe rendre ſociables, à fléchir leurs Eſprits,

&

& à accorder leurs Volontez à celle des autres, ils s'en font une Coutume ; & insensiblement ils sont complaisans, sans qu'ils songent à l'être : l'Habitude est chez eux une seconde Nature. Lorsqu'au contraire ils ont été élevez à contenter toutes leurs Passions, & à suivre aveuglément leurs Desirs, leur Tempérement brusque se fortifie tous les jours : ils croissent en mauvaise Humeur à mesure qu'ils croissent en Age ; & l'Idée de la Liberté, ou du Gouvernement Monarchique, ne fait rien à leur Impolitesse.

DEPUIS vint Ans, les Moscovites ne sont point devenus plus soumis. Pierre Alexiowits a trouvé le Secret de changer leurs Mœurs & leurs Coutumes, sans les rendre plus esclaves. Il les a fait devenir plus sociables, en les obligeant de donner à leurs Enfans une Education convenable. Il y a plus de Différence de la Cour de Moscovie d'aujourd'hui à celle qui subsistoit il y a trente Ans, qu'il n'y en a de celle de France à celle de Constantinople. Je crois pourtant, qu'en Matiere de Politesse, ce sont-là les deux Antipodes.

LES Moscovites, autrefois moins polis & moins affables que les Turcs, ignoroient même les Bienséances les plus simples, & ne connoissoient que médiocrement le Droit des Gens. Le Caractere d'Ambassadeur n'étoit point chez eux un Titre assez auguste, pour mettre à couvert de leur Rusticité. Wicquefort, dans son Traité *de l'Ambassadeur & de ses Fonctions*, parle d'eux en ces Termes.

LES *Moscovites sont incivils, barbares, & brutaux: &, bien que la Naissance fasse quelque Distinction entre les prémiers & les derniers d'entre eux, ils sont pourtant tous Esclaves du Czar; &, dans cette Education basse & servile, on ne voit rien qui ne soit bas, grossier, & rustique en eux. Le Czar, ou Grand-Duc, fait recevoir tous les Ambassadeurs à l'Entrée de ses Etats, & les fait défraier tant qu'ils y demeurent. Mais, ce Traitement, & l'Honneur qu'il leur fait faire, est accompagné d'une Arrogance presque bestiale. Au lieu que, dans les autres Cours, les Maitres des Cérémonies, & les Introducteurs des Ambassadeurs, font toutes les Civilitez imaginables aux Ambassadeurs, & font l'Honneur de la Maison au Nom de leur Prince, le Pristave Moscovite fait ce qu'il peut pour prendre la Place d'Honneur, fait difficulté de descendre de Cheval que l'Ambassadeur n'ait mis pied à terre, se jettte le prémier dans un Traineau ou dans un Carosse pour y prendre la Place la plus honorable, & le traite avec Hauteur en toutes les Rencontres. Il y a plusieurs Relations de ces Quartiers là, & entre autres une très impertinente de l'Ambassade que le Duc de Holstein-Gottorp y fit faire, comme aussi en Perse, en l'An* 1633. *& dans les Années suivantes. Mais, il n'y en a point, où leur Impertinence soit mieux représentée, qu'en ce que nous avons du Voiage que le Comte de Carlile y fit en l'An* 1633. *de la Part du Roi de Grande-Bretagne. Le Pristave, qui le reçût à Archangel, prit la Main sur l'Ambassadeur, & ne la lui voulut pas céder, que le Gouverneur de la Ville ne lui eut ordonné*

de

de s'accomoder à la Volonté du Comte, qui étoit bien resolu de maintenir la Dignité du Roi son Maitre. On lui avoit marqué le Jour qu'il devoit faire son Entrée à Moscou. Il étoit à Cheval, & avoit fait près d'une Demi-Lieue, lorsqu'on l'obligea à la différer jusqu'au Lendemain, & à aller loger dans un méchant petit Village auprès de la Ville. L'Ambassadeur témoigna en être fort offensé, & s'en plaignit au Czar par une Lettre très forte. Mais, au lieu d'en tirer Satisfaction, on ne lui en donna point du tout, ni sur cette Rencontre, ni touchant le Sujet de son Ambassade: &, dans une Occasion, où on devoit lui faire le plus d'Honneur, on lui fit le plus sanglant Affront. Le Czar le fit diner avec lui, mais à une Table séparée, & plus éloignée de la sienne, que celle que l'on avoit servie pour quelques Boyares, c'est-à-dire quelques Esclaves du Czar, qui eurent même la Droite, pendant que l'Ambassadeur tenoit la Gauche. Aussi partit-il si peu satisfait de cette Cour-là, que, refusant les Présens du Czar, & témoignant son Ressentiment avec beaucoup de Chaleur, le Czar en fit faire des Plaintes au Roi de la Grande-Bretagne par une Ambassade expresse *.

QUELQUE long que soit ce Passage, j'ai crû, mon cher Brito, que tu ne le trouverois point ennuïeux. Il prouve parfaitement, que les Peuples les plus soumis sont souvent les plus rustres; & donne une juste Idée des Mœurs & des Coutumes des Moscovites. Il est vrai, que, depuis quelques Années, ils

* Wicquefort, de l'Ambassadeur, *Livr. I, Sect. XVIII, pag.* 476.

ſont changés. Mais, il reſte cependant encor bien des Choſes à corriger parmi eux. Le Tems achevera ce qu'a commencé Pierre Alexiowits. Ce n'eſt que de lui qu'on doit attendre le Changement total d'un Peuple autrefois ſi ſauvage & ſi groſſier.

J'AI entendu dire au Chevalier de Maiſin, lorſque j'étois à Paris, qu'il s'étoit trouvé pluſieurs fois à Toulon, à l'Auberge, avec de jeunes Moſcovites, que le Czar avoit envoïez en France, pour y aprendre la Navigation, & la Conſtruction des Vaiſſeaux. On les avoit fait Gardes-Marine. Dans le commencement qu'ils furent en cette Ville, il ſe paſſoit peu de Jours, qu'ils ne ſe batiſſent, & n'en vinſſent juſqu'à vouloir ſe donner des Coups de Couteau, pour un miſérable Morceau de Viande. Ils avoient aſſez l'Air d'Ours mal léchés. Ils perdirent peu-à-peu leurs mauvaiſes Habitudes; &, lorſqu'ils retournérent dans leur Patrie, ils étoient auſſi polis que s'ils fuſſent nez au milieu de la France ou de l'Allemagne.

LES Etrangers, qui ont paſſé en Moſcovie, ont rendu de grands Services à ce Païs. Outre les Arts qu'ils y ont porté, il lui ont fait connoitre les Défauts de la Brutalité & de la Ruſticité. Je regarde les Allemands & les François, qui ſe ſont établis chez les Moſcovites, comme des Miſſionnaires qui y ont été prêcher l'Humanité: & je les crois beaucoup plus utiles au Bien Public, que ceux qui vont annoncer dans les Indes le Pouvoir du Pontife Romain. Les prémiers Devoirs de l'Hom-

me

me, après le Culte de la Divinité, doivent regarder les Besoins du Prochain. Il faut être d'un Tempéremment bien peu charitable, pour n'être pas bien aise de voir des Nations entieres revenir de leurs Egaremens. Quoique Juif, je prens part au Bonheur de tous les Hommes: &, lorsque je connois quelqu'un qui travaille à les rendre heureux, je le regarde comme un Héros. Le Monde étant la Patrie des Philosophes, ils doivent être entiérement défaits de cette basse & mauvaise Jalousie, qui regne entre les Personnes d'une différente Nation. Je souhaiterois de tout mon cœur, que tous les Hommes eussent autant de Franchise que les Suisses, de Bon-Sens que les Hollandois, d'Esprit que les François, & de Pénétration que les Anglois. Quoiqu'ils ne fussent pas Juifs, ils seroient dignes de l'être, & je les accepterois volontiers pour Freres. Voilà, mon cher Brito, quels sont mes Sentimens sur les Hommes en général. Je ne sçai si tu les approuveras. Mais, je te crois trop exemt de Préjugés, pour ne point aimer la Vertu par-tout où tu la rencontres.

JE vais partir au prémier jour de ce Païs, pour me rendre en Angleterre. J'ai déjà écrit à Jérémie Costa, pour me retenir un Apartement dans un Quartier où je ne sois point distrait par le Bruit. J'ai toujours observé dans mes Voïages de me loger dans des Endroits où je pusse me livrer, quand je le voulois, à la Méditation, sans être interrompu. Dans toutes les grandes Villes, & sur-tout à Paris & à Londres, un Homme, qui veut

s'appliquer à l'Etude, doit choisir une Maison avec autant de Précaution, qu'un Mari doit en avoir lorsqu'il choisit une Femme. Sa Tranquilité dépend de son Choix. Il est vrai, qu'on se défait, en France, & en Angleterre, plus aisément d'une Maison, que de sa Femme. Mais, lorsqu'on est établi une fois, il est très-desagréable d'être obligé de prendre de nouveaux Arrangemens.

JE t'avoûrai, mon cher Brito, que le Changement me déplait dans toutes sortes de Choses. J'ai toujours eu une Conduite uniforme; & mon Genre de Vie est entiérement opposé à celui de bien des Gens, qui passent leurs Jours dans des Convulsions continuelles. J'ai souvent plaint à Paris nombre de François, que je voïois dans une Agitation éternelle. Ces Personnes, selon moi, soufrent presque autant que celles qui sont obsédées.

LA Fureur du Changement, & la Passion pour la Nouveauté, sont des especes d'Obsessions. Il faut, pour guérir un Cerveau qui en est attaqué, plus de Raisonnemens Philosophiques, qu'il ne faut de Goutes d'Eaubenite à un Prêtre Nazaréen pour chasser Astaroth ou Belial d'un Corps dont il s'est mis en Possession. Encor arrive-t-il souvent, que tous les Discours du Philosophe n'opérent pas d'avantage que les Cérémonies de l'Eccléſiastique, & que les deux Malades ne sauroient être guéris. La Chose est fort commune à Paris; & la Moitié des Petits-Maitres y meurent dans leurs Folies, comme les Convulsionnaires dans les leurs. Tu seras peut-être étonné,

né, mon cher Brito, que je regarde ces derniers comme des Démoniaques. Mais, à parler ſincérement, je ne ſai quel autre Titre leur donner. Comment peut-on nommer des Gens, qui font toutes ſortes d'Extravagances dans leſquelles il entre beaucoup de Miſtérieux. Tu me diras peut-être, que, cela étant ainſi, je donne le Titre de Démoniaque à des Gens qu'on devroit plûtôt traitter de Fourbes & d'Impoſteurs. Cela peut être; & je te laiſſe le Maitre abſolu de décider à cet Egard.

PORTE-TOI bien, mon cher Brito: & vi content & heureux.

De Hambourg, ce. . . .

LETTRE CENT VINT-NEUVIEME.

Aaron Monceca, *à* Isaac Onis, *Caraïte, autrefois Rabbin de Constantinople.*

ON dispute souvent sur la Préférence qu'on doit donner aux Souverains qui se sont distingués par leurs Vertus, & par leur Courage, & personne ne convient de celui à qui l'on doit donner le Prix. Pour moi, mon cher Isaac, je crois, qu'il n'en est point qui en soit aussi digne que Henri IV, Roi de France. Tous les autres Souverains, qu'on vante tant, ont eu quelques Défauts, qui ont terni une Partie du Lustre de leur Vertu: & il en est peu d'entre eux, qui n'ait commis, non un Crime léger, mais quelque Excès considérable contre l'Humanité, ou contre le Caractere de l'Honnête-Homme. Tu n'auras peut-être jamais réfléchi sur ce que je te dis: mais, je vais te donner des Preuves évidentes de mon Sentiment, en parcourant les Héros de l'Antiquité, & ceux de ces derniers Tems.

SI nous remontons jusques dans les Tems fabuleux du Siége de Troie, & que nous nous arrêtions aux Héros d'Homere, nous ne trouverons que des Insensez, des Orgueilleux, des Fourbes, ou des Parjures. Achille est un Etour-

Etourdi, qui laiſſe périr mal-à-propos la Moitié des Grecs; & un Brutal, qui outrage le Corps d'Hector, dont il devoit reſpecter la Valeur: il n'y a qu'une Ame vile & baſſe, qui inſulte à des Ennemis vaincus. Agamemnon eſt le Bourreau de ſa Famille: il ſacrifie ſa propre Fille à ſon Ambition. Ajax eſt un Furieux, Uliſſe un Fourbe, Idoménée le Meurtier de ſon propre Fils. Et l'on peut aſſûrer, ſans faire Tort à ces anciens Héros, que le plus parfait d'eux tous n'étoit guére Honnête-Homme.

SANS nous arréter, mon cher Iſaac, à ces Tems fabuleux, éxaminons la Conduite des plus grands Souverains de l'Univers. A quels Crimes ne ſe porta point Alexandre dans les dernieres Années de ſa Vie? De quels Forfaits ne ſe rendit-il point coupable? Il tuoit lui-même ſes Amis, il faiſoit périr ſes meilleurs Capitaines, il ſe livroit à la plus infame Débauche; & bien des Cartouchiens ont été rouëz vifs, qui n'avoient rien fait d'auſſi horrible que le Meurtre de Clitus.

JE ne ſçai ſi l'on peut mettre Marius & Silla au Rang des Souverains: mais, dans le tems qu'ils furent Maitres de la République Romaine, il commirent eux ſeuls plus de Forfaits, de Brigandages, & de Meurtres, que n'en ont jamais faits tous les Miquelets de la Catalogne, & les Fanatiques du Vivarais.

POMPÉE & Céſar furent deux illuſtres Brigans qui ſe diſputérent long-tems la Dépouille de leur Patrie, & abuſérent tous les deux du Pouvoir que leurs Concitoïens leur avoient témé-

mérairement prodigué : quelque Titre pompeux que leur aient accordé leurs Partisans, on ne peut les regarder que comme les Destructeurs de leur Etat, & les Tirans de leur Patrie. L'un la vouloit mettre aux Fers, sous le Prétexte de la défendre ; & l'autre, sous celui de venger les Injures qu'on lui avoit faites.

ANTOINE, Auguste, & Lépide, qui succédérent à César, firent rougir la Terre & l'Onde par leurs sanglantes Poscriptions. Je les regarde comme trois Voleurs de grand Chemin, qui, après la Mort de leur Capitaine, se partagent son Butin ; & qui, peu de tems après, se volent mutuellement les uns les autres. Il est vrai, qu'Auguste parut bon & clément les dernieres Années de sa Vie. Mais, s'il n'eut été qu'un simple Particulier, on l'eut pendu bien long-tems auparavant sa Pénitence apparente. Le Proverbe des Nazaréens, qui dit, que *quand le Diable fut vieux il se fit Hermite*, lui convient parfaitement bien.

QUITTONS les Héros anciens, & venons à ceux des deriners Siécles. Ils ont eu, en général, beaucoup plus de probité que les autres. Cependant, ils ont fait des Fautes très considérables.

FRANÇOIS I, Roi de France, avoit mille Vertus. Il étoit bon, généreux, sincere : mais, avec toutes ces excellentes Qualitez, il ne laissa pas de manquer à sa Parole lorsqu'il revint de sa Prison de Madrid ; il païa, cette fois-là, Charles-Quint de la même Monnoie dont cet Em-

Empereur l'avoit païé bien d'autres fois. Parmi les Vertus de Charles-Quint, il ne faut pas s'attacher à la Sincérité. Ce ſeroit prendre ce Prince par l'Endroit le plus foible.

CES derniers Tems ont produit quatre Héros d'un Mérite différent, remplis de bonnes Qualitez, & douëz de beaucoup de Vertus; couverts pourtant tous quatre de Taches eſſentielles.

LE prémier de ces Héros eſt Guillaume III, Roi de la Grande-Bretagne, qui eut ſans doute de très grandes Qualitez; mais, qui eut été plus grand dans la Poſtérité, & plus conſidéré des véritables Sages, s'il n'ent jamais contribué à détroner ſon Beau-Pere. Que diroit-on, dans le Monde, d'un Homme, qui ſe ſaiſiroit du Bien de ſon Pere, & qui l'obligeroit d'aller miſérablement mandier ſon Pain?

LOUIS XIV eſt le ſecond de ces Héros. Il fut doux & magnifique, haïſſoit la Cruauté, aimoit les Savans, encourageoit les Arts & les Sciences, les faiſoit fleurir dans ſon Roïaume. Ses Ennemis lui ont ſouvent reproché d'avoir été ambitieux: à cet Egard, on peut aiſément l'excuſer. Il avoit de juſtes Raiſons de punir les Eſpagnols, qui, depuis long-tems, cherchoient à nuire à la France. S'il a aggrandi ſon Roïaume en augmentant ſa Gloire, il a accru celle de ſon Peuple. Ainſi, ſon Ambition & ſes Conquêtes peuvent être approuvées. Enfin, il auroit égalé Henri IV, s'il n'y avoit jamais eu de Jéſuites, & s'il n'avoit jamais vû la Monteſpan. Enlever une Femme à ſon Epoux; ſe

laiſſer

laiſſer ſéduire pas des Moines, juſqu'à chaſſer du Roïaume, par leurs Conſeils, des Gens à qui la Maiſon de Bourbon avoit des très grandes Obligations ; il faut avoir autant de grandes Qualitez qu'en a eu Louïs XIV, pour que ces deux Taches n'aïent point obſcurci ſa Gloire.

JE ſai, mon cher Iſaac, que les Politiques excuſent l'Exil des Réformez, par la Néceſſité qu'il y a de n'avoir qu'une ſeule Religion en France, afin d'y maintenir la Tranquilité. Ces Raiſons ont réellement beaucoup de Poids. Mais, du moins, en éxilant les Proteſtans, il falloit ne point ſignaler leur Départ par plus de Meurtres & de Proſcriptions, qu'il n'en arriva ſous le fameux Triumvirat. Il eſt vrai qu'on dit, que Louïs XIV ignoroit toutes ces Cruautez ; & que, né naturellement bon, il les eut empéchées, s'il en avoit eu Connoiſſance : mais, enfin, il en étoit toûjours reſponſable, puiſqu'il avoit eu la Foibleſſe de s'abandonner aux Conſeils pernicieux des Moines & des Dévots.

LE Caractere du feu Czar Pierre I, eſt un Aſſemblage de Grandeur d'Ame & de Cruauté, de Vertus & de Vices. Qu'on publie à ſa Gloire tout ce que l'on voudra, je ne conviendrai jamais, que la Férocité ſoit une Vertu, & qu'un Pere doive compter la Mort de ſon Fils parmi ſes Actions illuſtres.

CHARLES XII, Roi de Suede, fut d'une Valeur ſurprenante, il eut pluſieurs autres grandes Qualitez. Mais, il pouſſa la Vangeance juſqu'à l'Extrême ; & peut-être la Divinité

vinité le punit-elle, par cet Enchaînement de Malheurs qui commença à Pultawa, du Supplice cruel auquel il fit condamner l'infortuné Patkul, sans égard pour la Dignité du Caractere dont il étoit revêtu.

TOUS les Héros, dont je viens de te parler, ont balancé, ou du moins diminué, leurs Vertus, par des Défauts essentiels. Henri IV n'a eu que des Foiblesses pardonnables à l'Humanité. Il vainquit ses Ennemis; &, dès qu'ils furent soumis, il oublia généreusement leur Offense. Il conquit lui-même son Roïaume, & ne fit la Guerre, que pour avoir un Bien qui lui appartenoit légitimement, ou pour repousser des Ennemis qui venoient l'attaquer chez lui, & y fomenter des Troubles & des Divisions. Il fut le Pere de son Peuple. La Veuve & l'Orphelin trouvérent toûjours un Asile au Pied de son Trône. Il aima les Femmes, sans tomber dans les Excès de Louïs XIV. Il fut, enfin, si bon & si parfait, que si l'on étoit dans les Tems où l'Idolâtrie plaçoit les illustres Souverains au Rang des Dieux, je crois qu'il faudroit que le Dieu de nos Peres me donnât une Grace victorieuse, pour m'empêcher d'aller dans le Temple de Henri IV brûler de l'Encens sur ses Autels §.

LA

§ Il faut que j'avoue ici une Chose, qui ne peut être trouvée ridicule, que par des Gens qui ne connoissent point l'Impression que la Mémoire des Grands-Hommes fait sur les Cœurs qui chérissent la Vertu. Il m'est arrivé vint fois, en passant pendant la Nuit sur le Pont-neuf, & frapé du Souvenir des rares

LA France eſt gouvernée aujourd'hui par un Prince, qui égalera peut-être un jour la Gloire du plus grand Roi de ſa Race. Il en a la Douceur, la Bonté, la Clémence, & la Diſcrétion. Tant de bonnes Qualitez ne ſont-elles pas des Garants certains, que les autres paroîtront dans les Occaſions?

LES Nazaréens ont la Coutume de prier la Divinité dans leurs Temples, pour le Salut de leur Roi. Ils demandent au Ciel ſa Conſervation & ſa Proſpérité. Qui pouroit penſer après cela, que le meilleur Roi du Monde eut été aſſaſſiné au milieu d'un Peuple dont il étoit le Pere? Biſarre & funeſte Marque des Caprices & des Frénéſies des Hommes? Louïs XI ne trouva preſque point de Rebelles parmi ſes Sujets; Henri IV rencontra chez eux ſes plus cruels Ennemis.

LES

rares Qualitez de Henri IV, d'approcher de la Grille qui entoure ſa Statue equeſtre, & de la baiſer avec un Reſpect infini. J'avoue encore, qu'il m'eſt arrivé une fois ou deux d'y avoir répandu quelques Larmes. Il y aura certaines Perſonnes, qui traiteront ces Actions de Folies. Je leur déclare, que ce n'eſt point leur Approbation que je cherche. Les Deſcendans de ceux, qui portérent le Couteau dans le Sein de cet auguſte Monarque, ne doivent guére connoître juſqu'où peuvent aller les Regrets de ſa Perte. La Différence, qu'il y a entre eux & moi, c'eſt que je baiſe la Statue d'un Roi, dont les Vertus devroient ſervir d'Exemple à tous les Princes de la Terre; & qu'eux font baiſer, & baiſent auſſi, très reſpectueuſement, le Croupion d'un Moine, & l'Omoplate de quelque pieux Fainéant.

LES Rois les meilleurs ont été ordinairement ceux qui ont eu le moins à se louër de la Docilité de leurs Peuples. Il semble que la Rigueur soit le seul Moïen pour imprimer la Crainte & le Respect à une Foule d'Ames basses & serviles, qui veulent être gouvernées d'une Maniere dure & rigide. La Bonté & la Clémence du Monarque, qui regne aujourd'hui en France, enhardit la Fierté des Molinistes, & la Malignité des Jansénistes. L'Espoir de l'Impunité leur donne l'Audace de tenter les Choses les plus punissables.

IL y a quelque tems, qu'un Pontife *, appellé Lafiteau, qui avoit été long-tems Jésuite, auparavant d'être appellé à ce Rang, composa un Livre intitulé *Réponse aux Anedoctes sur la Constition Unigenitus.* En réfutant les Sentimens des Jansénistes, il s'emporta en Invectives contre des Personnes respectables, n'épargna pas même les Privileges & les Libertez du Roïaume. Le Roi se contenta de condamner le Livre à être supprimé, & de faire rendre un Arrêt par son Conseil, qui en interdisoit le Débit; ordonnant aux Libraires d'en porter les Exemplaires à ceux qui sont commis pour recevoir les Livres prohibez. Tu crois sans doute, mon cher Isaac, que ce Pontife, touché de la Bonté & de la Clémence de son Prince, songea à être plus retenu à l'avenir. Point du tout. Quelques Mois après la Condamnation de son Ouvrage, il en donna une *Suite* aussi pernicieuse. Elle fut derechef condamnée par un second Arrêt du Conseil.

* L'Evêque de Sisteron.

Apparemment, ce Pontife travaille actuellement à en occasionner un troisieme; & peut-être publiera-t-il bientôt un autre Volume, qui servira de *Continuation* à la *Réponse aux Anedoctes*.

EN vérité, mon cher Isaac, il y a des Sujets, qui abusent fort de la Complaisance & de la Bonté de leurs Princes. Je ne connois rien de si audacieux, que certains Ecclésiastiques. On leur voit tenter quelquesfois les Choses les plus extraordinaires. Une espece de Considération, qu'on croit devoir par Bienséance à leur Caractere, les enhardit à tout entreprendre. Ils éxecutent avec assurance ce à quoi les autres Hommes n'oseroient seulement penser. On peut dire, mon cher Isaac, que, dans toutes les Religions, le plus grand Bonheur qui puisse arriver à la Société Civile, c'est d'avoir des Prêtres sages & d'un Caractere paisible. Il en est des Ecclésiastiques dans les Etats, comme de l'Emétique dans la Médecine. Rien n'est si utile, lorsqu'il est bien emploïé; rien n'est plus dangereux, quand il est donné mal-à-propos. Un sage Pontife, un bon Curé, un Ministre prudent, un Rabbin vertueux, sont des Trésors inestimables. Mais, que de Maux ne causent-ils point, lorsqu'ils se tournent au Mal!

PORTE-TOI bien, mon cher Isaac: & vi content, heureux, & satisfait.

De Hambourg, ce . . . .

LET-

LETTRE CENT-TRENTIEME.

Iſaac Onis, *Caraïte*, *autrefois Rabbin de Conſtantinople*, *à* Aaron Monceca.

DEPUIS quelque Tems, mon cher Monceca, j'ai ceſſé de te parler des Mœurs & des Coutumes des anciens Egiptiens; mais, je vais te communiquer ce que j'ai obſervé de plus curieux dans leurs Tombeaux. J'en ai viſité pluſieurs, & j'ai trouvé dans tous de quoi contenter ma Curioſité.

IL y a une Plaine très ſabloneuſe le long du Nil, qu'on peut regarder comme le Cimetiere de ces Peuples-là. Elle eſt remplie de Sépultures, dont un aſſez grand Nombre ont été ouvertes. On trouve dans pluſieurs des Momies, renfermées dans des Caiſſes, & qui ſont encore dans leur Entier. Auprès de ces Caiſſes, il y a ſouvent des Idoles, qui repréſentent la Divinité à laquelle le Mort avoit eu pendant ſa Vie le plus de Devotion. De là vient, apparemment, la Coutume, qu'ont les Turcs, de faire enterrer avec eux certaines Sentences de l'Alcoran; & celle, que pratiquent quelques ſuperſtitieux Nazaréens, de mettre dans les Cercueils les Images de leurs Patrons: comme tu vois, cette Pratique vaine & peu

ſenſée n'eſt point nouvelle. C'eſt ainſi, que la Superſtition ſe perpétue, & qu'une Religion adopte les Chimeres & les Puérilitez des autres.

L'USAGE, qu'ont certains Nazaréens, d'attacher dans leurs Temples des Images, ou certaines Figures, qu'ils appellent des *Vœux*, ou des *ex Voto*, eſt encor pris des Egiptiens & des Grecs. Lorſqu'ils avoient fait quelque Naufrage, ou qu'ils avoient courru quelque Danger éminent, ils en portoient l'Hiſtoire peinte ſur un Tableau de médiocre Grandeur; après qu'ils avoient, par ce Moïen, excité la Charité & la Compaſſion des Peuples, ils conſacroient & dépoſoient ce Tableau dans quelque Temple de la Divinité à la quelle ils croïoient être redevables leur Conſervation.

CE qu'on faiſoit il y a deux mille-cinq cens Ans ſe pratique encor aujourd'hui. Les Saints & les Saintes ont pris la Place des anciens Dieux & Déeſſes. St. George occupe celle de Mars, & St. Antoine celle de Pan; Ste. Luce celle de Lucine, & Sainte Cecile celle de Minerve. Il n'eſt aucun Corps de Métier, qui n'ait ſa Divinité particuliere. Les Cordonniers ont St. Crépin, les Tailleurs St. Placide, & les Danſeurs de Corde St. Pantaleon. Quoique ces derniers ne ſoient point unis en un ſeul Corps, cependant le Danger, où ils ſont de ſe caſſer les Bras & les Jambes, les a obligez, en faveur de la Conſervation de leurs Membres, de ſe choiſir un Patron qui en prît un Soin particulier.

LORS-

LORSQUE j'étois à Vienne, j'ai été plusieurs fois dans des Egliſes Nazaréenes, dont les Murailles étoient toutes couvertes de Cuiſſes, de Têtes, de Mains, de Bras, de Pieds, &c. le tout fait avec de la Cire, & offert au Patron du Temple, en Reconoiſſance des Miracles qu'on s'imaginoit qu'il avoit opérez. Cela forme le plus plaiſant Objet du Monde, mais en même tems le plus ridicule.

UN Nazaréen, qui n'avoit pas beaucoup de Foi aux Jambes de Cire, m'a raconté un aſſez plaiſante Hiſtoire, lorſque j'étois en Allemagne. Il diſoit, qu'un nommé Michon, qui avoit eu le Bonheur d'épouſer ſa Maitreſſe, s'étoit ſurpaſſé dans les prémiers Mois de ſon Mariage. Il étoit d'un Tempéremment vigoureux: l'Amour ſembloit augmenter ſes Forces; & Madame Michon, ſon Epouſe, louoit le Ciel de lui avoir donné un Mari, qui s'acquittât auſſi bien du Devoir Conjugal. Cependant, tout-à-coup, un facheux Accident vint troubler la Félicité d'un auſſi heureux Ménage. Monſieur Michon n'étoit, ni dévot, ni Mari fidelle: &, quoi qu'il aimât ſa Femme avec beaucoup de Paſſion, il crut, qu'il pouvoit uſer de la Maxime des Petits-Maitres, qui ſeroient honteux de s'aſſujettir aux Uſages ordinaires. Un jour, aïant ſoupé avec ſes Amis, & le Vin réveillant en lui certains Deſirs de Concupiſcence, il alla dans certain Temple de Vénus, y offrit un Sacrifice à cette Déeſſe, la Prétreſſe, qui reçut ſon Offrande, lui rendit en Echange des Fruits

qu'il n'auroit apparemment point cueillis dans le Jardin de l'Himen. Quelque tems après, Monsieur Michon, s'apercevant de ce funeste Présent, en fut très faché, & très embaraſſé. Il impoſa dès lors un Jeune très auſtere à Madame Michon, qui, de ſon côté, ſurpriſe de la Conduite de ſon Mari, & accoutumée à un autre Façon de vivre, fut très mortifiée de la rude Pénitence qu'on lui faiſoit faire. Elle patienta pendant quelque tems : mais, enfin, laſſée de la chaſte Retenue de ſon Mari, elle s'enhardit à lui en demander la Raiſon. *Je ne ſçai*, lui dit-elle, *Monſieur Michon, à quoi attribuer votre Indifférence. Mais, il me paroit, que nous vivons depuis quelque tems d'une Maniere bien froide.* Ce Diſcours fit frémir ſon Mari, qui n'eut pas voulu pour tous les Biens du Monde, lui avouër, qu'il avoit été puni de ſon dInfidélité. Cependant, il falloit répondre, & il n'y avoit point Moïen de s'en deffendre. Il prit donc tout-à-coup ſa Réſolution ; & , pouſſant un grand Soupir , ,, Hélas ! ,,, dit-il, ,, Madame Michon, il m'eſt arrivé le plus ,, grand des Malheurs. ,, A ce Diſcours, ſa Femme fort allarmée le preſſe de s'expliquer. *Hé quoi !* s'écria-t-elle, *avez-vous quelque choſe de caché pour moi ? Pouvez-vous me déguiſer vos Sentimens ? Qu'eſt donc devenu cet Amour, que vous m'avez juré devoir durer éternellement ?* ,, Je vais ,, , répondit Monſieur Michon , ,, vous révéler une Avanture qui me déſeſpe- ,, re. J'allai me promener l'autre jour avec ,, quelques-uns de mes Amis dans une Mai- ,, ſon de Campagne peu éloignée de la Ville.

,, Vou-

„ Voulant y sauter un Fossé qu'on avoit fait
„ pour conduire de l'Eau dans une Prairie,
„ le Pied me glissa malheureusement: je fis
„ un Effort, pour me retenir; & la Secousse
„ que j'en ressentis fut si grande..... Oserai-
„ je achever? Hélas! je me démis, non pas
„ le Pied ni la Jambe, mais quelque-chose de
„ bien plus essentiel à notre mutuelle Union.„
Miséricorde! s'écria Madame Michon. *Que me dites vous-là? Est-il possible?*..... „Oui, ma
„ chere Epouse„, reprit Mr. Michon d'un Air fort affligé: „il n'est rien de si certain.
„ Mais, quel que soit mon Malheur, il
„ n'est point sans Remede. Un habile Chi-
„ rurgien, entre les Mains de qui je me
„ suis mis, m'a assuré, que dans six Semai-
„ maines je serois guéri radicalement, & que
„ je ne me ressentirois plus de cet Accident.„
Vous me rassurez, repliqua Madame Michon; *& j'ai cru votre Mal beaucoup plus long & plus dangereux. Mais, il faut ne rien négliger de ce qui peut contribuer à votre Guérison; & je vais faire offrir un Vœu à St. Pantaléon. C'est à lui qu'on s'adresse, pour les Ruptures d'Os, & les Foulures de Nerfs; & je ne doute pas, que vous ne soiez bientôt hors d'Affaire par son Secours.* Madame Michon ne tarda point à mettre son Dessein en éxécution: elle fit représenter en Cire la Partie affligée de son Mari; & elle courut au Temple des Cordeliers, pour l'y faire exposer en Place honorable. Un jeune Enfant portoit cette Offrande dans un Bassin couvert d'un Linge. Le Moine, qui devoit faire la Cérémonie ordinaire, aïant ôté ce Linge,

demeura extrémement surpris à cet Aspect ; &, détournant les Yeux, *Otez cela*, dit-il au jeune Enfant. *Mon Pere*, lui repondit-il d'une Voix douce & modeste, *c'est un Vœu de Madame Michon. Otez cela, vous dis-je*, reprit le Moine en courroux, *& dites-lui, que nous en avons dans le Couvent d'incomparablement meilleurs.* Madame Michon perdit donc ainsi son Etalage ; &, peu de tems après, son Mari n'en fut pas moins bien guéri.

LES Nazaréens sont les prémiers à tourner leurs Superstitions en ridicule ; malgré cela, ils en sont les Esclaves. C'est-là une Marque évidente, mon cher Monceca, du peu du Solidité de leur Jugement. Je ne comprens qu'avec peine, comment les Hommes agissent d'ordinaire si différemment de la Façon dont ils pensent. On est surpris de voir faire quelquefois les Actions les plus extravagantes à des Gens dont les Discours sont très sensez. On diroit, à les ouïr, qu'ils sont faits pour être les Précepteurs du Genre-Humain : dès qu'on examine leur Conduite, l'Homme de Sens s'évanouït, il ne reste plus que le Superstitieux, l'Etourdi, & le Débauché.

JE reviens, mon cher Monceca, aux Tombeaux des anciens Egiptiens. Tu sçais que les fameuses Piramides étoient ceux des Souverains. Les Grands en avoient aussi fait construire quelques-unes, pour leur servir de Mausolées. Elles sont situées le long du Nil, & on les appelle les petites Piramides. Quant aux simples Particuliers, ils se faisoient inhumer dans des Caveaux qu'on avoit pratiqués en

en grand Nombre dans une Plaine ſablonneuſe ſituée auprès des Piramides Méridionales. Lorſqu'on les avoit enterrez dans ces Tombeaux, on mettoit ſur la Pierre qui en fermoit l'Entrée quatre ou cinq Pieds de Sable ; ce qui ne contribuoit pas peu à conſerver les Corps, en empéchant qu'ils ne priſſent aucun Air extérieur. Indépendemment de cette Précaution, il n'y avoit aucun Egiptien qu'on n'enbaumât après ſa Mort, avec des Drogues plus ou moins cheres, ſelon que ſes Héritiers étoient en état de pouvoir les païer.

LA Superſtition étoit encor la Cauſe de ces Soins funebres. Les Prêtres aſſûroient les Peuples, qu'il ſe faiſoit, dans un certain Millier d'Années, une Révolution totale; & que ceux, dont les Corps n'avoient point été détruits, reprenoient ces mêmes Corps en retournant à la Vie. Chacun, par un Amour-propre naturel à tous les Hommes, bien aiſe de retrouver ſon même Etui, ordonnoit à ſes Héritiers de prendre grand Soin de ſon Corps. Ce qui m'étonne, c'eſt que les Boſſus, les Boiteux, les Borgnes, & tous les autres Eſtropiés, euſſent autant d'Inclination à venir habiter une ſeconde fois un Logement auſſi desagréable & auſſi incommode. Il falloit apparemment, que les Egiptiens cruſſent auſſi, que, lorſqu'on perdoit ſon Corps, on n'en recouvroit point d'autre. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'ils n'ont travaillé que pour les Cabinets des Curieux d'aujourd'hui, & pour les Boutiques de nos Apoticaires.

PARMI les Corps des grands Hommes

morts depuis plusieurs Siécles, & qui se conservoient encor du Tems d'Auguste, les Historiens font mention de celui d'Aléxandre le Grand. Ils disent qu'Aguste, érant en Egipte, eut la Curiosité d'aller visiter le Tombeau de ce fameux Prince, & qu'il y vit son Corps conservé dans une Chasse de Verre, qu'on avoit substituée à une d'Or, qui avoit été enlevée par Seleucus Cybiosactès *. C'est envain, mon cher Monceca, que les Souverains, qu'on a le plus craints & le pus redoutez pendant leur Vie, pensent, que le Respect, qu'on a eu pour eux, continuera après leur Mort. Le Tems affranchit les Hommes d'une Attention servile; il les égale en quelque maniere: & les Tombeaux des anciens Rois d'Egipte, celui d'Aléxandre, & ceux de bien d'autres Héros, ont été violez, comme ceux des simples Particuliers. On ne les a pas même épargnés dans un Tems où la Mémoire de ces Princes étoit, pour ainsi dire, encor récente. On adore les Monarques pendant qu'ils vivent, & sans cesse une Foule de Courtisans leur offre des Vœux: mais,

Ont-ils rendu l'Esprit, ce n'est plus que Poussiere,
Que cette Majesté si pompeuse & si fiere,
Dont l'Etat orgueilleux étonnoit l'Univers;
Et, dans ces grands Tombeaux, où leurs Ames hautaines
Font encore les vaines,
Ils sont rougés des Vers. Là

* Suetonius, *in* Octav, *Cap. XVIII.* Dion. Cass. *Libr. I, pag.* 454. Strabo, *Libr. XVII, pag.* 794.

Là se perdent ces Noms, de Maitres de la Terre,
D'Arbitres de la Paix, de Foudres de la Guerre.
Comme ils n'ont plus de Sceptre, ils n'ont plus de Flatteurs:
Et tombent avec eux d'une Chûte commune
Tous ceux que leur Fortune
Faisoit leurs Serviteurs *.

VOILA', mon cher Monceca, ce que deviennent ces Monarques si craints & si redoutez: & on ne sauroit mieux exprimer la Chûte de leur Grandeur, que l'a fait Malherbe. La prémiere fois, que je lus les Ouvrages de ce Poëte, je fus charmé de cet Endroit. Un François, établi à Péra, m'en avoit fait Présent: je les ai toujours chérement conservez depuis; les regardant comme dignes d'être comparez à ceux d'Horace.

PORTE-TOI bien, mon cher Monceca: vi content, heureux, & satisfait; & donne-moi de tes Nouvelles.

Du Caire, ce . . .

† Oeuvres de Malherbe.

LETTRE CENT TRENTE-ET-UNIEME.

Aaron Monceca, *à* Iſaac Onis, *Caraïte, autrefois Rabbin de Conſtantinople.*

JE t'écrivis dans ma derniere Lettre ce que je penſois ſur la plûpart des Souverains que les Hommes ont placés au Rang des Demi-Deux : & je donnai hardiment la Préférence à Henri IV, Roi de France, ſur tous les autres. J'ai réfléchi depuis à ce que j'avois ſoutenu ; & , plus j'y ai fait Attention, plus je me ſuis perſuadé de la Vérité de mon Sentiment. Je ſuis ſi pénétré des Vertus de ce Monarque, que je penſe, que les Maux dont la France fut aſſaillie ſous la Minorité de Louïs XIII ſon Fils, & les Guerres qui l'agiterent, furent une juſte Punition du peu de Soin qu'on avoit eu de venger ſa Mort. On ſe contenta de punir ſon Aſſaſſin ; la Perte de ce grand Roi n'entraina ſimplement après elle que le Supplice d'un Scélérat. C'étoit dans des Mers de Sang, qu'il falloit noïer tous ceux dont les Actions, ou les Diſcours, pouvoient avoir occaſionné cet infame Parricide. Les Proſcriptions, dont les Triumvirats accablérent autrefois Rome, euſſent été juſtement renouvellées dans une Occaſion ſi funeſte : il falloit immoler ſur le

le Tombeau de ce généreux Prince tous ceux qu'un juſte Soupçon ne rendoit que trop coupables.

IL ſemble, que le Ciel ait voulu ſe réſerver à lui-ſeul la Vengeance de ce Crime, pour la rendre plus terrible ; & qu'il ait agi différemment de ce qu'il fait ordinairement. Car, la Providence permet rarement que les Aſſaſſins évitent ici bas la Peine dûe à leur Crime ; ſurtout, quand c'eſt un Prince à qui ils ont ôté la Vie. L'Aſſaſſinat de Céſar eſt une Preuve évidente de ce Fait. L'Hiſtoire nous apprend, que, de ſoixante Perſonnes, qui conjurérent contre lui, aucune ne mourut de Mort naturelle. Ils périrent tous malheureuſement, & firent une Fin tragique & funeſte ; Caſſius, qui vécut le dernier, eut un Sort tout auſſi triſte que les autres *. La Divinité, attentive au Bonheur & à la Tranquilité des Hommes, ſemble être engagée à punir dès ce Monde ceux qui ſont aſſez méchans pour ôſer s'attaquer à la Perſonne des Princes.

CONSIDERE, mon cher Iſaac, une Choſe, qui paroit ſurprenante, mais qui n'en eſt pas moins véritable. Preſque tous les Monarques Nazaréens, qui ont été aſſaſſinez, l'ont été par des Moines, ou par des Gens dont ils conduiſoient la Main. Ce fut un Dominicain, qui empoiſonna l'Empereur Henri VII, & qui eut recours pour éxécuter un ſi éxécrable Deſſein à la principale des Cérémonies de ſa Religion. Un autre Moine du même Ordre en-

* Plutarc. *in* Cæſare. Sueton. *in* Jul. Cæſ. *Cap. LXXX.* Eutrop. *Libr. VI, circa finem.*

enfonça un Poignard dans le Sein de Henri III Roi de France. Un Jésuite § sollicita & corrompit un jeune Frénétique *, pour égorger le meilleur Roi de l'Univers ‡. Que de Maux n'ont-ils point fait tous ensemble ! Et, malgré cela, ceux, qui devroient le plus les haïr & les détester, les souffrent auprès d'eux, par une Imbécilité inconcevable.

ON assure, que Louïs XIII, dont je viens de te parler, frémissoit, lorsqu'il voïoit un Moine, & qu'il ne soutenoit sa Vuë qu'avec Répugnance. Je le croirois sans peine. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il est encore aujourd'hui défendu aux Moines d'entrer sans Permission dans le Château de Verfailles, & partout où le Roi se trouve. J'ai appris cela, lorsque j'étois à Paris ; tu peus compter, qu'il n'est rien de si certain.

MALGRÉ toutes les Marques de Mépris, dont on accable les Moines dans certaines Occasions, je crois qu'on peut dire d'eux ce que disoit Tacite des Astrologues, contre lesquels on rendoit sans cesse des Arrêts : on vouloit tous les jours les chasser de Rome ; mais, ils y restoient cependant toûjours §. C'est-là l'Affaire des Nazaréens, & non pas la nôtre. Ils veulent être gouvernez par des Moines. Est-ce à nous à le trouver mauvais ? Lais-

§ Jean Guignard.
* Jean Châtel.
‡ Henri IV.

§ *Genus, Hominum Potentibus infidum, Sperantibus fallax quod in Civitate nostrâ, & vetabitur semper, & retinebitur.* Tacit. Histor. *Libr. I.*

Laiſſons-les donc dans leur Aveuglement, & venons à quelque-choſe de plus gai.

JE dois m'embarquer inceſſamment pour l'Angleterre, avec deux Hommes d'un Caractere fort différent. L'un eſt un Partiſan outré de la Muſique Italienne, grand Voïageur de ſon Métier, & qui vient actuellement d'Italie, où il a été pendant long-tems. Il ne parle que de Concert, de Simphonie, *de Virtuoſi*, de Sonates, de Motets, de Cantates, &c. L'autre eſt un Métaphiſicien toûjours réveur, occupé d'accorder les différens Siſtêmes de Des-Cartes, de Gaſſendi, de Locke, & de Mallebranche. Il eſt diſtrait dans la Converſation; & à peine peut-on lui arracher quatre Paroles dans la Journée. Il ſe tourmente quelquesfois, frappe du Pied, ſe ronge les Ongles: &, lorſqu'il ne peut développer quelque Queſtion épineuſe, on diroit qu'il eſt attaqué de quelque Maladie aiguë, tant il paroit inquiet & troublé. Il arrive quelquefois, que, lorſqu'il eſt dans ſes profondes Méditations; le Voïageur, ou plûtôt l'Amateur de Muſique, vient le conſulter ſur la Beauté d'un Air: *Monſieur*, lui dit-il, *je vous prie de me dire votre Sentiment ſur cet Air en Eſt mi. Ecoutez.* A ces Mots, il ſe met à chanter; &, tandis qu'il fredone ſa Chanſon Italienne, le ſévere Métaphiſicien leve les Epaules, tourne les Yeux vers le Ciel, & donne au Diable, dans le Fond de ſon Cœur, & la Muſique, & le Muſicien. Il ſonge à s'éloigner, & à paſſer dans une autre Chambre. Mais, le Voïageur le ſaiſiſſant par le Bras, *Ha*,

Ha, Monsieur, reprent-il, *écoutez, je vous prie, comme cet Air entre du* Majeur *au* Mineur, *& comme il retombe ensuite dans le* Majeur. . . . *Ah! que voilà qui est beau! Morbleu! On ne peut rien de mieux. Ce* Vinci *est un grand Homme! J'aimerois ma foi mieux avoir fait son Opéra d'Artaxerxès, que d'être Roi de Corse. Avouëz, que tous vos Philosophes jouent un petit Rolle dans le Monde, eu égard aux grands Musiciens.*

CES derniers Mots réveillent l'Attention du Métaphisicien : &, quelque occupé qu'il soit, il ne peut souffrir qu'on ôse blasphémer ainsi contre les Grands-Hommes dont il est Disciple. *Vous pensez donc*, lui dit-il avec un Ris mocqueur, *qu'un Musicien soit dans le Monde un Homme bien respectable; & qu'il faille beaucoup de Science & de Génie, pour chanter* re mi fa sol ? *Allez, Monsieur, allez : vous voulez badiner. Apprenez-moi, je vous prie, à quoi la Musique est utile dans le Monde. A rien; ou, tout au plus, à divertir quelques Femmelettes & quelques Petits-Maitres. Mais, la Philosophie apprend à tous les Hommes à se conduire sagement. C'est elle, qui leur donne des Mœurs pures, qui leur enseigne à savoir mettre un Frein à leurs Passions: & il n'est aucun Secret dans la Nature, qu'elle ne developpe. Elle satisfait tout-à-la fois, & l'Esprit, & le Cœur.*

„ DITES-MOI, je vous prie „, reprit le Musicien. „Vous êtes Philosophe, ou, du „ moins, étudiez-vous la Philosophie. Etes-„ vous fort content, & fort tranquile ? Vous

„ au-

„ auriez de la Peine à me persuader cela. Je „ vous vois sans cesse agité. Vous n'avez pas „ un seul Moment de Repos. Vous man- „ gez, sans savoir si vous mangez ; & vous „ parlez souvent de même. Vous êtes si oc- „ cupé de vos Idées chimériques, qu'à peine „ distinguez-vous quelquesfois s'il est Jour, „ ou s'il est Nuit. Du moins cela vous de- „ vient-il inutile. Car, vous pensâtes hier „ vous jetter dans un Bassin rempli d'Eau : & „ si moi, Musicien inutile, je ne vous eusse „ point retenu par le Juste-au Corps, toute „ votre Philosophie couroit grand Risque d'ê- „ tre noïée. Comment voulez-vous donc me „ persuader, qu'une Science, qui transporte „ les Sens jusqu'au point de ne pas apercevoir „ un Réservoir rempli d'Eau au bout d'une „ Allée, soit quelque-chose de bien essenciel „ pour acquérir la Sagesse ? Je regarde, en „ vérité, les Philosophes comme une espece „ de Gens assez comiques. Ils veulent lire „ ce qui est dans les Cieux, & ne s'apperçoi- „ vent pas de ce qui est à leurs Pieds §. Vous „ mépriser la Musique ; mais, je vous défie „ de me prouver qu'elle soit nuisible comme „ cette Espece de Fanatisme, que vous apel- „ lez Philosophie. Si elle ravit les Sens, „ c'est d'une Façon douce, qui les met dans „ un Repos tranquile, sans les assoupir entié- „ rement.

„ EXAMINEZ un Homme qui sort de „ l'Opé-

§ *Quod est ante Pedes nemo spectat : Cœli scrutantur Plagas.* Cicero de Divinat. *Libr. II.*

„ l'Opéra. Vous le verrez, pendant plus
„ d'une demi-heure, preſque marcher en Ca-
„ dence. S'il eſt encor jeune, & qu'il ait le
„ Jaret ſouple, il fera quelques Cabrioles, &
„ enſuite il répétera quelque Air qu'il aura
„ retenu. Il abordera une Femme d'une Fa-
„ çon auſſi galante, qu'Atis aborde Sangari-
„ de. Tout rit, tout ſe reſſent en lui du
„ Spectacle enchanteur dont il ſort. Voïez,
„ au contraire, un Homme qui vient d'un
„ College de quelque Univerſité. Il a l'Oeuil
„ hagard, & l'Air farouche. Il marmotte
„ entre ſes Dents quelque Sillogiſme, ou
„ quelque Entimême. En ſortant de diſputer,
„ il ſe prépare à quelque nouvelle Attaque; &
„ il arrange les Argumens dont il veut acca-
„ bler ſes Adverſaires. Il eſt toûjours de
„ mauvaiſe Humeur; toute ſa Science & ſa
„ Philoſophie ne ſervant qu'à le tourmenter.
„ DITES-MOI, je vous prie, quelle eſt
„ la Choſe la plus utile à la Societé; ou celle,
„ qui tourmente les Hommes, les tranſporte
„ hors d'eux-mêmes, & qui, ſous l'Eſpoir
„ d'une Sageſſe imaginaire, les rend fous; ou
„ celle, qui les amuſe agréablement, qui diſſi-
„ pe leur Chagrin, & qui ſert à les entretenir
„ dans un Etat tranquile? C'eſt-là la Diffé-
„ rence qu'il y a entre la Muſique & la Phi-
„ loſophie. Vous direz tout ce que vous vou-
„ drez: mais, je n'en démordrai point. „

VOUS *ferez bien*, répondit le Métaphiſicien avec un Air de Mépris. *Je vous conſeille de paſſer toute votre Vie en chantant. Vous aurez cet Avantage avec les Cigales. Quant à moi, je crois*

crois que Dieu, m'aiant donné la Faculté de penſer, je dois en faire Uſage. Je ne m'oppoſe point que vous oubliés les Faveurs que vous avez reçues de la Nature. Mais, permettez que je tâche de les mettre à Profit.

„ VOUS appellez penſer „, reprit le Muſicien, „ s'égarer dans de vaſtes Idées, s'aban-„ donner entiérement à des Chimeres, & laiſ-„ ſer courrir ſon Imagination déréglée. Quant „ à moi, j'appelle penſer, faire Uſage de ma „ Raiſon, m'en ſervir pour me conduire, & „ pour m'aider dans mes Beſoins. Je crois, „ qu'il vaut beaucoup mieux ne point chercher „ à approfondir des Choſes au deſſus de nôtre „ Portée, & ſavoir ſe procurer le Néceſſaire, „ vivre commodement & à ſon Aiſe, man-„ ger, boire, dormir, rire, chanter, uſer en-„ fin des Jours que le Ciel nous donne, & „ ne point les conſumer dans une inutile Mé-„ ditation. Dites-moi, je vous prie. De quels „ Maux la Science guérit-elle? Jamais un „ Homme, étudiant une Queſtion de Méta-„ phiſique, a-t-il diſſipé la Migraine dont il „ étoit incommodé? Je ſuis certain, au con-„ traire, qu'il n'a fait que l'augmenter, & „ qu'il eut beaucoup mieux valu pour lui, „ qu'il eut entendu jouër une Ouverture d'O-„ péra, ou quelque Morceau de Simphonie, „ qui euſſent agréablement occupé ſon Eſprit. „ Lorſqu'une Perſonne eſt attaquée de Va-„ peurs hiſtériques, qu'elle eſt ſujette à la Mé-„ lancolie, à quoi ſert votre Philoſophie, „ qu'à la rendre entiérement folle, & à exci-„ ter en elle de nouveaux Mouvemens de

Universitas BIBLIOTHECA

„ Mélancolie? Mais, ſi elle entend le Son
„ de quelque Inſtrument, auſſi-tôt ſon Hu-
„ meur noire ſe calme, elle revient à elle-
„ même, & la Muſique lui rend l'Uſage de
„ ſa Raiſon. Que peut-on propoſer de plus
„ favorable à l'Harmonie, que l'Effet qu'elle
„ produit en Italie, lorſqu'un Homme eſt pi-
„ qué de la Tarantule? Allez-lui faire des
„ Diſcours de Philoſophie, parlez-lui des
„ Siſtêmes de Gaſſendi & de Des-Cartes,
„ vous verrez ſi cela l'empêchera de créver.
„ Mais, jouëz-lui un Air de Violon: auſſi-
„ tôt, le Malade ſaute, danſe, cabriole; &
„ la Muſique eſt le ſeul Remede, qui puiſſe
„ lui rendre la Santé & lui conſerver la
„ Vie. Après avoir bien pirouëtté, las &
„ fatigué il s'endort, & ſon Réveil eſt ſuivi
„ d'une parfaite Gueriſon. Toute votre Philo-
„ ſophie à-t-elle jamais rien produit de ſem-
„ blable? „

JE ne ſçai, mon cher Iſaac, ſi les Converſations de mes Compagnons de Voïage pourront te divertir. Quant à moi, je t'avoûrai naturellement, que je les trouve fort plaiſantes, & qu'elles me font paſſer d'agréables Momens.

PORTE-TOI bien: vi content & heureux; & que le Dieu de nos Peres te comble Bénédictions.

De Hambourg, ce . . .

LET-

LETTRE CENT TRENTE-DEUXIEME.

Jacob Brito, *à* Aaron Monceca.

LES Perſécutions, mon cher Monceca, auxquelles nos Freres ſont expoſez dans ce Païs, m'ont fait faire pluſieurs Réfléxions ſur les Maux réciproques, que les Nazaréens ſe ſont mutuellement cauſez, & qui n'ont été occaſionnez que par l'affreuſe Maxime, qu'il *eſt non ſeulement permis, mais même néceſſaire, d'exterminer les Hérétiques.* Les Conſéquences, qui découlent de ce Principe cruel, ſont également pernicieuſes pour toutes les diverſes Croïances; & ceux, qui ſoutiennent cette Impiété, ne penſent point, qu'ils peuvent être expoſez aux mêmes Supplices qu'ils deſtinent à leurs Adverſaires. S'ils réfléchiſſoient ſur les Inconvéniens qui naiſſent de la Perſécution, ils changeroient bientôt de Sentiment.

LES Perſonnes, qu'on regarde comme hérétiques dans un Païs, paſſent pour orthodoxes dans un autre: & ceux, tout au contraire, qui croïent être orthodoxes, y ſont regardez comme hérétiques. Cette Vérité devient évidente, pour peu qu'on éxamine les différentes Religions dominantes, qui ſont établies en Europe. Un Proteſtant eſt un Hérétique à Paris; à Londres, c'eſt un Elû du Seigneur. Un

Papiſte eſt regardé comme un Idolâtre en Angleterre; & on croit en France, qu'il n'eſt point de Salut pour quiconque ne penſe pas comme lui. Voilà donc diverſes Nations d'une Croïance entiérement oppoſée, qui penſent que ceux, qui ne ſuivent point la Religion qui domine chez elles, ſont hérétiques. Or, ſuppoſons, que le Principe abominable des Inquiſiteurs ſoit également admis par tous les Peuples; dans quelles Horreurs, dans quel Carnage, le Monde entier n'eſt-il pas plongé? En Portugal, en Eſpagne, en France, en Italie, en Autriche, en Boheme, en Pologne, &c., on égorge, on brule, on roue, on maſſacre, les Luthériens, les Calviniſtes, les Anglicans, les Presbitériens, &c. En Hollande, en Angleterre, en Suéde, en Danemarc, en Pruſſe, on tenailleroit, on égorgeroit, & l'on pendroit les Papiſtes, ſi certains Eccléſiaſtiques en étoient crûs, & ſi le Magiſtrat n'avoit pas plus d'Humanité que le Clergé. En Moſcovie, on tranniſe & condamne à Mort les Proteſtans & les Catholiques-Romains, comme également hérétiques & oppoſez à la Croïance Ruſſienne. Et, en Turquie, ces mêmes Moſcovites ſont immolez à la Gloire de Mahomet, & en Perſe à celle d'Aly.

VOILA', mon cher Monceca, les Horreurs, les Crimes, & les Impiétez, qui découlent naturellement de la Maxime, qui veut qu'on perſécute les Hérétiques, & qu'on les oblige à changer de Sentimens, par les Supplices & les Tortures. Si ceux, qui ſe diſent être animez d'un véritable Zéle pour la Gloi-

re

re de Dieu, l'étoient réellement, ils se garderoient bien de vouloir convaincre l'Esprit & le Cœur par des Violences contraire à la Loi Naturelle, & à l'Idée que tous les Hommes, qui font Usage de leur Raison, ont de la Divinité. Ils verroient, en persécutant leurs Adversaires, à combien de Maux ils exposent leurs Freres, qui se trouvent répandus en grand Nombre dans d'autres Païs. Mais, comme la seule Passion, ou plûtôt la seule Rage, les fait agir; pourvû qu'ils viennent à bout de leurs Desseins dans les Païs où ils sont les Maîtres, ils ne s'embarrassent guére de ce qui peut arriver ailleurs.

LES Catholiques-Romains, ou plûtôt la Cour de Rome, les Ecclésiastiques, & les Moines, ont emploïé toutes sortes de Moïens, pour faire éxiler de France tous les Protestans. Après bien des Meurtres & du Carnage, on est enfin venu à bout d'éxécuter ce Projet. Mais, qu'en est-il arrivé? La Religion Romaine à souffert peu après un des plus grands Echecs qu'elle pouvoit essuïer. L'Angleterre a totalement proscrit le Papisme: il en a couté trois Roïaumes à un Roi assez malheureux, ou plûtôt assez imbécille, pour se laisser conduire par des Prêtres; & les Protestans, qu'on avoit bannis de leur Patrie, ont servi de Prétexte à l'Exil d'un Nombre infini de Papistes, qui ont été chassez à leur Tour, & dépouillez de leurs Biens.

PENDANT qu'on détruisoit à Paris tout ce qui pouvoit avoir la moindre Affinité avec le Protestantisme, le Prince d'Orange profitoit habilement de ces Vexations; il eut été bien

fâché, qu'on eût agi plus modérement avec les Réformez, dont il tira dans la suite de très grands Services. Ce fut en partie à ces Persécutions des Ecclésiastiques, que ce Prince fut redevable de la Couronne de la Grande-Bretagne. Si les Jésuites n'eussent point occasionné, par leur Envie de dominer, toutes les Sottises que fit le Roi Jaques, jamais Guillaume III n'eut eu l'Occasion de passer en Angleterre, sous le Prétexte de maintenir les Droits & les Libertez de la Nation opprimée. Tous les Historiens avouent, que l'Attachement & la Soumission, que Jaques avoit pour les Jésuites, alloient jusqu'a l'Excès. Madame de la Fayette, quoique zélée Catholique, avoue néanmoins dans ses *Mémoires de la Cour de France pendant les Années* 1688 & 1689, que, lorsqu'on connut en France le Caractere de ce Prince, on n'eut plus pour lui qu'une Pitié qui n'étoit pas éloignée du Mépris. *L'Archévêque de Rheims, Maurice le Tellier*, dit cette Dame *, *en voiant venir ce Prince de la Messe, ne put s'empêcher de dire d'un Ton ironique :* Voilà un fort bon Homme; il a quitté trois Roïaumes pour une Messe. *On regarda aussi comme une Chose de mauvais Gout, qu'il fût sans cesse obsédé de Jésuites, & qu'il affectât de dire, qu'il étoit de leur Société.* Les Continuateurs de l'*Histoire d'Angletterre de Rapin-Thoyras*, quoi qu'Ennemis déclarez du Protestantisme, n'ont pourtant fait aucune Difficulté d'adopter ce Morceau singulier & caractéristique, & d'y ajouter ce qui suit : *On alla jusqu'à lui faire sé-*

crét-

* *Pages*, 120, 124, 155.

crétement un Crime de ſes Malheurs, parce qu'il alloit engager la France dans une Guerre onéreuſe, & dont on prévoïoit l'Inutilité †.

CE n'étoit point le Roi Jaques, mon cher Monceca, à qui les François devoient s'en prendre des Embarras qu'ils prévoïoient qu'il leur cauſeroit. C'étoit à ceux, qui lui avoient donné des Conſeils pernicieux, & qui l'avoient conduit dans un Abîme, duquel il ne put jamais ſortir. Les Malheurs de ce Roi étoient une Suite de l'Ambition des Jéſuites, & de la pernicieuſe Maxime, qu'il faut emploïer toutes Sortes de Moïens pour détruire les Hérétiques. Les Anglois avoient devant leurs Yeux l'Exemple des Proteſtans François; & ils craignoient avec raiſon de ſe trouver un jour dans le même Cas. *Si le Roi*, diſoient-ils, *commence à diminuer nos Privileges & à augmenter ceux de nos Adverſaires, nous ſerons peu-à-peu réduits dans un Etat à ne pouvoir plus nous garantir des Fureurs de la Cour de Rome. On emploie aujourd'hui l'Artifice: bien-tôt on agira contre nous à Force ouverte. Les Proteſtans François conſervérent le Throne à Henri IV. Tant qu'il vécut, ils ne furent point opprimez; mais, peu de Tems après ſa Mort, on commença à les chicanner, & puis à les perſécuter. On les a enfin proſcrits; & ils ont reſſenti les funeſtes Effets de la pernicieuſe & abominable Maxime, que tous les Moiens, qu'on emploie pour exterminer les Hérétiques, ſont permis par les Loix Divines & Humaines. Prévenons donc l'Orage, qui nous menace. Etouffons le Serpent, que nous nour-*

† Continuation de Rapin-Thoyras, *Tom. XI, pag.* 41.

nourrissons dans notre Sein; & donnons le Coup mortel au Papisme, en déthronant un Roi, qui le protége, & qui le veut établir sur la Ruine de nos Libertez & de notre Religion. Si y a quelque-chose de honteux dans l'Action que nous allons entreprendre, nos Ennemis ne sont point en Droit de nous le reprocher. Nous ne nous révoltons, que contre un Souverain Papiste; & ne nous en ont-ils pas donné l'Exemple, en refusant de reconnoitre un Roi Protestant? N'ont-ils pas publié un Million d'Ecrits, pour prouver, que les Sujets n'étoient point obligés de se soumettre à un Prince Hérétique? Leurs Prédicateurs n'ont-ils pas prêché, pendant plus de dix Ans cette odieuse Maxime au millieu de Paris? Aujourd'hui, nous voulons bien adopter leur Sentiment: nous ne faisons autre chose, que détroner un Roi atteint & convaincu de Papisme, que nous regardons avec raison comme la plus monstrueuse Hérésie.

CONSIDERE, mon cher Monceca, dans le Discours de ces Anglois, les funestes Effets des Représailles des Guerres de Religion. Examine, en même tems, les Crimes dans lesquels la Fureur des Sectes différentes a jetté des Nations entieres. Car, enfin, malgré les Risques que couroient les Protestans d'Angleterre, je ne saurois approuver leur Conduite: je suis fermement persuadé, qu'il n'est jamais permis aux Sujets de se révolter contre leurs Souverains; & c'est un Principe, que je t'ai souvent entendu défendre avec beaucoup de Vivacité. Cependant, dès qu'on admet, qu'il est permis de manquer de Parole aux Hérétiques, & de les contraindre à croire par Force, on ouvre

ouvre la Porte à tous les Desordres, on ébranle le Trône des Rois, on souffle l'Esprit de Rebellion sur le Peuple qui n'est que trop facile à séduire.

SI l'on établissoit une fois dans toute l'Europe, d'une Maniere ferme & stable, que la Religion n'a rien de commun avec le Gouvernement, de quel Bonheur tous les Peuples ne jouïroient-ils pas, & quelle Tranquilité les Rois ne gouteroient-ils point sur leur Trône? Que leur importe-t-il, que quelques-uns de leurs Sujets chantent en François, en Anglois, en Hollandois, ou en Allemand; & que quelques autres psalmodient en Latin: qu'il y en ait, qui s'assemblent le Samedi, & d'autres le Dimanche; pourvû qu'ils aiment leur Patrie, qu'ils païent exactement les Impôts, & qu'ils soient utiles à la Société? Mais, disent quelques Politiques, dès qu'il y a plusieurs Religions dans un Etat, il est impossible qu'il n'y ait souvent des Guerres Civiles. Je conviens, que cela arrive, lorsqu'une de ces Religions soutient & met en Usage la pernicieuse Maxime, qu'elle doit emploïer toutes Sortes de Moïens pour détruire & annéantir les autres; & qu'on voit quelquefois alors, que toutes les Sectes se réünissent contre celle qui veut ainsi les tiranniser. Mais, lorsque, dans un Etat sagement réglé, les Peuples sont persuadez, qu'il doit être permis à chacun de penser, & de servir Dieu, à sa Maniere, tout le Monde y vit en Paix & en Repos, quand même il y auroit cinquante Religions différentes. C'est-là une Vérité qu'on ne peut nier.

Il

Il n'y a qu'à examiner ce qui se passe en Hollande & en Angleterre. Combien des Sectes différentes n'y a-t-il pas dans ces Païs ? Cependant, elles n'y causent aucun Trouble. Les Juifs, les Anti-Trinitaires, les Quakres, les Anabatistes, les Luthériens, les Réformez, les Anglicans, les Presbitériens, disputent bien quelquefois, mais ne songent point à s'entre-détruire : &, s'il est arrivé quelques Troubles en Angleterre au Sujet de la Religion, toutes ces différentes Sectes semblent en accuser l'Esprit de Révolte & de Persécution de la Romaine, & font entre elles contre ses Attaques une Ligue offensive & défensive. En effet, elles craignent toutes également les Suites du Principe pernicieux, qui veut qu'on extermine ceux qu'on apelle Hérétiques. C'est ce que témoigne un Auteur, qui pouvoit, & devoit même, être parfaitement instruit, & de la Crainte, & de la Faïeur, que les Religions qu'on éxerce en Angleterre avoient de la Romaine, puisqu'il n'y en avoit aucune, qu'il n'eut professée pendant quelque tems. *Si quelqu'un*, dit-il, *demande jusqu'a quel Point on doit tolérer les différentes Sectes ? Je répons, que la Tolérance doit être égale entre elles ; & qu'il leur doit être permis de rendre Raison de leur Foi en toutes Rencontres, soit par des Disputes & par des Prédications dans leurs Assemblées publiques, soit par des Livres imprimez. Quant au Papisme, il doit être entiérement privé du Bénéfice de la Tolérance ; non pas comme étant une Religion, mais comme une Faction Tirannique, qui opprime toutes les autres, qui ne*

se contente point de l'Egalité, & qui veut encore dominer, & même anéantir tout ce qui lui eſt oppoſé *.

A CE Paſſage notable du fameux Virgile Anglois, j'en joindrai un ſecond d'un autre illuſtre Défenſeur de la Tolérance, trop zélé Diſciple de la Philoſophie, pour être prévenu de Préjugés contre aucune Religion. *Ne craignez pas*, dit-il, *que les Miſſionaires s'amuſent à ſe quereller, quand il faudra mettre en Pratique le Dogme de la Contrainte & des Dragonades. Les Thomiſtes & les Scotiſtes, les Moliniſtes & les Janſéniſtes, oublîront alors tous leurs Différens, & travailleront d'une même Epaule à l'Exécution du* Contrain-les-d'entrer §.

UNE Choſe, qui me ſurprend, mon cher Monceca, c'eſt que les Nazaréens Papiſtes n'ignorent pas combien leurs Violences portent de Préjudice à beaucoup de leurs Freres. Ils ſavent, ils connoiſſent, les Perſécutions qu'ils eſſuïent au ſujet de cette Envie de dominer qu'on leur reproche. Et, cependant, au lieu d'adoucir leur Maniere d'agir, ils ſe gouvernent toûjours avec plus d'Emportement, & ne s'appliquent qu'à éterniſer les Perſécutions, loin de penſer à les terminer. D'un autre côté, leurs Adverſaires, ne ſuivant que leur Dépit, tourmentent quelquefois des Innocens, qui n'ont aucune Part aux Cruautez de leurs Freres. Qu'a de commun un Papiſte Anglois avec un Jéſuite Italien; & pourquoi faut-

* Milton, Oeuvres diverſes.

§ Bayle, Dictionaire Hiſtorique & Critique, *Tome III, pag.* 399.

faut-il qu'il ſoit puni pour les Crimes des autres ? Il y a autant d'Injuſtice à tourmenter en Irlande un Honnête-Homme Catholique-Romain, qu'à bannir de France un Réformé. Devroit il y avoir des Repréſailles au Sujet de la Religion ? Quel Triomphe pour nous, mon cher Monceca, & quelle Matiere à Réfléxion pour un Juif, que la Conduite peu équitable de toutes les Sectes Nazaréenes !

PORTE-TOI bien, mon cher Monceca; & vi content & heureux.

De Lisbonne, ce. . .

LETTRE CENT TRENTE-TROISIEME.

Aaron Monceca, *à* Iſaac Onis, *Caraïte, autrefois Rabbin de Conſtantinople.*

JE ne ſuis arrivé à Londres, mon cher Iſaac, que depuis cinq ou ſix Jours. Ainſi, il m'eſt impoſſible de pouvoir te donner une Idée juſte du Caractere des Anglois. J'apperçois bien des Choſes, qui me frappent, & qui me paroiſſent dignes de l'Attention d'un Voïageur : mais, je n'ai point encore eu le Loiſir de les approfondir. Il eſt d'autant plus difficile de faire un Portait éxact de la Nation Angloiſe, qu'elle a des Vertus qui paroiſſent directement op-

opposées à beaucoup de Vices dont elle n'est nullement éxemte. Les Contrariétez, qui se rencontrent dans les Mœurs & dans la Façon de penser des Habitans de ce Païs, paroissent d'abord extraordinaires; & ce n'est qu'après un mûr Examen, qu'on doit se déterminer sur les Qualitez bonnes ou mauvaises qu'on leur attribue.

POUR donner une Idée vraie & juste de cette Nation, il faut se défaire entiérement des Préjugés, oublier qu'on est François, Allemand, ou Italien; & ne juger des Hommes, que par raport aux Notions que nous fournit la Lumiere Naturelle. Je crois que, lorsqu'on agit de cette maniere, on trouve que les Anglois ont d'excellentes Qualitez, quoique mêlées de bien des Vices. Mais, comme il n'est aucun Peuple, chés qui le Bien ne soit accompagné de Mal, si les Anglois ont plus de Vertus que de Défauts, on ne peut sans Injustice se récrier sur leur Caractere, & vouloir éxiger, qu'étant Hommes, ils ne païent point le Tribut à l'Humanité.

JE me suis apperçu, depuis que je suis ici, que les Habitans de ce Païs sont, en général, grands, bien-faits, souples, & robustes. On dit qu'à ces Qualitez ils en ajouent beaucoup d'autres, qui ne regardent que l'Esprit. Plusieurs Personnes m'ont assuré, que, chés les Anglois, les Vertus de l'Ame surpassoient celles du Corps. C'est de quoi je t'instruirai en détail dans mes Lettres: & je te ferai part de ce que je découvrirai sur ce Sujet, avec la Sincérité d'un Philosophe qui regarde tous les Hom-

Hommes comme ne formant qu'une seule Nation.

EN arrivant à Londres, j'ai dabord reconnu chés les Anglois cette Prospérité, cette Magnificence, & cette Abondance, qui les caractérise chés les Etrangers. J'ai éxaminé si leur Fierté, à laquelle on donne ordinairement le Titre d'Insolence, méritoit une Dénomination aussi injurieuse; & je n'ai rien trouvé, qui me parût devoir révolter si fort les Esprits.

SI l'on jugeoit des Anglois par les Discours des autres Nations, & par l'Opinion qu'ils semblent avoir d'elles, on tomberoit souvent dans de grandes Erreurs. Les Relations & les Mémoires, que bien des Voïageurs ont donné au Public, se ressentent de la Prévention que la plûpart des Peuples de l'Europe ont prise, peut-être assez mal à propos, contre l'Angleterre. Il est pourtant vrai, que les Anglois ne laissent pas d'y avoir donné quelque Sujet; aïant en général le grand Défaut de s'estimer infiniment plus que les autres Hommes.

CE Défaut leur est commun avec tous les autres Peuples; & c'est généralement la Folie de toutes les Nations. A la vérité, l'Angloise la pousse un peu trop loin. Comme elle est riche, puissante, & par conséquent en état de se passer des autres, elle ne les ménage point assez. Mais, tous les Contes, que l'on débite de sa Brutalité & de sa Férocité, sont plus dignes de Pitié, que d'être démentis. Il est pourtant vrai, que les Anglois ne se soucient

cient pas fort de connoître les Etrangers ; & que, lorſqu'ils les connoiſſent, ils leur font aſſez ſouvent ſentir, qu'ils s'eſtiment beaucoup plus qu'eux. Je conviens, que cela eſt ridicule. Je ne prétens point excuſer une Fierté ſi déplacée, ſi contraire à la Bienſéance, & peut être à la Raiſon. Mais, entre la Bonne Opinion de ſoi-même, & l'Inſolence, il y a une Diſtance bien éloignée. Quel eſt l'Homme plus rempli de ce qu'il vaut, & plus infatué de lui-même, qu'un Petit-Maitre François? Et, cependant, quel eſt l'Homme plus prévenant, plus poli, & plus ſaluant, que lui? A la vérité, les Anglois ajoutent à cette bonne Opinion deux-mêmes la Vanité de la trop faire ſentir aux autres; c'eſt-là proprement ce qui les rend haïſſables.

UN, Etranger, dans ce Païs, entend très ſouvent ſes Habitans faire hautement leur Panégririque, & blamer tout ce qui n'eſt point né chés eux. Ces Manieres révoltent un Voïageur. Il ſouffre à regret de voir mépriſer ſes Compatriotes, & d'être compris tacitement dans leur Nombre. En arrivant dans ſa Patrie, il oublie toutes les bonnes Qualitez des Anglois, & ne ſe ſouvient plus que de leurs Défauts, qu'il dépeint avec les Traits que lui fourniſſent le Dépit & la Vangeance.

J'AI cherché, mon cher Iſaac, à découvrir les véritables Raiſons de l'Orgueil des Anglois, & les Cauſes de leur Mépris pour les autres Peuples, & ſur-tout pour les François; & il ne m'a pas été difficile d'en venir à bout. La Conduite de ce Peuple leur a donné une

Idée basse de son Etat, pendant qu'ils se formoient de leur propre une Idée fort magnifique. Ceux, qui sont opulens, & au millieu des Richesses & de l'Abondance, regardent avec un Oeuil de Pitié les autres Hommes combattant contre l'Indigence: & ceux, qui, dans ce Païs-ci, ne sont point riches, ne font point des Efforts surprenans pour rendre leur Condition meilleure. Satisfaits d'un Bien médiocre, & d'une Liberté qu'ils chérissent plus que tous les Trésors, ils vivent tranquiles chés eux. On ne voit guéres d'Anglois aller chercher Fortune. Ils rougiroient d'acquérir des Richesses par la Profession d'Avanturier. Leur Commerce est leur seule Ressource. Aussi est-elle aussi noble, qu'elle est utile à la Société publique. Il n'est point étonnant, que des Hommes, qui pensent d'une Maniere aussi philosophique que celle-là, mépriſent des Gens qu'ils voïent travailler à acquérir des Richesses par toutes Sortes de Moïens, dont plusieurs leur paroissent très honteux.

ON peut dire, que les Anglois, qui sont riches, sont fiers & hautains, à cause de leur Opulence: & que ceux, qui n'ont qu'un Bien médiocre, sont vains & orgueilleux par ce qu'ils savent se contenter de leur Médiocrité.

LA grande Quantité d'Avanturiers, dont la Ville de Londres est remplie, ne contribue pas médiocrement à décréditer en Angleterre les Nations Etrangeres, & sur-tout la Françoise. Ceux, qui n'ont jamais voïagé, se figurent, que tous les Peuples ressemblent aux Etrangers qu'ils voïent, ils jugent téméraire-

rement de toute la Piéce, par de très mauvais Echantillons.

VOILA' ce qui cauſe le Mépris des Habitans de ce Païs pour tous les Peuples en général. A ce Mépris ils joignent une Haine marquée pour les François ; ſi l'on veut les en croire, peu s'en faut qu'ils ne leur refuſent entiérement leur Eſtime. Le Peuple en cela ſemble ſe réünir avec les Grands, & toute la Nation Angloiſe paroit n'avoir qu'un Sentiment touchant la Françoiſe. Pluſieurs Raiſons ont occaſionné cette Prévention. Les Guerres preſque continuelles de ces deux Nations : les Intérêts particuliers, qu'elles ont eu à démêler enſemble ; la Religion, enfin, qui porte ordinairement l'Eſprit des Hommes à l'Extrême, lorſqu'elle eſt mélée avec la Superſtition.

SI les Différens, qui ont régné pendant longtems entre la France & l'Angleterre, avoient été de la même Eſpece que ceux que les Allemands ont eu avec les François, la Fin de la Guerre auroit été celle de la Haine de ces deux Nations. Quand on ne combat que pour la Gloire & l'Intérét du Souverain, dès que le Souverain eſt content, tout le Monde l'eſt auſſi : il ne reſte plus aucun Souvenir de ce qui s'eſt paſſé. Quoiqu'il arrive ſouvent que des Provinces entieres changent de Maître, leurs Habitans n'en ſont, ni plus heureux, ni plus malheureux. Ils ne perdent, ni leurs Biens, ni leurs Privileges. Ils conſervent, ſous leurs nouveaux Princes, les Avantages qu'ils poſſédoient ſous l'ancien. Mais, lorſ-

que la France & l'Angleterre ſe font la Guerre, ce ne ſont pas ſeulement les Souverains de ces deux Etats qui agiſſent. Chaque Particulier y eſt intéreſſé. Il y a autant d'Ennemis particuliers, qu'il y a de Marchands. Un Vaiſſeau François, pris par les Anglois, eſt une Offenſe directement faite aux Propriétaires de ce Bâtiment. Chaque Malouïn, chaque Donquerquois, devient l'Ennemi juré des Négotians de Londres; & tous les Corſaires François ſont autant de Souverains, qui ont des Intérêts à démêler avec l'Angleterre.

LES Guerres de l'Empire & de la France regardent les Démêlez des deux Souverains. Celles des François & des Anglois intéreſſent chaque Particulier de ces Peuples. Les Sujets de leur Diviſion doivent encor accroitre leur Haine. Très ſouvent, la Religion en a été la Cauſe: & c'eſt, comme l'Expérience ne le démontre que trop, la Source ordinaire des plus fortes Antipaties que les Nations aïent les unes contre les autres.

TOUS les Hommes haïſſent à l'Excès ceux qui veulent violenter les Conſciences; mais, leur Haine prend de nouvelles Forces contre ceux qui, n'étant, ni leurs Maîtres, ni leurs Amis, ni leurs Compatriotes, veulent ſe mêler des Affaires de leur Religion. La Retraite du Roi Jaques en France, les Secours qu'on lui a donnez, les Tentatives qu'on a faites pluſieurs fois en ſa Faveur, ont plus excité la Haine des Anglois, que la Durée d'une Guerre de vint Années.

UNE autre Choſe ſemble encor avoir occaſionné

casionné la Fierté & l'Orgueil de cette Nation. C'eſt l'Etat de Beſoin & de Miſere, par conſéquent de Soumiſſion, de ce grand Nombre de François, qui paſſérent dans ce Païs, lorſqu'on proſcrivit en France le Proteſtantiſme. Je conviens, que des Gens, à qui l'on enlevoit leurs Biens, que l'on éxiloit de leur Patrie, & qui ne trouvoient d'autres Reſſources, que celles qu'ils rencontroient chés les Anglois, étoient excuſables d'avoir certaines Attentions, qui, dans une autre Tems, euſſent paru déplacées. Mais, ils auroient dû s'en tenir là, & ne point prodiguer de baſſes Flatteries à des Gens qui les mépriſoient principalement à cauſe des Louanges qu'ils en recevoient.

LES Anglois, qui paſſérent en France avec le Roi Jaques, devoient ſervir d'Exemple aux François réfugiés. Ils étoient proſcrits ainſi qu'eux: ils avoient les mêmes Sujets de Plainte; mais, diſtinguant leur Patrie des Particuliers qui étoient à la tête du Gouvernement, & de ceux qui avoient pris le Parti du Roi Guillaume, ils étoient auſſi bons Anglois à St. Germain, qu'ils l'euſſent été à Londres.

COMMENT ſeroit il poſſible, que des Peuples, chés qui l'Amour de leur Païs eſt profondément gravé dans leur Cœur; & qui conſervent leur Fierté & leur Grandeur d'Ame chés les Etrangers, dans quelque Etat malheureux qu'ils y ſoient; ne mépriſaſſent pas des Gens qu'ils voïoient décrier leur Patrie, blâmer ce qu'ils loüoient quelques Années,

auparavant, & approuver aveuglément tout ce qu'ils condamnoient? Il eſt certain, mon cher Iſaac, que cette Conduite des François a cauſé une partie du Mépris que les Anglois ont eu pour eux. Ils auroient trouvé les mêmes Secours, en conſervant dans leurs Malheurs cette Fierté modeſte, qui convient à des Gens qui ne veulent point acheter des Bienfaits aux Dépens de ce qu'ils ſe doivent à eux mêmes; & les Anglois les en auroient beaucoup plus eſtimez.

PORTE-TOI bien, mon cher Iſaac; & donne-moi plus ſouvent de tes Nouvelles.

De Londres, ce . . .

LETTRE CENT TRENTE-QUATRIEME.

Aaron Monceca, *à* Iſaac Onis, *Caraïte, autrefois Rabbin de Conſtantinople.*

JE commence, mon cher Iſaac, à connoitre aſſez la Nation Angloiſe, pour entrer dans un Détail circonſtancié. Je ne te parlerai point, dans cette Lettre, des Nobles, qu'on doit diviſer en pluſieurs Claſſes différentes. Je tâcherai ſeulement de t'y donner une Idée juſte de tous les autres Etats.

LES Anglois n'ont point eu la ſotte Vanité d'avi-

d'avilir le Commerce. Un Négociant chés eux eſt un Homme qui tient un Rang diſtingué, & qui ſait, en acquérant des Richeſſes, en procurer à ſa Patrie. On trouve communément dans ce Païs des Fils de Chevaliers, qui commercent : & il eſt arrivé même quelquesfois, que des Lords n'ont pas crû qu'il fût honteux à leurs Freres, & à leurs Enfans, de devenir Négocians.

L'IDE'E, qu'on a des Marchands en Angleterre, les rend entiérement différens de ceux qu'on voit chés les autres Nations. Comme leur Etat n'a rien qui ne doive leur élever le Cœur, ils penſent d'une Maniere preſque inconnue aux Négocians François, Allemands, Flamands, Eſpagnols, & Italiens. Ils ſont auſſi ſenſibles à la Gloire, qu'au Deſir d'amaſſer, & s'intéreſſent autant au Bonheur de leur Patrie, qu'à leur Félicité particuliere. Cette Façon de penſer eſt une des principales Cauſes de l'Etat brillant de leur Commerce. A Londres, chaque Particulier négocie pour lui & pour ſon Païs; & l'Amour de la Patrie entre même dans les Affaires d'Intérêt.

IL eſt une autre Choſe, qui ne ſe trouve que chés les Commerçans Anglois. C'eſt l'Uſage raiſonnable & prudent, que la plûpart d'eux ſavent faire des Biens qu'ils ont aquis. Ils abandonnent le Trafic, ſe bornent à vivre en Gentilshommes de Campagne ; & , après avoir travaillé pendant quelques Années, ils donnent des Bornes à leur Ambition, & jouïſſent du Fruit de leur Travaux.

IL ſemble que ce ſoit un Droit acquis à

cette Nation de connoître les Privileges de cette Egalité que la Nature a voulu mettre entre tous les Hommes. Non seulement les Marchands ne se laissent point imposer par des Titres fastueux : mais, le Peuple même fait usage de sa Raison dans les Honneurs qu'il rend aux Grands ; &, dans les Attentions qu'il a pour eux, il ne montre, ni cette Crainte, ni cette Admiration, si ordinaire chés les autres Nations.

UN Seigneur ici n'est considéré, qu'à proportion du Bien qu'il fait. S'il est bon, populaire, affable, généreux, il est estimé, & révéré, l'on a pour lui des Egards qui le flattent d'autant plus, qu'il est assuré, que s'il ne les méritoit pas, on ne les auroit point. Si, au contraire, il n'a rien qui doive lui attirer l'Amitié & l'Approbation du Public, il est regardé comme un Homme inutile à l'Etat & à la Société Civile. Il jouït tristement de ses Prérogatives, & joue à Londres un Rolle aussi peu gracieux, que celui d'un Courtisan disgracié à Versailles. J'ajouterai à cela, mon cher Isaac, qu'il est plus douloureux à un Anglois d'être mépriſé de sa Patrie, qu'à un François de perdre les Bonnes-Graces de son Prince. Ce que je dis te paroitra moins étonnant, si tu penses, que, chés les Anglois, la Gloire, & l'Amour du Païs, sont les deux Passions dominantes.

CE n'est pas dans la seule Maniere d'honorer les Grands, que le bas Peuple ressemble au Reste de la Nation. Il a à-peu-près les mêmes Vertus & les mêmes Défauts que ses Citoïens

toïens qui ſont élevez audeſſus de lui. Comme tous les Anglois ſe piquent de penſer, & de ne ſe conduire que par la Raiſon, le Bon-Sens ſupplée au Manque de l'Education.

LA Façon dont le Peuple eſt habillé en général marque l'Aiſance dans laquelle il eſt. On voit ici un Air d'Abondance qui regne chés les plus petits: & c'eſt cette même Abondance, qui fait l'Inſolence de la Populace, & la Fierté des Grands. La Préſomption eſt un Défaut naturel à tous les Habitans de ce Païs-ci. Dans quelque Etat qu'ils ſoient nez, ils s'eſtiment infiniment: il leur ſuffit d'être Anglois; & cette Qualité leur tient lieu de tout ce qui peut leur manquer.

JE t'ai dit dans ma derniere Lettre, que cette Nation a de grandes Vertus & de grands Défauts, & qu'on apperçoit dans ſon Caractere des Contrariétez étonnantes; & je vais t'en donner quelques Exemples. Les Anglois ont le Cœur grand & noble: ils haïſſent la Trahiſon. Leur Généroſité ne ſauroit ſouffrir que deux Perſonnes ſe battent à Armes inégales. Un Homme, qui, dans les Rues de Londres, donneroit des Coups Bâton à un autre qui n'auroit que ſes Bras pour toute Défenſe, ſeroit inſulté par la Populace. S'il mettoit l'Epée à la Main contre un Ennemi qui n'en auroit point, il courroit Riſque d'être mis en Piéces, ou jetté dans la Tamiſe, par les Garçons de Boutique du Quartier.

VOILA' des Mouvemens d'une généreuſe Impétuoſité, & l'on doit les pardonner en faveur de l'Intention. Mais, ce même Peuple,

ne sauroit voir battre deux Hommes à Armes inégales, aime autant que les anciens Romains les Combats de Gladiateurs. N'est-il pas cruel de regarder avec un Plaisir infini tous les Spectacles où l'on repand du Sang? Lorsqu'il ne peut avoir des Combats de Gladiateurs, il a recours à ceux des Coqs, des Dogues, des Taureaux, &c.: il lui faut absolument de quoi contenter sa Férocité; au défaut des Hommes, il immole des Animaux

QUI croiroit, que des Gens, dont les Amusemens sont si cruels, fussent humains, & charitables? Il est pourtant peu d'Anglois, qui refusent l'Aumone à un Pauvre, lorsqu'ils sont en Etat de la lui donner. Ils n'attendent pas même qu'on demande: leur Bonté & leur Générosité vont au devant des Besoins de l'Indigent; & ils se contentent eux-mêmes, en assistant les Malheureux.

UNE Contrariété des plus singulieres de cette Nation, c'est son Mépris pour la Bagatelle, & en même tems sa Folie & son Amour outré pour les Modes. On est étonné de voir dans les mêmes Personnes des Sentimens & des Inclinations si opposées.

A CETTE prémiere Contrariété, on en peut joindre une seconde, qui n'est pas moins surprenante. C'est un Penchant naturel à la Chicane. Lorsqu'on considere le grand Nombre de Procès qui se jugent tous les jours à Londres, & qu'on fait Réflexion au Bon-Sens & à la Sagesse qui regne dans les Discours & dans les Livres des Anglois, on seroit tenté de croire, qu'ils parlent tous comme des Philoso-

loſophes, penſent comme des Procureurs, & agiſſent comme des Normans ; auſſi deſcendent-ils de ces derniers. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'on trouve autant de Faux-Témoins en Angleterre qu'en Normandie. Il ſemble même, qu'on ait ici quelque Conſidération pour eux, & qu'on craigne d'en détruire la Race. On les punit ſi légérement, eu égard à la Peine que mérite un ſi grand Crime, qu'il eſt beaucoup moins dangereux à Londres d'y faire le Métier de Faux-Témoin, qu'il ne l'eſt à Paris d'y vendre des Livres Janſéniſtes.

QUANT à la Religion, chaque Anglois paroit en avoir une à ſa Mode. Si l'on obligeoit tous les Habitans de cette Ile de mettre en écrit leur Profeſſion de Foi, il y en auroit autant de différentes, qu'il y a de différens Particuliers. Cependant, cette grande Variété de Croïances n'empêche pas que les Anglois ne ſoient exceſſivement zélez pour le Rit auquel ils ſont attachés. Un Anglican hait autant un Presbitérien, qu'un Janſéniſte hait un Jéſuite: le Presbitérien rend parfaitement le Change à l'Anglican ; & ils ſe réüniſſent tous les deux, pour regarder avec horreur un Papiſte, qui les déteſte à ſon tour encore plus qu'ils ne le haïſſent §.

COMMENT accorder une Conduite auſſi biſare que celle-là, avec le Bon-Sens des Anglois, & la grande Diverſité d'Opinions qu'il y a

§ *Inde Furor Vulgi quod Numina Vicinorum*
Odit quiſque Locus ; cum ſolos credat habendos
Eſſe Deos, quos ipſe colit. Juvenal. *Sat. XV.*

y a chés eux sur les Matieres de Religion ? On est forcé de convenir, lorsqu'on veut parler de bonne-foi, qu'il est un certain Genre de Folie attaché à chaque Nation ; & que la plus sage, & la plus heureuse, est celle, dont les Egaremens sont les moins considérables. Je crois, mon cher Isaac, que, selon ce Principe, les Habitans de ce Païs ont de grandes Obligations à la Nature. Car, parmi les différentes Folies qu'elle a distribué aux Peuples qui forment ce vaste Univers, celles des Anglois sont des plus légeres, & heurtent le moins la Raison & le Bon-Sens. Ils ont bien des Vertus à opposer aux Défauts dont je viens de te parler. Ils montrent une Fermeté, qui, dans les autres Païs, semble être le Partage des seuls Philosophes. Ils ôsent aller hardiment contre un Usage établi, lorsqu'ils le trouvent mauvais. C'est envain qu'on leur dit, que leurs Peres l'ont approuvé, & que plusieurs Siécles semblent devoir le perpétuer. Dès que le Bon-Sens découvre le Faux d'une Coutume, rien ne peut les empêcher de la proscrire. Il est fort ordinaire d'entendre dire à un Anglois : *On a fait, pendant deux ou trois cens Ans, une Sotise ; & il faut, s'il est possible, qu'elle n'aille pas plus loin, & que nos Descendans ne fassent point contre nous les mêmes Plaintes que nous faisons aujourd'hui contre nos Peres.*

IL est beau, mon cher Isaac, de voir une Nation entiére ôser se servir de sa Raison. Cela paroit d'autant plus extraordinaire, que la plûpart des autres condamnent ou tirannisent ceux qui veulent en faire usage.

UNE

UNE autre Qualité essentielle des Anglois, c'est qu'ils négligent les Manieres extérieures. Un Petit-Maître à Londres est une Figure ridicule, dont les Grands & le Peuple se divertissent également. Peu s'en faut qu'ils ne le regardent comme un joli Sapajou, ou comme quelque autre de ces Animaux qu'on montre dans les Foires. Je loue, mon cher Isaac, cette sage Façon de penser : & ceux, qui ne sont pas accoûtumez aux Airs affectez de certains Fats, doivent les trouver aussi divertissans que les Sauts du Singe le plus souple & le plus alerte.

ON accuse les Anglois d'Inconstance & de Légéreté. En effet, leur Histoire prouve évidemment combien peu leur Conduite est uniforme à l'égard de leurs Princes. Afin d'excuser ce Défaut, ils prétendent, qu'ils n'ont jamais manqué à leurs Souverains, que lorsqu'ils y ont été forcés pour la Conservation de leurs Priviléges. Si ce qu'ils soutiennent étoit vrai, on pourroit croire, que le seul Amour de la Liberté a occasionné leurs Changemens. Mais, quoi qu'ils disent pour diminuer leur Faute, il est aisé de voir, que souvent cette Liberté, dont ils font tant de Cas, n'a été qu'un Prétexte spécieux pour autoriser leur Incertitude & leur Légéreté. Les Ambitieux ont sçû profiter de la Crédulité du Peuple, en l'allarmant sur ses Privileges; en lui en faisant craindre la Suppression, ils l'ont conduit à leur Fantaisie, & s'en sont habilement servis pour parvenir aux prémiers Emplois de l'Etat.

POUR

POUR être persuadé de cette Vérité, on n'a qu'à examiner leurs différentes Révolutions. On verra, qu'il en est arrivé sous plusieurs Princes, quoique de Caracteres entiérement opposez les uns aux autres. Les Anglois, aussi peu satisfaits du Génie lent, stupide, & tranquille de Henri VI, que de l'Esprit vif, ouvert, & entreprenant d'Edouard IV, ont également dépose ces deux Rois tour à tour: &, par un autre Effect de cette Inconstance incompréhensible à toute autre Nation, aussi mécontens de la Vie molle & efféminée de Charles II, que de la Vie active & appliquée de Guillaume III, ils ont cabalé & conspiré contre eux avec le même Emportement & la même Fureur, quoiqu'ils les eussent élevez l'un & l'autre sur le Trône avec toutes les Marques de la Satisfaction la plus parfaite.

CES Troubles, sous des Monarques d'un Caractere aussi opposé, semblent condamner entiérement les Anglois: & ce qui montre encore que la Liberté, & les Privileges de la Nation, n'ont pas toûjours été la véritable Cause des Révolutions, c'est qu'il en est même arrivé sous des Princes, qui, loin d'opprimer la Nation, vouloient en augmenter les Privileges.

AVOUONS pourtant, mon cher Isaac, que si les Souverains n'ont pas toûjours occasionné l'Inconstance des Anglois, ils y ont assez souvent donné Occasion.

PORTE-TOI bien, mon cher Isaac; & vi content & heureux.

De Londres, ce. . . .

LETTRE CENT TRENTE-CINQUIEME.

Aaron Monceca, *à* Isaac Onis, *Caraïte, autrefois Rabbin de Constantinople.*

LES Anglois, mon cher Isaac, ont accordé à leur Roi un Pouvoir semblable à celui que certains Philosophes ont attribué à la Divinité. Les Souverains, dans ce Païs, peuvent faire tout le Bien qu'ils souhaitent; & ne sauroient causer aucun Mal. Ils sont les Maitres d'accorder la Vie à un Criminel; mais, ils ne peuvent condamner personne à la Mort. Ce sont les Loix & les Juges ordinaires, qui décident de la Punition des Coupables. Le Roi donne en Angleterre presque tous les Emplois considérables. Il nomme aux Evéchés & aux Bénéfices. Il ne sauroit cependant ôter les Charges à ceux à qui il les a accordées. Il faut qu'on leur fasse leur Procès. Et, tant qu'ils sont vertueux, & attachés au Bien de leur Patrie, ils n'ont rien à craindre de l'Inconstance ou de la mauvaise Humeur de leurs Princes, qui ne sont les Maitres absolus que des Emplois qui regardent directement leurs Personnes.

LE Roi & l'Etat ont ici chacun leurs Droits séparez. C'est une Maxime établie en Angle-

gleterre, & soutenue par tous les Jurisconsultes, que *le Souverain a deux Supérieurs, Dieu & la Loi, auxquels il est lui-même soumis, ainsi que ses plus petits Sujets* *.

N'EST-IL *pas vrai*, me disoit il y a quelque tems un Anglois de mes Amis, *que les Peuples ne sont pas faits pour servir de Jouëts aux Princes, & pour leur donner le cruel Plaisir de les tourmenter? Il faudroit être fou, pour oser dire, que Dieu fait naitre une simple Créature, afin de rendre malheureuses toutes les autres. Puisque les Rois ne sont donc établis, que pour protéger les Peuples, & pour leur procurer du Bien, ils doivent être, comme les autres Hommes, soumis aux Loix qui sont faites pour le Bonheur des Sociétez. Si l'on étoit assuré de trouver toujours des Rois vertueux, on n'exigeroit point qu'ils fussent soumis à certaines Regles. La Probité, & la Droiture du Cœur, seroient pour eux des Liens plus forts que ceux des Contracts. Mais, le Trône est souvent occupé par des Personnes, qui ont besoin d'être arrêtées par la Force des Loix. Quel Bonheur n'eut-ce point été pour les Romains, s'ils se fussent opposez de bonne-heure aux Cruautez de Tibere, de Caligula, de Néron; & qu'ils les eussent contraints de cesser d'être leurs Souverains, dès qu'ils devinrent leurs Tirans.*

NOS *Rois*, continua mon Ami, *passent un Contract avec nous. Tandis qu'ils en observent les Clauses, ils sont comblez d'Honneurs: ils jouissent de toutes les Prérogatives dont aucuns Rois soient révétus, & sont Souverains dans tout*

* *Rex in Regno suo Superiorem habet Deum & Legem.*

tout ce qui peut rendre heureux leurs Peuples. Il eſt vrai, que s'ils oublient leurs Promeſſes, ils courent le Riſque d'émouvoir une Sédition dangereuſe. Pour éviter ces Inconvéniens, ils n'ont qu'à garder leur Parole; & ſe ſouvenir, que, lorſqu'ils ont été ſacrez, ils ont juré qu'ils obſerveroient, & feroient obſerver, les Loix. Pourquoi le Peuple doit-il être plus l'Eſclave de ſes Promeſſes, que le Souverain? Un Roi, qui devient un Tiran, donne l'Exemple à ſes Sujets de ne faire aucun Cas des Traités les plus ſacrez. Mais, dit-on, nos Biens & nos Vies dépendent des Princes qui nous gouvernent. Il eſt vrai, que nous devons ſacrifier l'un & l'autre pour eux, pendant qu'ils ſont juſtes & équitables. Puiſqu'ils ſont les Peres de leurs Sujets, ceux-ci doivent avoir pour eux la Tendreſſe des Enfans. On ne peut cependant exiger cette Soumiſſion, qu'autant que les Engagemens réciproques, qui l'ont fait naître, n'ont point pas été violez.

SI *les Rois ſont au-deſſus des Loix, & s'ils peuvent ſe diſpenſer de les obſerver, à quoi ſert donc qu'ils promettent qu'ils obſerveront certaines Regles? Tout ce qu'ils font à ce Sujet, & toutes les Aſſûrances qu'ils donnent, ſont donc des Mommeries; lorſqu'on couronne un Prince, & qu'il jure ſolemnellement de garder certaines Regles, on doit regarder ces Sermens comme un Cérémonial inutile, qui montre qu'ils y a eu des Hommes libres autre-fois, mais que tous ceux qui vivent aujourd'hui ſont des Eſclaves. Il n'eſt perſonne d'aſſez inſenſé, pour ôſer ſoutenir*

un pareil Sentiment. Les plus zélez Défenseurs du Pouvoir arbitraire avouent, qu'un Souverain doit garder ses Promesses: &, cependant, par une Absurdité qu'on ne comprend point, ils concluent, qu'il peut la violer impunément.

CE que me disoit cet Anglois, mon cher Isaac, paroit d'abord frappant. Il semble en effet, que, dès qu'on accorde, que les Rois sont obligés de tenir ce qu'ils ont promis, on soit nécessité d'admettre, qu'on peut leur desobéïr, quand ils manquent à leur Parole; puisque, par une Suite du Contract d'Engagement mutuel entre le Peuple & le Souverain, ils ne se doivent plus rien, dès que l'un des deux vient à manquer aux Conditions en vertu desquelles le Prince est Maitre, & les Particuliers Sujets. Or, on ne peut nier, que ceux, qui sont les plus contraires aux Séditions populaires, n'aïent cependant soutenu, que les Rois ne peuvent violer sans Injustice les Contracts qu'ils ont faits avec leur Peuple. „ Il faut avouër,, ,dit le fameux Grotius, „ que quand les Princes s'engagent à suivre „ certaines Regles de Gouvernement, leur „ Souveraineté est restrainte & limitée en quel- „ que maniere; soit que les Obligations où „ ils entrent regardent seulement l'Exercice „ de leur Pouvoir, ou qu'elles tombent di- „ rectement sur le Pouvoir même. Dans le „ prémier Cas, tout ce qu'ils font contre la „ Parole donnée est injuste; toute véritable „ Promesse donnant un Droit à celui en fa- „ veur de qui elle est faite. Dans l'autre, l'Acte

„ l'Acte est injuste & nul en même tems, par „ le Défaut de Pouvoir *. „

VOILA', mon cher Isaac, une Décision bien précise, par un Auteur non suspect. Mais, il s'explique encor plus clairement dans un autre Endroit, & semble, pour ainsi dire, avoir oublié son Sistême. „Si l'on demande„, dit-il, „ ce qu'il arrivera, si l'on ajoute cet„ te Clause au Contract, qu'en Cas que le „ Roi manque à sa Parole, il sera déchu de „ la Couronne? Je répons, qu'en ce Cas-là„ même, le Pouvoir du Roi ne laissera pas „ d'être absolu, mais que sa Puissance ne sera „ pas différente de celle qu'on n'a que pour „ un Tems †. „

IL me semble, mon cher Isaac, que mon Ami n'en disoit pas davantage contre le Pouvoir arbitraire, & contre l'Impunité de la Violation des Sermens. Cependant, Grotius passe pour un Auteur entiérement opposé aux Anti-Roïalistes. Et, quoi qu'on puisse dire en sa faveur, qu'il n'y a point de Contract

* *Fatendum tamen id ubi sit arctius quodammodo reddi Imperium, sive Obligatio duntaxat cadat in Exercitium Actûs, sive etiam directè in ipsum Facultatem. Priore Specie, Actus contra Promissum factus erit injustus, quia . . . vera Promissio Jus dat ei, cui promittitur. Alterâ autem Specie erit etiam nullus Defectu Facultatis.* Hugo Grotius de Jure Belli & Pacis, *Tom. I, pag.* 121.

† *Quid si addatur si Rex Fidem fallat, ut tum Regno cadat? Ne si quidem Imperium desinet esse summum, sed erit habendi Modus imminutus per Conditionem & Imperium temporario non absimile.* Grotius, *ibid. pag.* 125.

entre les Peuples & les Souverains où il soi
preciſément ſpécifié, qu'en certain Cas, le
Princes ſeront privez de leur Couronne, cett
Raiſon eſt trop foible pour détruire ce qu'i
avance Car, quoique, dans les Engage-
mens entre les Sujets & les Rois, on ne diſe
point, qu'en violant le Contract, le Prince
perdra ſes Droits, cette Clauſe ne laiſſe pas
d'y être compriſe tacitement; puiſque ce
Contract n'a de Sûreté, qu'en vertu du Pou-
voir que le Peuple ſe réſerve de le faire va-
loir. Sans cela, les Engagemens ſeroient
inutiles: ils ne ſerviroient, au contraire, qu'à
donner des Liens aux Sujets qui s'engageroient
avec un Prince, qui ne pourroit être lié à ſon
Tour. Il faut que les Conditions, qui ſont
entre les Peuples & les Souverains, ſoient,
ou quelque-choſe de réel, ou d'inutile. Tout
le Monde avoue, que ces Conditions ſont
réelles, & doivent être obſervées par les
deux Parties. Il faut donc que les deux Par-
ties ſe réſervent le Droit de les faire obſer-
ver. Et, quoi qu'on ne ſpécifie pas dans les
Engagemens, que les Princes ſeront déchûs
de leur Autorité dès qu'ils y manqueront,
cette Clauſe eſt une Suite néceſſaire de la Va-
lidité & de la Sûreté du Contract.

VOILA' des Raiſons, mon cher Iſaac, qui
paroiſſent bien fortes contre l'Opinion de ceux
qui croïent, qu'il n'eſt jamais permis de ſe
révolter contre ſon Prince. Je t'avoûrai
pourtant, que je ſuis fortement perſuadé, que
le Peuple ne ſauroit avoir Droit de détrôner
le Souverain. Je vais plus loin, & je crois,
que

que s'il avoit ce Pouvoir, l'Abus qu'il en feroit feroit pour lui le plus grand des Malheurs.

LORSQUE l'on compare les Engagemens des Souverains avec leurs Sujets à ceux des simples Particuliers, on donne dans une grande Erreur. Il faut distinguer les Promesses des Rois, & celles des Sujets. Ces derniers peuvent être contraints par la Puissance temporelle, par ce qu'ils sont soumis au Pouvoir d'un Homme. Mais, les Princes, qui ne relevent que de Dieu, ne doivent être par conséquent comptables de leurs Fautes qu'au Tribunal de la Divinité. Les Engagemens, qu'un Prince prend avec son Peuple, ne sont point cependant inutiles, quoiqu'il ne puisse être forcé à les tenir; parce qu'ils l'obligent auprès du Ciel, & qu'ils mettent un Frein à ses Volontez.

LA Raison, & la Tranquilité des Etats, concourent à fortifier ce Sentiment. Lorsqu'on admet, que, sous le Prétexte de la Violation des Loix, les Princes peuvent être détronez; à quels Excès & à quels Inconvéniens n'expose-t'on point les Empires? Le Peuple, inconstant, bizarre, volage, sujet à prendre toutes les Impressions qu'on lui donne, sera toujours prêt à se révolter. Les Esprits inquiets trouveront des Prétextes spécieux dans l'Inobservation des Loix pour excuser les Séditions & les Troubles qu'ils exciteroient. „ Je reconnois „ ,dit Grotius, „ que les Rois n'ont „ été établis, que pour rendre la Justice à „ leurs Sujets; mais, il ne s'ensuit point de-

„ là, que les Peuples soient au-dessus des „ Rois. Car, les Tuteurs ont été sans doute „ établis pour le Bien des Pupilles; &, cepen- „ dant, la Tutelle donne au Tuteur un Pou- „ voir sur son Pupille. On dira sans doute, „ qu'un Tuteur, qui administre mal les Af- „ faires de sa Tutelle, peut en être dépouillé; „ & on conclura de-là, que le Peuple à le „ même Droit par rapport au Prince. Mais, „ ce Cas est bien different; car, un Tuteur a „ un Supérieur, de qui il dépend; au lieu que „ le Prince n'en a point. Comme il ne peut „ y avoir de Progrès à l'infini, il faut néces- „ sairement s'arrêter à lui, & dans les Répu- „ bliques à un Sénat qui ne reconnoisse d'autre „ Juge que Dieu *. „

Si l'on vient à considérer attentivement ces Raisons, il est impossible, mon cher Isaac, qu'on ne s'y rende, & qu'on ne convienne, que, dans les Contracts qui se font entre les Sujets

* *Verum esse post Herodotum, Herodotus post Hesiodum dixit fruendæ Justitiæ causâ Reges constitutos. Sed non ideò consequens est quod illi inferunt Populos Rege esse superiores: nam & Tutela Pupilli causâ reperta est, & tamen Tutela Jus est ac Potestas in Pupillum. Nec est quod instet aliquis Tutorem, si malè Rem Pupillarem administret, amoveri posse, quare & in Rege idem Jus esse debere; nam in Tutore hoc procedit qui Superiorem habet; at in Imperiis, quia Progressus in infinitum non datur, omninò in aliquâ aut Persona aut Cœtu constituendum est quorum Peccata, quia Superiorem se Judicem non habent, Deus sibi Cura peculiari esse testatur.* Hugo Grotius de Jure Belli & Pacis, *Tom. I, Libr. I, Cap. I, pag. 106.*

Sujets & les Souverains, le Bien public, & la Raiſon, veulent que le Ciel ſoit le ſeul Juge des Infractions que peuvent y faire ces derniers.

CEUX, qui s'érigent en Défenſeurs des Droits des Peuples, ſe figurent, que le Reſpect qu'on a pour les Rois, lorſqu'il manquent à leurs Promeſſes, eſt une Suite des Préjugés dont on n'a pas la Force de ſe dépouiller. Mais, ils ſe trompent; & il eſt aiſé de leur prouver le contraire, par les Exemples de pluſieurs Grands-Hommes, qui, nez dans un Etat exceſſivement jaloux de la Liberté, ont cependant ſoûtenu, qu'il n'étoit jamais permis de ſe révolter contre les Souverains, quelques coupables qu'ils fuſſent. „ Il faut „, dit un illuſtre Romain, „ ſupporter le Luxe ou l'A-„ varice des Puiſſances, comme on fait les „ Années de Stérilité, les Orages, & les au-„ tres Déréglemens de la Nature. Il y aura „ des Vices, tant qu'il y aura des Hommes: „ mais, le Mal n'eſt pas continuel; & on en „ eſt dédommagé par le Bien qui arrive de „ tems en tems *.„

DIRA-T-ON, mon cher Iſaac, qu'un Homme nourri au milieu de Rome, & qui dès la tendre Jeuneſſe avoit été imbu des Principes Républicains, n'étoit perſuadé du Reſpect qu'on doit aux mauvais Princes, que par de

* *Quomodo Sterilitatem aut nimios Imbres, & cætera Naturæ Mala, ita Luxum vel Avaritiam Dominantium tolerate. Vitia erunt donec Homines, ſed neque hæc continua, & meliorum Interventu penſantur.* Tit. Liv. Hiſt. *Libr. IV, Cap. LXXIV, Num* 4.

faux Préjugés ? Je ne crois pas que perſonne ôſe avancer une pareille Abſurdité.

PORTE-TOI bien, mon cher Iſaac ; & que le Dieu de nos Peres te comble de Proſpéritez.

De Londres, ce. . . . .

LETTRE CENT TRENTE-SIXIEME.

Aaron Monceca, *à* Iſaac Onis, *Caraïte, autrefois Rabbin de Conſtantinople.*

LES Grands dans ce Païs tiennent auſſi peu à la Cour, que les Petits tiennent aux Grands. De même que le Peuple ne reſpecte un Seigneur, qu'autant qu'il mérite de l'être par ſes Vertus & par ſes bonnes Qualitez ; de même auſſi les Grands en général ne ſont attachés à la Cour, qu'autant qu'ils voïent qu'elle ne ſonge point à empiéter ſur les Droits de l'Etat.

UNE Choſe extraordinaire, mon cher Iſaac, qu'on ne voit qu'en Angleterre, c'eſt la Fermeté & l'Amour de la Patrie alliés avec le Caractere de l'Homme de Cour. Par-tout ailleurs, le Courtiſan n'eſt qu'un vil Eſclave, également idolâtre des Vertus & des Défauts de ſon Prince. Ici, il ne rend ſon Hommage qu'à la Vertu & à la Probité. Dès qu'il trouve dans le Souverain des Défauts qui peuvent nuire

nuire à la Patrie, loin de les approuver, il ſonge à s'oppoſer au Mal qu'ils pourroient produire.

CETTE Grandeur d'Ame eſt une Suite de la Façon de penſer des Anglois, qui, en général, fuient les Emplois, & leur préférent ſouvent les Plaiſirs d'une Vie privée & tranquile. En France, tous les Gens qui ſe trouvent attachés à la Cour, ceux-mêmes qui dans les Provinces ſont nez dans un certain Rang, ſont tellement accoutumez à paſſer leur Vie dans les Charges, qu'ils ſe croïent malheureux, ou deshonorez, lorſqu'ils en ſont privez. Ils font tout ce qu'ils peuvent, pour les obtenir: & il n'eſt aucun Moïen qu'ils n'emploïent pour parvenir à leur But. L'Amour de la Patrie, chés eux, n'eſt qu'une Chimere ridicule. Que leur importe, que tous leurs Compatriotes ſoient malheureux, pourvû qu'ils aïent le Plaiſir de s'élever & de poſſéder des Charges qui leur donnent le Privilege de ſe vanger, ſur ceux qui ont à faire à eux, des Mépris, des Chagrins, & des Peines, qu'ils ont eſſuiés avant de pouvoir occuper la Place dans laquelle ils ſont? Les Anglois penſent bien différemment. Ils n'ambitionnent point de devenir prémier Eſclave. La Qualité d'Homme libre leur paroit bien au-deſſus de ce Rang ſi chéri dans toutes les Cours de l'Europe. Il eſt beaucoup de ſimples Particuliers dans ce Païs, qui refuſeroient d'être élevez à des Poſtes éminents, s'ils étoient obligés de ne plus faire uſage de leur Raiſon, & de perdre cette Liberté qui leur eſt ſi précieuſe.

C'EST en Angleterre, mon cher Isaac, où l'on peut dire que la Vérité est portée au Pied du Trone, & qu'elle y paroit avec éclat. Heureuse la Nation, chés qui cette sage Coutume est établie! Le Prince y trouve aussi son Avantage; car, souvent il tomberoit dans des Erreurs que des Avis sinceres & prudens lui découvrent. Jamais un Souverain ne se repentit d'avoir souffert qu'on lui fît connoitre les Fautes qu'il pouvoit commettre. Et combien n'ont point été égarez, & même entiérement perdus, par de lâches Flateurs? *Il n'est aucune Condition d'Hommes*, dit Montagne, *qui ait si grand Besoin que les Rois de vrais & libres Avertissemens . . . . Ils se trouvent, sans le savoir, engagés en la Haine & Détestation de leur Peuple, pour des Occasions que souvent ils eussent peu éviter . . . . . Communément, les Favoris regardent à soi plus qu'au Maitre; & il leur va de bon, d'autant qu'à la vérité la plûpart des Offices de la vraie Amitié sont envers le Souverain un rude & perilleux Essai* *.

C'EST à eux-mêmes, mon cher Isaac, que les Courtisans doivent s'en prendre, s'ils ont rendu, pour me servir des Termes de Montagne, *les Offices de la vraie Amitié envers le Souverain un rude & perilleux Essai.* S'ils eussent tous pensé comme les Anglois, jamais ils n'auroient avili leur Etat jusqu'au Point de n'ôser faire Usage de la Raison, & de regarder la Vérité comme une Vertu dangereuse & impraticable. Ils se fussent conservé le Droit de pouvoir être utiles à leurs Princes, ou de ne

* Essais de Michel de Montagne, *Livr. III.*

ne point augmenter leurs Défauts, en les regardant comme des Qualitez excellentes.

CE même Bon-Sens, qui empêche les Courtisans & les Seigneurs Anglois d'être les Esclaves de la Grandeur du Souverain, leur apprend à supporter la leur sans en paroître entêtez. On voit rarement ici de ces Gens, qui, couverts d'un Habit magnifique, parlent d'un Ton fort élevé, & ne font mention que de leur Naissance, de leurs Gens, de leurs Chevaux; affectent des Airs presque aussi insultans que des Injures piquantes; se relevent sur la Pointe des Pieds, panchent une Epaule, & haussent l'autre, en prenant du Tabac; racommodent leurs Cheveux dérangés: décident hardiment, & d'une maniere hautaine; ne daignent pas répondre à ceux qui leur adressent la Parole, ou chantent & sifflent, en leur faisant la Grace de leur dire deux Mots. Un Homme de ce Caractere se trouve rarement à Londres: Lorsqu'il y en a, ses Manieres, qui, ailleurs lui donneroient un grand Relief, le font ici mépriser du Peuple, & le rendent ridicule à ses Egaux.

L'IGNORANCE est une Vice, qui trouve fort peu de Partisans chés les Seigneurs Anglois. Loin de rougir de s'appliquer aux Sciences, ils ont un Mépris infini pour ceux qui pensent, qu'un des Attributs principaux de la Noblesse consiste à ne savoir que lire & écrire, encore assez médiocrement. Dans bien des Païs, un Homme, qui dit une Plaisanterie fade, en tournant méthodiquement la Bouche & les Yeux, passe pour un Homme aimable.

En

En Angleterre, on ne balance pas à le traitter de Sot ; car, on apprécie ici les Choſes ſelon leur juſte Valeur. Un Seigneur, qui ſait ſiffler, cabrioler, & débiter quelques Niaiſeries à une Femme, eſt un Fat. Il a beau dire, *un Homme de ma Qualité*, *une Perſonne de ma Naiſſance*, tous ces vains Diſcours n'opérent rien. Fut-il plus noble, que tous les Nobles Vénitiens enſemble, il n'obtiendroit pas la moindre Eſtime en faveur de tous ſes Titres

IL faut abſolument avoir du Mérite dans ce Païs, pour pouvoir en impoſer aux Gens. La Nobleſſe y donne des Privileges ; mais, ces Privileges ne s'étendent que ſur quelques Droits honorifiques. Un Seigneur, qui ne ſait point en relever l'Eclat par ſon Génie, doit ſe réſoudre à en joüir triſtement. C'eſt-là tout ce qu'il peut eſpérer. Un Auteur Suiſſe fait tenir à un Lord un Diſcours qui dépeint parfaitement bien l'Inutilité des Honneurs accordez aux Grands, qui ne les méritent point par eux-mêmes, & qui n'en ſont redevables qu'à leur Naiſſance. *On ne peut pas*, dit-il, *nous arrêter pour Dettes* ; *mais auſſi*, *ne trouvons-nous point de Crédit. Pour tout Serment*, *nous ne ſommes obligés de jurer que ſur notre Honneur* ; *mais*, *peu de Gens nous en croient. Il y a une Loi*, *qui défend de mal parler de nous* ; *mais*, *il nous arrive*, *comme à d'autres*, *d'être battus dans les Rues* *. Il ne faut point, mon cher Iſaac, prendre les Paroles de cet Auteur au pied de la Lettre : il paſſe même pour peu éxact. On peut

* Muralt, Lettres ſur les Anglois.

peut cependant connoître par ce qu'il dit, qu'il faut abſolument en Angleterre, dans quelque Etat que l'on ſoit né, avoir un véritable Mérite, pour y être conſidéré. Tu ne dois donc point être étonné de voir les Grands de ce Païs beaucoup plus partiſans des Sciences, que ceux des autres Nations. L'Ambition, & le Deſir d'acquérir de la Gloire, excite chés eux des Sentimens que ces Paſſions ne donnent point dans les autres Païs, où elles portent l'Eſprit à d'autres Choſes. Un François croit s'illuſtrer par les Caroſſes, par les Chevaux, par les Domeſtiques, par les Meubles, par les Habits. Un Anglois regarde tout cela comme des Choſes fort étrangeres au Mérite perſonnel, & qui ne peuvent lui donner aucun Relief.

IL eſt encore une autre Raiſon, qui force en quelque maniere les Grands de ce Païs à cultiver les Sciences & les Belles-Lettres. C'eſt la Néceſſité dans laquelle ils ſont de connoître les Loix anciennes & modernes, & de ſavoir en faire Uſage dans les Occaſions. Non ſeulement les Seigneurs, mais même tous ceux qui veulent entrer dans les Affaires de l'Etat, ſont obligés de connoître l'Hiſtoire & la Politique. *En Angleterre*, dit un illuſtre Auteur §, *on penſe communément, & les Lettres y ſont plus en Honneur qu'ici. Cet Avantage eſt une Suite néceſſaire de la Forme de leur Gouvernement. Il y a à Londres environ huit cent Perſonnes, qui ont le Droit de parler en Public, & de ſoutenir les Intérêts de la Nation.*

§ Voltaire, Lettres ſur les Anglois, *Lettre XX.*

tion. Environ cinq ou six mille prétendent au même Honneur à leur Tour. Tout le Reste s'érige en Juge de tous ceux-ci. Et chacun peut faire imprimer ce qu'il pense sur les Affaires publiques. Ainsi, toute la Nation est dans la Nécessité de s'instruire. On n'entend parler que des Gouvernemens d'Athenes & de Rome. Il faut bien, malgré qu'on en ait, lire les Auteurs qui en ont traité. Cette Etude conduit naturellement aux Belles-Lettres. En général, les Hommes ont l'Esprit de leur Etat. Pourquoi, d'ordinaire, nos Magistrats, nos Avocats, nos Médecins, & beaucoup d'Ecclésiastiques, ont-ils plus de Lettres, de Gout, & d'Esprit, que l'on n'en trouve dans toutes les autres Professions ? C'est que, réellement, leur Etat est d'avoir l'Esprit cultivé.

VOILA', mon cher Isaac, la Cause essentielle de la Différence du Génie & du Caractere des Courtisans François & des Anglois. Les prémiers n'ont besoin, pour remplir leur Emploi, & pour faire leur Fortune, que de beaucoup de Soupleſſe, de Patience, & d'Usage de la Cour. Les derniers, au contraire, ne peuvent parvenir aux Charges, & aux Honneurs, que par des Connoissances acquises, & par une Etude assidue, qui les élevent au dessus de leurs Concurrens.

AVANT de finir ma Lettre, il faut, mon cher Isaac, que je te parle d'un Privilege assez particulier, que les Grands ont dans ce Païs. Il est défendu de se répandre contre eux en Invectives, sous peine de païer une Amande de plusieurs Marcs d'Argent. Cela

est

est ordonné par une Loi expresse §. On raconte, au sujet de cette Loi, une assez plaisante Avanture, arrivée il y a déjà plusieurs Années. Le Fils d'un riche Cabaretier, aïant été assez heureux pour plaire à la Femme d'un des prémiers Lords, crût que la Loi, qui défendoit de manquer de Respect aux Grands, n'empêchoit pas qu'on ne pût cajoller leurs Femmes. Dans cette Idée, il profita de la Bonne-Fortune que son Étoile lui procuroit, & tâcha par ses Prouësses de se rendre digne de l'Estime d'une Dame d'une Condition si relevée, qui vouloit bien descendre jusqu'à lui. Le Lord, aïant reconnu par hazard l'Outrage qu'on lui faisoit, demanda en Justice, qu'il lui fût permis de renvoïer sa Femme. Mais, les Loix ne permettant à un Mari de se séparer de son Epouse, que lorsqu'elle est surprise en flagrant Délit, & qu'on peut produire des Témoins qui certifient avoir vû, le Lord ne put donner de pareilles Preuves, & les Juges se contentérent de condamner le Cabaretier à païer l'Amande prescrite par la Loi qui défend de manquer de Respect aux Grands. Depuis ce Jugement, il est décidé, qu'on pêche contre un des Réglemens de l'Etat, toutes les fois qu'un Particulier s'avise de caresser l'Epouse d'un Lord. Je ne sai pas, mon cher Isaac, si la Peur de païer l'Amande effraïe beaucoup de Gens. Mais, on m'a dit, que, depuis la Condamnation du Cabaretier, on n'en a point vû de semblable. Les Médisans assûrent cependant, que bien des

§ La Loi du *Scandalum Magnatum.*

des Gens se sont mis au Risque de subir cette Punition pécuniaire. Si les Ducs & Marquis Italiens pouvoient, à la faveur d'un Arrêt, qui défendît de leur manquer de Respect, étendre l'Intention de la Loi jusqu'à la Défense de coucher avec leurs Femmes, je ne doute pas qu'ils ne fussent aussi jaloux de ce Privilege, que les Anglois le sont de leur Liberté.

PORTE-TOI bien, mon cher Isaac; & que le Dieu de nos Peres te comble de Prospéritez.

De Londres, ce . . .

LETTRE CENT TRENTE-SEPTIEME.

Aaron Monceca, *à* Isaac Onis, *Caraïte, autrefois Rabbin de Constantinople.*

JE viens de lire, mon cher Isaac, la Relation d'un Prodige, qu'on a insérée dans dans un Journal Historique *; & je l'ai trouvée si particuliere, que je crois que tu avoûras avec moi, que les Faits qu'elle contient semblent pousser à bout toutes les Spéculations Philosophiques, & tous les Raisonnemens Humains. En voici un Extrait fidelle. Je te dirai ensuite quel est mon

* Mercure Historique & Politique, *Octobre* 1736, *pages* 403-411.

mon Sentiment à l'égard des Choſes miraculeuſes qu'elle contient.

„ ON vient d'avoir dans ces Quartiers une „ nouvelle Scene de *Vampiriſme*, qui eſt dûment atteſtée par deux Officiers du Tribunal „ de Belgrade, qui ont fait Deſcente ſur les „ Lieux, & par un Officier des Troupes de „ l'Empereur à Gradiſch *, qui a été Témoin „ oculaire des Procédures.

„ AU Commencement de Septembre, „ mourut dans le Village de Kiſilova, à trois „ Lieues de Gradiſch, un Veillard âgé de 62 „ Ans; &, trois Jours après avoir été enterré, „ il apparut la Nuit à ſon Fils, & lui demanda „ à manger. Celui-ci lui en aïant ſervi, il „ mangea, & diſpurut. Le Lendemain, le „ Fils raconta à ſes Voiſins ce qui étoit arrivé. „ Cette Nuit, le Pere ne parut pas; mais, la „ Nuit ſuivante, il ſe fit voir, & demanda à „ manger. On ne ſait pas ſi ſon Fils lui en „ donna, ou non: mais, on trouva le Lendemain celui-ci mort dans ſon Lit. Le même „ Jour, cinq ou ſix Perſonnes tombérent ſubitement malades dans le Village, & moururent l'une après l'autre peu de jours après. „ L'Officier ou Baillif du Lieu, informé de „ ce qui étoit arrivé, en envoïa une Relation „ au Tribunal de Belgrade, qui envoïa dans „ ce Village deux de ſes Officiers, avec un „ Bourreau, pour examiner cette Affaire. „ L'Officier Impérial, dont on tient cette Relation, s'y rendit de Gradiſch, pour être „ Témoin d'un Fait dont il avoit ſi ſouvent

* En Eſclavonie.

„ ouï parler. On ouvrit tous les Tombeaux
„ de ceux qui étoient morts depuis six Semai-
„ nes. Quand on vint à celui de Vieillard,
„ on le trouva les Yeux ouverts, d'une Cou-
„ leur vermeille, & aïant une Respiration na-
„ turelle, cependant immobile & mort: d'où
„ l'on conclud, qu'il étoit un signalé *Vampire*.
„ Le Bourreau lui enfonça un Pieu dans le
„ Cœur. On fit un Bucher, & l'on y réduisit
„ en Cendres ce Cadavre. On ne trouva
„ aucune Marque de Vampirisme, ni dans le
„ Cadavre du Fils, ni dans celui des autres.

„ GRACES à Dieu, nous ne sommes rien
„ moins que crédules. Nous avouons, que
„ toutes les Lumieres de Physique, que nous
„ pouvons approcher de ce Fait, ne nous y
„ découvrent rien de ses Causes. Cependant,
„ nous ne pouvons refuser de croire véritable
„ un Fait attesté juridiquement, & par des
„ Gens de Probité, outre qu'il n'est pas uni-
„ que en ce Genre. Nous copierons ici ce
„ qui est arrivé en 1732, & que nous avons
„ inséré alors dans le *Glaneur* No. XVIII.

„ DANS un certain Canton de la Hongrie,
„ nommé en Latin *Oppida Heidonum*, au de-là
„ du Tibisque, vulgò Teysse, c'est-à-dire,
„ entre cette Riviere qui arrose le fortuné
„ Terroir de Tockay & la Transilvanie, le
„ Peuple, connu sous le Nom de Heiduque,
„ croit que certains Morts, qu'ils nomment
„ *Vampires*, sucent tout le Sang des Vivans;
„ en sorte que ceux-ci s'exténuent à Vûe
„ d'Oeuil, au lieu que les Cadavres, com-
„ me des Sangsues, se remplissent de Sang

„ en

„ en telle Abondance, qu'on le voit ſortir
„ par les Conduits & même par les Pores.
„ Cette Opinion vient d'être confirmée par
„ pluſieurs Faits, dont il ſemble qu'on ne
„ peut douter, vû la Qualité des Témoins
„ qui les ont certifiés. Nous en rapporterons
„ ici quelques-uns des plus conſiderables.

„ IL y a environ cinq Ans, qu'un certain
„ Heiduque, habitant de Medreiga, nommé
„ Arnold Paule, fut écraſé par la Chûte d'un
„ Chariot de Foin. Trente Jours après ſa
„ Mort, quatre Perſonnes moururent ſubite-
„ ment, & de la maniere que meurent, ſui-
„ vant la Tradition du Païs, ceux qui ſont
„ moleſtez de Vampires. On ſe reſſouvint
„ alors, que cet Arnold Paule avoit ſouvent
„ raconté, qu'aux Environs de Coſſova, &
„ ſur les Frontieres de la Servie Turque, il
„ avoit été tourmenté par un Vampire; (car,
„ ils croient auſſi, que ceux, qui ont été Vam-
„ pires paſſifs pendant leur Vie, le devienent
„ actifs après leur Mort, c'eſt-à-dire, que
„ ceux qui ont été ſucés ſucent auſſi à leur
„ tour;) mais, qu'il avoit trouvé le Moïen
„ de ſe guérir, en mangeant de la Terre du
„ Sépulcre du Vampire, & en ſe frottant de
„ ſon Sang: Précaution, qui ne l'empécha
„ pas cependant de le devenir après ſa Mort,
„ puis qu'il fut exhumé 40 Jours après ſon
„ Enterrement, & qu'on trouva ſur ſon Ca-
„ davre toutes les Marquis d'un Archi-Vam-
„ pire. Son Corps étoit vermeil: ſes Che-
„ veux, ſes Ongles, ſa Barbe, s'étoient re-
„ nouvellez; & il étoit tout rempli d'un Sang

„ fluïde & coulant de toutes les Parties de ſon
„ Corps ſur le Linceul dont il étoit environ-
„ né. Le Hadnagy ou le Baillif du Lieu, en
„ préſence de qui ſe fit l'Exhumation, & qui
„ étoit un Homme expert dans le Vampiriſme,
„ fit enfoncer, ſuivant la Coutume, dans le
„ Cœur du défunt Arnold Paule un Pieu fort
„ aigu, dont on lui traverſa le Corps de part
„ en part; ce qui lui fit, dit-on, jetter un
„ Cri effroïable, comme s'il eut été en Vie.
„ Cette Expédition faite, on lui coupa la Tê-
„ te, & on brula le tout; après quoi, on
„ jetta les Cendres dans la Save. On fit la
„ même Expédition ſur les Cadavres de ces
„ quatre autres Perſonnes mortes de Vampi-
„ riſme, crainte qu'ils n'en fiſſent mourir d'au-
„ tres à leur tour. Toutes ces Expéditions
„ n'ont cependant pu empêcher, que vers la fin
„ de l'Année derniere, c'eſt-à-dire au bout de
„ cinq Ans, ces funeſtes Prodiges n'aïent re-
„ commencé, & que pluſieurs Habitans du
„ même Village ne ſoient péris malheureuſe-
„ ment. Dans l'Eſpace de trois Mois, 17
„ Perſonnes de différent Sexe, & de différent
„ Age, ſont mortes de Vampiriſme: quel-
„ ques-unes ſans être malades, & d'autres
„ après deux ou trois Jours de Langueur. On
„ rapporte entre autres, qu'une nommée Sta-
„ noska, Fille du Heiduque Jovitzo, qui
„ s'étoit couchée en parfaite Santé, ſe ré-
„ veilla au millieu de la Nuit toute trem-
„ blante, en faiſant des Cris affreux, & diſant
„ que le Fils du Heiduque Millo, mort de-
„ puis neuf Semaines, avoit manqué de l'é-

„ tran-

„ trangler pendant ſon Sommeil. Dès ce mo-
„ ment, elle ne fit plus que languir, &, au
„ bout de trois Jours, elle mourut. Ce que
„ cette Fille avoit dit du Fils de Millo le fit
„ d'abord reconnoître pour un Vampire. On
„ l'exhuma, & on le trouva tel. Les Princi-
„ paux du Lieu, les Médecins, & les Chirur-
„ giens, éxaminérent comment le Vampiriſme
„ avoit pû renaitre, après les Précautions
„ qu'on avoit priſes quelques Années aupa-
„ vant. On découvrit enfin, après avoir bien
„ cherché, que le défunt Arnold Paule avoit
„ non ſeulement ſucé les quatre Perſonnes
„ dont nous avons parlé, mais auſſi pluſieurs
„ Beſtiaux, dont les nouveaux Vampires avoi-
„ ent mangé, & entre autres le Fils de Millo.
„ Sur ces Indices, on prit la Réſolution de
„ déterrer tous ceux qui étoient morts depuis
„ un certain Tems; &, parmi une quarantaine,
„ on en trouva dix-ſept avec tous les Signes les
„ plus évidens de Vampiriſme. Auſſi leur a-t-
„ on tranſpercé le Cœur, & coupé la Tête; &
„ en ſuite on les a brûlez, & jetté leurs Cen-
„ dres dans la Riviere. Toutes les Informa-
„ tions & Exécutions, dont nous venons de
„ parler, ont été faites juridiquement, en
„ bonne Forme, & atteſtées par pluſieurs Of-
„ ficiers, qui ſont en Garniſon dans ce Païs-
„ là, par les Chirurgiens-majors des Régi-
„ mens, & par les principaux Habitans du
„ Lieu. Le Procès verbal en a été envoié
„ vers la fin de Janvier dernier au Conſeil de
„ Guerre Imperial à Vienne, qui avoit établi
„ une Commiſſion Militaire, pour éxaminer

„ la Vérité de tous ces Faits. C'eſt ce qu'ont
„ déclaré le Hadnagy BARRIARAR, &
„ les anciens Heiduques; & ce qui a été ſigné
„ par BATTUER, *premier Lieutenant du*
„ *Régiment d'Alexandre Wirtemberg.* FLICKS-
„ TENGER, *Chirurgien-Major du Régiment*
„ *de Furſtembuſch. . . . . trois autres Chirur-*
„ *giens de Compagnie.* GUOSCHITZ, *Ca-*
„ *pitaine à Stallath.* „

J'AI cru, mon cher Iſaac, devoir te communiquer tous les Prodiges qu'on débite ſur les Vampires, pour que tu ſois plus en état d'en juger, & que la Multitude des Faits ſerve à leur Eclairciſſement. En attendant que tu m'apprennes tes Sentimens, je vais haſarder de t'écrire les miens.

IL y a deux différens Moïens, pour détruire l'Opinion de ces prétendus Revenans, & montrer l'Impoſſibilité des Effets qu'on fait produire à des Cadavres entiérement privez de Sentiment. Le prémier, c'eſt d'expliquer par des Cauſes Phiſiques tous les Prodiges du Vampiriſme. Le ſecond, c'eſt de nier totalement la Vérité de ces Hiſtoires: & ce dernier Parti eſt ſans doute le plus certain, & le plus ſage. Mais, comme il y a des Perſonnes, à qui l'Autorité d'un Cercificat donné par des Gens en Place paroit une Démonſtration évidente de la Réalité du Conte le plus abſurde; auparavant de montrer combien peu on doit faire Fonds ſur toutes les Formalitez de Juſtice dans les Matieres qui regardent uniquement la Philoſophie, je ſuppoſerai pour un tems, qu'il meurt réellement plu-

pluſieurs Perſonnes du Mal qu'on appelle le Vampiriſme.

JE poſe d'abord ce Principe, qu'il ſe peut faire, qu'il y ait des Cadavres, qui, quoiqu'enterrez depuis pluſieurs Jours, répandent un Sang fluïde par les Canaux de leurs Corps. J'ajoûte encore, qu'il eſt très aiſé, que certaines Gens ſe figurent d'être ſucées par les Vampires; & que la Peur, que leur cauſe cette Imagination, faſſe en eux une Révolution aſſez violente pour les priver de la Vie. Etant occupez toute la Journée de la Crainte que leur inſpirent ces prétendus Revenans, eſt-il fort extraordinaire, que, pendant leur Sommeil, les Idées de ces Fantômes ſe préſentent à leur Imagination, & leur cauſent une Terreur ſi violente, que quelques-uns en meurent dans l'Inſtant, & quelques-autres peu après? Combien de Gens n'a-t-on point vû, que des Fraïeurs ont fait expirer dans l'inſtant? La Joie même n'a-t-elle pas ſouvent produit un Effet auſſi funeſte?

EN éxaminant le Recit de la Mort des prétendus Martirs du Vampiriſme, je découvre tous les Simptômes d'un Fanatiſme épidémique; & je vois clairement, que l'Impreſſion, que la Crainte fait ſur eux, eſt la ſeule Cauſe de leur Perte. *Une nommée Stanoska*, dit-on, *Fille du Heiduque Jovitzo, qui s'étoit couchée en parfaite Santé, ſe reveilla au milieu de la Nuit toute tremblante, en faiſant des Cris affreux, & diſant que le Fils du Heiduque Millo, mort depuis neuf Semaines, avoit manqué de l'étrangler pendant ſon Sommeil. Dès ce mo-*

ment, elle ne fit plus que languir, & au bout de trois Jours, elle mourut. Pour quiconque à des Yeux tant soit peu philosophiques, ce seul Récit ne doit-il pas lui montrer, que le prétendu Vampirisme n'est qu'une Imagination frappée. Voilà une Fille, qui s'éveille, qui dit qu'on l'a voulu étrangler, & qui cependant n'a point été sucée, puisque ses Cris ont empêché le Vampire de faire son Repas. Elle ne l'a pas été apparemment dans les suites, puisqu'on ne la quitta pas, sans doute, pendant les autres Nuits, & que si le Vampire eut voulu la molester, ses Plaintes en eussent averti les Assistans. Elle meurt pourtant trois Jours après sa Fraïeur: & son Abattement, sa Tristesse, & sa Langueur, marquent evidemment combien son Imagiuation étoit frappée.

CEUX, qui se sont trouvez dans les Villes affligées de la Peste savent par Expérience à combien de Gens la Crainte coute la Vie. Dès qu'un Homme se sent attaqué du moindre Mal, il se figure, qu'il est atteint de la Maladie epidémique; & il se fait en lui un si grand Mouvement, qu'il est presqu'impossible qu'il résiste à cette Révolution. Le Chevalier de Maisin m'a assuré, lorsque j'étois à Paris, que se trouvant à Marseille pendant la Contagion qui régna dans cette Ville, il avoit vû une Femme mourir de la Peur qu'elle eut d'une Maladie assez légere de sa Servante, qu'elle croïoit atteinte de la Peste. La Fille de cette Femme fut aussi malade à la Mort. Deux autres Personnes, qui étoient dans la même Maison, se mirent au Lit, envoierent cher-

chercher un Médecin, & assuroient qu'elles avoient la Peste. Le Médecin arrivé visita d'abord la Servante, & les autres Malades; & aucun d'eux n'avoit la Maladie épidémique. Il tâcha de rendre le Calme à leurs Esprits, & leur ordonna de se lever, & de vivre à leur ordinaire: mais, tous ses Soins furent inutiles auprès de la Maitresse de la Maison, qui mourut deux Jours après de sa Fraïeur.

CONSIDERE, mon cher Isaac, ce second Récit de la Mort d'un Vampire passif, & tu y verras les Preuves les plus évidentes des terribles Effets de la Crainte & des Préjugés. *Trois Jours après avoir été enterré, il apparut la Nuit à son Fils, demanda à manger, mangea, & disparut. Le Lendemain, le Fils raconta à ses Voisins ce qui lui étoit arrivé. Cette Nuit, le Pere ne parut pas; mais, la Nuit suivante, ... on trouva le Fils mort dans son Lit.* Qui peut ne pas voir dans ces Paroles les Marques les plus certaines de la Prévention & de la Peur? La prémiere fois qu'elles agirent sur l'Imagination du prétendu molesté de Vampirisme, elles ne produisirent point leur entier Effet, & ne firent que disposer son Esprit à être plus susceptible d'en être vivement frappé. Aussi cela ne manqua-t-il pas d'arriver, & de produire l'Effet qu'il devoit naturellement opérer. Pren garde, mon cher Isaac, que le Mort ne revint point la Nuit du Jour que son Fils communica son Songe à ses Amis; parce que, selon toutes les Apparences, ceux-ci veillérent avec lui, & l'empéchérent de se livrer à la Crainte.

JE viens à préſent à ces Cadavres pleins d'un Sang fluïde, dont la Barbe, les Cheveux, & les Ongles, ſe renouvellent. L'on peut, je crois, rabattre les trois Quarts de ces Prodiges: & encore a-t'on bien de la Complaiſance d'en admettre une petite Partie. Tous les Philoſophes connoiſſent aſſez combien le Peuple, & même certains Hiſtoriens, groſſiſſent les Choſes qui paroiſſent tant ſoit peu ſurnaturelles. Cependant, il n'eſt point impoſſible d'en expliquer phiſiquement la Cauſe.

L'EXPERIENCE nous apprend, qu'il eſt certains Terrains, qui ſont propres à conſerver les Corps dans toute leur Fraicheur. Les Raiſons en ont été aſſez ſouvent expliquées, ſans que je me donne la Peine de t'en faire un inutile Récit. Il y a à Toulouſe un Caveau dans une Egliſe de Moines, où les Corps reſtent ſi parfaitement dans leur Entier, qu'il y en a qui y ſont depuis près de deux Siécles, & qui paroiſſent vivans. On les a rangés debout contre la Muraille, & ils ont leurs Habillemens ordinaires. Ce qu'il y a de plus particulier, c'eſt que les Corps, qu'on met de l'autre Côté de ce même Caveau, deviennent deux ou trois Jours après la Pâture des Vers.

QUANT à l'Accroiſſement des Ongles, des Cheveux, & de la Barbe, on l'apperçoit très ſouvent dans pluſieurs Cadavres. Tandis qu'il reſte encore beaucoup d'Humidité dans les Corps, il n'y a rien de ſurprenant, que, pendant quelque Tems, on voïe quelque Augmentation dans des Parties qui n'exigent point les Eſprits vitaux.

LE

LE Sang fluïde, coulant par les Canaux des Corps, ſemble former une plus grande Difficulté : mais, on peut donner des Raiſons Phiſiques de cet Ecoulement. Il pourroit fort bien arriver, que la Chaleur du Soleil, venant à échaufer les Parties nitreuſes & ſulphureuſes, qui ſe trouvent dans les Terres propres à conſerver les Corps, ces Parties s'étant incorporées dans le Cadavre nouvellement enterré, viennent à fermenter ; &, *décoagulant* & *défigeant* le Sang caillé, le rendent liquide, & lui donnent le Moïen de s'écouler peu-à-peu par les Canaux. Ce Sentiment eſt d'autant plus probable, qu'il eſt confirmé par une Expérience. Si l'on fait bouillir, dans un Vaiſſeau de Verre ou de Terre, une Partie de Chile ou de Lait mélée avec deux Parties d'Huile de Tartre faite par défaillance, la Liqueur, de blanche qu'elle étoit, deviendra rouge ; parce que le Sel de Tartre aura rarefié & entierement diſſout la Partie du Lait la plus huileuſe, & l'aura convertie en une Eſpece de Sang. Celui, qui ſe forme dans les Vaiſſeaux du Corps, eſt un peu plus rouge ; mais, il n'eſt pas plus épais. Il n'eſt donc point impoſſible, que la Chaleur cauſe une Fermentation, qui produiſe à peu près les mêmes Effets que cette Expérience : & l'on trouvera cela beaucoup plus aiſé, ſi l'on conſidere, que les Sucs des Chairs & des Os reſſemblent beaucoup à du Chile, & que les Graiſſes & les Moëlles ſont les Parties les plus huileuſes du Chile. Or, toutes ces Parties en Fermentation doivent, par la Regle de l'Expérience, ſe changer

ger en une Espece de Sang. Ainsi, outre celui qui seroit *décoagulé* & *défigé*, les prétendus Vampires répandroient encore celui qui se formeroit de la Fonte des Graisses.

VOILA, mon cher Isaac, ce qu'on peut dire, lorsqu'on veut bien avoir la Complaisance de ne point démentir absolument les Certificats qu'on a donnez sur ces faux Prodiges. En effet, il seroit plus qu'absurde de penser qu'ils pussent être véritables. Car, ou les Corps de ces Vampires sortent de leur Tombeaux pour venir sucer, ou il n'en sortent pas. S'ils sortent, ils doivent être visibles. Or, l'on ne les voit point; car, quand ceux qui s'en plaignent appellent au Secours, on ne découvre rien. Il faut donc, qu'il ne sortent pas. Si les Corps ne sortent pas, c'est donc l'Ame. Or, l'Ame, spirituelle, ou, si l'on veut, composée de Matiere subtile, peut-elle ramasser & contenir comme dans un Vase une Liqueur telle que le Sang, & la porter dans le Corps? C'est une plaisante Commission dont on la charge. En vérité, mon cher Isaac, j'aurois Honte de vouloir prouver plus longtems l'Impossibilité du Vampirisme: & je me trouverois dans le Cas d'un ancien Docteur Nazaréen, qui rougissoit de l'Erreur de ceux qu'il étoit obligé de réfuter, & du Malheur des Gens qui avoient été assez infortunez pour en entendre parler *. Je te marquerai au prémier

* *Sed jam pudet me ista refellere, dum eos non tuduerit ista sentire. Cum vero nulli sint etiam ea defendere, non jam eorum, sed ipsius Generis Humani, me pudet, cujus Aures hæc ferre potuerunt.* August. Epist. LVI.

mier jour, combien peu l'on doit faire Fonds sur les Certificats qui ne servent qu'à constater des Prodiges.

PORTE-TOI bien, mon cher Monceca: & vi content & heureux.

De Londres, ce . . . .

LETTRE CENT TRENTE-HUITIEME.

Aaron Monceca, *à* Isaac Onis, *Caraïte, autrefois Rabbin de Constantinople.*

IL y a dans ce Païs, mon cher Isaac, autant de Sectes différentes qu'en Hollande. Les Anglois sont trop jaloux de leur Liberté, pour vouloir être contraints à penser nécessairement d'une certaine Maniere, sans être les Maîtres de s'en écarter quand ils viennent à connoitre qu'ils sont dans l'Erreur. Ils veulent faire Usage de leur Raison dans toutes les Actions de la Vie, & ne point se rendre Esclaves des Sentimens particuliers de quelques Théologiens.

QUOIQUE chacun ait la Liberté en Angleterre de suivre la Religion qui lui paroit la plus probable, celle, qu'on apelle l'Anglicane, est la dominante. Le Roi & les principaux Seigneurs de l'Etat en font Profession, & y sont assez attachés. On ne peut posséder de Char-

Charges en Angleterre & en Irlande, lorſqu'on n'eſt point du Nombre des Anglicans. On donne à cette Religion le Nom d'Egliſe, ſimplement; ce qui marque, que c'eſt la principale & la fondamentale de l'Etat. Ceux, qu'on appelle Non-Conformiſtes, ne lui accordent pas un Titre ſi pompeux. Quelques-uns même la nomment aſſez cavaliérement la Secte des Partiſans des Evêques. Car, quoique l'Angletere ait adopté les Sentimens de Calvin, elle a cependant gardé un Cérémonial & un Service fort oppoſez à l'Inſtitution de ce Théologien, & qui a aſſez l'Extérieur de celui de l'Egliſe Romaine, ſur-tout dans les Egliſes Cathédrales, où ces Prélats, conſervez malgré la Réforme, compoſent une Hiérarchie très reſſemblante à la Romaine. Ces Pontifes, qui ſont au Nombre de vint-ſix, ont des Archidiacres ſous-eux, & ceux-ci y ont de ſimples Prêtres. Tous ces Paſteurs, ſupérieurs ou ſubalternes, ſont très attentifs à recevoir les Droits & les Dîmes dont jouïſſoient les Eccléſiaſtiques Papiſtes; s'étant bien gardez de faire aucune Réforme ſur cet Article. Les Pontifes prennent même Séance dans la Chambre Haute du Parlement. Mais, comme le Droit Canon ne leur permet pas de donner leurs Suffrages quand il s'agit de condamner un Criminel à Mort, ſous le ſpécieux Prétexte que l'Egliſe abhorre le Sang, ils ſe contentent, lorſqu'il faut perdre un de leurs Ennemis, de ſolliciter & de cabaler contre lui.

DANS le tems que les Anglois étoient encore dans le Gout de faire brûler les Proteſtans

teſtans pour la Gloire de Dieu, la ſeule Déclaration d'un Pontife, qu'un tel étoit un Hérétique, ſuffiſoit pour le perdre. Aujourd'hui, cela n'eſt plus de même. Tout le Monde eſt éxemt du Fagot, de quelque Religion qu'il ſoit; mais, il ne l'eſt pas de la Haine Eccléſiaſtique. Les Prêtres des différentes Sectes ſe haïſſent mortellement; & leur mauvaiſe Humeur ſe répand auſſi ſur leurs Troupeaux réciproques. Tel Pontife, dans ce Païs, donneroit de très grand Cœur ſes Revenus de dix Ans, pour pouvoir tourmenter tout à ſon Aiſe les Presbitériens, & les autres Non-Conformiſtes: & ceux-ci, à leur tour, auroient une Joie infinie de pouvoir annéantir cette Grandeur & ce Faſte Epiſcopal, dont leurs Yeux ſont extrémement bleſſés. Car, quoique, dans les Points fondamentaux de la Religion, les Anglicans & les Presbitériens aïent préciſement la même Croïance, ils ſont cependant très deſunis par rapport à quantité de Coûtumes, ou plûtôt de Minucies, très puériles; & leurs Querelles ont même été ſi vives, que, pendant quelques Années, il en a coûté la Vie à certain Nombre de Perſonnes. Ainſi, par une Biſarrerie incompréhenſible, dans le même tems que les Papiſtes machinoient très ardemment la Ruine des Réformez, ceux-ci, leur facilitant le Moïen d'éxécuter leurs Deſſeins, cherchoient à ſe détruire mutuellement eux-mêmes; &, ſous les Noms d'Epiſcopaux & de Presbitériens, ſe faiſoient une Guerre des plus ſanglantes. Tu ſeras peut-être curieux, mon cher Iſaac, de ſavoir quels ſont les Sujets de Di-

Diviſion de ces deux Sectes. Le Haſard m'a inſtruit d'un des principaux, qui regarde principalement les Presbitériens François & Wallons réfugiés en Angleterre.

JE paſſois l'autre jour, avec un de mes Amis, devant un Temple de Réformez François. Il me pria d'y entrer, & d'écouter le Sermon qu'on alloit y faire. Tu ſçais que je ne me fais aucune Peine d'aller dans les Egliſes de toutes les Sectes, & de m'inſtruire de leurs Cérémonies. Je conſentis donc à ce que me propoſoit mon Ami. A-peine fûmes-nous aſſis, que le Prédicateur monta en Chaire. Il commença ſon Diſcours d'un Air ſage & modeſte. J'étois charmé de la Façon dont il s'énonçoit, lorſque tout-à-coup j'entendis une Rumeur étonnante dans le Temple. Tous les Aſſiſtans ſembloient être devenus des Convulſionaires: l'un touſſoit, l'autre remuoit la Tête, pluſieurs portoient la Main à leurs Chapeaux; mais, ſur-tout, cinq ou ſix Perſonnes, aſſiſes dans une Eſpece de Parquet, me paroiſſoient exceſſivement agitées. Elles levoient les Bras en haut, & faiſoient pluſieurs Grimaces auſſi ridicules que riſibles. Surpris de cette Cérémonie biſarre, je voulus en demander la Cauſe à mon Ami: & mon Etonnement fut extrême de le voir grimaçant comme les autres. *Eh! qu'avez-vous donc*? lui demandai-je; *que veulent dire tous les Geſtes ridicules que vous faites*? *Sortons*, me répondit-il avec un Air troublé. *Je ne puis y réſiſter; & je ne pourrois m'empêcher de témoigner publiquement mon Dépit, après l'Affront que notre Egliſe*

Eglise vient de recevoir. A ces Mots, il se leva, & partit brusquement. Il fut suivi des trois Quarts des Personnes qui composoient l'Assemblée. *Qu'avez vous donc?* lui redemandai-je, lorsque nous fumes dans la Rue. *Quel est le Sujet de votre Altération? Auriés-vous dans votre Religion quelque Fête qui approchât de celles des anciennes Baccantes? Vos Prêtres auroient-ils le Dõn de vous mettre en Fureur? Ce Prédicateur*, me dit-il, *que vous venez de voir, a violé nos Coutumes les plus sacrées, je vais vous apprendre son Crime. Il a ôsé prêcher sans mettre son Chapeau. Hé bien*, repliquai-je, *quel Mal trouvez-vous à cela? Est-ce que la Morale qu'il vous préchoit en étoit moins excellente? Croiez-vous que le Chapeau ait le Pouvoir de communiquer des Idées plus nettes & plus justes à l'Entendement, que celles qu'il forme lorsqu'on a la Tête découverte? Comment! c'est donc-là*, poursuivis-je, *le Sujet de tous les Mouvemens de Dépit que j'ai vûs dans l'Assemblée? Je ne m'étonne plus à présent, si tant de Personnes portoient la Main à leurs Chapeaux. Il eut été à souhaiter*, reprit mon Ami, *qu'on eut eu moins de Patience, & qu'on eut ordonné à cet Homme de cesser. Que dira-t-on, lorsqu'on saura qu'on a préché dans notre Eglise sans Chapeau? On nous regardera comme devenus amphibies. On pensera, que nous allons nous rendre Anglicans au prémier jour. Voilà ce que c'est, que d'avoir la sotte Complaisance de laisser parler des Ministres Etrangers, qui ne sont point instruits de nos Cérémonies & de nos Coutumes!*

SURPRIS de ce que j'entendois, *c'est*

donc, demandai-je, *dans la Néceſſité de prêcher avec le Chapeau, que conſiſte un des Griefs que vous avez contre les Anglicans*? *Celui-là*, me répondit-on, *& celui de ne porter, ni Soutane, ni Surpelis, ni aucun des Vêtemens des Prêtres Epiſcopaux, Reſtes impurs du Papiſme. Il faut*, repliquai-je en éclatant de rire, *que vous aimiés bien à diſputer pour des Bagatelles! Et que vous importe-t-il, qu'un Homme ait ſon Habit plus court ou plus long, ou qu'il ſoit d'une Couleur blanche ou noire*? *Votre Légiſlateur, & vos prémiers Docteurs, vous ont-ils laiſſé des Regles pour la Façon de s'habiller*? *Auroient-ils eu le Loiſir de deſcendre dans un Détail aſſez circonſtancié, pour marquer combien d'Aunes de Drap il entrera dans l'Habit des Prêtres*?

MES Plaiſanteries, mon cher Iſaac, ne plûrent point à mon Ami. Il étoit zélé Presbitérien. *Je vois bien*, me dit-il, *que vous prenez le Parti des Epiſcopaux. Vous devriés cependant leur être contraire, puiſque les Juifs ne ſe découvrent jamais dans leurs Sinagogues. Il eſt vrai*, lui répondis-je, *que c'eſt-là notre Coutume, & qu'elle eſt univerſelle chés tous les Iſraëlites. Nous ſuivons en cela l'ancien Uſage. Et, dans les Pais, où les Perruques ſont inconnues, chés les Turcs, les Perſans, &c . . , on ne ſe découvre jamais la Tête. Mais, nous ne regardons point cette Coutume comme une Choſe eſſentielle aux Cérémonies de notre Religion. Vous faites bien*, reprit mon Ami. *Vous êtes les Maitres d'agir comme vous voulez, & nous auſſi. Tandis donc qu'il y aura des Presbitériens Wallons & François, il ſe trouvera, Grace à Dieu*,

Dieu, des Gens, qui, en dépit des Episcopaux, enfonceront fortement le Chapeau, & résisteront à tous les Orages. A ces Mots, mon Ami prit congé de moi, & me quitta assez mécontent.

TU ne dois point être surpris, mon cher Isaac, de la Façon brusque de mon Ami, & de son Zêle outré. En général, tous les Présbitériens sont excessivement prévenus en faveur de leur Culte, & de leurs Coutumes. Ils sont séveres & fiers, & ne se piquent d'aucune Complaisance, lorsqu'il s'agit de changer quelque-chose à leurs Usages. Plus leurs Adversaires ont de Crédit, & plus ils font tête à l'Orage. On obtiendroit moins difficilement des Jansénistes l'Acceptation de la Bulle *Unigenitus*, que l'on ne réduiroit les Présbitériens à se couvrir la Tête pendant qu'on chante les Pseaumes, & à ne point mettre leur Chapeau pendant qu'on ne fait que les lire. Voilà, je te l'avoue, mon cher Isaac, de plaisantes Bisarreries. Il faut bien aimer le Titre de Non-Conformistes, pour le vouloir obtenir par l'Entêtement opiniâtre à ne point s'écarter d'un Usage aussi indifférent.

NE va pas t'imaginer, que l'Anglican soit plus raisonnable, & moins entêté de ses Pratiques. Un Chapeau sur la Tête d'un Prédicateur en Chaire l'irrite, le suffoque, le fait tomber en Convulsion : & il aimeroit mieux voir périr tous les Non-Conformistes de l'Univers, que d'avoir pour eux la Condescendance charitable & fraternelle d'abandonner son Surplis, d'éteindre un de ses Cierges, &

de supprimer une de ses Génuflexions superstitieuses. *Vous êtes des Obstinez*, disent-ils impérieusement aux Présbitériens, *de ne vouloir pas vous prêter à des Choses indifférentes. Et vous des Persécuteurs*, leur répondent fiérement les Presbitériens, *de vouloir tiranniquement nous assujettir à de pareils Usages. C'est précisement parce qu'ils sont indifférens, que vous êtes inexcusables de vous aheurter à vouloir nous y soumettre, nous, qui ne les regardons point comme tels.*

L'HABILLEMENT & le Maintien des Théologiens Presbitériens répond assez au Fonds de leur Caractere. Ils marchent gravement, ont un Air fâché. Leur Phisionomie disparoit & s'éclipse en partie sous un Chapeau d'une vaste & large Circonférence: leurs Epaules sont chargées d'un long & ample Manteau. Un Presbitérien, transplanté dans Paris, y seroit aisément pris pour quelque Docteur appellant au futur Concile, brouillé avec son Evêque, & disgracié de la Cour.

UN Théologien Anglican, au contraire, vétu d'une Soutanne de l'Etoffe la plus exquise, ceint d'une large Ceinture de Taffetas quelque-fois voltigeante, entouré d'une ample & magnifique Robbe artistement rattachée sur ses Epaules par un Nombre innombrable de Plis, coëffé d'une Perruque blonde & bien poudrée, couvert d'un fin Castor orné d'un épais Cordon tortillé finissant en Rose, ne ressemble pas mal aux Eccléfiastiques du grand Air que l'on voit en France, sur-tout dans les grandes Villes. Rogue, altier, & dédaigneux, il ne

ne voit au-dessous de lui les autres Mortels, que comme de chetifs Insectes indignes de son Attention; & se regarde déjà d'avance comme un des Prélats de l'Eglise Anglicane, & comme un des Membres de la Chambre Haute. Charmé de voir le Presbitérien mépriser les Grandeurs, il rit en lui-même de ce qu'il s'ôte ainsi tous les Moïens d'y parvenir: &, bien éloigné de songer à se raprocher de lui & des autres Non-Conformistes, il ne tend qu'à les soumettre impitoïablement à son Joug. En un mot, fier & superbe d'être de la Religion dominante, il veut que tout subisse ses Loix sans exception. Figure-toi un Jésuite, mon cher Isaac, qui, pour convertir à sa Croïance tous les Protestans du Monde, ne voudroit pas sacrifier une des Lampes qui brulent devant l'Idole d'Ignace son Chef & son Législateur.

IL faut que je t'avoue, qu'en partant de Paris, je croïois avoir abandonné pour toûjours les Jansénistes & les Molinistes. Mais, en arrivant en Angleterre, j'en ai retrouvé, dans les Anglicans & les Presbitériens, de si parfaites Copies, que, si les Miracles étoient à la Mode en ce Païs-ci comme en France & en Italie, je ne doute pas, que l'on n'y canonisât de tems en tems quelques Pontifes Anglicans pour avoir travaillé à la Destruction des Non-Conformistes, & qu'on ne vît enfin les Presbitériens cabrioler sur le Tombeau de quelque Saint Paris Non-Conformiste.

LES Anglois se moquent des Disputes de Religion, qui troublent aujourd'hui la Fran-

ce. Ils ont Raiſon : rien ne marque plus la Foibleſſe & la Superſtition du Peuple, que d'être la Dupe de la Haine, de l'Ambition, & de la Mauvaiſe-Foi de quelques Eccléſiaſtiques audacieux, qui, ſous le Prétexte d'éclaircir certains Points de Doctrine, troublent la Société, & intéreſſent enfin l'Etat dans leur Querelles particulieres. Mais, ces mêmes Anglois ne ſont-ils pas dans le Cas des François ? Leurs Théologiens Anglicans ne fomentent-ils pas autant qu'ils peuvent dans l'Eſprit de leurs Ouailles un Zêle outré contre les Non-Conformiſtes ? Ne voudroient-ils pas, ſi cela dependoit d'eux, que tout l'Univers fût obligé d'adopter leurs Sentimens, dût-il en coûter la Vie à la Moitié des Hommes ? Ne ſeroient-ils pas charmez d'avoir beaucoup de Part au Gouvernement, & de le troubler s'ils pouvoient ? Où peut-on donc trouver une Copie plus parfaite d'un Jéſuite, que dans un Théologien Anglican ? Il y a preſque autant de Reſſemblance entre un Presbitérien & un Janſéniſte. Ils ſont tous les deux également entêtez de leurs Opinions. Ils déclament ſans ceſſe contre les Grandeurs ; & ils en ſont tous les deux exclus Ils affectent également un Air ſévere, prêchent du Nez, ſont vêtus lugubrement, ſe déclarent Ennemis des Plaiſirs, haïſſent mortellement leurs Adverſaires, ont une Ambition demeſurée, & tâchent de la cacher ſous un Extérieur pieux. Y a-t-il entre les Mortels de Reſſemblance plus parfaite ?

IL faut donc avouër, mon cher Iſaac, que c'eſt injuſtement, que les Anglois reprochent aux

aux François les Troubles du Molinisme & du Jansénisme. Il est aisé à ces derniers de se justifier, par la Voie de la Récrimination. Je conviens, que les Egaremens des uns ne doivent point autoriser ceux des autres; mais, ils servent à les excuser. Par-tout où il y a des Théologiens, il y a de l'Ambition, de la Jalousie, de la Vanité; &, par conséquent, des Disputes, & de la Persécution. Le Peuple, facile à séduire, s'attache aux différentes Opinions, selon qu'elles le frappent d'abord. Il n'a point assez de Prudence pour les approfondir, ni de Science pour en venir à bout. On ne doit donc pas s'étonner, s'il suit aveuglément ceux qu'il a choisis pour ses Guides. Il fait à Londres, en faveur des Anglicans & des Présbitériens, ce qu'il fait à Paris en faveur des Molinistes & Jansénistes, & toujours sans connoître pourquoi il pense d'une Façon plûtôt que d'une autre. S'il n'y avoit que des Philosophes & des Théologiens sur la Terre, ces derniers ne trouveroient à coup sûr guéres de Gens disposez à s'intéresser dans leurs Disputes.

PORTE-TOI bien, mon cher Isaac: vi content & heureux; & que le Dieu de nos Peres éloigne de toi tout Esprit hargneux & disputeur.

De Londres, ce . . .

LETTRE CENT TRENTE-NEUVIEME.

Aaron Monceca, *à* Iſaac Onis, *Caraïte, autrefois Rabbin de Conſtantinople.*

LES Anglois ſont perſuadez, mon cher Iſaac, qu'ils l'emportent pour les Sciences ſur toutes les Nations. Ils s'imaginent, que la Nature leur a accordé des Talens qu'elle a refuſez aux autres Peuples. Quand on veut leur repréſenter, qu'il n'eſt aucune Raiſon convaincante, par laquelle on puiſſe prouver, qu'ils doivent jouïr de cet Avantage; & qu'il eſt extraordinaire de penſer, qu'un Homme, né à dix Lieues de la Patrie d'un autre, reçoive par le Climat des Impreſſions qui produiſent des Qualitez qui ne peuvent ſe trouver dans cet autre Homme, ils citent les fameux Auteurs qui ſe trouvent chés eux: ils en font un pompeux Eloge; & ils demandent pourquoi donc il ne ſe trouve point de ſemblables Génies dans les autres Nations? Les Perſonnes, qui diſputent de mauvaiſe-foi, ou qui ne peuvent vaincre leurs Préjugés, nient d'abord que les grands Auteurs Anglois ſoient au-deſſus de ceux des autres Nations. Mais, quand on veut agir & parler ſincérement, j'avoue que cette Objection a quelque-choſe d'embarraſſant. Il faut avouër, qu'il

y a en Angleterre des Ecrits qui paroiſſent être faits par des Gens qui avoient quelque-choſe de commun avec la Divinité. Quiconque a lû Locke & Newton, avec aſſez d'Application pour ſentir tout ce qui ſe trouve d'excellent dans ces Philoſophes, connoit bien en lui-même, qu'il y a chés les Anglois des Gens qui penſent plus fortement, & plus ſolidement, que chés les autres Peuples.

JE ſçai, mon cher Iſaac, que la Liberté, dont on jouït ici, donne une Hardieſſe & une Elévation à l'Eſprit, qu'il ne peut avoir dans bien des Païs. Si l'on veut former des Philoſophes, il faut laiſſer aux Hommes la Liberté de penſer, & de faire Uſage de leur Réflexion. Il ſeroit auſſi ridicule de vouloir trouver un Homme tel que Locke dans toute l'Eſpagne, que d'entreprendre de faire croître un Oranger enfermé dans une Caiſſe étroite juſqu'à la Hauteur d'un autre planté en pleine Terre dans un Lieu favorable. Mais, s'il eſt des Nations, que la Gêne & la Contrainte empêchent de s'élever, il en eſt d'autres, qui ſont auſſi libres que l'Angloiſe, & qui peuvent auſſi donner l'Eſſor à leur Imagination. D'où vient donc ne ſe trouve-t-il point chés elles des Génies auſſi grands que ceux des Philoſophes Anglois?

VOILA', mon cher Iſaac, quelques Raiſons qui paroiſſent favoriſer l'Opinion où ſont les Habitans de ce Païs, qu'il doit y avoir chés eux plus d'Eſprit & plus de Science, que chés leurs Voiſins. Mais, ces Raiſons-là ſont plus ſpécieuſes que ſolides. Car, en appro-

fondiſſant les Choſes, on trouve qu'il y a eu chés les autres Peuples des Génies auſſi grands & auſſi ſublimes, que parmi les Anglois, quoiqu'ils n'aïent point produit des Ouvrages auſſi parfaits. Ce que je dis-là paroit d'abord un Paradoxe: & rien n'eſt cependant plus certain. Dans les Tems, que la Philoſophie étoit obſcurcie par les Ténébres que les Commentateurs d'Ariſtote & les Scolaſtiques avoient ſi abondamment répandues ſur elle, les Anglois, ainſi que les autres Hommes, en proie aux Viſions & aux Chimeres Péripatéticiennes, ſuivoient aveuglément les Préjugés dont ils étoient imbus. Toute la Force de leur Imagination ne leur ſervoit de rien; & ils étoient, comme les autres, les Eſclaves d'Ariſtote, & des Formes ſubſtantielles de ſes Diſciples. Ils avoient ſecoué le Joug des Théologiens Romains; & ils conſervoient celui des Philoſophes Scolaſtiques. Un François, dans ces Tems d'Aveuglement, ôſa le prémier refuſer de rendre Hommage à l'Idole. Il fit plus: il écrivit contre le Culte qu'on lui rendoit; & Gaſſendi, par ſes ſavantes Diſſertations contre Ariſtote, ſervit de Précurſeur à Des-Cartes, le Reſtaurateur de la Philoſophie, & le Deſtructeur du Péripatétiſme. Les Hommes, enfin, plongés depuis ſi long-tems dans un Goufre de Viſions & de Chimeres, commencérent à faire Uſage de leur Raiſon; & il leur fut permis d'éxaminer une Opinion avant de la recevoir. A un Nombre infini de Menſonges, & de Puérilitez, ſuccédérent pluſieurs Découvertes auſſi ſurprenantes qu'utiles. On connut le Ridicule

cule de l'Horreur du Vuide : on apprit que l'Air étoit pesant : on se servit de Lunettes d'Approche : la Géométrie fut poussée très loin : on s'accoutuma à la faire entrer dans les Raisonnemens : & l'on tâcha autant qu'on put de la prendre pour Guide.

TANDIS que ces heureuses Révolutions arrivoient en France, que faisoit-on en Angleterre ? Rien du tout, ou du moins bien peu de Choses. Hobbes, Ami & Admirateur de Gassendi, étoit pour lors le seul grand Philosophe qu'il y eut en ce Païs. Mais, combien étoit-il éloigné & de Gassendi, & de Des-Cartes ? Ses Ouvrages *, quoique remplis de bonnes Choses, démontrent la Supériorité des Philosophes François. On n'y voit point un Sistême établi d'une maniere persuasive. On ne peut même développer & comprendre ses Sentimens dans bien des Endroits. Là où il paroit n'admettre que la Matiere pour prémiere Divinité, il est au-dessous de Spinosa : &, lorsqu'il semble croire un Dieu Auteur de toutes Choses, il n'aproche nullement des Des-Cartes, dont les Ecrits décillérent les Yeux aux Savans d'Angleterre.

DE'S qu'ils eurent vû leurs Erreurs, ils profitérent des Lumieres qu'ils avoient reçues, pour perfectionner les Découvertes de ceux qui les avoient éclairez. Ils firent ce que les autres auroient fait, s'ils avoient pû vivre

* *Elementorum Philosophiæ Sectio prima de Corpore.* Voiez aussi *Prælectiones sex ad Professores Savilianos*, & un autre Livre intitulé *De Homine, sive Elementorum Philosophiæ Sectio secunda.*

vivre assez long-tems, ou si on leur eut rendu les mêmes Services qu'ils avoient rendus à ceux qui leur succédoient.

JE ne balance point à soutenir, qu'il faut autant de Force d'Esprit & de Justesse d'Imagination, pour découvrir au milieu des Ténébres le Chemin de la Vérité, que pour arriver au Bout de la Carriere, quand on est éclairé dans sa Route. Je conviens, que Newton est audessus de Des-Cartes & de Gassendi. Mais, si l'Anglois avoit été à la Place des François, peut-être ne fut-il pas allé aussi loin qu'eux. Considere, mon cher Isaac, que certains Principes généraux de Newton sont les mêmes que ceux que Gassendi a établi sur les Ruines du Péripatétisme. La Nécessité du Vuide, si long-tems condamnée, & comme oubliée pendant plus de douze cens Ans, avoit été démontrée par ce Philosophe François. C'est sur ce Vuide ramené de si loin, que Newton a fondé une de ses principales Raisons pour montrer l'Impossibilité de l'Existence des Tourbillons de Des-Cartes: &, pour combattre le Sistême Cartésien, il s'est servi en partie des Armes des Gassendistes.

JE crois donc, mon cher Isaac, qu'on ne peut, lorsqu'on veut réfléchir attentivement, se persuader cette Supériorité de Génie, que les Anglois prétendent avoir sur tous les autres Peuples. Il faut avouër, qu'ils ont actuellement les plus grands Philosophes du Monde. Mais, comme ils en sont redevables aux François, il n'est point impossible que ceux-ci, à leur tour, ne leur aïent l'Obligation

tion de quelque Grand-Homme, qui égalera, & peut-être surpassera, Newton. Car, quant à ceux, qui refusent actuellement de reconnoître la Prééminence des Philosophes Anglois, il faut qu'ils soient aveuglez, ou par leurs Préjugés, ou par leur Ignorance. Une legere Comparaison, entre eux & les Adversaires qu'on peut leur opposer, suffit pour éclaircir cette Vérité.

DES-CARTES détruisit les Chimeres Scolastiques: il apprit aux Hommes à connoître les Erreurs des Anciens; & leur traça des Moïens pour découvrir les siennes. Il fit de grands Progrès dans la Géométrie. C'est lui à qui l'on est redevable de la Maniere de donner les Equations Algébraïques des Courbes. Peu s'en faut qu'il n'ait perfectionné la Dioptrique, qui devint entre ses Mains un Art tout nouveau. Il se servit, avec beaucoup d'Avantage, dans cette Science, de cet Esprit de Géométrie & d'Invention, que le Ciel lui avoit accordé, & qu'il perfectionna par une Etude pénible & assidue. Voilà bien des Talens; mais aussi, voici bien des Défauts. Il s'est trompé sur la Nature de l'Ame. Ses Preuves de l'Existence de Dieu ne sont point toujours justes & évidentes. Les Idées innées, qu'il a soutenues opiniatrément, n'ont aucune Apparence de Vérité. Il a donné dans l'Erreur sur les Loix du Mouvement, & sur la Nature de la Lumiere. Il a plus fait: il a adopté les Puérilitez, & les Jeux de Mots, qu'il reprochoit aux Scolastiques. En se jouant du Terme d'*Indéfinité*; il a soutenu, que l'Etendue

tendue & la Matiere n'étoient, ni finies, ni infinies. Il a voulu, enfin, perſuader qu'il croïoit que Dieu pouvoit changer l'Eſſence des Choſes.

NEWTON profita, & des Lumieres, & des Défauts, de Des-Cartes. Il fit un auſſi grand Chemin, du Point où Des-Cartes avoit laiſſé la Géométrie, que celui-ci avant lui en avoit fait un conſidérable de l'Etat où il l'avoit trouvée. Je conviens que le Mérite perſonnel eſt égal dans cette Occaſion entre ces deux Philoſophes. Mais, il faut pourtant avouër, que Newton eſt un Géometre beaucoup plus parfait que Des-Cartes. L'Anglois a dans toutes les autres Parties de la Philoſophie le même Avantage ſur le François. On peut dire, que Newton, après avoir découvert un nouveau Monde, a trouvé le Moïen d'en développer les Secrets les plus cachés. Il a fait connoître les Erreurs de Des-Cartes ſur la Nature de la Lumiere, & y a ſubſtitué des Véritez évidentes, démontrées par des Expériences. Il a détruit tous ſes Tourbillons: il a fait voir l'Impoſſibilité de leur Exiſtence; & il a ſubſtitué à leur Place l'Attraction, dont il a démontré les Effets, & calculé les Proportions. C'eſt à ce Philoſophe, que l'Univers eſt redevable d'une Connoiſſance dont il avoit été privé juſqu'à lui. Newton a appris aux Sçavans étonnez, que la Méchanique des Forces centrales eſt la ſeule Cauſe qui faſſe peſer tous les Corps à proportion de leur Matiere; & que ces Forces centrales produiſent le Mouvement des Planetes

&

& des Cometes. S'il eſt permis de croire qu'un Homme ne ſera jamais égalé, n'eſt il pas naturel de penſer, que ce doit être un Philoſophe, qui dévelope les Loix de la Nature avec tant d'Habileté? Du moins faut-il avoüer, que s'il peut naître quelqu'un qui produiſe des Ouvrages comparables aux ſiens, tous ceux, qu'on a aujourd'hui, leur ſont infiniment inférieurs.

QUELQUES Savans, & ſur-tout les Cartéſiens, n'héſitent point à comparer Mallebranche avec Locke. Je trouve, mon cher Iſaac, entre ces deux Philoſophes une auſſi grande Différence qu'entre Des-Cartes & Newton. Mallebranche, dans ſes Illuſions outrées & ſublimes, paroît plûtôt un Poëte qu'un véritable Philoſophe. Il a voulu s'élever trop haut; &, au lieu de parvenir juſqu'au Ciel, il eſt reſté à mi-Chemin. Il n'a pû connoître ce qu'il cherchoit à y découvrir; & il perdu ſi fort la Terre de Vûe, qu'il n'a ſçu en pénétrer les Secrets. Il a admis des Idées innées, & d'autres par leſquelles nous voïons tout en Dieu. Il n'a pû ſe perſuader démonſtrativement, qu'il exiſtât des Corps. En un mot, ſa Philoſophie n'eſt qu'un Roman ingénieux, & quelquefois inintelligible.

LOCKE, ſage & vrai dans ſes Principes, juſte dans ſes Conſéquences, éxact dans ſes Preuves, a dévelopé les Secrets les plus cachés de l'Entendement Humain. Il a apris aux Savans à ne décider que ſur les Choſes qu'ils connoiſſoient évidemment. Les Philoſophes, avant lui, avoient donné, ſur la Nature de l'Ame,

l'Ame, des Visions pour des Véritez. Il a détruit ces Chimeres, ruiné les Notions innées, prouvé démonstrativement que toutes nos Idées nous viennent par nos Sens. Et, aïant anatomisé les Causes de la Raison Humaine, & développé aux Mortels toutes les Connoissances qu'ils doivent espérer d'acquérir sur l'Essence de l'Ame, il leur a fait voir, avec autant de Bonne-Foi que d'Evidence, qu'ils ne seront jamais capables de connoître parfaitement la Nature de l'Esprit, & de savoir s'il n'a pas plû à la Divinité d'accorder à un Etre purement matériel la Faculté de penser §.

CON-

§ Voici comment s'explique sur la Nature de l'Ame le plus sage des Philosophes. *Peut être*, dit-il, *nous ne serons jamais capables de connoitre si un Etre purement matériel pense ou non, par la Raison qu'il nous est impossible de découvrir par la Contemplation de nos propres Idées, sans la Révélation, si Dieu n'a point donné à quelques Amas de Matiere disposée comme il le trouve à propos, la Puissance d'appercevoir & de penser; ou s'il a joint & uni à la Matiere ainsi disposée une Substance immatérielle qui pense. Car, par rapport à nos Notions, il ne nous est pas plus mal-aisé de concevoir, que Dieu peut, s'il lui plait, ajoûter à notre Idée de la Matiere la Faculté de penser, que de comprendre, qu'il y joigne une autre Substance avec la Faculté de penser; puisque nous ignorons en quoi consiste la Pensée, & à quelle Espece de Substance cet Etre tout-puissant a trouvé à propos d'accorder cette Puissance, qui ne sauroit être dans aucun Etre créé, qu'en vertu du Bon-Plaisir & de la Bonté du Créateur. Je ne vois pas quelle Contradiction il y a, que Dieu, cet Etre pensant, éternel, tout-puissant, donne, s'il veut, quelques Dégrés de Sentiment,*

CONSIDERE, mon cher Isaac, combien ces Sentimens sont plus vrais, plus naturels, & moins alambiqués, que ceux de Mallebranche. Compare la Candeur & la Sincérité du Métaphisicien Anglois avec la Présomption & l'Orgueil du François. Non seulement celui-ci borne le Pouvoir de la Divinité dans ce qui regarde l'Ame des Hommes, mais il adopte un Sisteme aussi ridicule qu'insoutenable sur celle des Bêtes, qui ne sont, selon lui, que de simples Machines, telles qu'un Horloge, *qui mangent sans Plaisir, crient sans Douleur, ne desirent rien, & ne craignent rien.* Il falloit, mon cher Isaac, que Mallebranche eut bien de la Vanité, pour se persuader, qu'il viendroit facilement à bout de persuader de pareilles Imaginations. Je sçai, qu'il ne fit que suivre Des-Cartes, qui les avoit inventées; mais, il est toujours très-blamable, & il devoit les rejetter. Mais, comment eut-il crû que la Matiere pouvoit être susceptible de Sentiment, lui, qui n'admettoit l'Existence des Corps, que par Complaisance, & qui trouvent mauvais que son Maître n'en doutât point entiérement. *Pour être pleinement convaincu*, dit-il, *qu'il y a des Corps, il faut qu'on nous démontre, non seulement qu'il y a un Dieu, & que Dieu n'est point trompeur, mais encor que Dieu nous a assuré qu'il en a effectivement créez; ce*

timent, de Perception, & de Pensée, à certains Amas de Matiere créée & insensible, qu'il y int comme il le trouve à propos. Locke, Essai Philosoph. sur l'Entendement Humain, *Livr. IV, Chap. III, pag.* 445

ce que je ne trouve point prouvé dans les Ouvrages de Mr. Des-Cartes. Dieu ne parle à l'Esprit, & ne l'oblige à croire, qu'en deux Manieres, par l'Evidence, & par la Foi. Je demeure d'accord, que la Foi oblige à croire qu'il y a des Corps : mais, pour l'Evidence, il me semble qu'elle n'y est point, & que nous ne sommes point portez à croire qu'il y ait des Corps *. Penses-tu, mon cher Isaac, que Locke eut jamais voulu prouver, qu'il n'existoit que Dieu & notre Esprit ? Il étoit trop sage, pour se laisser tromper à ces sublimes Illusions.

PORTE-TOI bien, mon cher Isaac : vi content & heureux ; & n'admets jamais qu'une Philosophie raisonnable & sensée.

De Londres, ce . . . .

* Recherche de la Vérité, *Eclaircissement sur le I Livre, pag* 499.

LETTRE CENT-QUARANTIEME.

Aaron Monceca, *à* Iſaac Onis, *Caraïte, autrefois Rabbin de Conſtantinople.*

JE t'ai parlé, mon cher Iſaac, dans ma derniere Lettre, des Philoſophes Anglois. Je vais continuer aujourd'hui à te donner une Idée des autres Savans de ce Païs. Tu connois les Ouvrages du fameux Chancellier Bacon. Il a été en quelque ſorte le Précurſeur de Des-Cartes & de Gaſſendi; l'on peut dire, qu'il avoit annoncé aux Hommes, que la Fin des Impertinences Scolaſtiques approchoit. Il connut l'Imperfection où étoit la Philoſophie, & fournit le prémier des Moïens pour y remédier §.

§ Il prouva parfaitement, que la Philoſophie d'Ariſtote ne devoit point être regardée comme meilleure que celle des autres Philoſophes anciens; qu'elle avoit été mépriſée pendant long-tems chés les Grecs & les Païens; & qu'elle n'avoit trouvé de nouveaux Approbateurs, que dans les Tems d'Ignorance, & après que les Sciences avoient été négligées. *Quod vero putant Homines, in Philoſophiâ Ariſtotelis magnum utique Conſenſum eſſe, cum poſt illam edim Antiquorum Philoſophiæ ceſſaverint & exoleverint: aſt apud Tempora quæ ſequuta ſunt, nil melius inven-*

UN Proteſtant de mes Amis me diſoit il y a quelques jours, que Savonarole avoit préparé la Venue de Calvin, de Luther, & des autres Réformateurs; & que Bacon avoit fraïé le Chemin aux Philoſophes d'aujourd'hui. Il ajouta, qu'il ſembloit que le Sort s'étoit plû à perſécuter ces Précurſeurs. *Savonarole*, dit-il, *fut pendu: & Bacon fut condamné, par la Chambre des Pairs, à une Amande conſidérable, & à perdre ſa Charge de Chancellier.* Les Anglois font beaucoup de Cas des *Oeuvres Morales* de cet Auteur. Ils ont raiſon. Elles ſont très bonnes; quoiqu'elles n'approchent nullement, pour l'Agrément & la Délicateſſe, des *Eſſais de Michel de Montagne.* Autant que les Phyſiciens & Métaphyſiciens Anglois ſont au-deſſus des Phyſiciens & Métaphyſiciens François, autant les Sceptiques François ſont-ils à leur tour au-deſſus des Sceptiques Anglois. Aucun Auteur de ce Païs ne peut être égalé en ce Genre à Montagne, & encore moins

inventum fuerit; adeò ut illa tam benè poſita fundata videatur, ut utrumque Tempus ad ſe traxerit. Primo, quod de Ceſſatione antiquarum Philoſophiarum poſt Ariſtotelis Opera edita Homines cogitant, id falſum eſt: diu enim poſtea, uſque ad Tempora Ciceronis, & Sæcula ſequentia, manſerunt Opera veterum Philoſophorum. Sed Temporibus inſequentibus, ex Inundatione Barbarorum in Imperium Romanum, toſtquam Doctrina Humana velut Naufragium perpeſſa eſſet, tum demum Philoſophiae Ariſtotelis & Platonis tanquam Tabulae ex Materia leviore & minus ſolidâ per Fluctus Temporum ſervatae ſunt. Bacon. novum Organum Scientiar. *Libr. I, Cap. LXXVII, pag.* 298.

moins à Bayle. Je doute même, qu'il y ait aucun Ecrivain d'une auſſi vaſte Littérature que ce dernier; qui, par un Effort preſque inconcevable, a trouvé le Moïen de traiter les Queſtions les plus abſtraites d'une Maniere à en rendre la Lecture agréable aux Gens du Monde, & même aux Femmes.

TU ſçais, mon cher Iſaac, que les Anglois n'ont aucun Hiſtorien qui mérite d'être comparé à Tite-Live, à Tacite, à Salluſte, à Frà Paolo, à de Thou, & non pas même à Daniel. Choſe ſurprenante, que l'Eſprit de Parti puiſſe encor d'avantage ſur les Habitans de ce Païs, que ſur les Jéſuites! Dans ces dernies Tems, Burnet a bien eu Deſſein d'imiter de Thou: mais, on a trouvé, qu'il n'en avoit eu que la ſeule Volonté; n'en approchant, ni pour l'Exactitude de la Collection des Faits, ni pour la Netteté de leur Arrangement, ni pour la Pureté du Stile de leur Narration, ſans parler de la Partialité que les différens Partis lui ont violemment reprochée. On a dit, que, dans toute ſa prémiere Partie, il n'avoit fait l'Eloge que de cinq ou ſix Honnêtes-Gens, au Nombre deſquels il n'avoit pas manqué de ſe ranger. A cet Egard, la Critique pourroit être injuſte: & ce Défaut, ſuppoſé que c'en ſoit un, pourroit venir, moins de la prétendue Malignité de l'Hiſtorien, que de l'extrême Diſette de Sujets véritablement louables. En effet, dans toute l'Hiſtoire d'Angleterre, on auroit peut-être aſſez de Peine à renconter deux Regnes auſſi généralement corrompus & tiranniques, que ceux qu'il avoit

entrepris de dépeindre. Quoiqu'il en ſoit, on ne ſait que trop, qu'il eſt impoſſible à un Wigh de pouvoir ſe contenir dans de juſtes Bornes, lorſqu'il traitte de Matieres qui regardent les Toris; & que ceux-ci, à leur tour, ne ſont, ni plus modeſtes, ni plus équitables.

COMPTER ſur l'Autorité des Hiſtoriens Anglois, ce ſeroit ajouter Foi aux Ecrits qui parurent en France ſous Charles IX & Henri III: & il eſt bien difficile qu'il ſe trouve jamais dans ce Païs des Gens capables d'écrire une Hiſtoire exacte, & digne de la Poſtérité la plus reculée. Deux Choſes ſemblent s'y oppoſer. La prémiere eſt la Haine qui regne dans les Partis oppoſez; la Moitié de la Nation etant toujours l'Ennemie jurée de l'autre. La ſeconde eſt la Préſomption & la Bonne-Opinion que les Anglois ont deux-mêmes. Il leur eſt impoſſible de pouvoir accorder aux autres Nations quelques Avantages qui aillent à diminuer leur Gloire. Déguiſant ſans ſcrupule la Vérité des Faits qui ſe paſſent chés eux, comment ne changeroient-ils point ceux qui ſont arrivez ailleurs, pour peu qu'ils leur ſoient contraires?

SI les Anglois n'ont point de bons Hiſtoriens, ils ont en revanche d'excellens Poëtes. Tu connois, mon cher Iſaac, le *Paradis perdu de Milton*. Ce Poëme n'a point toutes les Beautez de l'*Enéide*; mais, je t'avoue, que je l'aime beaucoup mieux que la *Gieruſalemme liberata del Taſſo*. Il me paroit, que le Poëte Anglois s'eſt ſervi plus avantageuſement de ſa Religion. Je ne crois pas qu'on trouve dans Virgile & dans

dans Homere rien de plus ſublime que le Portrait que fait Milton de l'Etre éternel, qui va combattre contre les Anges rebelles. *Le Tout-Puiſſant*, dit-il, *prit ſes Armes des Mains de la Terreur.* Cette Idée a quelque-choſe de majeſtueux : &, dés qu'on ôſe faire combattre la Divinité, & l'introduire comme un ſimple Héros dans une Bataille, on ne peut lui donner un Ecuïer qui lui convienne mieux que la Terreur.

WALLER eſt un Poëte bien au-deſſous de Catulle, & bien au-deſſus de Voiture. Ses Ecrits, galans, & remplis de Graces, mais foibles, & quelquefois languiſſans, tiennent un millieu entre les Fleurs brillantes & vives de la Fontaine, & les fauſſes Saillies du Guarini. Il n'a, ni tout le Mérite de l'Auteur François, ni tous les Défauts de l'Italien.

POPE eſt ſans contredit un des grands Poëtes qu'ait produit l'Univers. On peut, & l'on doit même, le regarder comme le digne Rival de Boileau, de Corneille, de Racine, de Virgile, & d'Homere. Ce dernier Auteur eſt peut-être plus parfait dans la Traduction Angloiſe, que dans l'Original. Je ne crois pas, qu'il y ait rien de plus ingénieux, de plus badin, & de plus galant, que le Poëme de la *Boucle enlevée.* Le *Lutrin* de Boileau a quelque-choſe de plus mâle & de plus fort ; mais, il eſt beaucoup moins enjoué. On m'a aſſuré dans ce Païs, que Pope n'avoit guere plus de vint Ans, lorſqu'il compoſa ce charmant Ouvrage. La Majeſté du Portrait, que fait Virgile des Plaiſirs que les Héros goutent dans les Champs

Eliſées, ne ſurpaſſe point la riante Image que donne Pope des Amuſemens qu'ont les Femmes après leur Mort. *Ne croi pas*, fait-il dire à un Silphe, *que, lorſqu'elles meurent, leurs Gouts finiſſent avec elles. Elles les conſervent toujours. Si elles ne jouent plus, elles regardent avec Plaiſir les Cartes qu'elles ont aimées: la Vûe d'un Jeu d'Hombre les divertit, & les amuſe. Si elles ne brillent pas dans leurs Chars, elles aiment au moins à voir des Equipages magnifiques. Leurs Ames retournent toujours à leurs prémiers Elémens, dont elles empruntoient leurs Caracteres. Des Femmes fieres & hautaines deviennent des Salamandres, & s'élevent toujours avec le Feu, leur éternel Séjour Celles, qui ont été douces & complaiſantes, vont habiter les Eaux, & coulent comme elles. Elles boivent avec les Nimphes le Thé Elementaire. Les Prudes, transformées en Gnomes, deſcendent dans les Entrailles de la Terre, & vont de tous côtez cherchant à faire du Mal. Les Vaines & les Coquetes, changées en Silphes, voltigent & folâtrent dans les Airs.*

AVOUE, mon cher Iſaac, qu'on ne ſauroit mieux ſe ſervir des Reveries des Cabaliſtes, pour faire une Critique fine & enjouée des Défauts du Beaux-Sexe. Tous les différens Caracteres des Femmes ſe trouvent juſtement définis dans la Deſcription des Plaiſirs qu'elles doivent gouter après leur Trépas: &, par un de ces Coups réſervez aux grands Maitres, le Poëte les ſuppoſe mortes; & les dépeint, vivantes d'une maniere ſi vive & ſi vraiſemblable, que chaque Coup de Pinceau eſt un Portrait parfait.

LE Comte de Rochester a écrit plusieurs Satires d'un Stile aussi énergique que celui de Boileau. Il avoit une Imagination vive & brillante. Il vécut comme Pétrone, & mourut comme la Fontaine. Il s'étoit picqué toute sa Vie de passer pour Esprit-fort; quelque tems avant que de sortir de ce Monde, il changea entiérement sa Façon de penser. La Crainte du Trépas, & des Suites qu'il entraine aprés lui, l'épouvantérent. Dans ses derniers Momens, il eut recours à un Docteur, & voulut cependant, pour ménager sa Réputation de Philosophe, capituler avant que de se rendre. Mais, après quelques Conférences avec le Théologien, il signa tout ce qu'on voulut; & il ne lui fut pas même accordé de pouvoir garantir sa Philosophie, qui fut totalement sacrifiée. Il reconnut toutes ses Erreurs: Peu de tems après sa Mort, le Docteur Burnet publia le Récit de cette fameuse Conversion.

C'EST-LA, mon cher Isaac, la Coutume ordinaire des Athées. Pendant qu'ils jouïssent d'une Santé parfaite, ils refusent de croire l'Existence d'une Divinité, ou du moins font-ils ce qu'ils peuvent pour en venir à bout; parce qu'ils se figurent pouvoir se plonger avec plus de Tranquilité dans tous les Vices. Mais, dès qu'ils sont prêts à sortir de la Vie, leur fausse Philosophie s'évanouït: ils se jettent entre les Bras de ceux qui leur promettent de dissiper leurs Ténébres; ils deviennent aussi soumis, qu'ils étoient auparavant incrédules. Il n'est rien, qu'on ne vienne à bout de leur

perſuader avec facilité dans ces derniers Momens. Ils reçoivent pour bon tout ce qu'on leur dit alors ; ils reprennent des Préjugés, dont ils avoient crû s'être guéris pour toûjours : témoins ces Imbécilles, qui ſe font revétir d'Habits de Moine, & qui ordonnent qu'on les enterre dans ce ridicule Equipage.

CE n'eſt pas la Raiſon, qui perſuade un Homme, qui attend, pour croire en Dieu, l'Inſtant qui va le priver de la Vie : c'eſt la Crainte, c'eſt la Fraïeur. Pour être convaincu de l'Evidence de cette Vérité, on n'a qu'à faire Réfléxion, que tous ceux, qui ſe convertiſſent à l'Heure de la Mort, embraſſent toûjours la Religion dans laquelle ils ſont nez. En effet, ſi l'Examen avoit lieu dans leur Choix, il eſt bien certain, qu'on verroit quelquesfois de ces Perſonnes en choiſir une différente ; puiſque cela arrive très ſouvent parmi ceux qui étudient les différentes Croïances lorſqu'ils ſont encore éloignés du Trépas. Combien donc, mon cher Iſaac, ne doit-on pas mépriſer un Homme, qui refuſe d'ajoûter Foi à la Choſe du Monde la plus évidente lorſqu'il ſe porte bien, & qui devient, dès qu'il eſt malade, le Jouët des Préjugés les plus ridicules?

OUTRE les Poëtes, dont je viens de te parler, il en y a encor pluſieurs autres, qui méritent l'Eſtime des Connoiſſeurs. Les Anglois ne manquent pas d'Auteurs Dramatiques; & je t'écrirai au prémier jour ce que je penſe de leur Théatre.

IL

IL n'eſt point ſurprenant, que la Poëſie ſoit portée ſi loin chés cette Nation. Les prémiers Seigneurs ne dédaignent point de la cultiver. Mylord Roſcomon, le Duc de Bockingham, Mylord Dorſet, & pluſieurs autres Perſonnes nées dans le Rang le plus élevé, ont fait des Ouvrages, qui égalent les beaux Morceaux des grands Poëtes. De pareils Exemples excitent l'Envie & l'Ambition des Particuliers: chacun veut imiter les Gens illuſtres par leur Naiſſance; & les Anglois ſont aſſez heureux pour trouver chés les Grands de leur Nation du Mérite, & de l'Amour pour la Gloire & les Belles-Lettres. Pour ſe mettre à la Mode, ils ne ſont pas réduits à la triſte Néceſſité de copier quelques Grimaces ridicules, de rire d'une Maniere affectée, de mépriſer les Sciences, de traiter de Pédans tous ceux qui les cultivent, & de ſe rendre ainſi auſſi mépriſables que ridicules.

AVANT de finir cette Lettre, je dois te parler d'un de ces Phenomenes heureux, d'un de ces Prodiges, que la Nature ne montre aux Hommes, qu'une ſeule fois dans le Cours de vint Siécles. Ce Phénomene ſi favorable à l'Angleterre & aux Sciences, c'eſt la Reine Epouſe du Roi régnant aujourd'hui. Cette Princeſſe, au-deſſus des Foibleſſes de ſon Sexe, n'a pas même les Défauts des Grands-Hommes. C'eſt un Héros; mais, c'eſt un Héros Philoſophe. La Grandeur chés elle n'eſt point un Obſtacle à la Bonté, à la Douceur, & à l'Affabilité. Les Soins, que le Trône entraine après lui, ne l'empéchent pas de

de cultiver les Sciences, & de les protéger. Ses Libéralitez se répandent sur tous les Malheureux, mais encor plus sur les Savans infortunez.

IL te paroîtra surprenant, mon cher Isaac, qu'il se rencontre tant de Vertus & de Talens dans une même Personne. Soi pourtant assuré, que mes Louanges sont au-dessous du Mérite de cette Princesse. Tu sais que l'Eclat du Trône ne m'éblouït point. Mes Yeux Philosophiques, malgré la Splendeur, y contemplent la Vérité; & tu as dû t'appercevoir, que, lorsque j'ai craint de la trahir, j'ai gardé le Silence. Je passe à un Faiseur d'Epîtres Dédicatoires de prodiguer des Louanges outrées aux Grands dont il attend quelque Salaire. J'ai la même Indulgence pour un Poëte. Depuis long-tems, les Muses ont acquis le Droit de prostituer leurs Louanges. Que de Tirans, que d'Imbécilles, que d'illustres Faquins, n'ont-elles pas louez! Mais, je ne puis souffrir qu'un Philosophe s'abaisse jusqu'au Point de trahir la Vérité, & offre de l'Encens à une Idole dont il connoit tout le Ridicule.

PORTE-TOI bien, mon cher Isaac; vi content & heureux; & repon-moi enfin.

De Londres, ce. . .

LET-

LETTRE CENT QUARANTE-ET-UNIEME.

Aaron Monceca, *à* Iſaac Onis, *Caraïte, autrefois Rabbin de Conſtantinople.*

LES Anglois ont certaines Coutumes, mon cher Iſaac, qui me paroiſſent auſſi biſarres que celles des autres Peuples. Je fus prié, il y a quelques Jours d'aſſiſter à l'Enterrement d'un Bourgeois de cette Ville: & il me fut impoſſible de pénétrer la Cauſe d'un Nombre de Cérémonies, qui me parurent auſſi extraordinaires que celles que j'avois vûes à Paris dans une pareille Occaſion.

DÈS qu'un Homme eſt expiré, dans ce Païs, on a grand ſoin de lui ôter tous les Vétemens qui ſont faits avec du Fil. Un Mahométan n'eſt pas plus attentif à laver un Mort, un Juif à le purifier, & un Nazaréen Papiſte à marmotter ſur lui quelques Antiennes, qu'un Anglois l'eſt à le revétir d'une eſpece de Tunique de Laine blanche. Il y a un grand Nombre de ces ſortes de Vétemens, qui ſont toujours prêts; pluſieurs Perſonnes ne gaignant leur Vie qu'à les vendre. Il eſt défendu d'emploïer, pour coudre ces Suaires, autre choſe que de la Laine; & ſe ſervir d'une Aiguillée de Fil de Chanvre, ou de Lin, eſt un Crime contre

contre une Loi fondamentalle de l'Etat. Surpris, comme tu peus bien le penſer, d'un Uſage auſſi extraordinaire, j'en ai voulu apprendre la Raiſon ; lorſque je l'ai ſûe, je n'ai plus condamné les Anglois. L'Intention de l'Ordonnance, qui éloigne des Morts toutes ſortes de Toilles, eſt de contribuer au Débit des Laines. Je trouve qu'on ne ſauroit mieux entendre le Commerce, que d'obliger même les Morts à s'y intéreſſer. C'eſt à coup ſûr tirer la Quinteſſence des Choſes. Si toutes les autres Coutumes, qui regardent les Enterremens, étoient auſſi ſenſées que celle-là, on les approuveroit, lorſqu'on en apprendroit la Cauſe. Mais, il en eſt pluſieurs, dont non-ſeulement on ne rend point Raiſon, mais même dont on ignore le But & le Motif.

LORSQU'UN Mort eſt bien & dûment plié & empaqueté dans ſon Sac de Laine, plus fin ou plus groſſier, ſelon ſa Qualité, (car la Vanité ſuit les Nazaréens juſques dans le Tombeau,) on le laiſſe deux ou trois Jours au milieu de ſon Appartement, couché dans une Bierre, pour lui donner apparemment le Tems de revivre, s'il lui en prenoit Envie. Je ne puis attribuer qu'à cette Idée la biſarre Coutume de garder des Semaines entieres un Cadavre quelque-fois à demi pourri. Si c'eſt-là l'Intention de cet Uſage, je ſuis certain, qu'il a été inſtitué par les Peres de Famille, & que les Enfans n'y ont guére eu de Part. Il en eſt beaucoup de ces derniers, qui ſeroient fort attrapez, s'il prenoit de tems en tems Fantaiſie à quelques Morts de ſe reſſuſciter.

IL

IL paroit, mon cher Iſaac, que, malgré les Précautions qu'on prend dans ce Païs pour n'y enterrer que des *Trépaſſez* bien convaincus de l'être, on les regrette cependant beaucoup moins que par tout ailleurs; & je m'en ſuis apperçu aiſément. Quand un Défunt, après avoir bien montré ſon Obſtination à ne vouloir plus revivre, eſt cloué dans ſon Cercueil, & prêt à être porté dans le Tombeau, on jette ſur ſa Bierre un grand Drap noir, bordé d'un Taffetas blanc. Cette Couverture mortuaire eſt ſi ample, que ſix Hommes en portent les Bouts, ſans que le Cercueil en ſoit découvert. Les Nazaréens Réformez prétendent, que c'eſt-là un Honneur qu'on fait au Mort. Je m'en ſerois bien douté, quand ils ne me l'auroient point appris; car, j'ai remarqué, que tous les Européens, excepté les Turcs, font conſiſter une partie de leur Gloire à faire trouſſer dans leurs Cérémonies certains Morceaux d'Etoffe. On leve & ſoutient le Manteau Roïal aux Monarques, & aux Princes ſouverains. J'ai vû à Paris tous les Conſeillers au Parlement ſe faire porter le Bas de leurs Robbes. Les Prêtres dans leurs Proceſſions ſe font porter les Coins de leurs Chappes. Les Femmes, ſur-tout, ſont fort jalouſes de l'Honneur qui réſide dans les Bouts de leurs Habillemens; & il n'en eſt point d'un certain Rang, qui ne s'en faſſe porter la Queue. Voilà, mon cher Iſaac, une Gloire aſſez comique. Mais, revenons aux Morts Anglois.

ON promene le Defunt, couvert de ſon Drap noir. Il eſt précédé de quelques Perſon-

ſonnes, qui reſſemblent à des Sergens en Exercice, étant armez d'un long Bâton au Bout duquel eſt une Pomme d'Argent. Les Miniſtres viennent enſuite, & marchent gravement, & d'un Pas majeſtueux. Les Parens ferment cette Proceſſion, & font triſte & laide Figure, ſelon qu'ils ſont plus ou moins fachés. Le Corps eſt enfin porté à l'Egliſe. Là, on le poſe ſur deux Tréteaux, & on lui fait une Harangue, dans la quelle ſes Louanges ne ſont nullement oubliées. On lui en donne, ſuivant qu'il a païé le Drap noir dont il eſt couvert; car, les Paroiſſes en ont toujours trois de différens Prix. Les Théologiens Anglicans ont bien rejetté le Feu expiatoire que les Romains admettent; mais, ils n'ont pas renoncé aux Produits qu'il leur rendoit. Ainſi, ils ont changé les Prieres que faiſoient les Romains en des Complimens de Politeſſe. Je trouve, dans leur Conduite à cet Egard, aſſez de Bonne-Foi & de Candeur. Ils n'ont point voulu accepter les Dîmes & les Revenus des Prêtres Romains, ſans donner comme eux en Echange quelques *Béatilles Spirituelles.*

LORSQUE le Mort eſt enterré, tous ceux qui l'eſcortoient retournent dans le même Ordre à la Maiſon dont ils étoient partis. Alors, on leur préſente à boire du Vin d'Eſpagne, du Vin clairet bouilli avec du Sucre & de la Canelle, & de pluſieurs autres Sortes de Liqueurs. Chacun tâche de prendre des Forces, & de ſe conſoler de la Perte du Defunt. Les Femmes, qui vont aux Enterremens des Femmes, boivent auſſi quand elles reviennent,

&

& n'ont garde de s'abſtenir d'une Cérémonie auſſi utile qu'agréable.

JE trouve les Coutumes des Nazaréens Anglicans auſſi ridicules que celles des Papiſtes ; mais, j'avoue qu'elles ont quelque-choſe de plus gai. Au lieu de Pſalmodiations triſtes & lugubres, ils ſe contentent de quelque légere Harangue : &, à la Place de l'Eau luſtrale que les Romains répandent inutilement ſur leurs Morts, les Anglicans s'humectent agréablement eux-mêmes d'excellent Vin. On peut dire, mon cher Iſaac, que les Enterremens des Papiſtes reſſemblent aux lugubres Cérémonies de Magiciens qui évoquent les Ombres ; & que ceux des Anglicans approchent fort des Fêtes galantes des Petits-Maîtres. On y réünit utilement les Complimens & la Bonne-Chere. Folie pour Folie, j'aime encor mieux celle qui me réjouït, que celle qui m'afflige.

LES Grands, dans ce Païs, s'enterrent de la même Maniere qu'à Paris. On les promene dans un Carroſſe, ſuivi de pluſieurs autres remplis de leurs Parens & de leurs Amis. On les conduit enſuite aux Egliſes, où ils doivent être inhumez, & dans leſquelles ſont leurs Tombeaux.

JE t'avoûrai, mon cher Iſaac, que je m'étonne, depuis que je connois quelques Uſages des Nazaréens Anglicans, qu'ils ſe récrient ſi fort contre les Coutumes de Nazaréens Papiſtes. Il ſont moins éxemts qu'ils ne penſent d'eſſuïer les Reproches qu'ils font aux autres. Je trouve, que les Presbitériens ont

bien moins à craindre la Rétorsion. Leurs Cérémonies sont beaucoup plus simples, & blessent bien moins les Yeux d'un Philosophe. Je suppose pour un instant, que je sois Nazaréen Papiste. *Je vais*, dirois-je à un Anglican, *vous prouver, non-seulement que vous avez des Usages aussi extraordinaires que les nôtres, mais que la Chose, que vous nous avez le plus reprochée, & qui pourtant n'a jamais eu lieu chés nous, est arrivée plusieurs fois chés vous. Combien de fois vos Docteurs, vos Historiens, vos Poëtes mêmes, n'ont-ils pas déclamé contre la prétendue Papesse Jeanne?* Comment voulez-vous, *nous disiés vous*, que nous soions d'une Eglise gouvernée par un Evêque Féminin? Voilà un plaisant Successeur de Pierre! Cet Apôtre devoit être fort étonné dans le Ciel de voir sa Place occupée par une jeune Donzelle. Que dût-il penser, lorsqu'elle accoucha cérémonialement d'un petit Poupon en Place publique? *Ces Plaisanteries portent plûtôt Coup aux Anglicans, qu'aux Romains; & je vais vous le prouver. Il faut d'abord savoir quel Parti vous voulez prendre. Si vous vous desistez de l'Opinion de la prétendue Papesse, à l'Exemple de tous les Savans d'aujourd'hui, vous m'accorderez, que vous avez mal fait de nous calomnier; & j'en tirerai un Argument pour prouver, que vous nous prêtez bien des Choses, dont nous n'avions jamais été coupables. Et si vous persistez à croire que la Papesse a véritablement éxisté, dans un seul Mot, je vous prouverai par votre Principe, que cela ne peut porter aucun Préjudice à notre Eglise, & que ce qui est arri-*

vé

vé une fois chés nous s'eſt vû pluſieurs fois chés vous autres. Le Souverain n'eſt-il pas toujours en Angleterre le Chef de la Religion? Et, lorſqu'Eliſabeth, & Anne, ont régné, l'Egliſe Anglicane n'étoit-elle pas gouvernée par des Papeſſes? Vous ne ſauriés nier la Vérité de ce Fait, qui vous a même expoſé à quelques Plaiſanteries. Le Maréchal de Biron ne ſe vantoit-il pas d'avoir vû danſer le Chef de l'Egliſe Anglicane? Je ſçai, que vos Auteurs ont combattu cette Plaiſanterie; &, qu'après bien des Peines & des Soins, ils ſont venus à bout de prouver, qu'Eliſabeth n'avoit fait que jouër du Claveſſin. Cependant, vous m'avoûrez, qu'il ne tenoit qu'à elle, ſi elle eut voulu, de faire bien pis que de danſer. Elle auroit pû, ſi elle avoit été moins ſage, faire le Paroli *de la Papeſſe Romaine. Or, je vous demande, ſi vous euſſiés crû pour cela, que votre Croiance en eut été moins bonne? Vous me repondrez ſans doute, que les Fautes d'un Particulier n'influent point ſur une Religion. Je vous alléguerai la même Choſe: &, quelque Difficulté que vous puiſſiés m'objecter, j'aurai toujours la Voie de la Récrimination.* Mais, *direz-vous*, lorſque nos Reines ſe trouvent par haſard le Chef de notre Religion, ce n'eſt qu'un Titre honoraire: elles n'en font point les Fonctions. *C'eſt ce que je vous nie; car, elles ont une Autorité directe ſur le Clergé; &, ſi elles ne jouiſſent pas de tous les Privileges de leur Titre, c'eſt qu'elles ne s'en ſoucient pas. Car, il s'en eſt trouvé une parmi elles, qui, loin de croire qu'elle ne pût remplir les Cérémonies Anglicanes, ſe ſentoit aſſez de Forces, pour*

éxécuter les Miſteres les plus ſublimes du Papiſme.

LORSQUE *la Zélande & la Hollande firent offrir à Eliſabeth par leurs Ambaſſadeurs de la reconnoître pour leur Souveraine, elle rejetta l'Offre qu'on lui faiſoit, & repréſenta à ces Ambaſſadeurs, qu'ils avoient Tort de ſe révolter pour un Sujet auſſi léger que la Meſſe.* Si vous ne voulez pas, *leur dit-elle*, y aſſiſter comme à une Cérémonie ſainte, allez-y comme à une Comédie. Suppoſons qu'il me prît Fantaiſie de jouër actuellement cette Scene devant vous, eſt-ce que vous vous enfuiriés? Je ſuis certaine que non, & que vous en ſeriés tranquilles Spectateurs. M'y voilà toute diſpoſée; car, je ſuis habilée de blanc, & le Principal en eſt déjà fait.

PENSEZ-VOUS *qu'une Reine, aſſez inſtruite pour ſavoir tout le Cérémoniel d'une Egliſe étrangere, & pour vouloir le mettre en Pratique en Cas de Beſoin, ignorât celui de la Communion dont elle étoit le Chef; & qu'elle crût devoir s'abſtenir des Droits que ſa Charge lui donnoit? Pour moi, je penſe, que ſi Eliſabeth eut eu la Fantaiſie de prêcher, perſonne n'eut été en Droit de condamner ſes Sermons.* Voilà la Façon, dont je repliquerois aux Anglicans.

CONSIDERE, mon cher Iſaac, que les différentes Sectes s'attaquent ſouvent par les Endroits les plus foibles, & ſur des Défauts qui leur ſont également communs. Je paſſerois aux Presbitériens de reprocher la Papeſſe aux Papiſtes; car, ils ne craignent point la Récrimination. Il ſemble que les Anglicans tien-

tiennent un Milieu entre les Romains & les Réformez de Geneve. Ils n'ont, ni le Nombre de Cérémonies des prémiers, ni la Simplicité des derniers. Ils paroiſſent avoir craint d'en trop faire d'un côté, & d'en faire trop peu de l'autre.

PORTE-TOI bien, mon cher Iſaac; & vi content & heureux.

De Londres, ce. . . . .

LETTRE CENT QUARANTE-DEUXIEME.

Aaron Monceca, *à* Iſaac Onis, *Caraïte, autrefois Rabbin de Conſtantinople.*

UNE Scene aſſez triſte, mon cher Iſaac, dont je fus le Témoin il y a quelques Jours, me fit faire de ſérieuſes Réfléxions ſur la Force des Préjugés; & je connus avec étonnement, juſqu'où la Prévention & le faux Amour de la Gloire peuvent entraîner les Hommes.

UN de mes Amis m'aïant propoſé d'aller voir un Spectacle fort divertiſſant, je lui demandai de la meilleure Foi du Monde, ſi c'étoit quelque-choſe de bien curieux? *Il n'eſt rien de ſi plaiſant*, me répondit-il; *& vous verrez de fort bons Danſeurs de Corde.* L'Air de Sang-froid, avec lequel mon Ami me par-

parloit, acheva de me persuader, que j'aurois lieu d'être content du Spectacle qu'il me promettoit. Je le suivis donc, & il me conduisit à deux ou trois cent Pas, hors de Londres, dans un Chemin où je trouvai un Nombre infini de Spectateurs assemblez. Mais juge, mon cher Isaac, quelle fut ma Surprise, lorsqu'en arrivant dans ce Lieu j'apperçus un Gibet, où l'on devoit bien-tôt éxécuter une vintaine de Voleurs & de Bandits. *Eh quoi!* dis-je à mon Ami. *C'est donc-là ce charmant Spectacle, dont vous me parliés? Vous aurez lieu*, repliqua-t-il, *d'être satisfait; & vous verrez bien-tôt le Commencement de la Comédie. On n'attend plus que les Acteurs, qui ne tarderont pas à arriver.*

DANS le moment que mon Ami me parloit ainsi, j'entendis une Rumeur étonnante, & j'apperçus une Charette dans laquelle il y avoit plusieurs Personnes, parmi les-quelles quelques-unes étoient excessivement parées. *Ceci va bien*, dit mon Ami: *&, à la Contenance des Comédiens, je vois que vous serez content de la Piéce. Qui sont donc*, demandai-je, *les Gens, qu'on mene dans cette Charete, & qu'ont-ils à faire ici? Comment!* reprit-il en riant: *ce qu'ils y ont à faire? Ce sont eux qui doivent jouër le principal Rolle.* Je regardai alors avec attention; &, le Chariot s'approchant, je découvris que ces Personnes, parées avec tant de Soin, avoient toutes la Corde au Cou, & alloient être pendues dans l'instant. Je voulus demander à mon Ami le Sujet de cette Magnificence, qui me paroissoit si mal-placée: mais,

mais, j'en fus détourné par la Harangue d'un de ces Bandits. Il touſſa, cracha, ſe moucha, mit des Gands blancs, qu'il ſortit avec beaucoup de Sang-froid de ſa Pôche; après-quoi, il apprit aux Auditeurs, que le Ciel permettoit qu'il fût pendu, non pour les Vols qu'il avoit faits, mais pour avoir joué aux Cartes le Dimanche. Sans ce Peché, la Divinité n'eut jamais permis, qu'il eût été découvert; & il auroit pû continuer paiſiblement & chrétiennement ſon Métier.

PENDANT le Diſcours de ce Harangueur patibulaire, un de ſes Camarades faiſoit mille Grimaces comiques & groteſques, diſoit de tems en tems quelques mauvaiſes Plaiſanteries, & tâchoit de divertir & de faire rire les Spectateurs. Si je n'avois point fû à quoi devoit aboutir cette Comédie, j'aurois crû, que j'aſſiſtois à quelque Farce de Vendeurs d'Orvietan: le Voleur qui parloit aïant aſſez l'Air d'un Opérateur qui vante les Propriétez de ſes Drogues; & celui, qui ſe contentoit d'exciter la Riſée du Peuple par ſes Poſtures & Contorſions ridicules, copiant parfaitement bien le Perſonnage d'un Pierrot ou d'un Jean Farine.

COMME j'éxaminois avec une Attention infinie, ſi l'Intrépidité de ces Coquins, qui affectoient de mourir en Héros, ne ſe démentiroit point, le Bourreau, qui avoit attaché à une des Poutres du Gibet les Cordes dont l'autre Bout tenoit au Cou de ces Miſérables, donna du Fouët à ſes Chevaux, qui entrainérent bruſquement le Théatre: & les Planches

venant à manquer ſubitement ſous les Pieds des Acteurs, ils reſtérent tous ſuſpendus en l'Air. Pluſieurs Perſonnes accoururent, pour abréger leur Peine. Les uns les tiroient par les Pieds, les autres leurs donnoient de grands Coups de Poing dans l'Eſtomac ; &, par la Maniere aiſée, & le Sang-froid, dont toute cette Cérémonie ſe faiſoit, il me fut aiſé d'appercevoir, que les Anglois ſont bien éloignés de la ſage Délicateſſe des autres Nations, chés qui l'on a une juſte Horreur pour ceux dont les Crimes ont cauſé la Mort.

DE'S que j'eus perdu de Vûe un auſſi triſte Spectacle que celui-là, frappé de l'Inſenſibilité de quelques-uns de ces Miſérables, je voulus que mon Ami m'en apprît les Raiſons. *D'où vient*, lui demandai-je, *que ces deux Voleurs ont affecté une Intrépidité, qui n'a point paru dans les autres Compagnons de leur Supplice. C'eſt*, me repondit-il, *qu'ils ont voulu avoir la Gloire de mourir en Gens de Condition, & comme il convient à un Cœur noble. Dans les autres Pais, quand un Criminel eſt comdamné, il eſt occupé de l'Importance du Voiage qu'il va faire ; il ſonge à ſa Conſcience. Ici, ceux, qui veulent ſe diſtinguer, & réparer une partie de la Honte de leur Supplice, ont des Soins bien différens. Ils penſent d'abord à ſe faire raſer, & à s'habiller proprement. Ils optent entre l'Habit de Deuil, & celui de Nôces. Ils méditent un Diſcours, qu'ils prononcent ſous le Gibet, tel que celui que vous venez d'entendre ; & le donnent à quelque Miniſtre, qui leur promet, pour leur Conſolation, de le faire imprimer.*

COM-

COMMENT! m'écrirai-je, surpris de ce que mon Ami me disoit: *les Sottises, que j'ai entendu débiter à ces Scélérats, seront rendues publiques par l'Impression? Je ne m'étonne plus, si la plûpart des Criminels meurent comme des Bêtes, sans donner les moindres Marques, qu'ils se repentent de leurs Crimes; ou comme des Fous, n'étant occupez que du Soin de s'attirer quelques Louanges par le Plaisir qu'ils causent aux Spectateurs. Est-il permis, qu'un Peuple, qui se pique tant de réfléchir, & de se conduire sensément, exténue ainsi la Punition des Crimes; & qu'il favorise par-là tous les Vices qui troublent la Société? La Honte peut autant sur le Cœur des Hommes, que la Crainte des Supplices. Combien de Gens, qui risqueroient leur Vie, dans l'Espérance de faire réüssir quelque criminelle Entreprise, n'osent néanmoins s'y hasarder, par l'Appréhension de couvrir leur Famille d'une Honte éternelle? Et, dans ce Pais, non seulement on se mocque du Deshonneur qui doit rejaillir sur la Parenté d'un Homme condamné à la Mort, mais encore on tâche d'effacer toute l'Infamie qui suit son Supplice. Quelques Meurtres qu'il ait commis pendant sa Vie, pour acquérir l'Estime de sa Nation, il n'a qu'à mourir en Bête brûte, ou en Insensé. Ce qui m'étonne, c'est qu'on ne voie pas en Angleterre beaucoup plus de Scélérats & de Brigands, qu'il n'y en a. On y fait tout ce qu'on peut, pour en accroître le Nombre. On les punit; il est vrai: mais, la Punition, qu'on leur fait souffrir, n'a plus rien d'infamant, dès qu'ils ont l'Audace & l'Impudence de mourir sans paroître touchés de*

leur Supplice. Bien loin d'avoir pour leur Mémoire la juste Horreur qu'elle mérite, on l'annoblit, par les Eloges qu'on lui donne.

SI, *au lieu d'applaudir à la folle Harangue, & aux Impertinences, d'un Scélerat assez impudent pour se jouër de son Supplice, on lui faisoit sentir tout le Mépris qu'on a pour sa Personne; & si son Insensibilité pour la Mort ne faisoit que redoubler la juste Indignation des Spectateurs de son Supplice: ceux, qu'un Penchant criminel pourroit pousser dans un pareil Egarement, éviteroient d'y tomber, & la Crainte de l'Infamie feroit sans doute plus d'Effet sur leur Esprit, que l'Appréhension d'une Mort qui n'a rien de flétrissant. Je ne sçai point lequel est le plus insensé, ou celui qui applaudit aux Folies d'un Coquin, ou celui qui croit effacer son Crime en ne montrant aucun Regret de l'avoir commis.*

TOUS mes Raisonnemens, mon cher Isaac, ne touchérent point mon Ami. Bien loin delà: il entreprit de deffendre un Abus si criant, uniquement fondé sur le plus ridicule des Préjugés; & il crut admirablement excuser l'Usage que je condamnois, en alléguant la prétendue Intrépidité des Anglois, & le Mépris qu'ils font de la Mort *C'est justement*, lui répondis-je, *parce que les Habitans de ce Pais paroissent moins attachés à la Vie que ceux des autres Roiaumes, qu'il faut les retenir par d'autres Liens. Comment voulez-vous épouvanter les Criminels, s'ils ne craignent point le Trépas? Vous devez donc tâcher d'avoir recours à d'autres Moiens. Je passerai à des Peuples, chés qui l'Appréhension de la Mort cause une grande*

Ter-

Terreur, d'être moins rigoureux à flétrir d'Infamie ceux que l'on condamne aux derniers Supplices. Ils ont un Moien pour effraier les Vicieux. Mais, vous autres Anglois, comment pouvez-vous vous flatter de les retenir dans leur Devoir? Tout cela ne fit que blanchir auprès de mon Ami: il se contenta d'en rire; & je t'avoue, que les Anglois me paroissent d'étranges Gens à cet Egard.

JE crois, mon cher Isaac, que tu seras tout aussi choqué que moi du ridicule Usage d'exténuer ainsi l'Infamie que méritent les Scélérats qui périssent sur un Echafaut; & que tu m'avoûras, que certains Préjugés des Nations les plus polies sont quelquefois aussi ridicules, que ceux des Peuples les plus sauvages. Tout Homme, qui voudra faire Usage de sa Raison, connoîtra bientôt, qu'il seroit plus pardonnable de pousser la Rigueur trop loin sur des Malheureux destinez à subir la Mort, que d'avoir pour eux une Pitié qui devient nuisible au Bien de la Société. Il faut tâcher, autant qu'on peut, d'inventer des Moïens d'épouvanter les Scélérats, & surtout ceux qui semblent ne pas craindre la Mort. Le Duc de Vendôme, dans les dernieres Guerres d'Italie, avoit fait éxécuter un grand Nombre de Bandits & d'Assassins, sans en pouvoir détruire l'Engeance pernicieuse; & il arrivoit tous les jours quelques Meurtres nouveaux, occasionnez, ou par la Haine, ou par la Jalousie. Enfin, ce Général, las & affligé de tant de Crimes auxquels il n'avoit pû remédier jusqu'alors, s'avisa de prendre

les

les Italiens par leur Foible, ſavoir la Superſtition. Il ordonna donc, que tous ceux, qui ſeroient arrêtez pour Aſſaſſinat, ſeroient pendus dans l'Inſtant même, ſans aucun Entretien avec leurs Prêtres, & ſans ſe munir de Paſſeports néceſſaires pour leur Voïage en l'autre Monde. Cette Punition fit plus d'Impreſſion ſur les Scélérats, que la Crainte de la Mort même. Ils vouloient bien riſquer d'être pendus: mais, ils ne vouloient point être pendus ſans Confeſſion.

LORSQUE j'étois à Paris, le Chevalier de Maiſin m'a raconté l'Hiſtoire d'un Soldat, qu'on avoit condamné d'avoir la Tête caſſée. Il refuſa obſtinément & long-tems de ſe ſoumettre aux Cérémonies preſcrites en ſemblable Occaſion par la Religion Nazaréene. Quelque-choſe qu'on lui pût dire, il étoit impoſſible de le faire changer de Réſolution. Envain lui repréſenta-t-on, qu'il ſeroit la Proïe des Démons, & qu'il ſouffriroit des Tourmens éternels; tous ces Diſcours ne produiſirent aucun Effet ſur ſon Eſprit. Enfin, l'Heure de ſon Exécution étant arrivée, on le conduiſit au Lieu où il devoit mourir. En chemin faiſant, il eut la Curioſité de ſavoir dans quel Endroit il ſeroit enterré après ſa Mort? On lui dit, que ſon Corps ſeroit jetté à la Voirie. *Quoi!* repliqua-t-il: *je ne ſerai point inhumé en Terre Sainte? Non*, reprit le Prêtre qui l'accompagnoit. *Puiſque vous ne voulez pas mourir en Chrétien, vous ne devez pas, après la Mort, être mis avec eux.* Le Déplaiſir de n'être point enterré dans un Cimetierre fit plus d'Im-

d'Impreſſion ſur ce Soldat, que la Crainte d'être damné éternellement. Il conſentoit bien que ſon Ame allât pour toûjours dans l'Enfer; mais, il ne pouvoit ſouffrir que ſon Corps fût mis à la Voirie.

VOILA', mon cher Iſaac, une Preuve évidente de l'Effet que produit la Honte & l'Infamie ſur ceux dont les Crimes ont mérité la Mort. Il reſte toûjours dans le Cœur des Hommes, quelque ſcélérats qu'ils ſoient, un Amour-propre, qui les rend ſenſible à l'Horreur qu'ils ſentent qu'on a pour eux. C'eſt par cette Raiſon, que je crois, non ſeulement qu'il n'eſt pas injuſte, mais même qu'il eſt utile, de flétrir d'Ignominie les Familles de ceux qui périſſent par la Main de Bourreau. La Tâche, que répand celui qui meurt ſur ce qu'il a de plus cher, eſt un Frein qui retient bien des Gens: & tel, qui n'eſt pas ſenſible à la Mort, ne peut ſe réſoudre à riſquer de couvrir d'une Honte éternelle un Pere, une Mere, une Femme, & des Enfans.

JE ſçai, que cette Maxime paroit contraire à l'Equité, en ce qu'elle rend les Innocens coupables des Fautes d'un Criminel. Mais, l'on doit réfléchir, qu'il eſt impoſſible que les Loix les plus ſages ſoient commodes & utiles à tout le Monde. On doit ſeulement ſonger à les rendre profitables à la plus nombreuſe Partie. C'eſt-là le Sentiment d'un grand Philoſophe, qui, voulant prouver la Juſtice des Ordonnances touchant les Débiteurs inſolvables, ſoutient, qu'il vaut mieux qu'un petit Nombre de Gens courre riſque de n'être pas reçus à

alléguer une Excuſe légitime, que ſi tout le Monde pouvoit chercher quelque Prétexte ſpécieux pour ne point païer *.

PORTE-TOI bien, mon cher Iſaac: vi content; & ſoi heureux dans toutes tes Affaires.

De Londres, ce . . .

* *Satius enim erat à paucis etiam juſtam Excuſationem non accipi, quam ab omnibus aliquam tentari.* Seneca de Beneficiis, *Libr. VII, Cap. XVI.*

LETTRE CENT QUARANTE-TROISIEME.

Iſaac Onis, *Caraïte, autrefois Rabbin de Conſtantinople, à* Aaron Monceca.

LES Lettres, que tu m'as écrites, mon cher Monceca, & dans leſquelles tu me parles des Savans d'Angleterre, m'ont fait réfléchir ſur les Grands-Hommes, qu'a produits notre Nation, & qui ne ſont connus que d'un petit Nombre de Gens de Lettres. Les Nazaréens, en général, penſent que nos Freres ſont plongés dans une Ignorance craſſe, & que l'Entêtement eſt l'unique Soutien de notre Religion. Quelques-uns de leurs Docteurs enſeignent une Opinion auſſi extraordinaire, que contraire à l'Idée ſaine qu'on doit avoir de la Divi-

Divinité. Ils disent, qu'elle permet, que la Croïance des Israélites subsiste, pour servir de Preuve à celle des Nazaréens. Peut-on rien avancer d'aussi faux? Car enfin, supposant pour un moment, que la Religion des Juifs soit fausse, n'est-il pas toujours ridicule de penser, que la Divinité perde & damne un certain Nombre de Créatures, pour donner aux autres le Moïen de se sauver; comme si elle avoit besoin d'user d'un Stratagême aussi cruel, pour fortifier la Foi de ceux qu'elle veut attacher à certaine Croïance? La Vanité des Nazaréens paroit visiblement dans le Maintien d'une Opinion aussi absurde que celle-là. Ce n'est point assez pour eux de nous accabler des plus cruels Mépris : ils veulent encore rendre Dieu le Complice de leurs Egaremens, & le faire agir d'une Maniere directement opposée à son Essence. On ne doit point s'étonner, mon cher Monceca, de l'Orgueil de quelques Philosophes, qui se sont persuadez, que l'Univers entier n'a été fait que pour l'Usage de l'Homme seul; & que tant de Mondes, plus vastes que celui que nous habitons, tant de Soleils différens beaucoup plus grands que celui qui nous éclaire, ne brillent dans la Voute Celeste, que pour réjoüir la Vûe d'un misérable Ver de Terre. Ce Sentiment, quelque absurde qu'il soit, l'est pourtant beaucoup moins, que celui de croire, que Dieu rende une Ame éternellement infortunée, pour faciliter à une autre le Moïen de devenir heureuse.

De pareilles Visions sont si ridicules, qu'il nous

nous seroit trés aisé d'en découvrir le Faux aux Esprits les plus bornez. Mais, les Théologiens Nazaréens ne veulent point qu'il nous soit permis de réfuter leurs Erreurs. Dès qu'un de nos Savans écrit un Livre pour notre Deffense, non seulement la Lecture en est interdite à nos Adversaires, mais même en certains Païs l'on pousse la Rigueur jusqu'au Point de vouloir empécher que nous ne puissions nous instruire. Il est deffendu en Italie aux Juifs d'avoir parmi leurs Livres les *Commentaires d'Abarbanel sur les derniers Prophetes.* Tu sais, mon cher Monceca, combien cet Ouvrage est excellent: &, plus nos Ennemis le condamnent, plus ils disent qu'il est dangereux, & plus ils en font l'Eloge. La Jalousie & la Tirannie de leurs Prêtres ne se sont point fixées à cette seule Deffense. Plusieurs Docteurs ont écrit, qu'il étoit utile, & même nécessaire, de nous interdire la Lecture de tous les Livres d'Abarbanel, parce qu'ils étoient capables de nous fortifier dans nos Sentimens §. Ne voilà-t-il pas, mon cher Monceca, une plaisante Maniere de réfuter un Ouvrage, que de vouloir le suprimer? Que peuvent penser, je ne dis pas les Savans, mais ceux qui font le moindre Usage de leur Raison, d'une pareille Conduite?

LES

§ *In his etiam pluribus in Locis Canino Dente Christianam Religionem mordèt & lacerat: ideoque meritò illorum Lectio & Retentio Judæis interdicta est, nec eos apud se retinere audent publicè saltem & palam, propter Metum Christianorum.* Bartolocci Bibliotheca Rabbinica, *Tom. III, pag.* 876.

LES Nazaréens craignent avec raiſon la Véhémence & la Science d'Abarbanel. Cet illuſtre Rabbin égale notre fameux Maïmonidès. Quelque Haine, que nos Ennemis faſſent paroitre pour ſes Ecrits, ils avouent cependant, que, dans les Interprétations qui ne concernent point les Controverſes Judaïques, il eſt ſubtil, ſavant, clair, & ſincere. Peuvent-ils en dire d'avantage; doit-on attendre, qu'ils approuvent ce qui détruit leurs Objections?

LE Mérite d'Abarbanel fut ſi grand, qu'il vainquit la Prévention de bien des Nazaréens: &, lorſqu'il fut mort, pluſieurs Nobles Vénitiens ne dédaignérent point d'aſſiſter aux Funérailles que lui firent faire les principaux Juifs de Padoue. C'eſt dans un Cimetiere de cette Ville, que ce ſavant Juif fut inhumé: &, quelque tems après, on enterra Juda Mentz dans le même Lieu. Ce Rabbin eſt encore un Homme illuſtre. Il mourut Recteur de l'Académie de Padoue. Tous les Gens de Lettres conviennent, qu'il avoit une Imagination vive & brillante, & qu'il écrivoit & parloit avec une grande Facilité. Mais, il n'avoit pourtant, ni la Science de Manaſſé ben Iſraël, ni l'Erudition de Salomon ben Virga. Le *Conciliator* de ce prémier Rabbin eſt un excellent Ouvrage, & l'*Hiſtoire des Juifs* compoſée par le dernier eſt un Morceau digne de beaucoup d'Eſtime.

ABRAHAM DE BALMIS doit tenir un Rang diſtingué parmi les Savans de notre Nation. Cet illuſtre Médecin, également bon Grammairien & bon Philoſophe, compoſa un

Livre très utile pour acquérir la Connoissance de la Langue Hébraïque. La Critique Nazaréene n'épargna point ce Grand-Homme. Comme il avoit trop de Candeur, pour décider hardiment dans des Matieres qui lui paroissoient au dessus de la Connoissance Humaine, & qu'il cherchoit à pénétrer le Fond des Choses avant de vouloir les admettre comme certaines, on l'accusa de chercher à détruire tous les Sistêmes, sans vouloir en établir aucun. Par ce qu'il n'étoit point téméraire & décisif, on lui imputa de donner dans le Pirrhonisme §.

LES Nazaréens sont si portez à rechercher tout ce qui peut flétrir la Réputation de nos Ecrivains, qu'il n'en est aucun qu'ils aïent épargné. Il paroit même, qu'ils cherchent à s'attacher particuliérement à ceux qui ont le plus de Mérite. Tu sais, mon cher Monceca, que c'est à l'illustre Akiba, que nous sommes redevables de tout ce que nous savons de vrai & de sensé sur la Loi Orale: &, quoique je sois Caraïte, je conviens de Bonne-Foi, que si l'on n'avoit rien ajoûté aux Ecrits de ce savant Homme, ce qu'il nous dit de la Loi non écrite devroit être reçû dans toutes les différentes Sectes Juives.

Ce-

§ *Abraham de Balmis nihil aliud agere mihi visus est quàm Veterum Doctrinam perpetuò convellere atque impugnare, magis infectando occupatus, quàm in docendo, at in dubium tantum vocare Priscorum Præceptiones; cum interim nihil certi statuat, non dicere est, sed ridere.* Munsterus, *in* Præfatione Grammatices, *apud* Spizelii Felicem Literatum, *pag* 918.

Cependant, le Mérite d'Akiba n'a pas empêché que les Docteurs Nazaréens ne l'aïent traitté d'Ignorant, de Fourbe, & d'Imposteur. Ce fameux Rabbin a mérité par sa Candeur, & par sa Science, que tous les Israélites soient convenus de lui accorder le Titre de *Sethumataah*, c'est-à-dire, *Authentique*.

IL faut pourtant convenir, mon cher Monceca, que si tous les Livres, que les Juifs attribuent à Akiba, étoient véritablement de lui, les Nazaréens auroient Raison de les rejetter comme remplis de Mensonges. Ils suivroient en cela l'Exemple des Caraïtes. Car, je rens trop de Justice à la Science & au Mérite de ce Rabbin, pour n'être pas très persuadé, que les Réveries, qu'on voit dans le *Talmud*, ne découlent point de lui comme de leur Source, & qu'elles ne tirent point leur Origine de ses Ecrits. Il est bien vrai, qu'Akiba fut le prémier Conpilateur des *Deutéroses*, & des Traditions Juives; & qu'il ramassa dans un seul Volume celles qu'Hillel, Siméon, & quelques autres Docteurs, avoient écrites séparément: mais, ce savant Rabbin n'avoit point recueilli toutes les Extravagances, qu'on voit dans le *Talmud*. Ce furent ceux, qui composérent ensuite cet Ouvrage, qui les inventérent, ou qui eurent l'Imbécillité de vouloir les transmettre à la Postérité. Tous les plus zélez Partisans du *Talmud* sont forcés de convenir, qu'Akiba étoit mort, lorsque le Rabbin Juda composa la *Misna*, ou le *Talmud de Jérusalem*. Ils prétendent même, que ce dernier Rabbin nâquit le Jour que l'autre mou-

 rut;

rut : & c'eſt avec bien peu de fondement, qu'ils ajoûtent, que, lorſqu'un Soleil s'éclipſoit, un autre parut ſur l'Horiſon *. Je te proteſte, mon cher Monceca, qu'il faut être bien prévenu, pour trouver quelque Egalité entre ces deux Juifs : & je t'avoue, que, dans le Tems même que je ne penſois point à devenir Caraïte, j'ai toûjours regardé l'un comme un Savant de la principale Claſſe §, & l'autre comme un Ecrivain dont l'Autorité me paroiſſoit fort ſuſpecte. Le Ciel a daigné diſſiper entiérement le Nuage qui me couvroit les Yeux : j'ai reconnu le Ridicule de ces prétendues Traditions ; & je les ai rejettées. Mais, avant que de m'y déterminer, j'ai voulu éxaminer ſi j'étois bien fondé à faire une pareille Démarche ; & ce n'a été qu'avec Connoiſſance de Cauſe, que j'ai condamné toutes les Révéries du *Talmud*. Du moins je me flatte, que je n'ai rien oublié pour m'inſtruire de la Vérité : &, ſi je me trompe, la Divinité, qui voit ma bonne Volonté, aura ſans doute Pitié de moi ; car, il paroit impoſſible, qu'elle ait ordonné les puériles Obſervances que débitent les Rabbins. En effet, auroit-elle voulu deſcendre dans le Détail des Néceſſitez auxquelles certains Méchaniſmes de

* *R. Juda Princeps natus eſt illo Die quo obiit R. Akiba, de quo aiunt Sol exortus eſt, & Sol occidit.* Pezron, Défenſe de l'Antiquité des Tems, *pag.* 76.

§ *Hujus Nomen (inquit Autor Libri* Zemach David) *exiit ab uno Extremo Mundi uſque ad aliud, atque totam Legem Oralem ex ejus Ore accepimus.* Konig. Bibliotheca Vetus & Nova, *pag.* 19.

de nos Corps nous soumettent ? Et n'est-ce pas une Folie étonante, que d'étendre les Cérémonies de la Religion jusques sur la Maniere dont on doit se placer sur la Chaise percée, ou dans les autres Endroits où les Suites de la Digestion nous forcent d'aller ? Cependant, quelques Rabbins n'ont point eu Honte de faire une Description fort éxacte du Cérémonial qu'il faut observer dans ces Occasions. Ils ordonnent d'éxaminer d'abord les quatre Points cardinaux de l'Horison, dans la Crainte que l'Orient & l'Occident ne soient blessés de la Vue d'une Paire de Fesses. Il n'est permis de les montrer, qu'au Septentrion & au Midi. Après cette prémiere Observance essentielle à la Religion, il ne faut abaisser ou lever son Vétement, que lorsqu'on est déjà accroupi : c'est-là la seconde. Et la troisieme, qui n'est pas moins nécessaire que les deux précédentes, consiste à ne s'aider ensuite que de la Main gauche ; car, ce seroit un Crime affreux de se servir de la droite §. Voilà, selon plusieurs Rabbins, des Misteres secrets de la Loi, dont on ne peut se dispenser : &, pour donner plus de Poids à ces Im-

§ *Dixit Akiba, ingressus sum aliquando post Rabbi Josuam in Sedis secreta Locum, & tria didici.* Didici I. *quod non versus Orientem & Occidentem, sed versus Septentrionem & Austrum, convertere nos debemus.* Didici II. *quod non in Pedes erectum, sed jam considentem, se retegere liceat.* Didici III. *quod Podex non dextrâ sed sinistrâ Manu abstergendus sit. . . Legis hæc Arcana sunt.* Barajetha, *in* Massech. Berachot, *fol.* 62. *apud* Lent, *pag.* 10.

pertinences, ils les ont insérées dans les Ecrits d'Akiba, qu'ils ont fait Auteur de ces Préceptes ridicules, quoiqu'il n'y eut jamais aucune Part. Car, il est impossible de se figurer, qu'un Homme aussi savant que lui eût pû donner dans des Pauvretez aussi absurdes. Mais, on a été bien aise, sans doute, de se servir d'un Nom aussi grand que le sien, pour les autoriser.

LES Rabbins, mon cher Monceca, ont tout autant porté de Préjudice au Judaïsme par leurs Impertinences, que les Moines au Nazaréïsme par leurs Superstitions déplorables, & quelquefois risibles. Les Ouvrages ridicules des uns & des autres ont causé le Préjugé où sont bien des Gens contre tous les Livres qui traittent des Cérémonies de ces deux Religions. Ils sont tellement indignés de tant de Puérilitez, qu'ils voïent non seulement tolérées, mais même approuvées & louées, qu'ils ne sauroient se persuader, qu'on puisse trouver des Ecrivains sensez dans des Communions qui reçoivent comme des Regles utiles & nécessaires des Folies & des Extravagances, qu'on excuseroit à peine chés de pauvres Imbécilles.

AINSI, par une Prévention qui devient fatale à nos Savans, les Nazaréens ne veulent point les distinguer du général de nos Rabbins. Par un Effect de cette même Prévention, les Protestans condamnent d'excellens Ouvrages faits par des Théologiens Romains, tels que les *Essais de Morale de Nicole*, les *Sermons de Bourdaloue*, & quantité d'autres; ils jugent de

de tous leurs Livres de Pieté, par la *Légende de St. François*, la *Vie de Marie Alacoque*, les *Oeuvres du Moine Cæsarius*, celles des Jésuites d'*Outreman* & *Gazée*, la *Mistique Cité de Dieu de Marie d'Agreda*, & une Infinité d'autres semblables. D'un autre côté, il est bien peu de Papistes, qui veuillent entrer dans un Détail assez éxact, pour séparer les Savans Réformez d'avec les Visionaires de cette Communion, qui comptent encor sur l'*Accomplissement des* prétendues *Prophéties* de Jurieu, ou qui se répaissent d'autres semblables Chimeres. Voilà les tristes Effets, que produit la Prévention que donnent contre leur Religion les mauvais & les ridicules Ecrivains.

PORTE-TOI bien, mon cher Monceca: vi content & joïeux; & prospere toujours.

De Caire, ce . . . .

LETTRE CENT QUARANTE-QUATRIEME.

Iſaac Onis, *Caraïte, autrefois Rabbin de Conſtantinople, à* Aaron Monceca.

J'AI fait Connoiſſance depuis peu de Jours, mon cher Monceca, avec un Juif Samaritain. Il m'a appris bien des Choſes, dont je n'avois eu juſqu'à préſent que des Idées très confuſes. Je regardois tous les Samaritains comme des Hérétiques, plongés dans un Abîme d'Erreurs. Je croïois, qu'ils n'avoient aucunes Cérémonies qui répondiſſent à celles des anciens Iſraélites. A peine leur accordois-je de ſuivre une Eſpece de Culte qui reſſemblât en quelque-choſe à celui des Juifs. Mes Préjugés ſe ſont entiérement diſſipez; & j'ai reconnu, que j'étois dans l'Erreur.

DE toutes les Sectes Juives, la Samaritaine eſt celle qui s'eſt le moins écartée des Coutumes de nos Peres. La plus grande Partie de ceux qui y ſont attachés demeurent à Gaza, à Damas, au Caire, & principalement à Sichem, qu'on appelle aujourd'hui Naplouſe. Ils offrent des Sacrifices ſur le Mont Garizim, & n'ont point diſcontinué d'y arroſer du Sang des Victimes les Autels du Dieu d'Iſrael; ſoutenant fortement, que c'eſt le vrai Lieu où Dieu

Dieu veut être adoré. Ils s'autorisent pour cela, non seulement d'un Passage de leur Pentateuque *, qu'ils accusent nos Ancêtres d'avoir corrompu, en y substituant au Mont Garizim, où les Bénédictions furent prononcées, le Mont Hébal, où l'on prononça les Malédictions; mais encore, de leur Usage constant depuis leur Etablissement, de la Suite non interrompue de leurs Souverains Sacrificateurs en ce Lieu, de la Tradition, de l'Histoire †, & même de l'Aveu tacite de l'Auteur de la Religion Chrétienne, qui ne nia point à la Samaritaine, que *ses Peres n'eussent adoré sur la Montagne de Garizim* ‡. Ce Reproche de Corruption fait à nos Ancêtres a été adopté par quelques Docteurs Nazaréens, qui n'ont point réfléchi, que, s'il est fondé, il leur est tout aussi préjudiciable qu'à nous: &, comme il entraineroit après lui de terribles Suites, tu me feras beaucoup de Plaisir de me marquer incessamment ce que tu en penses.

LE Samaritain, qui m'a appris toutes ces Particularitez, m'a assuré, que leurs Sacrificateurs étoient de la Race d'Aaron; & qu'ils ne se marient jamais qu'avec des Femmes de leur Maison, pour ne point confondre la Race Sacerdotale. Il m'a dit encore, que l'Autel, sur lequel ils sacrifient, est fait des mêmes Pierres dont les Israélites se servirent pour construire celui qu'ils élevérent après avoir

* Deuteronome, XXVII, 4.

† *Voiez* Joseph, Antiq. *Libr. IV, Cap, ult. & Libr. XIII, Cap. VI.*

‡ Jean, IV, 20, 21.

passé le Jourdain. Je t'avoue, mon cher Monceca, que j'ai peine à me persuader l'Ancienneté & l'Autenticité de ces Pierres; & qu'une pareille Prétention me paroit assez digne d'être insérée parmi les Contes fabuleux des Rabbins. Si quelque-chose rendoit cette Opinion vraisemblable, ce seroit le Soin extrême, que les Samaritains ont toujours pris de conserver les Coutumes anciennes, & tout ce qui étoit marqué au Coin de l'Antiquité. Ils se servent encor des anciens Caracteres Hébreux, qui sont différens de ceux que nous emploïons aujourd'hui, qui nous furent donnez par Esdras au Retour la Captivité de Babilone.

TU conçois sans doute, mon cher Monceca, que des Gens, aussi attachés que les Samaritains aux Usages de nos prémiers Peres, sont bien éloignés d'admettre pour Regles de Foi toutes les Réveries du Talmud. Loin d'adopter les Sentimens des Rabbins, ils vont encore plus loin que les Caraïtes, & ne reconnoissent d'autres Ecritures, que le seul Pentateuque; ne regardant les autres Livres Saints, que comme des Histoires faites par des Hommes pieux & secourus du Ciel, mais qui ne doivent pourtant pas décider des Points principaux de la Religion.

IL est aisé de s'appercevoir, que les Samaritains donnent dans l'Erreur à cet Egard. Car, puisqu'ils ne nient point que ceux, à qui l'on attribue ces Livres, n'en soient les véritables Auteurs, & qu'il conviennent que ces Ecrivains ont été des Gens pieux & éclairez par l'Esprit de Dieu, pourquoi n'accordent-ils pas une

une entiere Croïance à leurs Sentimens ? Si l'on pouvoit prouver aux Caraïtes, que ceux, qui ont fait le Talmud, étoient conduits par la Sageſſe & la Prudence, ils n'héſiteroient pas à le recevoir ; à plus forte Raiſon, ſi on leur montroit, que les Rabbins, qui l'ont compoſé, étoient éclairez de la Lumiere Céleſte.

IL faut, mon cher Monceca, lorſqu'on veut ne point donner une entiere & aveugle Croïance à un Livre, nier abſolument, qu'il ait été fait par un Homme inſpiré du Ciel. Mais, dès que l'on convient de l'Inſpiration de l'Auteur, il ne reſte plus qu'à ſe ſoumettre. Il eſt ridicule de vouloir ranger dans des Claſſes différentes des Ecrivains dont l'Eſprit étoit dirigé par la Divinité : comme ſi elle inſpiroit ſes Prophetes d'une Maniere, ou plus forte, ou plus foible, & que tout ce qu'elle leur revele ne méritât pas de trouver parmi les Hommes une égale Croïance.

UN fameux Théologien Allemand * a preſque ſoutenu ce Sentiment erroné. Dans la Chaleur de la Diſpute, il avança une Opinion, que ſes Adverſaires lui ont depuis reprochée bien des fois. Il ſoutint, que l'Ouvrage d'un ancien Docteur, que les Nazaréens regardent comme un de leurs Apôtres †, étoit modique, bas, rampant, & ſenblable à de la Paille, ſi on le comparoit aux Ecrits d'un autre de leurs Docteurs. Ses Ennemis ne manquérent pas de l'attaquer vigoureuſement ſur une Opinion auſſi fauſſe : il fut obligé de re-

con-

* Luther. † L'Epitre de St. Jaques.

connoitre ſon Erreur ; & ſes plus zélez Deffenſeurs conviennent aujourd'hui, qu'il fit une très grande Faute, lorſqu'il écrivit un Sentiment auſſi contraire à la Raiſon ‡. Ce Théologien, pour ſe débarraſſer de quelques Difficultez, n'ôſa point entiérement rejetter le Livre qui lui étoit contraire ; mais, il voulut en diminuer l'Autorité, & le mettre bien au-deſſous de celui d'un autre Ecrivain qui paroiſſoit lui être plus favorable.

ETRANGE Effet de l'Aveuglement, où les Préjugés, & l'Ardeur de ſoutenir leur Opinion, entrainent les plus grands Hommes ! Peut-on rien croire de plus abſurde, que d'admettre un différent Dégré de Sageſſe dans l'Eſprit Saint ; eſt-il rien de ſi abſurde, que de donner aux Auteurs Sacrez, dont-il a lui-même dicté les Ecrits, une Croïance plus ou moins entiere, ſelon qu'ils ſemblent favoriſer nos Sentimens ?

JE ſçai, mon cher Monceca, que les Rabbiniſtes, & les Caraïtes, loin d'imiter l'impudente Audace de certains Nazaréens, & le Scrupule vicieux des Samaritains, ont pour tous

‡ *Cum autem illud legiſſem, non Rem diſſimulavi, ſed fatebar in Reſponſione mea ad Gregorium Martinum. In illâ quidem Præfatione ſcribit Lutherum*, S. Jacobi Epiſtolam non poſſe dignatè certare cum Epiſtolis SS. Petri & Pauli, ſed Epiſtolam ſtramineam, ſi cum aliis comparetur. *Quam ejus Sententiam non probo ; atque in recentioribus Editionibus cum omiſſa ſint illa Verba, opinor ipſum poſtea Lutherum hanc ſuam Sententiam improbaſſe.* Whitakeri Reſponſ. ad Rainoldi Refutationem, *pag.* 103.

tous les Livres Sacrez un Reſpect infini, & ſont bien éloignés de la ridicule Folie de vouloir régler un Rang aux Ecrits produits par l'Eſprit Divin. Mais, s'ils évitent ce Défaut, ils tombent dans un autre, qui leur eſt commun avec la plûpart des Docteurs Nazaréens. Ils *tordent*, & *mettent à la Torture*, pour ainſi dire, certains Paſſages, afin de les accommoder à leurs Opinions; ils trouvent ainſi le Moïen de rendre l'Ecriture le Garant de toutes les Chimeres que produit leur Imagination échauffée. Il n'eſt rien de ſi abſurde, je ne dis pas ſeulement dans les Coutumes & les Cérémonies, mais encore dans ce qui regarde le Fond de la Religion, qu'ils n'autoriſent par les Livres Sacrez.

PEUT-ON rien voir, p. e., d'auſſi extravagant, que la Maniere dont certains Rabbins expliquent le Verſet du Pſeaume où David aſſûre, *qu'il a été formé dans l'Iniquité, & que ſa Mere l'a conçû dans le Péché* §? Au lieu de ſe conformer aux Sentimens des Docteurs Nazaréens, qui montrent évidemment, que le Prophete a voulu parler de cette Tâche originelle que tous les Hommes apportent en naiſſant depuis leur prémier Pere, ils prétendent, que cela ſignifie qu'Iſaï, Pere de David, commit un Adultere en engendrant ſon Fils; parce qu'encore qu'il l'engendrât de ſa Femme, il croïoit n'avoir à faire qu'avec une Servante, à la Pudicité de laquelle il avoit tendu des Piéges. Ne voilà-t-il pas, mon cher

§ *Ecce enim in Iniquitatibus conceptus ſum, & in Peccatis concepit me Mater mea*, Pſ. LI, Verſ. 7.

cher Monceca, une belle Explication d'un Paſſage auſſi naturel que celui-là? Et quelle Opinion ne doit-on pas s'attendre de voir ſoutenir aux Rabbins par l'Autorité de l'Ecriture, dès qu'ils forgent des Avantures Romaneſques ſur les Choſes les plus ſimples, & qu'ils débitent une Hiſtoire auſſi extraordinaire que celle du prétendu Adultere du Pere de David, quoiqu'il n'en ſoit pas dit un mot dans les Livres Saints?

UN Juif Italien a non ſeulement adopté ce Conte fabuleux dans un Ouvrage qu'il a publié, mais il a encore voulu renchérir par deſſus ſur Confreres, en faiſant une aſſez longue Diſſertation, pour prouver qu'Iſaï avoit parfaitement bien fait de coucher avec ſa Servante, parce que ſa Femme étoit déjà fort âgée, & qu'elle ne pouvoit plus avoir d'Enfans §. Ce Sentiment, mon cher Monceca, contient une excellente Morale; & ſi elle avoit lieu aujourd'hui, & qu'elle fût reçue univerſellement, il y a apparence que les Gages des Servantes augmenteroient conſidérablement, par la Liberté qu'auroient beaucoup de Gens de s'en ſervir à plus d'un Uſage.

AVOUE, mon cher Monceca, que c'eſt avec raiſon, que les Caraïtes ont rejetté les ridicules Sentimens des Rabbiniſtes. Quoique tu ſois encore attaché à leur Secte, il eſt impoſſible

§ *Il Penſiero d'Iſaï era buono, perche eſſendo la Patrona vecchia, e la Maſſera giovane, haveva Deſiderio di haver altri Figliuoli.* Precetti da eſſer imparati dalle Donne Ebree, *pag.* 69.

poſſible, que tu ne voïes pas leurs Erreurs. Les Embarras, & les Peines, qui ſuivent ordinairement le Changement de Religion, te retiennent encore dans la Voïe égarée: mais, j'eſpere, que le Dieu de nos Peres t'accordera cette Grace victorieuſe, qu'il répand ſur ceux qu'il veut éclairer; &, qu'après avoir briſé tous les Liens qui t'attachent encore auprès des Rabbiniſtes, tu viendras te ranger parmi les Caraïtes, le ſeuls vrais & uniques Juifs qu'il y ait dans l'Univers, & preſque les ſeuls Mortels qui n'abuſent point des Livres Sacrez, pour autoriſer leurs Opinions particulieres.

PLUSIEURS Docteurs Nazaréens, les Cadis & Muftis Muſulmans, donnent dans les mêmes Défauts que les Rabbins. Ils ne ſoumettent pas leurs Sentimens aux Ouvrages des Ecrivains qu'ils regardent comme inſpirez; mais, ils expliquent ces Ouvrages d'une Maniere conforme à leurs Opinions: en ſorte que dix Théologiens, tous oppoſez les uns aux autres, prétendent tous également être autoriſés par l'Ecriture, qu'ils intrepretent chacun ſelon ſon Gré. C'eſt cette Conduite, ſi oppoſée à la Tranquilité & au Bien public, qui cauſe tant de Guerres de Religion, & tant de Diviſions dans les Etats.

LES Nazaréens ſeroient heureux, mon cher Monceca, s'ils avoient obſervé les mêmes Loix que les Caraïtes, qui n'écrivent jamais ſur les Livres Saints. Ils regardent, comme une Profanation, de méler des Opinions Humaines avec des Ordres Divins. Ils croïent

croïent aveuglément ce qu'ils trouvent dans les Ecritures, sans chercher à vouloir pénétrer les Choses qui leur paroissent obscures ; soumettant leur Esprit, lorsqu'ils ne peuvent les comprendre. S'ils n'eussent point suivi une Maxime aussi sage, ils seroient aujourd'hui dans le Trouble & dans la Confusion : ils auroient une Foule de Docteurs, dont les Opinions contraires ne serviroient qu'à augmenter l'Obscurité de ce qu'on auroit voulu éclarcir ; & peut-être cela les auroit-il conduits dans ces Doutes malheureux, qui ne se terminent ordinairement que par le Pirrhonisme, ou par l'Irreligion.

POUR prouver l'Inutilité des Commentaires sur les Livres Sacrez, il suffit de montrer, qu'ils sont plûtôt nuisibles, qu'utiles. Or, il n'est rien de si aisé, que de mettre cette These en Evidence. Il faut d'abord poser pour prémier Principe, que, puisque Dieu a donné des Loix & prescrit des Regles aux Hommes, il s'est sans doute expliqué d'une Maniere claire & intelligible. Car, il seroit absurde de dire, que Dieu a annoncé sa Volonté aux Hommes, d'une maniere qu'il leur étoit impossible de comprendre ce qu'elle éxigoit d'eux. Cette Opinion est aussi ridicule, que si quelqu'un soutenoit, que Dieu a commandé aux Hommes de lui obéïr, & qu'il n'a pas voulu cependant qu'ils lui obéïssent. Puisqu'on est donc obligé d'avouër, que la Divinité a parlé aux Hommes d'une Façon intelligible, pourquoi veut-on expliquer plus clairement ce qu'elle a dit? Un Théologien, un Rabbin,

un

un Moufti, un Bonze, connoiſſent-ils mieux l'Etendue de l'Entendement des Hommes, que celui qui les a créez? S'il avoit jugé à propos d'apprendre aux Hommes les Miſteres, que les Théologiens penſent leur développer, ſans doute il les leur eut communiqués.

MAIS, dira-t-on, *il eſt pluſieurs Livres Sacrez, qui ſont écrits d'une Maniere qui nous paroit obſcure, & dans leſquels on trouve bien des Choſes que l'on n'entend point. Dieu les a ſans doute donnez aux Hommes, pour qu'ils en fiſſent Uſage; & comment pourront-ils s'en ſervir, s'ils ne les comprennent pas? Il faut donc chercher leur Sens caché.*

CE Raiſonnement, mon cher Monceca, eſt faux & captieux. S'il ſe trouve dans les Ecritures quelques Endroits que nous n'entendions point, nous devons conclurre, qu'ils ne ſont pas néceſſaires à notre Salut, puiſque nous ne pouvons éxécuter ce dont nous n'avons aucune Notion. Et c'eſt envain, que nous cherchons à éclaircir des Secrets, que la Providence a jugé à propos de ne nous découvrir qu'à demi. Elle a connu, que, pour notre Bien, il convenoit que nous n'euſſions qu'une Idée confuſe de certaines Choſes. C'eſt un Crime de vouloir les pénétrer, que le Ciel punit par l'Egarement de l'Eſprit. Les Docteurs Nazaréens, qui ont commenté l'*Apocalipſe*, Ecrit obſcur, & qu'ils regardent comme Sacré, ſont une Preuve évidente de cette Vérité. Les Proteſtans ont fait ſervir ce Livre de Baſe à toutes leurs Invectives contre les Papiſtes: & ceux-ci, à leur tour, l'ont emploïé à peindre

dre leurs Ennemis des Couleurs les plus odieuſes §. Peut-on faire un Uſage plus vicieux, & plus condamnable, d'Ouvrages qu'on croit dictez par la Divinité même?

PORTE-TOI bien, mon cher Monceca: vi content & heureux; & garde-toi de cet Eſprit de Curioſité téméraire.

Du Caire, ce . . .

§ L'*Apocalipſe* a été de tout tems un des principaux Livres où les Théologiens ont puiſé abondamment les Injures qu'ils ſe ſont dites, & les Calomnies qu'ils ſe ſont imputées. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que les Rabbins ont auſſi profité de l'Obſcurité des Prophéties de l'*Apocalipſe*. Ils ont prétendu, que ce Livre avoit été compoſé par un de leurs Confreres contre les prémiers Chrêtiens, dans le Deſſein de les ſéduire, & de les tromper. Voïez ci-deſſous la Lettre CLX, Tome V, pages 41 & 44. Voïez auſſi la IV Lettre des *Mémoires Secrets de la République de Lettres*. Ce Trait d'Hiſtoire y eſt développé aſſez amplement. Les Paſſages originaux des Ouvrages des Rabbins s'y trouvent auſſi.

LETTRE CENT QUARANTE-CINQUIEME.

Aaron Monceca, *à* Isaac Onis, *Caraïte, autrefois Rabbin de Constantinople.*

LES Anglois, mon cher Isaac, ne se contentent point de jouïr d'une entiere Liberté, pendant qu'ils restent dans ce Monde : ils veulent encore qu'il leur soit permis d'en sortir, lorsqu'ils croïent y être trop malheureux, ou qu'ils s'ennuïent d'y demeurer. J'étois surpris, les prémiers Jours que je fus dans cette Ville, des fréquentes Catastrophes que j'apprenois. Il arrivoit quelque-fois, qu'un Homme, à qui j'avois parlé la Veille, trouvoit à propos de se couper le Cou. Ceux, qui m'annonçoient cette Nouvelle, loin de paroître étonnez, semblolent approuver une Action aussi insensée que celle-là. Si je leur demandois les Raisons, qui avoient déterminé ce Furieux à se priver ainsi de la Vie, *Nous n'en savons rien*, me répondoient-ils froidement. *Il falloit apparemment, qu'il ne se trouvât pas bien dans ce Monde-ci ; & qu'il ait voulu aller savoir ce qui se passoit dans l'autre. Ses Jours étoient à lui : en finissant leurs Cours, il n'a fait Mal à personne.*

JE croïois d'abord, mon cher Isaac, que

ceux, qui se donnoient la Mort, étoient atteints d'une Frénésie qui leur ôtoit l'Usage de la Raison; & j'étois bien éloigné de penser que les Anglois se pendissent, ou se coupassent la Gorge, après une mûre Délibération: mais, j'en ai été convaincu par les funestes Accidens que j'ai vû arriver, & par les Récits circonstanciés que m'en ont faits des Gens dignes de Foi.

Il y a environ deux Ans, qu'un Ouvrier & sa Femme, las tous les deux des Incommoditez auxquelles ils étoient exposez dans cette Vie, résolurent de terminer leurs Peines. Ils avoient une jeune Fille, âgée de cinq ou six Ans. Ils crurent, que l'Equité demandoit qu'ils ne la laissassent point exposée aux Maux dont ils vouloient se délivrer eux-mêmes: &, aïant mûrement délibéré sur son Sort, ils se déterminérent à lui faire entreprendre le Voïage qu'ils alloient faire. Après avoir réglé toutes choses, & préparé ce qu'il falloit pour éxécuter leur Dessein, ils voulurent le justifier devant le Public. Ils écrivirent donc les Raisons qui les forçoient à quitter la Vie, & firent un long Détail des Incommoditez auxquelles ils avoient été sujets. Ils se plaignirent, qu'aïant toujours fait tout ce qu'ils avoient pû pour amasser du Bien, en observant les Regles prescrites par la Vertu & par les Loix, ils avoient éprouvé toute sorte d'Infortunes; & que plus ils s'efforçoient d'être honnêtes Gens, plus il sembloit qu'un Destin barbare voulût les accabler. Ils ajoutérent, qu'ils comprenoient, qu'il ne leur restoit, pour

pour conſerver leur Probité, qu'un ſeul Moïen; qu'ils y avoient recours; & qu'ils eſpéroient en la Miſéricorde de Dieu, entre les Mains duquel il remettoient leurs Ames, en finiſſant leur Vie. Après avoir achevé leur Apologie, ils égorgérent leur Fille, & ſe pendirent tous les deux.

CETTE pernicieuſe Coutume de ſe donner la Mort n'eſt pas ſeulement en Uſage parmi le Peuple : elle eſt encore reçue chés les Grands. On a vû des Lords & des Chevaliers ſe couper la Gorge avec un Raſoir, ſans avoir d'autre Raiſon pour ſe porter à cette Extrémité, que celle du Dégoût de la Vie. Et, bien loin qu'une ſemblable Fureur ait terni leur Mémoire, elle a trouvé un grand Nombre de Gens, qui l'ont approuvée & louée hautement.

TU ne ſaurois croire, mon cher Iſaac, combien légers ſont les Sujets qui portent ſouvent un Anglois à terminer ſes Jours. Il y a quelques Mois, qu'un Homme ſe coupa le Cou, parce qu'on avoit augmenté les Impôts ſur les Liqueurs fortes. Il ne voulut plus vivre, dès qu'il fut obligé de païer plus chérement l'Eau de Genevre. On m'a aſſuré une Choſe encor plus ſurprenante que celle-là. Un Anglois, aïant réfléchi ſur ſa Conduite, & ſur ſa Maniere de vivre, crut y appercevoir une Uniformité ennuïeuſe. *Qu'eſt-ce que je fais tous les Jours?* diſoit-il. *Je me leve le Matin, je mange & je bois à Midi, je me promene pendant la Journée, je me couche le Soir; & ſans ceſſe je recommence la même*

Choſe. Une partie de ma Vie ſe paſſe à m'habiller & à me deshabiller. Ne voilà-t-il pas quelque-choſe de bien amuſant? Allons, il faut que je ſorte de ce Monde: le Rolle que j'y joue commence à m'ennuier. Cette Réſolution priſe, l'Anglois eut recours, pour finir ſon Ennui, à un de ſes Piſtolets, & ſe caſſa la Tête. Tu penſeras, mon cher Iſaac, qu'un Homme, qui ſe tue pour une Cauſe auſſi chimérique, eſt regardé avec Horreur. Point du tout. Pourvû qu'il ait éxécuté ſon Crime d'une Maniere intrépide, peu s'en faut qu'on ne le regarde comme un Héros. Mais, ſi par hazard on ſçait qu'il a craint les Approches du Trépas, on diminue beaucoup de l'Eſtime qu'on avoit pour lui. C'eſt vainement qu'il s'eſt tué: ſa Mort n'eſt comptée pour rien. Lorſqu'on veut acquérir en Angleterre le Titre d'Homme courageux, ce n'eſt point aſſez que de commettre le plus grand des Forfaits: il faut encore montrer qu'on eſt éxempt de Remords en le commettant.

Il y a quelques Années, qu'un François, qui ſe tua, ne fut point loué de ſon Crime: il eut, au contraire, la Douleur, avant d'expirer, de ſe voir accablé des Mépris les plus outrageans. Il s'étoit mis dans la Tête, malheureuſement pour lui, d'imiter les Anglois. Lorſqu'il entendoit dire, qu'il y en avoit quelqu'un qui s'étoit coupé le Cou, il ſentoit une ſecrete Jalouſie, qui l'animoit à ſuivre un Exemple auſſi glorieux. *Vous verrez un de ces Jours*, diſoit-il à ſa Famille, *quelque-choſe qui vous ſurprendra*; *& j'eſpere de mon-*

montrer, que les François valent bien les Anglois. Oui, oui, continuoit-il, *je me charge de prouver cette Egalité.* Comme il ne s'expliquoit pas d'avantage, ſes Amis & ſes Parens ne pouvoient deviner ce qu'il vouloit dire. Après avoir encore balancé quelque tems à prendre ſon Parti, il réſolut enfin de rétablir la Gloire des François, qu'il croïoit flétrie par leur Opiniatreté à ne ſe point tuer. Il prit un Raſoir; &, aïant choiſi le tems où il ſe trouvoit ſeul chés lui, il voulut ſe couper la Gorge. Mais, il n'eut point aſſez de Courage, pour enfoncer entiérement le Raſoir, & ne ſe fit qu'une grande Bleſſûre. Dès qu'il vit couler ſon Sang, il appella du Monde à ſon Secours. Quelques Anglois accourus, voïant dequoi ils s'agiſſoit, commencérent à inſulter ce Malheureux, loin de ſonger à le ſecourir. *Ces Chiens de François*, diſoient-ils, *veulent nous imiter, & n'ont pas le Courage de ſe couper le Cou. Voïez, voïez, ce Poltron: il s'en faut près d'un demi Doigt, qu'il n'ait aſſez enfoncé ſon Raſoir.* Pendant que les Anglois faiſoient de ſi ſages Réfléxions, les Parens du Bleſſé arrivérent. Ils firent venir un Chirurgien, dont tous les Soins & les Remedes furent inutiles; &, deux Jours après, le François mourut de ſa Bleſſûre, ſans avoir pu réüſſir à prouver cette Egalité de Courage qui lui coutoit la Vie.

JE ſuis outré de Dépit, mon cher Iſaac, lorſque je vois des Gens, qui font Uſage de la Raiſon dans bien des Choſes eſſentielles, s'oublier entiérement dans pluſieurs autres qui

le ſont autant ou plus; & donner dans un Travers auſſi étonnant que celui d'applaudir à des Furieux, qui, pour les Chagrins les plus légers, attentent ſur leurs Jours. Ne point couvrir de Honte & d'Infamie la Mémoire d'une Perſonne qui ſe prive de la Vie ſans y être forcée par les Sujets les plus grands, c'eſt approuver inſenſément les Actions les plus cruelles qui ſont occaſionnées par la Mélancolie & la Férocité. Il faut chercher dans ces deux Vices l'Origine de cette prétendue Grandeur d'Ame, qui porte les Anglois à ſe tuer. Toutes les Réfléxions qu'ils font, avant d'en venir à cette folle Extremité, ſont les Suites d'un Tempéremment chagrin, ſombre, & noir; & d'une Humeur féroce, incapable de pouvoir ſupporter la mauvaiſe Fortune avec Conſtance. C'eſt donc bien moins par Courage que les Anglois ſe donnent la Mort, que par Foibleſſe. En effet, il faut bien plus de Force d'Eſprit, pour ſupporter généreuſement l'Adverſité, que pour embraſſer un Parti violent qui la termine.

LE Crime de ceux qui ſe tuent eſt inexcuſable, de quelque Maniere qu'on veuille le regarder. En l'éxaminant avec des Yeux Philoſophiques, l'on y découvre une Foibleſſe tres éloignée de la Fermeté des Grands-Hommes, qui ne ſe ſont donné la Mort, que lorſqu'ils y ont été forcés, ou pour ſauver leur Patrie, ou pour conſerver leur Gloire. Jamais Grec ou Romain ne ſe coupa le Cou par Mélancolie, ou par quelque Chagrin particulier. Ce même Héros, qui ſe jetta dans un Précipice,

pice, pour garantir Rome du Danger qui la menaçoit, auroit ſouffert conſtamment l'Adverſité la plus rigoureuſe, ſans penſer à s'en affranchir par le Trépas. Marius eſt un Exemple ſenſible & convaincant, qu'un Grand-Homme doit ſavoir ſouffrir les Caprices de la Fortune. Combien d'Anglois ſe ſeroient tuez, s'ils avoient été à la Place de ce Romain perſécuté par Sylla. Proſcrit, pourſuivi, réduit à ſe cacher à demi-nud dans les Roſeaux d'un Marais bourbeux, il attend, touchant ſa Deſtinée, l'Exécution des Arrêts du Ciel; & il croit, qu'il ſeroit indigne de ſon Courage de chercher dans la Mort du Secours contre ſes Infortunes. Dira-t-on, que Marius craignoit le Trépas, & que ce Héros avoit moins d'Intrépidité qu'un Cordonnier Anglois, qui ſe coupe follement le Cou de ſon Tranchet? Je n'eſpere pas qu'il ſe trouve des Gens aſſez extravagans, pour ôſer ſoutenir une pareille Abſurdité.

J'AIME mieux, mon cher Iſaac, la ferme Conſtance d'un certain Eſpagnol, que cette Férocité à laquelle on accorde le Nom de Courage. Cet Homme avoit travaillé pendant vint Ans à ramaſſer avec beaucoup de Peine quelque Bien pour vivre tranquillement pendant ſes derniers Jours. Mais, la Fortune le priva dans un inſtant du Fruit de ſes Travaux. Un Marchand, à qui il avoit confié ſon Argent, fit Banqueroute, & il ſe vit réduit dans une extrême Pauvreté. Cent Anglois, en apprenant la Nouvelle de la Perte totale de leurs Richeſſes, ſe ſeroient donné la

Mort. L'Espagnol, plus sage & plus sensé, montra bien plus de Courage : il voulut vaincre l'Adversité, & faire rougir le Destin de son Injustice. Conservant donc sa Tranquilité, & présentant une Corde à la Fortune, *Tien*, lui dit-il, *voilà un Cordeau : pend-toi de Desespoir de n'avoir pû venir à bout de m'obliger à me pendre.*

SI l'on considere, du côté de la Tranquilité publique, & du Bien de la Société, l'affreuse Coutume de se tuër, on la trouvera pernicieuse, & capable de causer les plus grands Maux. Quel Bouleversement, quelle Confusion, quels Dangers, ne doit-on pas craindre dans un Etat, où les Particuliers bravent, non seulement la Mort, mais encore les Suites qu'elle entraine après elle ? Il est certain, qu'un Homme, qui ne craint point de sortir de cette Vie, & qui ne redoute pas les Chatimens qui l'attendent dans l'autre, est capable de se porter très aisément aux plus grands Excès. On ne peut retenir le Peuple, que par la Religion, ou par l'Appréhension de la Mort. Et, dès que ces deux Liens deviennent inutiles dans la Société, quels Crimes ne doit-on pas attendre d'y voir régner ? Un Homme, qui commettra les plus grands Forfaits, se moquera des Supplices que les Loix ont établis contre les Criminels : il prendra seulement ses Précautions pour avoir le Moïen de s'ôter la Vie dès qu'il sera arrêté. Les Viols, les Meurtres, les Assassinats, seront très fréquens. Les Rois même ne seront point en sûreté sur leur Trône. Les Peines, auxquel-

quelles ſont condamnez ceux qui ôſent attenter aux Jours des Souverains, ſont des Barrieres qui arrêtent les Méchans & les Parricides: les Tourmens les épouvantent bien plus que la Mort. Les dernieres Paroles du Jacobin Clément, Aſſaſſin de Henri III, ſont une Preuve évidente de cette Vérité. *Je loue Dieu*, diſoit ce Monſtre, pendant que les Soldats le poignardoient, *de mourir ſi doucement*; *car, je ne penſois point paſſer de cette Vie ainſi, & en être quitte à ſi bon Marché.*

IL faut convenir, mon cher Iſaac, que rien n'eſt plus dangereux dans un Etat, que des Gens qui ne peuvent être retenus par la Crainte des Supplices. Pour une Perſonne, que l'Honneur & la Probité conduiſent, il en eſt cent, que l'Appréhenſion des Chatimens forcent à ſuivre les Regles de la Juſtice. On ne peut nier, que les Hommes ne ſoient plus portez au Mal qu'au Bien. Tous les Uſages, & toutes les Coutumes, qui vont à relâcher les Liens dont on les tient reſerrez, ſont donc nuiſibles à la Société. Combien doit-on par conſéquent avoir en Horreur un Crime qui ouvre la Porte à tous les Maux? Et ne faut-il pas être inſenſé, pour accorder à ce Crime le Nom de Courage & de Grandeur d'Ame?

PORTE-TOI bien, mon cher Iſaac, & fais Uſage de ta Raiſon dans tes Adverſitez.

De Londres, ce . . .

LET-

LETTRE CENT QUARANTE-SIXIEME.

Aaron Monceca, *à* Iſaac Onis, *Caraïte, autrefois Rabbin de Conſtantinople.*

IL me paroit, mon cher Iſaac, que les Poëtes Tragiques François ſont autant au-deſſus des Poëtes Anglois, que les Philoſophes François ſont au-deſſous des Philoſophes Anglois. Je trouve une Différence auſſi grand entre Shakeſpear & Corneille, Addiſon & Racine, qu'entre Des-Cartes & Newton, ou Locke & Mallebranche. Ce n'eſt pas que les Poëtes de ce Païs manquent de Feu & d'Imagination. Au contraire, leur Génie eſt rempli de Force. Mais, lorſqu'ils ſe ſont élevez juſqu'au Ciel, ils ne ſavent point s'y ſoutenir, & tombent tout à coup dans quelque Bourbier rempli de Fange. Comme ils n'ont pas la moindre Connoiſſance des Regles, ou que du moins la plûpart d'entre eux affectent de les mépriſer, il n'eſt pas ſurprenant, qu'ils ne puiſſent diriger avec Gout les Saillies ſublimes dont ils ne ſont redevables qu'à la Nature.

QUELQUE Fécondité, quelque Eſprit, & quelque Hardieſſe, que l'on ait, il faut de la Régularité dans tous les Arts. Le moindre Architecte, qui ſuivra les Regles de Palladio,

ladio, réüſſira mieux, qu'un Maçon plein de Génie, mais téméraire & ignorant. Le petit Temple de St. Juſtine de Padoue fait plus de Plaiſir à la Vûe, que les Piramides d'Egipte, Monumens de Grandeur, qui tiennent bien plus de la Barbarie Orientale, que des Graces Greques & Romaines.

TEL eſt l'Etat du Théatre Anglois, mon cher Iſaac. Je n'ai jamais vû tant de Génie, & ſi peu de bons Ouvrages. On joue tous les jours à Londres des Farces pleines d'Horreurs, auxquelles on donne ſans façon le Nom pompeux de *Tragédies*. J'ai vû, dans une des plus belles Piéces Angloiſes, trois Sorcieres deſcendre du Haut du Théatre à califourchon ſur un Manche-à-Balai, & venir faire bouillir des Herbes dans un Chaudron. J'ai vû le Théatre repréſenter un Cimetiere, & des Foſſoïeurs jouër comme à la Boule avec des Têtes de Morts; &, ce qui eſt bien pis, j'ai vû applaudir.

DRYDEN, & ſur-tout Addiſon, ont un peu civiliſé cette Melpomene Barbare. Mais, la Politeſſe, qu'il lui ont donnée, conſerve encor un Air aſſez ſauvage. Il ſemble, qu'elle ne puiſſe prendre cet Air modeſte & majeſtueux, qu'elle avoit autrefois chés les Grecs, & qu'elle a aujourd'hui chés les François. Figure toi, mon cher Iſaac, que, dans la Traduction Angloiſe qu'on a faite de la *Zaire* de Voltaire, on voit cette jeune Princeſſe s'arracher les Cheveux, & ſe rouler ſur le Plancher comme une Convulſionnaire. Il faut avouër, qu'un Auteur doit avoir bien peu d'Obligation

à

à un Traducteur qui lui prête de pareilles Extravagances. Cependant, le Poëte Anglois a été forcé, pour s'accommoder au Gout de sa Nation, & pour faire réüssir la Piéce Françoise, de la rendre ridicule On doit absolument, lorsqu'on veut emporter à Londres les Suffrages du Public, présenter des Beautez monstrueuses aux Spectateurs, le Vraisemblable ne suffisant pas pour les émouvoir.

CE n'est pas que le Naturel ne leur plaise. Il y a, dans des Piéces de Shakespear, des Endroits parfaits, & qui n'ont rien d'outré. Mais, lorsque ce Naturel dure trop longtems, leur Gout languit, & veut être réveillé par du Merveilleux & de l'Extraordinaire.

DEPUIS quelques Années, il y a des Poëtes, qui ont composé des Piéces assez régulieres; mais, elles ne plaisent point : on les trouve froides, & ennuïeuses. Il est vrai, qu'on n'a pas Tort. Elles le sont effectivement : & l'on croiroit presque, lorsqu'on voit ces Tragédies modernes, qu'il faut que les Poëtes Anglois soient les Maitres d'outrer un Sujet, & de sacrifier la Vrai-semblance, pour pouvoir donner l'Essor à leur Génie; en sorte qu'ils ne peuvent produire un beau Morceau, s'il n'est balancé par un mauvais. *Il semble*, dit un Auteur moderne §, *que les Anglois n'aient été faits jusques ici, que pour produire des Beautez irrégulieres. Les Monstres brillans de Shakespear plaisent mille fois plus, que*

§ Voltaire, Lettres Philosophiques, *Lettre XVIII, pag.* 162.

que la Sageſſe moderne. Le Génie Poëtique des Anglois reſſemble à préſent à un Arbre touffu, planté par la Nature, jettant au hazard mille Rameaux, & croiſſant inégalement avec Force. Il meurt, ſi vous voulez forcer ſa Nature, & le tailler en Arbre du Jardin de Marli.

QUELQUE éloignés que ſoient les Poëtes Anglois de la Perfection & du Mérite des Tragiques François, il n'eſt pourtant point impoſſible, qu'ils n'aillent un jour auſſi loin qu'eux, & que peut-être ils ne les ſurpaſſent. Un Tems viendra, & ce Tems eſt bien prêt à commencer, où les Anglois ſe corrigeront de tant de Défauts. Leur Génie leur reſtera. Ils l'accoutumeront peu-à-peu à ſe ſoumettre aux Regles : ils ſe perfectionneront dans un Art dont ils n'ont point encore une entiere Connoiſſance; & ils réüniront alors la Sageſſe, la Majeſté, la Pureté, & la Décence du Théatre François, au Sublime, au Grand, & au Pathétique des Tragédies Angloiſes, dont ils excluront entiérement le Comique, le Bas, le Ridicule, & le Monſtrueux. Les Poëtes de ce Païs ont déjà un grand Avantage ſur ceux des autres, en ce qu'ils mettent beaucoup d'Action ſur leur Théatre. Bien des Piéces Françoiſes, eſtimées même, ne ſont proprement que des Converſations en cinq Actes. La Lecture en eſt ſouvent plus agréable que la Repréſentation, qui languit, faute d'une aſſez grande Variété d'Incidens.

LES Théatres de Paris & de Londres me paroiſſent aſſez bien repréſenter les Caracteres des deux Nations. On parle à Paris, & l'on agit

agit à Londres. Il n'eſt pas étonnant, que les François parlent mieux que les Anglois, puiſqu'il eſt naturel que chacun réüſſiſſe dans ſon Métier. C'eſt par cette Raiſon, que les Intrigues amoureuſes de Piéces Françoiſes ſont beaucoup mieux traitées, & beaucoup plus intéreſſantes, que celles des Piéces Angloiſes. Le Caractere détermine encore ſur ce Sujet le Mérite des deux Théatres. Les François ont le Cœur tendre. L'Amour eſt leur Paſſion dominante : ils en font leur principale Occupation ; & la Galanterie eſt l'Ame de la Cour. Le Langage du Cœur eſt celui des Femmes aimables : &, quoique leurs Actions démentent ſouvent leur Diſcours, elles parlent comme des Héroïnes de Roman. Il eſt fort ordinaire à Paris de voir une Femme, Platonicienne dans ſes Raiſonnemens, répéter ſans ceſſe, que les Sens ne doivent nullement correſpondre à l'Amour lorſqu'il s'empare du Cœur d'une Perſonne bien-née, & donner cependant des Rendez-vous toutes les Nuits à ſon Amant.

En France, les Hommes parlent & agiſſent de la même Façon que le Beau-Sexe. Ils déclament contre l'Infidélité. Ils affectent même quelque-fois du Mépris pour l'Infidelle. Il eſt certains Momens, où l'on prendroit un Petit-Maitre François pour le véritable Original des Héros de la Caprenede. Mais, ſi on le ſuit pas-à-pas, & qu'on éxamine attentivement ſa Conduite pendant vint-quatre Heures, on trouvera, qu'il détruit vingt fois, pendant ce court Eſpace, la Morale trompeuſe qu'il avoit débitée.

IL eſt donc naturel, mon cher Iſaac, que dans un Païs où le Langage, les Fineſſes, les Ruſes, les Feintes, & les Fourberies de l'Amour ſont ſi bien connues, on excelle à les exprimer. Un Peintre, qui travaille d'après excellens Modelles, & qui a toujours la Nature ſous les Yeux, donne bien plus de Force & de Grace à ſes Figures, que celui qui ne travaille que de Génie, & qui n'a d'autre Aide & d'autre Reſſource, que ſon Imagination. Racine ſentoit cet Amour, qu'il a ſi bien exprimé dans ſes Vers. Il diſoit en Proſe à la Chanmelé * ce qu'il faiſoit réciter en Vers à ſes Héroïnes. Il dut à ſon Tempéremment, & au Gout de ſa Nation, une Partie des Choſes que nous admirons dans ſes Ouvrages. S'il avoit été Anglois, il eut ſans doute été privé de cet Avantage: il auroit fallu, pour plaire, qu'il eut cherché à émouvoir les Spectateurs par d'autres Paſſions que par la Tendreſſe, ou bien il eut couru le Riſque de ne point réüſſir; & il ſeroit tombé dans le même Défaut qu'Addiſon. Le *Caton d'Utique* de cet Auteur ſeroit une Piéce parfaite, ſi l'on en ôtoit une Intrigue froide d'Amour, qui la fait languir, & qui diminue l'Attention qu'on donne aux Scenes magnifiques dont elle eſt remplie. Si Corneille eut été Anglois, il auroit beaucoup moins perdu que Racine: il avoit des Talens & des Qualitez propres au Théatre de cette Nation. Le dernier Acte de ſa *Rhodogune* eſt un Chef-d'Oeuvre, qui doit être admiré dans

* Fameuſe Comédienne, dont Racine étoit amoureux.

tous les Païs, mais qui ſemble être fait pour Londres.

LES Poëtes Anglois ont des Morceaux auſſi beaux, & auſſi frapans, que les meilleurs de Corneille; mais, ils ont moins d'Egalité que lui. En effet, ſi cet Auteur tombe par fois, leur Chûte eſt beaucoup plus fréquente & plus lourde; & ſi le Poëte François donne quelquefois dans le Foible & dans le Rampant, les Anglois donnent ſouvent dans l'Extravagant & dans le Ridicule. On eſt ſurpris à Paris de voir qu'un auſſi grand Génie que Corneille ait pu ſe ſervir dans ſes plus belles Piéces de certaines Expreſſions baſſes; & l'on ſe récrie ſur quelques-unes de ſes Penſées indignes de la Majeſté de la Tragédie. Combien de fois n'a-t-on pas critiqué & tourné en ridicule ces Vers de ſon *Nicomede*?

Madame, encore un coup, cet Homme eſt-il à vous;
Et, pour vous divertir, eſt-il ſi néceſſaire,
Que vous ne lui puiſſiés ordonner de ſe taire?

Que diroient donc les Pariſiens, ſi aiſés à ſe révolter contre les Défauts du Stile, s'ils voïoient repréſenter le *Jules Céſar* de Shakeſpear, dans une des Scenes duquel les Cordonniers & les Savetiers de Rome s'entretiennent gravement avec Brutus & Caſſius?

LES mêmes Raiſons, qui font pardonner à Paris les Fautes du grand Corneille, ſervent à Londres d'Excuſe à celles de Shakeſpear, & de quelques autres Poëtes Tragiques. En fa-

veur

veur des Beautez raviſſantes & ſublimes qui ſe trouvent répandues dans pluſieurs Piéces, on ne dit rien ſur leurs Défauts. Il eſt vrai, que les Auteurs Anglois ſemblent avoir beſoin de plus d'Indulgence que les François : mais, comme le Gout de leur Nation n'eſt point entiérement formé, on leur accorde bien des Choſes, qu'ils n'obtiendroient point ailleurs.

L'AMOUR s'eſt emparé du Théatre de Londres, ainſi que de celui de Paris ; & il eſt peu de Piéces modernes, dans leſquelles il n'ait beaucoup de Part. Mais, comme je te l'ai déjà dit, mon cher Iſaac, les Poëtes Anglois ne réüſſiſſent point à dépeindre les Mouvemens de cette Paſſion, auſſi parfaitement que ceux de la Grandeur d'Ame, de la Valeur, de la Fermeté, & de l'Amour de la Patrie. Le Caractere du *Caton* d'Addiſon eſt peut-être le plus beau qu'on ait jamais mis ſur le Théatre. Celui de Pompée dans *Cinna*, celui de Burrhus dans *Britannicus*, & même celui de Joas dans *Athalie*, ne ſont point auſſi brillans. Toutes ces Piéces ſont cependant plus parfaites que celle du Poëte Anglois ; parce qu'il a eu la Foibleſſe, pour plaire aux Femmes, qui décident à Londres de même qu'à Paris du Mérite des Tragédies, de parler quelquefois Tendreſſe, quoiqu'il ignorât le Langage de l'Amour. Par-là, il a affoibli le plus beau Morceau qu'il y eut peut-être ſur aucun Théatre.

LORSQUE l'Art des Sophocles & des Euripides ſera perfectionné en Angleterre, il ſera beaucoup plus difficile aux Poëtes Anglois,

qu'il ne l'eſt aux François, de produire quelque-choſe de bon, & de contenter le Gout de leur Nation Il faudra qu'ils aïent la Complaiſance de traiter des Sujets, & de parler ſur des Matieres, où leur Eſprit ne brillent point autant que ſur bien d'autres Choſes. Quand ils auront ému le Spectateur par des Mouvemens impétueux, qu'ils l'auront épouvanté par la Terreur, qu'ils l'auront ravi par le Sublime, ils tâcheront de l'attendrir par les Plaintes d'un Amour malheureux, puiſque les Femmes & les jeunes Gens l'éxigent ainſi. Ils auront plus de Peine à exciter cette derniere Paſſion, que toutes les autres; & leur Génie ne les ſervira qu'avec peine.

IL ſemble qu'il faille, que la Philoſophie, & les Raiſonnemens Politiques, aïent autant de Droit en Angleterre ſur le Théatre, que dans toutes les autres Occupations. Les Poëtes ſont encor plus Citoïens des Païs où ils vivent, qu'ils ne le ſont du Parnaſſe: & ils conſervent toujours l'Eſprit de leur Patrie.

PORTE-TOI bien, mon cher Iſaac; & vi content & heureux.

De Londres, ce . . .

LET-

LETTRE CENT QUARANTE-SEPTIEME.

Aaron Monceca, *à* Iſaac Onis, *Caraïte, autrefois Rabbin de Conſtantinople.*

ON ne voit point dans ce Païs, mon cher Iſaac, quelques Perſonnes diſparoitre de tems en tems, & être enlevées de chés elles en vertu d'un Ordre du Miniſtre, pour être renfermées dans des Priſons, où elles gémiſſent pendant le Reſte de leur Vie ſous le Poids du Deſpotiſme. Un Bourgeois de cette Ville ne craint point d'être condamné ſans être ouï : l'on ne retient qui que ce ſoit dans la Tour de Londres, qu'on ne lui faſſe ſon Procès. Le Mot de *Lettre-de-Cachet* eſt inconnu en Angleterre. Heureux Païs, où l'on ne craint d'être puni, que lorſqu'on eſt coupable!

UN Particulier, dans ce Roïaume, n'eſt pas dans l'Appréhenſion mortelle d'être calomnié par quelque Impoſteur, & enlevé de chés lui, ſans pouvoir ſouvent ſe juſtifier, qu'après avoir eſſuïé une dure & longe Captivité. Il n'a rien à craindre, ni de la Haine des Prêtres, ni de celles des Grands. Dès-qu'il eſt Honnête-Homme, & qu'il ne bleſſe point la Société, il eſt ſous la Protection des Loix: &, s'il ne les viole pas, il n'a rien à

redouter. Un Anglois n'eſt point obligé de faire tous les Soirs la Récapitulation des Diſcours qu'il a tenus dans la Journée, & d'éxaminer s'il n'en eſt aucun qui puiſſe le faire enfermer pendant deux ou trois Ans. Il agit & parle librement: il peut, dans tout ce qui ne nuit point au Bien public, s'expliquer comme il le juge à propos. Si le Miniſtere fait une fauſſe Démarche, il la condamne hautement. Puiſqu'il eſt Citoïen, les Loix ont crû qu'il étoit juſte, qu'il ôsât dire ſon Sentiment, & le communiquer à ſes Amis, ſans craindre d'être la Victime d'un Homme aſſez puiſſant pour faire reſpecter ſes Erreurs & ſes fauſſes Démarches.

ON loue dans ce Païs, mon cher Iſaac, les Grands dont les Vertus méritent des Eloges. Par la même Raiſon, on blâme ceux qui ne ſont dignes d'aucune Eſtime, ou chés leſquels les mauvaiſes Qualitez l'emportent de beaucoup ſur les bonnes. Si le Cardinal de Fleuri étoit Miniſtre en Angleterre, tous les Habitans de Londres lui rendroient Juſtice: ils loueroient généralement ſa Sageſſe, ſa Prudence, ſa Bonne-Foi, ſon Deſintéreſſement, ſon Amour pour la Paix & pour la Gloire de ſon Maitre. Mais ſi, à la place de cet illuſtre Miniſtre, ils euſſent eu le Cardinal du Bois, ils auroient hautement condamné ſes Défauts, qui ne leur en euſſent pas moins paru hideux, quoique couverts de la Pourpre Romaine. Au travers des Grandeurs, dont il étoit environné, ils euſſent découvert les Vices d'un Cuiſtre de College, élevé à un Rang, dont il étoit encore

core plus indigne par les Qualitez du Cœur, que par celles de la Naiſſance. Avec quelque Liberté qu'ils ſe fuſſent expliqués ſur les mauvaiſes Qualitez d'un pareil Miniſtre, non ſeulement ils n'auroient pas craint d'être punis de Mort, mais même d'être chatiés du plus léger Exil. Cependant, à Paris, il eut mieux valu, pour la Tranquilité d'un Particulier, qu'il eut violé les Loix les plus ſacrées, que d'avoir parlé librement touchant les Vices crians d'un Homme que la Nation entiere condamne hautement aujourd'hui. Les Grands & les Petits conviennent unanimement de ſes mauvaiſes Qualitez. Ils ne peuvent comprendre comment il a pû parvenir à la Tête des Affaires. S'il revenoit à la Vie, & qu'il occupât encore la même Place, preſque tous ceux, qui déclament ſi légitimement contre lui, iroient en tremblant lui offrir de l'Encens: la Crainte d'une Lettre-de-Cachet, au moindre Diſcours trop hardi, les retiendroit dans un Eſclavage honteux, & pernicieux au Public, qui ne peut apprendre au Souverain les Défauts de ſes Miniſtres, qu'en les découvrant hardiment, & qu'en portant au Pied du Thrône des Plaintes juſtes & néceſſaires contre la mauvaiſe Conduite de ceux qui ſont chargés des Affaires.

LES Princes ſont auſſi intéreſſés que leurs Peuples à ne point accorder un Pouvoir trop étendu à leurs Miniſtres, & à ſe faire inſtruire de leur Maniere d'agir. Ils ſont quelquefois les Victimes malheureuſes des Sottiſes que font ceux en qui ils ſe confient. Quel Bon-

heur n'eut-ce point été pour Henri III, si quelque Courtisan sincere lui eut fait connoître dans quel Précipice l'entrainoit l'aveugle Confiance, l'Amitié déplacée, & l'Attachement peu digne, qu'il avoit pour ses Mignons? Mais, tel est le Sort des Princes; ils ont plus besoin de Conseil que les autres Hommes; & personne n'ôse leur en donner. Une triste Expérience n'a que trop fait connoître, que le Sort de ceux, qui veulent découvrir la Vérité aux Souverains, est presque toujours triste & funeste. Si le Prince reçoit favorablement l'Avis d'un Sujet fidelle, il arrive souvent, que le Ministre trouve le Moïen de se justifier, & que sa Justification est suivie de la Perte de celui qui l'a accusé. Quelquefois même, le Ministre n'a pas besoin de s'excuser: la Confiance, que le Souverain a en lui, est un Rempart inébranlable; & quiconque veut l'attaquer est assuré de périr. Les Héros, & les grands Princes, sont sujets comme les autres à se laisser prévenir: L'on a vû quelquefois d'illustres Monarques penser que leur Gloire étoit intéressée à soutenir le Choix qu'ils avoient fait de certaines Personnes, quoiqu'ils connussent qu'elles étoient peu capables des Emplois qu'ils leur avoient confiés: témoins Chamillard & tant d'autres.

PUISQU'IL est si difficile, qu'un simple Courtisan ôse découvrir au Souverain les Secrets importans, qui peuvent regarder la Conduite de ses Ministres, la Politique voudroit, que la Vérité pût parvenir au Pied du Thrône par la Voix du Peuple. Mais; comment pourra-

ra-t-elle s'y faire entendre, si chaque Particulier garde le Silence, & si la même Crainte ferme toutes les Bouches? On ne peut faire cesser cette Terreur contraire au Bien du Peuple & du Prince, qu'en accordant aux Citoïens la Liberté de louër les Vertus, & de condamner les Vices, & en supprimant l'Usage abusif des Lettres-de-Cachet; Lettres, par le Moïen desquelles un Ministre est le Maitre de punir despotiquement tous ceux qui ont le Malheur de lui déplaire, quelque vertueux qu'ils puissent être d'ailleurs.

LES Anglois ont Raison, mon cher Isaac. Il n'est de véritable Justice, que celle qui ne punit les Hommes, qu'après les avoir jugés solemnellement, & selon les Regles établies par les Loix de l'Etat. Dès qu'on s'écarte d'une Coutume aussi sensée, il est impossible que l'Innocent ne soit très souvent la Victime de la Calomnie & de la Puissance des Grands. En voici un Exemple aussi convaincant qu'extraordinaire.

En 1723, le Pere Fouquet, Jésuite, revint en France, de la Chine, où il avoit passé vint-cinq Ans, & où des Disputes de Religion l'avoient brouillé avec ses Confreres. Il avoit enseigné à divers Chinois des Dogmes différens de ceux de sa Société, & rapportoit en Europe des Mémoires contre elle à cet Egard. Deux Lettrez de la Chine avoient fait le Voïage avec lui. L'un étoit mort sur le Vaisseau: & l'autre, arrivé à Paris, devoit être mené à Rome, comme Témoin de la Conduite des bons Peres à la Chine. Le Pere

Fouquet, & ſon Lettré, logeoient à la Maiſon Profeſſe, Rue St. Antoine; quelque ſecretes qu'ils tinſſent leurs Vûes, les Jéſuites en pénétrérent quelque-choſe, & réſolurent de s'y oppoſer & de s'en venger. De ſon côté, le Pere Fouquet découvrit leur Deſſein, &, ſans perdre un ſeul Moment, il partit la Nuit en Poſte pour Rome, avec ſon Lettré. On fit courrir après eux; mais, on n'attrapa que celui-ci. Cet infortuné Voïageur ne ſachant pas un Mot de François, les bons Peres allérent trouver le Cardinal du Bois, qui pour lors avoit beſoin d'eux, & ils lui dirent, qu'ils avoient parmi eux un jeune Homme, qui étoit devenu Fou, & qu'il falloit enfermer. Le Cardinal, qui, par Intérêt, eut dû le protéger, donna ſur le champ, ſur cette ſimple Accuſation de Folie, une Lettre-de-Cachet, la Choſe du Monde dont il étoit le plus libéral. Le Lieutenant de Police, chargé de venir prendre ce Fou, trouva un Homme, qui faiſoit des Révérences à la Chinoiſe, ne parloit que comme en chantant, & avoit l'Air extrémement étonné. Il le plaignit beaucoup d'être tombé en Démence, le fit prendre, & l'envoïa à Charenton, où il fut d'abord fouëtté réguliérement deux fois par jour, ainſi que l'a depuis été l'Abbé des Fontaines à Biſſêtre §. Ce pauvre Lettré ne comprenoit rien à cette Maniere de recevoir les Etrangers : il n'y avoit que deux Jours qu'il étoit à Paris ; & il trouvoit les Mœurs des

§ *Voiez ſur cette Anecdote la I Partie des* Mémoires Secrets de la République des Lettres.

des François assez étranges. Il vécut ainsi trois Ans au Pain & à l'Eau, entre des Peres Fouëtteurs, & des pauvres Fous, qui lui paroissoient danser à Coups de Fouët ; & il crut, que toute la Nation Françoise n'étoit composée que de ces deux Especes, dont l'une faisoit toûjours ainsi cruellement danser l'autre. Enfin, au bout de trois Ans, le Ministere changea, & l'on nomma un nouveau Lieutenant de Police. Ce Magistrat commença son Administration par aller visiter les Prisons, & entr'autres celle des Fous de Charenton. Après les avoir éxaminez, il demanda s'il ne restoit plus personne à voir? On lui répondit, qu'il y avoit encore un pauvre Malheureux ; mais, qu'il parloit une Langue que Personne n'entendoit. Un Jésuite, qui accompagnoit ce Magistrat, dit que c'étoit la Folie de cet Homme de ne jamais répondre en François, qu'on n'en tireroit rien, & qu'il conseilloit qu'on ne se donnât pas la Peine de le faire venir. Le Magistrat n'eût point d'égard à ce Conseil, & le Malheureux fut amené. D'abord, il se jetta aux Genoux du Lieutenant de Police, qui lui fit parler Espagnol, Italien, Latin, Grec, Anglois, &c. Il disoit toûjours *Kanton*, *Kanton*. Le Jésuite assura, qu'il étoit possédé : mais, le Magistrat, qui avoit entendu dire autrefois, qu'il y a une Province de la Chine appellée *Kanton*, s'imagina, que cet Homme pouvoit bien en être. Pour s'en éclaircir, il fit venir des Missions Etrangeres un Interprête qui parloit le Chinois ; & tout fut reconnu. Le Magistrat

trat ne sçut que faire, ni le Jésuite que dire. Mais, Mr. le Duc de Bourbon, qui étoit alors Prémier Ministre, aïant sû la Chose, fit donner de l'Argent & des Habits à l'infortuné Chinois, & le renvoïa dans son Païs, d'où l'on ne croit pas que beaucoup de Lettrez s'avisent jamais de faire le Voïage de Rome avec des Jésuites.

VOILA', mon cher Isaac, jusqu'où peut aller l'Abus des Lettres-de-Cachet. Combien n'y a-t-il pas d'autres Malheureux, qui ont été les tristes Victimes d'un Usage aussi contraire à l'Equité & à la Justice? Un Pontife est-il embarrassé d'un Prêtre, ou d'un Théologien? Il le dénonce à la Cour comme un Janséniste outré. Aussi-tôt, une Lettre-de-Cachet est expédiée. Et loin que celui qu'on éxile ait le Moïen de pouvoir se justifier, on lui interdit ordinairement tout Commerce avec le Reste des Humains; ou bien on le relegue parmi ses plus mortels Ennemis, qui tâchent, par des faux Rapports, & par des Histoires inventées, d'augmenter les Crimes imaginaires qu'on attribue à un Innocent. Combien de Gens n'y a-t-il pas eu depuis cent Ans arrêtez & détenus des Années entieres, sur des Soupçons mal fondez, & sur des Récits calomnieux? Quel funeste Abus n'a t'on pas fait des Lettres-de-Cachet? Il étoit parvenu à un tel Excès, que de simples Particuliers en contre-faisoient; l'on a vû pendre un Criminel aïant sur la Poitrine un Ecriteau sur lequel on lisoit en gros Caracteres, *Fabricateur de fausses Lettres de-Cachet.*

C'EST

C'EST envain, mon cher Isaac, que, pour justifier la Coutume de punir un Homme sans lui faire son Procès, on voudroit alléguer les Droits absolus des Souverains, & la Nécessité de s'assûrer de certaines Personnes qu'on ne veut point remettre entre les Mains des Juges ordinaires. Ces deux Objections sont également fausses. Les Princes doivent, pour leurs propres Intérêts, accoûtumer les Peuples à suivre éxactement les Regles & les Formalitez prescrites par les Loix. D'ailleurs, s'ils sont les Maitres de leurs Sujets, ils en sont les Peres, ou du moins devroient-ils l'être: & l'Equité ne souffre point, qu'ils autorisent une Coûtume, qui rend le plus foible la Victime du plus fort, & qui accorde à un seul Homme le Droit de violenter impunément tous les autres.

SI tous les Ministres en France étoient semblables à celui qui gouverne aujourd'hui, le Prince pourroit sans crainte leur accorder tous les Droits qu'il a lui-même sur ses Sujets. Il seroit assûré, qu'il n'en useroit, que pour les rendre heureux: &, loin que les Peuples craignissent qu'on ne s'écartât des Regles & des Formalitez ordinaires de la Justice, ils s'appercevroient, que les Lettres-de-Cachet ne servent qu'à adoucir les Châtimens, & qu'à arracher à la Rigueur de la Justice ordinaire des Coupables qu'on puniroit plus sévérement. Mais, pour un Cardinal de Fleuri, on trouve trente Cardinaux du Bois. Est-il donc juste, que des Peuples soient exposez au Caprice d'un Homme qui abuse

abuſe inpunément du Pouvoir que lui donne ſon Souverain ; & que les Biens & la Liberté des Particuliers dépendent du Crédit que ſes Ennemis ont après d'un Miniſtre?

LE principal Soin des Rois doit être celui de faire rendre à leurs Sujets une Juſtice éxacte, par laquelle le Petit n'ait rien à redouter du Pouvoir du Grand. Il faut donc néceſſairement, qu'un Homme ait le Droit de pouvoir ſe défendre avant d'être condamné; & que des Juges impartiaux décident s'il eſt coupable, ou non. Pren garde, mon cher Iſaac, que le Miniſtre eſt ordinairement la Partie adverſe des Gens à qui l'on donne des Lettres-de-Cachet. L'Equité ne demande-t-elle pas, qu'il y ait un Juge entre ce Miniſtre & ce Particulier? Que diroit-on d'un Parlement, qui ſouffriroit, que, ſur les ſimples Concluſions du Procureur-Général, Partie ordinaire des Criminels, on les éxécutât à Mort? Ne le blameroit-on pas d'une Condeſcendence outrée pour les Lumieres d'un ſeul Magiſtrat? Il en eſt d'un Miniſtre, ainſi que d'un Préteur chargé de la Police. Il doit faire punir ceux qui violent les Loix; mais, il doit les faire punir de la Maniere que l'ordonnent ces mêmes Loix.

LES funeſtes Effets, qu'ont produits les mauvais Miniſtres; les Guerres, & les Meurtres, qu'ils ont cauſez; les Proſcriptions, qu'ils ont faites; ſont des Motifs aſſez puiſſans, pour engager les Souverains à ne leur accorder qu'un Pouvoir reſtreint & limité par les Regles de la Juſtice. On peut dire, mon cher

cher Isaac, qu'il est difficile de décider lesquels, des Princes, ou des Particuliers, sont les plus intéressés à maintenir en bon Etat les Coutumes & les Usages établis par la Justice ordinaire. Si les Peuples doivent craindre le Pouvoir despotique d'un Ministre, les Rois doivent réfléchir sans cesse aux Suites pernicieuses qui peuvent en arriver. S'ils savoient combien ils sont redevables à ceux, qui quelques-fois condamnent la Conduite des Gens qui sont à la Tête des Affaires, loin de souffrir qu'ils fussent opprimez, ils songeroient à profiter de leur Discours.

AU-RESTE, je sai, mon cher Isaac, que quelque parfait que soit un Ministre, il y a toujours des Gens nez brouillons & malins, qui n'approuvent pas même les Actions les plus sages & les plus utiles. Ce n'est point à des Sujets aussi mauvais & aussi nuisibles dans un Etat, que je veux qu'un Prince prête l'Oreille. Quand je souhaite qu'il écoute les Plaintes des Particuliers, j'entens qu'ils soient connus pour Gens de Probité, & pour bons Citoïens. Il y auroit un Ridicule extrême à éxiger, qu'un Souverain fît Attention aux Murmures mal-fondez de quelques Séditieux. Cet Excès seroit aussi condamnable que celui que je viens de blâmer. Le plus grand Homme ne peut jamais vaincre l'Envie.

LE Cardinal de Fleuri sera peut-être un jour plus respecté de la Postérité, que le Cardinal de Richelieu. Du moins puis-je assûrer, que les véritables Philosophes le préféreront à tous les Ministres François. Il se

trouve

trouve pourtant des Gens assez aveuglez, ou du moins assez fourbes, pour ne vouloir pas reconnoître ses Vertus.

LE Chevalier Robert Walpole, Ministre de ce Païs-ci, est un Génie, vaste, pénétrant, sublime, & n'aimant pas moins le Bonheur de sa Nation, que la Gloire de son Prince. Il soutient avec une Force & une Prudence infinie le Poids des Affaires. Il a porté le Commerce & le Crédit de sa Nation au Dégré le plus éminent. Cependant, quantité de Gens se déchainent violemment contre lui. Il a encore plus d'Adversaires, que le Ministre François. Malgré leurs Cris impuissans, non seulement les Anglois raisonnables, mais même l'Europe entiere, rend Justice à sa Capacité & à son Merite. Peut-être seroit-il moins blamé par ses Ennemis, s'il avoit moins de grandes Qualitez. Dans le moment que je t'écris ceci, mon cher Isaac, je pense, que, si ma Lettre venoit à être perdue, & tomboit entre les Mains de quelque Anglois Ennemi de ce Ministre, il ne manqueroit pas d'assûrer, que mes Louanges sont occasionnées par quelque Raison qu'il chercheroit à déterrer. Il ne pourroit jamais se resoudre à avouër, que moi, Juif, Etranger en Angleterre, & inconnu à la Cour, je louäisse un Homme, uniquement parce qu'il est louäble.

PORTE-TOI bien, mon cher Isaac: vi content & heureux; & que le Dieu de nos Peres te comble de Prospéritez.

De Londres, ce . . .

LET-

LETTRE CENT QUARANTE-HUITIEME.

Jacob Brito, *à* Aaron Monceca.

LE mauvais Tems, mon cher Monceca, & les Vents contraires, m'ont empéché de m'embarquer. J'attens avec impatience le Moment où je pourrai quitter ce Païs. Malgré mon Déguiſement, & malgré les Précautions que je prens, je ſuis toujours dans des Craintes mortelles. Je redoute l'Avarice des Moines, & je frémis, lorſque je penſe au Pouvoir qu'ils ont dans ce Païs. Cependant, quelque grand qu'il ſoit, il l'eſt bien moins qu'il ne l'a jamais été. Juge par-là juſqu'à quel Point il doit avoir été porté, & avec quelle Inſolence & quelle Tirannie ils doivent en avoir abuſé.

IL eſt arrivé, depuis deux ou trois Jours, dans cette Ville, une Avanture qui a extrémement mortifié tous les Prêtres. Le Geolier & les Archers, deſtinez à la Garde des Priſons de l'Officialité, commettoient toutes Sortes de Crimes. Ils voloient, battoient, maltraitoient, les Priſonniers: ils accordoient à quelques-uns toute la Liberté qu'ils ſouhaittoient; moïennant une certaine Somme, les plus criminels étoient les plus tranquilles. Le Cor-

regidor ou Préteur de la Ville, instruit de ces Desordres a fait arrêter le Geolier & quelques Archers, qu'on a conduits dans les Prisons publiques. Le Patriarche, croïant que sa Gloire étoit interessée à soutenir des Coquins qui lui étoient attachés, a été extrémement irrité en apprenant cette Nouvelle. Après avoir excommunié le Corregidor, il l'a déclaré atteint & convaincu d'un Crime enorme. Ce Magistrat, sensible à un pareil Affront, a d'abord eu Recours au Roi, lui a fait ses Plaintes de la Maniere indigne dont il étoit traitté, & a obtenu la Justice qu'il demandoit. Le Roi a senti, que l'Offense faite au Corregidor rejailliſſoit sur le Thrône, dont la Majesté étoit bleſſée par l'Audace du Patriarche. Il l'a donc obligé à révoquer son Excommunication, & à écrire une Lettre de Politesse au Corregidor, dans laquelle il s'excusoit de l'avoir voulu mal-à-propos & témérairement séparer de la Communion des Fidelles.

CETTE Action juste & louable du Roi, qui, dans les autres Païs, n'est regardée que comme une Chose des plus simples, puisque c'est au Souverain à rendre à ses Sujets la Justice qu'ils méritent, est considérée à Lisbonne comme Entrepriſe hardie, & digne du Courage le plus héroïque. Les François ne font point autant de Cas de la Piramide que Louïs XIV fit autrefois élever au millieu de Rome, qu'en font les Portugais sensez de cette Réparation aussi glorieuse au Roi, qu'équitable envers les Magistrats, & mortifiante pour les Ecclésiastiques. Cela te paroitra moins extraordi-

dinaire, si tu considéres la Différence du Caractere des Nations Portugaise & Françoise : tu t'appercevras alors aisément, qu'il n'est pas plus difficile à un Monarque François de réduire à son Devoir le Pontife Romain, qu'à un Roi de Portugal de domter l'Orgueil d'un Patriarche regardé comme une Divinité par les trois Quarts & demi de ses Sujets.

LORSQU'UN Souverain veut agir à Paris contre la Cour de Rome, tout semble favoriser son Envie. Le Parlement voit avec plaisir sa mortelle Ennemie mortifiée. Plusieurs Ecclésiastiques benissent la Main, qui protege & soutient les Privileges de l'Eglise Gallicane. Les Peuples la remercient de la Conservation de leur Liberté. Et les Grands, esclaves du Thrône, prêts à se faire Turcs si le Monarque prenoit le Turban, se couchent le soir Molinistes, & se levent le matin Jansénistes, selon que leurs Intérêts le demandent. Le Soin de leur Fortune regle leur Croïance. S'il ne falloit, pour devenir Favori du Roi, que se faire circoncire, que de Prépuces de moins n'y auroit-il pas à la Cour?

EN Portugal, les Hommes en général pensent d'une Façon bien différente. Les Prêtres, les Moines, & les Inquisiteurs, ont un Intérêt particulier de soûtenir leur Chef, à l'Autorité duquel on ne peut donner Atteinte, sans ébranler celle de tous le Corps. Une Foule nombreuse de Dévots laïques, loin de s'opposer aux Invasions des Ecclésiastiques, baisent respectueusement les Liens dont ils

ſont garrotez. Le Peuple, eſclave de la Superſtition la plus groſſiere, ne diſtingue pas les Intérêts des Prêtres de ceux de la Religion. Aveugle dans ſes Jugemens & dans ſa Conduite, à quels Excès ne peut-il pas ſe porter, s'il eſt ému par ceux qui cauſent ſon Fanatiſme ? Il ne reſte donc au Roi, pour appuïer ſes Deſſeins, lorſqu'ils tendent à abbaiſſer les Prêtres, que quelques Gens, qui, malgré le Préjugés de leurs Compatriotes, font Uſage de leur Raiſon. On peut mettre parmi eux preſque tous les Grands ; l'Education & l'Uſage du Monde les mettant plus en Etat que les autres de connoitre la Fourberie des Moines l'Avarice des Eccléſiaſtiques, & de diſtinguer les Intérêts de la Religion d'avec ceux de l'Egliſe. Cependant, quelque conſidérable que ſoit ce Secours, il n'approche pas des Facilitez que le Souverain trouve en France. Il faut donc autant de Force d'Eſprit & de Grandeur d'Ame, pour éxécuter des Choſes médiocres à Lisbonne, que pour en faire de grandes & d'immortelles à Paris.

LE Roi, qui regne aujourd'hui en Portugal, a eu pluſieurs Démélez avec la Cour de Rome. Il a fait ce qu'aucun de ſes Prédéceſſeurs n'auroit ôſé tenter. Et, par ſa Fermeté, il a obtenu ce que toutes les Négociations n'euſſent jamais terminé. Heureuſement pour ſa Gloire, & pour celle de ſon Roïaume, il ne s'eſt point livré aux Prêtres : il a écouté les Conſeils des Perſonnes zélées pour le Bien de la Patrie ; &, qui plus eſt, il en a profité.

LES

LES Malheurs, que s'attira Dom Sébastien, pour avoir imprudemment & aveuglément suivi les Conseils de quelques Moines, doivent servir d'Exemple à tous les Rois de Portugal. Ce Prince infortuné se perdit par sa Faute, en se laissant persuader par certains Jésuites, qui étoient toujours auprès de lui, de hazarder une Bataille contre les Maures, dont l'Armée étoit trois fois plus nombreuse que la sienne. Ces Religieux le flattoient d'un Secours extraordinaire de la Part du Ciel. Le Secours manqua; & cet imprudent & malheureux Prince païa de la Vie sa Crédulité & sa Foiblesse: juste, mais severe, Chatiment de sa Facilité à se laisser conduire par des Moines dans des Choses aussi éloignées de leur Etat & de leur Profession, que le sont toutes celles qui concernent l'Art Militaire.

LE Sort de Dom Sebastien fut d'autant plus triste, que bien des Gens ont crû, que les Jésuites ne lui avoient conseillé de donner Bataille, que pour le faire périr. Quoique ce Fait ne soit pas certain, plusieurs Auteurs n'ont pourtant pas laissé de l'adopter comme véritable. *Aucuns assurent*, dit Brantome *, *que lesdits Jésuites le faisoient & disoient en bonne Intention, comme il se peut croire: autres, qu'ils avoient été apostez & gagnés du Roi d'Espagne, pour faire ainsi perdre ce jeune & courageux Roi & tout plein de Feu, afin qu'après il pût plus aisément empiéter ce qu'il a empiété depuis.*

SI tu me demandes, mon cher Monceca,

* Dames Galantes, *Tom. II, pag* 88.

ce que je penſe ſur ces différentes Opinions, je t'avoûrai de bonne-foi, que je ne ſçai laquelle reſte la plus digne de Croïance. Il ſe peut faire, que les Ennemis des Jéſuites aïent voulu leur prêter ce Crime, comme ils leur en ont prêté tant d'autres imaginaires : mais, il ſe peut faire auſſi, que les Jéſuites, autrefois ſi dévouëz à l'Eſpagne, aïent tâché de la ſervir par la Perte d'un Roi dont elle dévoroit d'avance l'Héritage, & qu'ils aïent réellement fait en Portugal ce qu'ils ſe ſont ſi criminellement efforcés de faire en France du Tems de la Ligue.

DOM Sébaſtien n'eſt pas le ſeul Monarque, à qui les Conſeils pernicieux des Prêtres aïent coûté le Trône & la Vie. Louïs, Roi de Hongrie, fut tué dans une Bataille qu'il donna contre les Turcs par la Perſuaſion & l'Opiniatreté d'un Cardinal en qui il avoit une entiere Confiance. Un Roi de France du même Nom, après avoir fait, à la Sollicitation de ſes Prêtres, pluſieurs Guerres auſſi ſanglantes & infructueuſes à ſon Roïaume, que cruelles & injuſtes envers ſes malheureux Sujets, alla enfin mourir auprès des Ruines de Carthage, & fit périr avec lui la Moitié d'une belle & floriſſante Armée qu'il avoit conduite en Afrique.

LE plus grand Malheur, mon cher Monceca, qui puiſſe arriver à un Prince, c'eſt d'écouter les Avis de certaines Gens, qui, n'aïant aucune Expérience des Affaires du Monde, ſont remplis d'un faux Zêle pour la Religion, qui leur fait approuver & éxécuter les

les Idées les plus extravagantes. Un Homme, propre à diriger une trentaine de Dévots, n'eſt pas fait pour gouverner un Roïaume. On ne conduit pas les Etats, comme des Couvens de Moines, ou des Communautez d'Eccléſiaſtiques. Cependant, combien de Princes n'a-t-on pas vûs, vils Eſclaves de leurs Confeſſeurs, apprendre aux Pieds d'un Prêtre, quel devoit être le Sort de leurs Peuples, & devenir ainſi les ſimples Organes d'un Jéſuite ou de quelque autre Moine? Chez les Proteſtans mêmes, où les Eccléſiaſtiques avoient tant promis de s'en tenir uniquement à l'Inſtruction & à l'Edification de leurs Troupeaux, ils ne ſe ſont que trop ſouvent mêlez de diriger leurs Maitres. Quelle Révolution auſſi ſurprenante qu'inattendue n'ont point cauſée, non ſeulement en Angleterre, mais même parmi tous les Alliés de cet Etat, les Prédications Politiques du ſeul Sacheverel? Ailleurs, n'a-t-on point vû certain Prédicateur, paſſablement brouillon quoique Normand, ſe donner ouvertement les Airs de petit Miniſtre d'Etat, pendant qu'il traitoit aſſez cavaliérement le Miniſtere Evangelique? Et, généralement, ne remarque-t-on point, qu'ils ne ſont que trop écoutez par-tout?

HEUREUX donc le Prince, mon cher Monceca, qui ſait choiſir ceux à qui il accorde ſa Confiance. C'eſt de ce Choix, que dépend ſa Gloire & ſon Repos. Combien y a t'il de Souverains, dont les Noms ſont placés parmi ceux des Grands-Hommes, qui n'euſſent peut-être été que des Monarques

fort ordinaires, ſans les Perſonnes qu'ils avoient chargées du Soin de leurs Etats ? Le Nom de *Grand*, qu'on a accordé à tant des Princes, eut ſouvent mieux convenu à leurs Miniſtres qu'à eux-mêmes. Sans Agrippa & Mecenas, en quel Rang placeroit-on Auguſte ? L'Hiſtoire de Louïs XIII eſt le Récit des Actions éclatantes du Cardinal de Richelieu. Louïs XIV a été un grand Roi. Mais, les Condez & les Turennes, ainſi que les Louvois & les Colberts, ont concouru comme à l'envi à porter ſa Gloire au ſuprême Dégré. Le Monarque, qui regne aujourd'hui en France à mille & mille Vertus, dignes de l'Eſtime de la Poſtérité la plus reculée. Surtout, il a cette Douceur, cette Bonté, cette Sageſſe, & cette Piété, qui rendirent Titus Maitre de tous les Cœurs de l'Univers. Il n'en publie pas moins lui-même, qu'il a des Obligations infinies à l'illuſtre Miniſtre qu'il a choiſi pour l'aider de ſes ſages Conſeils. Si Burrhus & Seneque n'euſſent point été remplacés par Narciſſe, Néron eut toûjours été vertueux. Ce furent les Mignons de Henri III, qui gatérent & perdirent enfin ce malheureux Prince.

LES Amis & les Confidens vicieux ſont dangereux dans tous les Etats. Ils le ſont encor plus chés les Souverains. Un ſimple Particulier trouve mille Perſonnes, qui lui font connoître & qui lui reprochent les Sottiſes & les Crimes où ſes Amis l'entraînent : les Courtiſans loüent & approuvent tous les Défauts des Princes, qui n'ont d'autre Secours

cours pour appercevoir les Erreurs dans lesquelles ils tombent, que celui qu'ils peuvent recevoir d'un Ami fidelle, à qui ils ont accordé leur Confiance, & à qui ils permettent, & ordonnent même, de s'expliquer librement. Il eſt bien peu de Rois, qui ſuivent une Maxime auſſi ſage; mais auſſi il en eſt bien peu, qui ne donnent dans des grands Travers: & le plus grand Mal de tout cela, c'eſt que leurs Fautes retombent ſur un Nombre infini d'Innocens, qui, n'y aïant aucune Part, en ſubiſſent cependant l'injuſte Punition §. La mauvaiſe Conduite des Souverains eſt un des plus terribles Fleaux dont les Peuples ſoient affligés. La Peſte fait moins périr des Gens, que la folle Ambition de voler quelque Ville à ſes Voiſins. La Famine & la Diſete ne réduiſent pas un Roïaume dans un Etat auſſi indigent, que la Vanité & le Luxe d'un Prince criminellement avide des Fruits du Travail & de la Sueur de ſes Sujets, & follement prodigue de ce Revenu envers quelque Courtiſan flatteur, ou quelque Maîtreſſe ſouvent infidelle. La Grêle, les Orages, & les Inondations, ne ruinent point autant les Peuples, que l'Amour outré des Bâtimens ſomptueux, ou que les Penſions libéralement répandues pour tenter & corompre la Fidélité dans les Etats voiſins.

HEUREUSES les Nations, dont les Monarques ont mérité d'être regardez comme les Dieux tutelaires de leurs Peuples, par les Soins qu'ils ont pris de les faire joüir de la

§ *Quidquid delirant Reges plectuntur Achivi.*

Tranquilité & de l'Abondance; & qui veulent cependant que ces mêmes Peuples ne leur batiſſent d'autre Temple, que dans le Fond de leurs Cœurs. C'eſt ainſi qu'ont penſé ces ſages Rois, nez pour le Bonheur & la Félicité publique, que les Hommes mirent autrefois au Rang des Dieux, en Reconnoiſſance des Bienfaits qu'ils en avoient reçus. Ces Héros, qui ne croïoient être grands & illuſtres, qu'à proportion du Bien qu'ils faiſoient, qu'auroient-ils dit, s'ils avoient vû un Souverain fonder ſa Gloire ſur le Meurtre, le Carnage, & l'Incendie, obtenir le Nom de *Grand*, par la Deſtruction entiere de tout un Peuple? Celui de *Magnifique*, par l'Appauvriſſement de tous ſes Sujets? Celui d'*Intrépide* & de *Valeureux*, par ſon Acharnement à la Deſtruction du Genre-Humain? Ils auroient trouvé ſans doute, que tous ces Titres-là étoient fort injuſtement emploïés.

PORTE-TOI bien, mon cher Monceca: vi content & heureux; & que le Dieu de nos Peres te comble de Biens & de Proſpéritez.

De Lisbonne, ce . . .

LET-

LETTRE CENT QUARANTE-NEUVIEME.

Aaron Monceca, *à* Isaac Onis, *Caraïte, autrefois Rabbin de Constantinople.*

JE t'écrivis, il y a quelques jours, mon cher Isaac, ce que je pensois touchant les Poëtes Tragiques Anglois: & je vais te dire aujourd'hui mon Sentiment sur les Auteurs Comiques de cette Nation. Ils me paroissent avoir poussé leur Art beaucoup plus loin que les autres. J'allai hier à la Comédie, & je fus très content de la Piéce que je vis représenter. Les Caracteres en étoient vrais, l'Intrigue intéressante, le Stile chatié; &, plus que tout cela, une Morale saine & utile y étoit alliée avec une ingénieuse & fine Plaisanterie. Cette Piéce est de Congreve, le meilleur, le plus sage, & le plus modeste des Poëtes Comiques Anglois. Il s'en faut bien que Wicherley, & Vanbrugh, soient aussi parfaits. Leurs Ouvrages sont à la vérité remplis de Traits hardis & frappans; mais, ils blessent souvent la Pudeur, & rendent le Théatre une Ecole aussi pernicieuse pour les Mœurs, qu'elle doit leur être utile & avantageuse.

JE ne balance pas un seul instant, mon cher Isaac, à mettre les bonnes Piéces de Moliere

liere fort au dessus de celles Wicherley. Outre qu'elles ont beaucoup plus de Finesse, elles conservent cette Bienséance si nécessaire aux Spectacles publics, pour les garantir de la Censure d'un Nombre de Docteurs ardens à les condamner. La meilleure Raison, mon cher Isaac, qu'on puisse employer pour réfuter ceux qui déclament contre le Théatre, c'est celle de son Utilité pour la Correction des Mœurs. Les Spectacles aujourd'hui sont des Ecoles de Sentiment, où il y a beaucoup à apprendre. Bien peu de Gens du grand Monde sont assidus aux Sermons ; beaucoup, au contraire, le sont aux Spectacles : j'ôse dire, que les *Comédies de Moliere* ont plus fait de Bien aux Courtisans, que les *Sermons de Bourdaloüe* & ceux *de Massillon*. Sans t'en alléguer beaucoup d'Exemples, contente-toi du Fruit étonnant que produisit sa seule Piéce des *Précieuses ridicules*. Sans elle, toutes les Françoises, & à leur Imitation la plûpart de leurs Voisines, affecteroient encore aujourd'hui des Manieres aussi impertinentes, que peu naturelles ; & les François auroient toujours usé d'un Langage aussi ridiculement affecté, que celui auquel la plûpart d'entre eux se relivrent si indiscrétement depuis quelques Années. Si l'on ôte aux Piéces de Théatre cette Modestie nécessaire aux bonnes Mœurs : si, au lieu d'instruire le Cœur en amusant l'Esprit, on ne cherche plus qu'à corrompre l'un & l'autre par une Peinture séduisante du Vice, comme dans tous les petits Maquignonages de Dancourt, & autres Piéces de pareil Caractere ; avec quelque

que Génie qu'on éxécute un Deſſein auſſi pernicieux, on doit être regardé comme des Empoiſonneurs, qui donneroient un Gout agréable aux Liqueurs mortelles qu'ils diſtribueroient.

WICHERLEY ſemble avoir recherché avec ſoin tous les Sujets qu'il a cru ſuſceptibles d'une Intrigue criminelle: ceux, qui ne l'étoient point, il les a rendu tels; & même, lorſqu'il a emprunté quelques Traits de Moliere, il les a accommodez à ſon Gout vicieux. La Piéce, dans la quelle il s'eſt ſervi de l'*Ecole des Femmes*, quoique remplie d'Eſprit, de Feu, & d'Imagination, eſt bien éloignée de la Sageſſe de ſon Modelle. Au lieu que Moliere ſe contente de faire courir à un futur Mari le Riſque d'Infidélité, & qu'il évite avec ſoin tout ce qui peut révolter la Pudeur, Wicherley introduit dans ſa Piéce un Homme, qui feint d'être Eunuque, & qui inſtruit tout le Monde de ſa prétendue Imperfection. Les Maris, charmez de trouver un Homme auſſi peu redoutable, lui amenent eux-mêmes leurs Femmes. Le prétendu Origene ſe détermine en faveur d'une jeune Campagnarde, & en obtient les dernieres Faveurs: comme, malheureuſement pour les Spectateurs, les Poëtes Comiques ſont en Angleterre plus rigides Obſervateurs des Regles que les Poëtes Tragiques; s'ils prenoient, comme ces derniers, la Licence de préſenter aux Yeux les Choſes les plus outrées, on veroit dans cette Piéce un Spectacle ſcandaleux. Cela ne ſeroit, ni plus extraordinaire, ni plus choquant, que d'in-

d'introduire dans une Tragédie un Mari qui étrangle sa Femme de ses propres Mains : & c'est ce que les Anglois voïent, non seulement sans Horreur, mais même avec Admiration, dans le *More de Venise*.

ON peut dire, mon cher Isaac, que si les Poëtes Tragiques Anglois pêchent contre les Regles de l'Art, les Comiques à leur Tour manquent à la Bienséance & aux bonnes Mœurs. Il est vrai, que ces derniers sont beaucoup plus parfaits dans leur Genre. Wicherley & Vanbrug aprochent plus de Terence & de Moliere, que Shakespear & Dryden, de Sophocle & d'Euripide, ou de Corneille & de Racine. Ils ont même quelquesfois dans leurs Ouvrages des Traits plus forts & plus hardis, que ceux des Comiques Latins & François : mais, ces Beautez mâles manquent de Finesse, & sont obscurcies par des Morceaux entiers dans lesquels la Pudeur n'est nullement respectée.

LES Piéces de Congreve sont les Comédies les plus parfaites qu'il y ait chés les Anglois. Ce Poëte est le digne Rival de Moliere. Peut-être même a-t-il moins de Défauts. Il est éxact, spirituel, sage, retenu dans ses Expressions ; & n'emploïe jamais, pour faire rire le Spectateur, de ridicules & mauvaises Plaisanteries. Il connoit parfaitement les Hommes ; & ses Caracteres sont vrais, naturels, & brillans. Si toutes les Comédies Angloises étoient aussi parfaites que celles de cet Auteur, le Théatre Comique de Londres seroit peut-être audessus de celui de Paris : mais, outre qu'il

qu'il n'a fait que peu de Piéces, il s'en faut bien que celles des autres Auteurs approchent de la Perfection des siennes.

LES mauvais Poëtes Comiques ont en ce Païs une assez plaisante Coutume. Ils pillent Moliere; qui plus est, ils le défigurent: & puis ils le critiquent de la Maniere la plus insolente. Cet Auteur a en Angleterre le même Sort qu'Homere, Virgile, Horace, &c. chés les Adversaires des Anciens. Tous les Baleïeurs du Parnasse s'efforcent de le décrier; & tâchent cependant de faire passer leurs mauvais Ouvrages à la faveur de quelques Pensées qu'ils lui ont pillées. Il est vrai, qu'ils les rendent si ridicules, que, si l'on ne jugeoit de Moliere que par leurs Vols, on seroit tenté de condamner cet illustre Ecrivain sans Appel. Mais, que peuvent contre sa Gloire les vains Efforts de quelques Barbouilleurs de Papier, Auteurs de cinq ou six miserables Farces mépriſées par toutes les Personnes de bon Gout? Je suis assûré, mon cher Isaac, que Congreve avoit une Estime parfaite pour Moliere: & jamais aucun bon Poëte Anglois n'a écrit contre ses Ouvrages. Comment auroient-ils pû être assez prévenus, pour ne pas sentir toute la Finesse, tout le Sel, & tout le Bon-Sens, qui regnent dans le *Misantrope*, le *Tartuffe*, l'*Ecole des Femmes*, & les *Femmes savantes*? Ce n'est, ni Corneille, ni Racine, qui ont écrit contre Sophocle & Euripide. Ils ont, au contraire, donné mille Louanges à ces Auteurs. Boileau & Pope ont été les Defensеurs zélez d'Ho-

d'Homere & de Virgile : il n'eſt pas ſurprenant, que ce ne ſoient que de Peraults, des Terraſſons, & d'autres petits Auteurs ſubalternes, qui aïent formé la ridicule Entrepriſe de vouloir flétrir la Gloire des Héros du Parnaſſe. Scarron, d'Aſſouci, & Marivaux, qui, penſant traveſtir Virgile, Ovide, & Fenelon en burlesques, ſe ſont traduits eux-mêmes en ridicules, ſont incomparablement moins condamnables ; n'aiant jamais penſé que leurs Originaux fuſſent mauvais, quoiqu'ils en fiſſent de très mépriſables Copies.

IL ſemble que ce ſoit une Néceſſité dans la République des Lettres, que, dès qu'une Perſonne y acquiert une juſte Réputation, elle ſoit inſultée par vint Zoïles, le Rébut & l'Excrément de la Littérature. Je ne ſai ſi tu as jamais réfléchi, mon cher Iſaac, à cette Quantité de mauvais Livres, qu'on a faits contre tous les bons Auteurs. Il n'en eſt aucun, qui n'ait été critiqué ; & cela, d'une Façon auſſi mépriſante, que ſi l'on avoit écrit contre les Ouvrages de Bonnecorſe, ou de Pradon.

SANS parler de l'impertinent *Parallele des Anciens & des Modernes*, dans lequel on a beaucoup moins cherché à prouver une Egalité entre le Siécle de Louïs le Grand & celui d'Auguſte, qu'à déchirer tous les Auteurs Grecs & Latins, combien de mauvaiſes Critiques n'a-t-on pas faites des Tragédies de Corneille, de Racine, de Crébillon, & de Voltaire ? Il eſt vrai, que les Piéces continuent d'être applaudies, & que les Critiques ſont ab-

absolument tombées. Mais, toûjours ont-elles été publiées, & ont-elles même trouvé grand Nombre de Sots, qui les ont applaudies.

N'A-T-ON pas fait imprimer un gros *in folio* contre le *Dictionnaire de Bayle*? Il est vrai, que les habiles Gens l'ont souverainement mépriſé. Mais, il n'en a pas moins été approuvé par quelques Gens ſans Gout, ni moins acheté par ces Imbécilles, incapables de ſe ſervir de rien, qui ſe chargent pourtant de tout comme des Mulets, & qui font de cet Amas indigeſte, bien moins des *Bibliotheques* utiles, que de vains *Bibliotaphes*. Paſſe-moi ce Mot, pour exprimer un Lieu où une Infinité de Livres giſent comme morts & enterrez.

UN certain Moine * ne s'eſt-il point aviſé de publier une Diſſertation remplie d'Invectives contre les *Caracteres de la Bruyere*. Quelques Ignorans ont eu la Patience de la lire; & quelques autres feroient encore aujourd'hui la même Sottiſe, ſi le Traducteur de Locke n'eut pris la Peine de montrer au Public la Fauſſeté & le Ridicule de cette prétendue Critique.

MONTAGNE a eſſuïé, long-tems après ſa Mort, toute la mauvaiſe Humeur des Janſéniſtes. A la vérité, ſes Ouvrages n'en ſont que plus eſtimez & plus courus; pendant que la Critique, qu'en ont faite ſes Adverſaires, ſeroit à peine connue, ſi la Préface des

* *Un Chartreux, caché ſous le Nom de* Vigneul-Marville.

dernieres Editions de ſes *Eſſais* n'en avoit renouvellé la Mémoire.

LE Docteur Stillinfleet a écrit contre Locke. Heureuſement, ſa Critique n'eſt qu'en Anglois, & n'eſt preſque point connue dans le reſte de l'Europe. Si elle eut eu Cours, elle eut trouvé des Gens aſſez deſœuvrez pour la lire.

LE Sort de tant d'Ouvrages excellens me feroit preſque croire, qu'une des Marques eſſentielles de la Bonté d'un Livre, c'eſt d'être critiqué. Si cela étoit, il faudroit avouër que les Journaliſtes de Trévoux rendroient un grand Service aux Ouvrages des Janſéniſtes, des Proteſtants, & de tous les Adverſaires des Jéſuites. Car, je ne penſe pas qu'ils ſe ſoient jamais aviſé d'en louër aucun. Pour pouvoir leur rendre le Change, je m'étonne, qu'à la place de cette mauſſade & ridicule Gazette, que débitent les Janſéniſtes ſous le Titre de *Nouvelles Eccléſiaſtiques*, ils ne ſe ſoient point aviſez de faire un Journal Littéraire, dans lequel ils auroient témérairement blamé les beaux Ouvrages de Petau, de Sirmond, de Bourdaloue, de la Rue, de Daniel, &c; & loué ceux de quelques miſérables Ecrivains dévouez au Parti, & Ennemis de la Société. Mais, le triſte Sort du *Journal de Trévoux* les a apparemment empêchés de former un pareil Projet. Ils ont vû, que, depuis longtems le Public n'ajoutoit plus aucune Foi aux Extraits de bien de Livres inſérez dans ce *Journal Moliniſte:* & ils ont bien compris, qu'on n'en auroit pas plus pour un *Journal*

Janſéniſte. Ils ont donc pris le Parti de publier une Feuille Hebdomadaire, propre à faire Impreſſion ſur l'Eſprit des Ignorans & du Peuple: &, ne pouvant ſe venger auprès des Savans, il ont fait Diverſion, en ſe récompenſant, par des Courſes dans le plat Païs, des Places fortes dont on les chaſſe. Heureuſement pour eux, leurs Ennemis ont pouſſé les Choſes trop loin, & ont perdu par-là beaucoup de leur Crédit, qui, ſans cela, ſeroit incomparablement plus grand. Une Infinité de Gens ſont indignés, lorſqu'en éxaminant de près les Démarches des uns & des autres, ils découvrent manifeſtement, qu'elles ne ſont dirigées que par l'Envie, & conduites par la Fureur.

EN-VERITE', mon cher Iſaac, lorſque l'on conſidere de Sang-froid ce qui ſe paſſe dans la République des Lettres, on eſt irrité de voir le peu de Bonne-Foi qui y regne, & combien d'Injuſtice & de Partialité il y a dans la plûpart des Critiques & des Déciſions des Savans ſur les Ouvrages de leurs Adverſaires.

PORTE-TOI bien, mon cher Iſaac: vi content & heureux; & n'aïe rien à déméler avec des Eſprits hargneux & diſputeurs.

De Londres, ce . . .

LETTRE CENT-CINQUANTIEME.

Aaron Monceca, *à* Iſaac Onis, *Caraïte, autrefois Rabbin de Conſtantinople.*

LES plus grands Philoſophes tombent quelquesfois, mon cher Iſaac, dans les Défauts & dans les Puérilitez qu'ils reprochent à leurs Adverſaires. Ils oublient les Principes ſur leſquels ils ont établi les Argumens dont ils ſe ſont ſervis pour détruire les Chimeres Scolaſtiques. Ils ſoutiennent à leur Tour des Opinions ſi extraordinaires, & veulent expliquer des Choſes ſi inexplicables, qu'on peut à bon Droit rétorquer contre eux les Critiques qu'ils ont faites des Sentimens & des Ecrits de certains Auteurs pour leſquels ils ont affecté d'avoir un Mépris infini.

VOICI, par éxemple, comment s'explique Mallebranche ſur les Déciſions hardies & mal fondées d'Ariſtote. *Certainement, il faut avoir bien de la Foi, pour croire ainſi Ariſtote, lorſqu'il ne nous donne que des Raiſons de Logique, & qu'il n'explique les Effets de la Nature, que par les Notions confuſes des Sens; principalement, lorſqu'il décide hardiment ſur des Queſtions qu'on ne voit pas qu'il ſoit poſſible aux Hommes de pouvoir réſoudre. Auſſi Ariſtote prend-il un Soin par-*

particulier d'avertir, qu'il faut le croire sur sa Parole: car, c'est un Axiome incontestable à cet Auteur, qu'il faut que le Disciple croie *.

QUI penseroit, mon cher Isaac, qu'un Philosophe, qui condamne si sévérement ceux qui avancent des Opinions, qu'ils ne peuvent prouver, ni expliquer clairement, ait voulu décider, d'un Ton de Souverain, de la Cause du Malheur des Créatures Humaines, & expliquer philosophiquement la Justice de la Divinité dans la Peine du Dam, à laquelle certains Nazaréens croïent que les Enfans, qui meurent au Berceau, sans avoir reçu une Cérémonie, qui, chés nos Ennemis, tient lieu de la Circoncision, doivent être condamnez. Si Mallebranche avoit fait simplement ce que tout Homme sensé doit faire; qu'il eut soumis ses Lumieres Naturelles à la Foi des Misteres que son Eglise l'oblige de croire; & qu'il eut dit simplement, qu'il pensoit, que des Enfans morts au Berceau pouvoient être damnez, parce que la Révélation en faisoit un Article de Foi, il eut mérité des Louanges d'avoir sû donner de justes Bornes à la Curiosité Humaine. Mais, loin d'en agir ainsi, il a donné dans un Travers plus grand que tous ceux qu'il reproche à Aristote; &, dans quatre Lignes, il a plus dit de Choses extravagantes, & a voulu expliquer plus de Misteres inintelligibles, que le Philosophe Grec n'a prétendu en avoir découvert dans les huit Livres de sa Phisique.

* Mallebranche, Recherche de la Vérité, *Livr. II, pag.* 18.

VOICI, mon cher Isaac, le pompeux & sublime Galimatias, par lequel Mallebranche veut prouver, qu'il est de la Justice Divine de punir un Enfant qui n'est coupable que d'un Crime auquel il n'eut jamais de Part. *Une Mere*, dit ce Philosophe, *dont le Cerveau est rempli de Traces, qui, par leur Nature, ont rapport aux Choses sensibles ; & qu'elle ne peut effacer, à cause que la Concupiscence demeure en elle, & que son Corps ne lui est point soumis ; les communiquant à son Enfant, l'engendre naturellement Pécheur, quoiqu'elle soit juste. Cette Mere est juste, parce qu'aimant actuellement, ou qu'aiant aimé, Dieu, par un Amour de Choix, cette Concupiscence ne la rend point criminelle, quoiqu'elle en suive les Mouvemens dans le Sommeil. Mais, l'Enfant qu'elle engendre, n'aiant point aimé Dieu par un Amour de Choix, & son Cœur n'aiant point été tourné vers Dieu, il est évident, qu'il est dans le Desordre & dans l'Aveuglement, & qu'il n'y a rien dans lui qui ne soit digne de sa Colere* *.

JE ne sai, mon cher Isaac, si tu prens garde, que toutes ces Illusions sublimes se réduisent à ceci. Une Mere engendre son Fils pécheur, parce qu'elle lui communique la Concupiscence dont elle est coupable. Elle a cependant le Droit de pouvoir se sauver : parce qu'elle a la Liberté de faire Usage de sa Raison, & d'aimer la Divinité ; au lieu que son Fils doit être damné, n'aïant point la Faculté de réfléchir sur lui-même, & de pouvoir connoitre Dieu. NE

* Recherche de la Vérité, *Livr. II, Chap. VII, pag.* 98.

NE voilà-t-il pas un beau Raisonnement, & fondé sur d'excellens Principes? Je suppose pour un moment, que je sois ce même Aristote, que Mallebranche a si griévement insulté. *Dites-moi*, lui demanderois-je, *Monsieur le Métaphisicien François, qui vous a appris, qu'une Mere puisse communiquer à une Créature, qui ne peut réfléchir, des Desirs de Concupiscence, qui doivent la rendre malheureuse? Quelles Preuves avez-vous, pour montrer qu'il est de la Justice de Dieu de punir un Innocent d'une Faute, qu'il fait sans le savoir, & qu'il est nécessité de faire? Je voudrois bien que vous m'appriſsiés, si vous croïez, qu'il dépend d'un Enfant de résister aux Impressions que font sur lui les Mouvemens que ressent sa Mere? S'il n'est pas le Maitre d'y apporter aucune Résistance, & qu'il soit déterminé à les suivre par les Loix générales de la Nature, n'est-il pas ridicule de dire, qu'il est puni, parce qu'il a fait ce qui convenoit à son Essence qu'il fit? J'aimerois mieux soutenir, qu'un Enfant devient Pécheur en naissant, parce qu'il suce le Lait d'une Nourice qui a péché, que de dire qu'il l'est, par les Mouvemens & les Impressions qu'il reçoit dans le Sein de sa Mere. La prémiere de ces deux Propositions est moins contraire au Bon-Sens: car, un Enfant peut vivre, sans téter; mais, il ne le peut, sans ressentir les Mouvemens de sa Mere, lorsqu'il est encor dans son Sein.*

AVOUE, mon cher Isaac, que c'est-là une plaisante Façon d'expliquer la Source du Malheur des Créatures. Que diroient les Philosophes Grecs, contre lesquels les François

ont tant crié, s'ils pouvoient revenir aujourd'hui dans ce Monde, & qu'ils vissent que leurs Adversaires démontrent la Cause du Péché originel, comme les Phisiciens expliquent celle de certaines Marques ou Taches, dont quelques Enfans sont affectez en naissant?

LA Conclusion du Pere Mallebranche est encor plus absurde, que le Principe duquel il l'a tirée. Après avoir montré la Maniere dont les Enfans deviennent criminels, il conclut, que, n'aïant pas le Pouvoir de connoitre Dieu, & par conséquent de se repentir & de voir leurs Fautes, il est juste qu'ils soient damnez.

Y-A-T-IL rien de si extraordinaire, rien d'aussi contraire à la saine Idée de la Divinité, que de la faire punir des Créatures, qui, non seulement n'ont pû se dispenser de pécher, ni se repentir de l'avoir fait, mais même, bien pis encore, qui ne pouvoient se servir de leur Raison, & qui agissoient par le seul Instinct? Car, je ne pense pas que le Pere Mallebranche veuille soutenir, qu'un Enfant, dans le Sein de sa Mere, soit un Docteur de Sorbonne, & qu'il sâche qu'une Créature, *qui n'a point aimé Dieu par un Amour de Choix, & dont le Cœur n'a point été tourné vers la Divinité, est évidemment dans le Desordre & dans le Déréglement, & qu'il n'y a rien en elle qui ne soit digne de la Colere de Dieu.* Un Enfant ignore tout cela, plusieurs Années même après sa Naissance. Comment donc pourroit-il en avoir quelque Idée dans le Sein de sa Mere? Et, s'il n'a aucune Notion, ni du Bien, ni du Mal;

Mal; & que ſon Ame, quoique ſpirituelle, n'agiſſe encore que comme la Seve dans une Plante; n'eſt-il pas abſurde de dire, qu'il eſt puni des Impreſſions qu'il reçoit par la Matiere qui l'alimente & le nourrit?

LORSQUE certains Docteurs Nazaréens veulent donner des Raiſons Philoſophiques de la Damnation des Enfans, je crois voir des Fous, qui veulent qu'on coupe & qu'on arrache des Orangers, parce que le Jardinier, qui les cultive, a commis quelque Faute. Il faut, mon cher Iſaac, qu'un Savant ſe réſolve à débiter les Diſcours les plus ridicules, lorſqu'il veut s'éclairer du Flambeau de la Raiſon dans les Choſes qu'il ne croit, que parce qu'elles ſont révélées. La Révélation nous ordonne de croire un Miſtere. Croïons-le donc aveuglément; & n'allons point vouloir l'expliquer par des Raiſons Humaines, capables, par leur Ridicule, de le décréditer dans l'Eſprit des Hommes.

IL paroit d'abord, que ce Sentiment entraine après lui bien des Difficultez. *Si l'on doit*, dira-t-on, *ſe ſoumettre aveuglément à tout ce qu'on aſſûre être révélé, il n'y aura rien qu'on ne puiſſe appuier de l'Autorité de la Révélation. Dans toutes les différentes Religions, chés la Juive, chés la Nazaréene, chés la Mahometane, les Chimeres les plus abſurdes ſeront reçûes. Combien de Choſes ridicules, grand Nombre de Rabbins, une Infinité de Théologiens Nazaréens, & beaucoup de Dervis & de Mouftis, ne prétendent-ils pas avoir été révélées?* A cela je réponds, qu'il doit être permis d'éxaminer ſi une

Choſe a véritablement été révélée. Mais, qu'il ne doit plus l'être d'en douter, ni de vouloir l'éclaircir, dès qu'il eſt ſûr qu'elle l'a été.

QUAND je veux qu'un Juif ſoumette ſa Lumiere à l'Autorité de la Révélation, je n'entens pas, qu'il reçoive & adopte les Sentimens des Rabbins comme des Articles de Foi. Si on a voulu lui perſuader quelque Erreur, il fait fort bien, après l'avoir reconnue par un mûr Examen, de la rejetter. Mais, s'il eſt en doute ſur quelques Faits, qui ſont dans les Livres Sacrez, comme il connoît l'Autenticité de leur Révélation, il faut qu'il s'humiliie, qu'il croïe aveuglément, qu'il n'aille pas chercher à expliquer par des Raiſons Humaines des Miſteres Divins, & qu'il n'imite point la Folie préſomptueuſe de Mallebaanche, s'il ne veut s'expoſer à des Reproches ſemblables à ceux qu'on fait ſi juſtement à ce Philoſophe.

JE reviens, mon cher Iſaac, à ma premiere Idée. N'eſt-il pas ſurprenant, qu'un grand Génie, qu'un Savant de la prémiere Claſſe, qui voit clairement les Egaremens d'un autre Auteur, & qui les réfute d'une Maniere invincible, tombe peu après dans les mêmes Fautes, & ne s'apperçoive pas qu'il agit d'une Maniere directement oppoſée à ſes Principes, ou du moins à ceux ſur leſquels il veut qu'un Philoſophe raiſonne? Un ſi déplorable Aveuglement eſt une Preuve bien ſenſible de la Foibleſſe de l'Eſprit Humain, & de la folle Prévention que les Hommes

ont

ont pour eux-mêmes. Ils se figurent, qu'il n'est rien, qu'ils ne puissent développer. Ils condamnent les autres d'avoir été assez vains pour vouloir éclaircir des Choses inintelligibles. Mais, ils ne doutent point, qu'il ne leur soit facile de venir à bout de ce qui étoit au-dessus des Forces de ceux qu'ils ont condamnez. La plûpart des Philosophes, qui ont vécu dans ces derniers Tems, & sur-tout les Métaphisiciens, n'ont fait qu'ajoûter de nouvelles Erreurs à celles que nous avoient laissées les anciens, qu'ils ont insultez, comme ils le seront eux-mêmes un jour par leurs Successeurs, qui ne feront peut-être qu'augmenter les Doutes & les Incertitudes de la Philosophie.

IL semble, mon cher Isaac, que les Critiques sanglantes, que les Philosophes font mutuellement de leurs Sistêmes, soient les justes Punitions de leur Orgueil. On est d'autant plus porté à recevoir cette Opinion, qu'il paroit que ceux, qui ont montré le plus de Vanité, ont été traité avec le plus de Mépris par leurs Adversaires. Le Sort d'Aristote, dans ces derniers Tems, a presque été aussi malheureux, que celui de Cotin & de Pradon. Les Cartésiens ont poussé leur Haine à l'Extrême: ils n'ont plus distingué le Bon du Mauvais; & ils ont condamné sans distinction tous les Ouvrages du Philosophe Grec, quoiqu'ils contiennent plusieurs Choses utiles. Si le Précepteur d'Alexandre revenoit aujourd'hui dans ce Monde, il seroit bien étonné de voir que ses Ecrits, qui firent autre-

autrefois tant de Bruit, ne ſont maintenant ſuivis que par quelques Moines. La ſeule Conſolation, qu'il auroit, ſeroit d'être le Témoin de la Décadence de la Philoſophie de ſes deux plus fameux Antagoniſtes, Des-Cartes & Mallebranche, qui perdent tous les jours de leur Crédit. La Sageſſe, la Bonne-Foi, la Candeur, & la Pénétration de Locke lui ont attiré les Cœurs de la plûpart des ſavans Logiciens & Métaphiſiciens. Newton fait l'Admiration de tous les Phiſiciens. Et la Façon modeſte, dont ces deux Philoſophes ont propoſé leurs Sentimens, les garantira des Reproches qu'on a faits aux autres.

PORTE-TOI bien, mon cher Iſaac : & que le Dieu de nos Peres te comble de Proſpéritez.

De Londres, ce . . . .

LETTRE CENT CINQUANTE-ET-UNIEME.

Aaron Monceca, *à* Iſaac Onis, *Caraïte, autrefois Rabbin de Conſtantinople.*

J'AI retrouvé en Angleterre, mon cher Iſaac, le Cabaliſte avec le quel j'ai fait Connoiſſance à Hambourg. Après l'avoir félicité de ſon heureuſe Arrivée, je l'ai prié de vouloir bien permettre que j'euſſe quelques Converſations avec lui pendant le Séjour qu'il fera à Londres. *Je conſens*, m'a-t-il dit, *avec beaucoup de Plaiſir à ce que vous ſouhaitez; & je ne vous cacherai aucun Miſtere de l'Art.* Charmé de ſes Offres, & de pouvoir connoitre clairement ſi ſa Science avoit quelque-choſe de réel, je l'ai remercié dans les Termes les plus tendres & les plus expreſſifs. *Je veux*, m'a-t-il répondu, *commencer dès aujourd'hui à vous développer les prémiers Principes de la Philoſophie Hermétique. Allons nous promener dans quelque Lieu écarté, pour n'être point interompus dans nos Diſcours.* A ces Mots, j'ai ſuivi mon nouveau Maitre, & nous ſommes allez nous aſſeoir dans le Recoin le plus caché d'un Jardin public, mais ordinairement fort deſert.

A-PEINE avons-nous été placés, que le Cabaliſte, levant les Yeux au Ciel, a gardé le

le Silence quelques Minutes, comme s'il eut été en Contemplation. Enſuite, revenant à lui-même, il a fait un grand Soupir, & m'a demandé ſi je n'avois jamais lû de Livres qui traitaſſent de l'Art? Je lui ai répondu, que j'en avois parcourru pluſieurs, mais ſi obſcurs, qu'ils m'avoient dégouté de vouloir en deviner les Sens caché. Ces Paroles ont fait pouſſer un nouveau Soupir au Cabaliſte. „ Voi-„ là„ ,m'a-t-il dit, „ ce que cauſe la Mé-„ chanteté des Hommes. Les Sages ſont obli-„ gés de voiler & de cacher la Connoiſſance „ des Tréſors qu'ils poſſedent, & de priver „ pluſieurs Honnêtes-Gens de pouvoir y parti-„ ciper, par la Crainte que les Méchans & „ les Profanes n'en profitaſſent. Tous les ſa-„ vans Scrutateurs de la Nature ont donc été „ forcés d'écrire avec tant d'Obſcurité, qu'il „ eſt impoſſible qu'on puiſſe pénétrer le Sens „ de leur Diſcours, ſi l'on n'eſt éclairé par „ l'Eſprit du Tout-puiſſant, ou par quelque „ Maitre de l'Art. Auſſi ces illuſtres Philo-„ ſophes ont-ils avoué, qu'ils n'écrivoient „ que pour les chers Enfans de la Doctrine „ dorée *. Agmon, le grand Agmon, vers la „ Fin de la *Turbe*, s'explique dans ces Ter-„ mes: *Si nous n'avions multiplié les Noms de* „ *l'Art, & tâché de les obſcurcir, les Enfans* „ *aujourd'hui le profaneroient, & s'en moque-*„ *roient . . . . Si je voulois*, dit l'illuſtre Ra-„ ſis, *révéler les Miſteres, il n'y auroit plus* „ *aucu-*

* *Voiez l'*Ouverture de l'Ecole de Philoſophie Tranſmutatoire Métallique, par David de Planis Campy, *pag.* 1.

„ *aucune Différence du Savant à l'Ignorant. . .*
„ *Dieu, l'Etre puissant*, écrit Raſon dans la
„ Turbe §, *a ordonné aux Philoſophes de ne*
„ *point apprendre cet Art au Vulgaire, afin que*
„ *le Monde ne périſſe pas. C'eſt pourquoi*, ajou-
„ te-t-il, *les Philoſophes ont caché cette prétieuſe*
„ *Médecine, parce qu'elle vivifie & conſerve*
„ *en un Tempéremment d'Egalité toutes Choſes:*
„ *car, ſi les Hommes étoient tous également ri-*
„ *ches, aucun d'eux ne voudroit obeir aux au-*
„ *tres; & il n'y auroit plus, ni Regle, ni Or-*
„ *dre, dans le Monde.*

„ Ces Raiſons„ , continua le Cabaliſte,
„ ſont, comme vous voïez, aſſez eſſentiel-
„ les, pour qu'elles dûſſent obliger les Phi-
„ loſophes à ne point écrire d'une Maniere
„ qui fût intelligible à d'autres Perſonnes
„ qu'à celles qui ſont initiées dans les Miſ-
„ teres ſecrets. Mais, ce qui doit le plus les
„ engager à garder le Silence, c'eſt la Façon
„ barbare & inhumaine dont on a uſé à l'é-
„ gard de ceux qui ſe ſont rendus coupables
„ de quelques Indiſcrétions. Il y a un Nom-
„ bre d'Hiſtoires tragiques, qui doivent ſer-
„ vir d'Exemples. L'infortuné Hermite, qui
„ ſe découvrit au Bragardin, mourut par la
„ Main

§ La *Turbe* eſt le Ramas de toutes les Viſions qu'on prête ridiculement aux anciens Philoſophes, qu'on ſoutient avoir connu le Secret de faire l'Or; au Nombre deſquels on met *Ariſtote*, *Socrate*, & *Pithagore*. Ce Livre contient auſſi toutes les Folies des Cabaliſtes. La *Turbe* eſt le *Talmud* & l'*Alcoran* des Artiſtes: encore contient-elle plus d'Abſurditez que ces deux Ouvrages.

„ Main de ce Bandit. Richard l'Anglois, „ après avoir confié son Secret à un Roi „ d'Angleterre, fut éxécuté dans la Tour de „ Londres. Vous voïez par-là combien les „ Philosophes sont intéressés à se taire, ou à „ ne parler que d'une Maniere qui ne soit „ entendue que de leurs Compagnons & de „ leurs Disciples.„

A-QUOI *sert donc*, demandai-je au Cabaliste, *que l'on écrive des Livres sur votre Art, puisqu'ils ne peuvent être entendus que de ceux qui n'en ont aucun Besoin, sachant déjà ce qu'ils contiennent. Vous devriés ne point publier des Ouvrages, qui n'aboutissent qu'à rendre fous plusieurs Personnages avides de s'enrichir, & qu'à les réduire dans une extrême Pauvreté: juste Chatiment de n'avoir sçu se contenter d'un Bien honnête, qui pouvoit suffire à leurs Besoins.*

„ JE vois bien„, me répondit mon nouveau Maître, „ que vous vous êtes figuré, „ que les Livres de la Science secrete sont „ beaucoup plus inintelligibles qu'ils ne le „ sont. Car, quoiqu'ils soient écrits d'une „ Façon très obscure, il n'est pas cependant „ impossible, avec l'Aide du Tout-puissant, „ sans lequel les Hommes ne peuvent rien, „ de s'élever jusqu'à la Connoissance des Matieres dont ils traitent, & de deviner le véritable Sens de leurs Enigmes. C'est ce „ que je vais vous faire comprendre clairement, en vous donnant la Clef de tous les „ différens Stiles dont se sont servi les Philosophes. Mais, pour vous faciliter leur Intelligence, je vous découvrirai sans aucun

Dé-

„ Déguiſement le Principe fondamental de „ l'Art Philoſophique.

„ LORSQUE l'Etre éternel „ , continua le Cabbaliſte, „ créa l'Univers, il fit une „ Séparation des Eaux d'avec les Eaux. Il „ diviſa enſuite la plus pure de ces deux pré- „ mieres Parties en trois autres Parties. De „ la plus épurée de ces Parties, il fit ce qui „ exiſte ſur le Firmament : de la ſeconde, il „ fit le Firmament, les Planetes, les Signes, „ & toutes les Etoiles; & de la troiſieme, il „ créa les quatre Elémens, dans leſquels il „ coula un Eſprit de Vie, qu'on doit regar- „ der comme un cinquieme Elément, le „ Principe, la Semence, l'Entretien, & la „ Vertu opérante de tout ce qui eſt dans „ l'Univers. C'eſt ce cinquieme Elément „ ignoré du général des Hommes, que les „ vrais Philoſophes ont appellé *Eſprit univer-* „ *ſel*, *Magie naturelle*, *Quinteſſence*, *Elixir*, „ *Or potable*, *Pierre*, *Mercure*, *Azoth*, *Eau*, „ *Feu*, *Roſée*, &c. Ils ſe ſont ſervis de tous „ ces Noms différens, pour mieux voiler leurs „ Secrets; quoiqu'il ſoit pourtant vrai, que „ toutes ces différentes Dénominations con- „ viennent au Sujet auquel ils les donnent. „ Lorſqu'ils appellent cet Elément *Quinteſ-* „ *ſence*, c'eſt parce qu'il réſulte de l'Aſſem- „ blage des quatre Elémens. Quand ils lui „ ont donné le Nom d'*Elixir*, c'eſt à cauſe „ de ſes admirables Propiétez, pour conſer- „ ver la Vie, & chaſſer les Maladies. Ils lui „ ont auſſi donné le Titre d'*Or potable*, parce „ qu'il égale l'Excellence de l'Or. Il faut

„ remarquer, que les Philoſophes ne ſe con-
„ trediſent point, lorſqu'ils aſſurent que leur
„ Matiere eſt végetale, animale, & minérale.
„ Car, comme cet *Eſprit Univerſel*, ou ce
„ cinquieme Elément, ne peut ſubſiſter ſans
„ un Corps de quelque Eſpece qu'il ſoit, &
„ qu'aucun Corps ne peut de même éxiſter s'il
„ ne le vivifie, il eſt répandu dans tous les
„ différens Elémens, & produit également les
„ Facultez végétales, animales, & minéra-
„ les. Tout le Secret de l'Art ne conſiſte
„ donc qu'à pouvoir trouver cet *Eſprit vital*,
„ & à le mettre en état d'agir librement ſur
„ les Corps; parce qu'étant plein de Vie, &
„ abondant en Chaleur, il les nettoie & les
„ purifie, & opere définitivement le grand Oeu-
„ vre.

„ LES ſages Philoſophes, qui ont écrit ſur
„ le Moïen d'extraire & de tirer des autres
„ Elémens cette *Semence prolifique & vivifian-*
„ *te*, ont emploïé diverſes Façons de s'énon-
„ cer, obſcures, & voilées, qu'ils ont appellées
„ *Stiles*. C'eſt ainſi que Merlin s'eſt ſervi de
„ l'*Allégorique*, le Roi Artus du *Parabolique*,
„ le grand Hermès du *Problématique*, Arſileüs
„ du *Typique*, Balgus & le Cosmopolite de
„ l'*Enigmatique*. Parmi tant de Façons diffé-
„ rentes d'interpréter tous ces différens *Stiles*,
„ la Clef des deux principaux vous ſuffira,
„ pour vous rendre aiſée la Connoiſſance des
„ autres.

„ MERLIN, parlant dans le *Stile Allégori-*
„ *que*, écrit, *qu'un Roi, aïant bû de l'Eau,*
„ *ne put monter à Cheval*; c'eſt-a-dire, que,

par

„ *par un Mélange fait à propos de l'Eau & de* „ *la Terre, la Matiere eſt rendue liquide:* & il „ ajoute, que ce *Roi, aïant pris une Médecine* „ *de Sel armoniac & de Nitre, on le trouva* „ *mort*; voulant marquer, que, par le Moïen „ de la *Projection ſpécifique*, ou de l'*Eſprit*, „ qu'on avoit extrait des Elémens, la Matiere, „ de liquide qu'elle étoit, fut entiérement „ fixée & convertie en Or, le Feu du Four- „ neau aïant conſumé tout l'Humide.

„ LE *Stile Enigmatique*, dont ſe ſervent „ Balgus & le Cosmopolite, eſt auſſi obſcur „ que l'Allégorique pour ceux qui ne connoiſ- „ ſent point ce cinquieme Elément, ce *Sel* „ ou cet *Eſprit*, que je vous ai dit être la *Pou-* „ *dre de Projection.* Pour l'éclaircir, *Regar-* „ *dez un Enfant qu'on allaite*, diſent ces Phi- „ loſophes, *& ne le troublez point; car, il a* „ *le Secret de l'Art.* Ces Mots ſignifient, *qu'il* „ *faut purifier la Matiere patiente & agente*, „ c'eſt-à-dire *le Souffre & le Mercure, par un* „ *Feu qui doit être gouverné avec ſoin*, & qu'on „ doit augmenter de la même Façon qu'on „ augmente aux Enfans la Quantité d'Alimens „ à meſure qu'ils grandiſſent.

„ VOUS voïez à préſent„ , continua le Cabaliſte, „ que les Livres des Sages ne „ ſont point inintelligibles à ceux qui ſont ini- „ tiés dans les Miſteres dont ils traitent; & „ qu'ils ont eu Raiſon de les cacher aux Yeux „ des Profanes. „

JE *veux bien paſſer à vos Philoſophes*, lui dis-je, *leur Obſcurité, puiſque vous dites qu'elle leur eſt ſi néceſſaire. Mais, il me reſte encore un*

grand Doute. C'eſt que j'ai beaucoup de Peine à croire, qu'aucun d'eux ait jamais pû venir à bout de tirer ce Sel vivifiant des autres Elémens. Et je penſe, qu'ils n'ont jamais fait de l'Or, quoiqu'ils ſe ſoient vantez d'en pouvoir faire. Vous, par éxemple, qui êtes un de leurs fameux Diſciples, ſavez-vous le Secret d'extraire cet Eſprit de Vie, *de cette* Poudre de Projection, *abſolument néceſſaire à l'*Opération tranſmutatoire.

„ TOUS ceux„ ,me répondit le Cabbaliſte, „ qui connoiſſent la Maniere dont il faut faire „ le grand Oeuvre, ſont encor bien éloignés „ d'éxécuter ce Chef-d'Oeuvre. On trouve „ à peine dans chaque Siécle une ou deux Per„ ſonnes, qui ſoient aſſez fortunées pour pou„ voir diriger leur Feu avec la Juſteſſe qu'il „ faut pour parvenir au But de l'Art. Le „ moindre Dégré de Chaleur de plus ou de „ moins détruit le Travail de vint ou trente „ Années: &, quelque Science que l'on ait, „ il n'y a que Dieu qui puiſſe prévoir cer„ tains Accidens qui dérangent toutes les Pré„ cautions Humaines. C'eſt ce qui fait que, „ parmi les Sages, on en voit ſi peu qui réüſ„ ſiſſent §. Je vous avoue même, que, quoi„ que

§ Les Chimiſtes comparent les Difficultez de trouver la Pierre Philoſophale à celles que Jaſon eſſuia pour conquérir la Toiſon d'Or. Ils prétendent, que ce n'eſt qu'après avoir travaillé long-tems, qu'on peut venir à bout d'opérer le grand Oeuvre; & que ceux, que les Peines & les Travaux rebutent, ne doivent point ſonger à s'apliquer à l'Etude de la *Philo-*

„ que je vous aïe révélé les Miſteres les
„ plus cachés de l'Art, je ne vous conſeille-
„ rois point de vous y appliquer : &, ſi je ne
„ l'avois point embraſſé, je ne le choiſirois
„ point aujourd'hui préférablement à bien d'au-
„ tres Occupations. J'ai déjà mangé des Som-
„ mes conſidérables : mais, ſi je n'ai point en-
„ cor trouvé le Moïen de faire de l'Or, j'ai

 „ dé-

Philoſophie Transmutatoire. Ces Avis ſont très utiles pour achever de ruiner ceux qui ſont aſſez fous pour eſpérer de faire de l'Or. *Alii ſunt paululum doctiores, humaniores ; & Ratione inſaniunt, qui arbitrantur Lapidem ità à Naturâ effectum, ut abſque omni Labore, & ſine Præparatione, Metallis violenter paucis Temporis Minutis, alias & novas Formas induere valeat. Hoc eſt, ſi quis Lapidem habeat, ipſum poſſe ſtatim quævis Metalla transformare : Quæ tamen cerdonica indoctaque imperitiſſimi Vulgi Opinio, re ipſâ falſa, vana, & nullis Fundamentis fulta, repugnat evidentiſſimis Philoſophorum Argumentis & Rationibus. Poetæ, Deorum Filii, exemplo Jaſonis docent, quanti ſit Laboris ante quàm tantam Rem liceat auferre. Oportet prudentiſſimis Conſiliariis, ſive Deliberationibus & Conſiliis exquiſitis Rem aggredi, diu navigare, ac ubi tandem ex Mari perveneris in Terram, Materiam ſolidam conſtantem & fixam, Arte verâ, tanquam Medeâ, Solis Filii Terram æripedibus Tauris adamanteo Jugo junctis, qui Flammas ex Naribus ſpirant, arare, ac in eam Terram ex Galeâ Draconis Dentes ſeminare, ex quibus, Hoſtes natos miris Armis inſtructos interficere. Lapide in medium projecto, de quo certabunt inter ſe, Draconi truculentiſſimo inducere Somnum, quibus cunctis ſummo Labore & Diligentiâ peractis, patet Aditus in Martis Templum ad aureum Vellus.* Epiſtola ad Fuggeros, *pag.* 51 *&* 52.

„ découvert plusieurs autres Secrets, qui me „ récompensent de mes Peines, & m'excitent „ à poursuivre mon Entreprise.„

CE *seroit donc en vain*, repliquai-je au Cabaliste, *que je voudrois vous persuader de quitter un Métier aussi trompeur. Je ne vous dirai point ce que vous devez vous être dit plusieurs fois à vous-même. Mais, je profiterai volontiers de votre Complaisance, pour m'instruire de quelques-uns de vos Secrets.* A ces Mots, je pris congé du Chimiste, qui me promit de me communiquer ce qu'il savoit de plus curieux.

QUELQUE grande, mon cher Isaac, que soit la Folie des Cabalistes & des Aristes, il faut avouër qu'on leur a cependant l'Obligation d'un grand Nombre de Découvertes, qui ont illustré la Phisique Expérimentale. Car, en cherchant leur *cinquieme Elément* & leur *Poudre de Projection* imaginaire, ils ont procuré aux Phisiciens les Moïens de connoitre comment les Eaux vitrioliques & métalliques se coagulent dans les Entrailles de la Terre, & forment les Minéraux, les Métaux, & les Pierres, selon les diverses Matrices qu'elles rencontrent. La Chimie a donné une Idée sensible de la Végétation des Plantes & de l'Acroissement de Animaux, par les Fermentations & par les Sublimations. Elle a appris par les Distillations comment le Soleil, après avoir raretié les Eaux de la Mer ou des autres Fleuves, les attire dans les Airs, où elles forment les Nues, qui se distillent ensuite en Pluïe ou en Rosée. Tant de Découvertes, dont on est redevable à l'Etude de la Chimie, doi-

doivent rendre cheres aux véritables Philoſophes les folles Recherches des Cabaliſtes & des Artiſtes, puiſqu'ils profitent ſi utilement de leur Extravagance.

PORTE-TOI bien, mon cher Iſaac; vi content & heureux; & garde-toi ſoigneuſement des Labirinthes de la Pierre Philoſophale.

De Londres, ce . . .

LETTRE CENT CINQUANTE-DEUXIEME.

Aaron Monceca, *à* Iſaac Onis, *Caraïte, autrefois Rabbin de Conſtantinople.*

IL n'eſt aucune Nation, mon cher Iſaac, à laquelle les autres ne reprochent quelque fauſſe Démarche. Les François blâment les Anglois d'avoir fait bruler injuſtement Jeane d'Arc, connue ſous le Nom de la *Pucelle d'Orléans*, qui n'avoit commis d'autre Crime, que celui de ſervir utilement ſon Prince & ſa Patrie. Ils diſent, que, pour pallier l'Injuſtice qu'on fit à cette illuſtre Françoiſe, on eut recours à la Fourbe & à l'Impoſture, en ſe ſervant du Prétexte ridicule des Maléfices & des Sortileges.

LES Anglois conviennent aujourd'hui, que leurs Peres eurent Tort d'agir d'une Maniere

ſi contraire aux Loix de l'Equité & de la bonne Guerre : il ſoutiennent, que cette Pucelle d'Orléans, que pluſieurs Hiſtoriens François font paſſer pour une Sainte, étoit une Femme hardie, entreprenante, & courageuſe, dont les Courtiſans de Charles VII ſe ſervirent avantageuſement, pour rétablir les Affaires du Roïaume, & pour diſſiper la Terreur dont les Soldats étoient ſaiſis.

CETTE Diverſité d'Opinions, entre les Hiſtoriens François & les Anglois, m'a fait naitre la Curioſité d'approfondir cette Hiſtoire, & de tâcher de développer la Vérité au travers des Nuages dont on a voulu la couvrir. Paſquier, Auteur peu ſuſpect d'avoir voulu favoriſer la Superſtition, nous a donné un Détail circonſtancié du Procès de Jeanne d'Arc, qu'il regarde comme une Sainte, & dont il défend vivement la Mémoire. En examinant les Preuves qu'il apporte, pour démontrer la prétendue Révélation de Jeanne, ſi l'on en fait voir clairement la Fauſſeté, il faudra, non ſeulement avouër, que le Ciel n'avoit aucune Part aux Actions de cette Femme, mais même il faudra recevoir le Sentiment des Anglois qui vivent aujourd'hui ; reconnoitre, qu'on eut Tort de la punir ; & convenir, qu'elle ſe prêtoit à la Fourbe & aux Stratagêmes des Miniſtres & des Généraux de Charles VII. Je te prie donc, mon cher Iſaac, de réfléchir attentivement ſur les Raiſons qui ont déterminé Paſquier à croire la Pucelle d'Orleans une Sainte, & tu en connoitras aiſément la Foibleſſe.

C'EST

C'EST *grande Pitié!* dit cet Auteur *. *Jamais perſonne ne ſecourut la France ſi à propos, & plus heureuſement, que cette Pucelle; & jamais Mémoire de Femme ne fut plus déchirée que la ſienne. Les Anglois l'eſtimérent Sorciere & Hérétique, &, ſous cette Propoſition, la firent bruler. Quelques-uns des noſtres ſe firent accroire, que c'eſtoit une Feintiſe telle que Numa Pompilius feit dans Rome de la Nymphe, pour s'aquérir plus de Créance envers le Peuple: & telle eſt l'Opinion de Langey au III Livre de la* Diſcipline Militaire, *Chapitre III. A quoi les autres ajoutent, & diſent que les Seigneurs de la France ſuppoſérent cette jeune Garce, feignant qu'elle eſtoit envoiée de Dieu pour ſecourir le Roiaume; & que meſme, quand elle remarqua le Roi Charles à Chinon entre tous les autres, on lui avoit donné un certain Signal pour le reconnoitre. J'en ai veu de ſi impudents & eshontez, qu'ils diſoient que Baudricourt, Capitaine de Vaucouleurs, en avoit abuſé; & que, l'ayant trouvée d'Entendement capable, il lui avoit fait jouër cette Fourbe.*

PREN garde d'abord, mon cher Iſaac, que, dès le Tems de la Pucelle, beaucoup de Gens doutoient de la Réalité de ſa Miſſion Céleſte, & que cette Opinion s'étoit accrue & fortifiée. Dans le Siecle où Paſquier écrivoit, bien des Perſonnes n'avoient nulle Foi, non ſeulement à la Sainteté de Jeanne d'Arc, mais encore à

* Recherches de Paſquier, *Livr. VI, Chap. V. Toutes les Citations de Paſquier, qui ſe trouvent dans cette Lettre, ſont priſes dans le même Chapitre: ainſi, on ne le citera plus, dans la ſuite.*

ſa Sageſſe ; puiſqu'elles ſoutenoient, qu'elle n'avoit reçu d'autre Inſpiration que les Secrets que Baudricourt lui avoit communiqués.

QUANT à ce qui regarde les Mœurs de cette Fille, je croirois aſſez volontiers avec Paſquier, qu'elles étoient pures. La Preuve, qu'il en donne, paroit aſſez vraiſemblable. *La Pudicité*, dit-il, *l'avoit accompagnée juſqu'à ſa Mort, même au millieu des Troupes.* Il eſt certain, mon cher Iſaac, que les Anglois, qui cherchérent mille Moïens pour trouver un Prétexte ſpécieux & propre à colorer la Mort de cette Guerriere, n'auroient pas manqué de lui faire un Crime de ſon Impudicité. Cependant, il n'en eſt fait aucune Mention dans les Procédures. Quoiqu'il en ſoit, cela peut bien ſervir à prouver la Chaſteté, mais non point la Sainteté, de Jeanne d'Arc. En accordant qu'elle n'avoit point couché avec Baudricourt, il ne s'enſuivra nullement, qu'elle ait agi par un Ordre immédiat de la Divinité. Je ne crois pas, que la Qualité de Pucelle emporte avec ſoi celle de Propheteſſe, & de Libératrice des Nations. Je conviendrai donc avec les Hiſtoriens François, que la Pucelle n'avoit jamais fait de Batard ; mais, je ſoutiendrai avec les Auteurs Anglois, que ſa prétendue Miſſion étoit une Impoſture adroitement conduite. Pour être perſuadé de cette Vérité, il ſuffit d'écouter Paſquier, qui cherche tant à canoniſer cette Guerriere.

JE *réciterai*, dit-il, *les principaux Articles ſur leſquels Jeanne d'Arc fut interrogée ; à la charge, que s'il n'y a tant de Grace, il y aura par*

par avanture plus de Créance, pour ceux qui liront ce Chapitre . . . .

LA *Pucelle, interrogée sur le prémier Article de dire Vérité, répondit, que ses Pere & Mere elle les diroit; mais des Révélations, que non, & qu'elle les avoit dites à son Roi Charles, & que dans huitaine elle sauroit bien si elle les devroit révéler.*

INTERROGÉE *de son Nom, elle dit qu'en son Pais on l'appelloit* Jeannete, *& depuis qu'elle vint en France fut appellée* Jeanne d'Arc, *du Village de Dompré: que son Pere s'appelloit* Jaques d'Arc, *& sa Mere* Isabelle: *que l'un de ses Parens étoit appellé* Jean Lingue, *l'autre* Jean Berrey: *de ses Maraines, l'une* Jeanne, *l'autre* Agnès, *l'autre* Sibille; *& qu'elle en avoit encor eu quelques autres, comme elle avoit oui dire à sa Mere: qu'elle étoit lors de l'Age de vint-neuf Ans ou environ, Lingere ou Filandiere de son Métier, & non Bergere: alloit tous les Ans à Confesse, oioit souvent une Voix du Ciel, & que la part où elle l'oioit y avoit une grande Clarté, & estimoit que ce fut la Voix d'un Ange: que cette Voix l'admonestoit maintesois d'aller en France, & qu'elle fairoit lever le Siege d'Orleans, & lui dit qu'elle allast à Robert de Baudricourt, Captaine de Vaucouleurs, lequel lui donneroit Escorte pour la mener: ce qu'elle fit, & le connut pour cette Voix.*

JE pense, mon cher Isaac, que si je n'étois pas convenu de la Virginité de la Pucelle, je pourrois bien comparer au Récit qu'elle fait le Conte de Frere Luce mis en Vers par l'ingenieux la Fontaine. Ne semble-t-il pas que Baudri-

dricourt joue le même Rolle que l'Hermite caffard; & qu'il crie d'une voix de Tonnerre: *Femme-de-Bien, conduiſez votre Fille au Serviteur de Dieu; car, d'elle & de lui il doit venir un grand Pape?* Je veux bien que Baudricourt n'eut point agi par les mêmes Raiſons que Frere Luce. La Politique peut avoir tenu lieu de l'Amour. En ce Cas, la Pucelle ſe ſeroit prétée innocemment à la Fourbe. Mais, il paroit évidemment par la Suite de la Procédure, qu'elle ſavoit les Deſſeins de ceux qui la faiſoient agir, & qu'elle connoiſſoit le Deſſous des Cartes. Elle avoit l'Ambition de paſſer pour une ſainte Héroïne, & rempliſſoit avec plaiſir le Rolle qu'on lui faiſoit jouër.

IL faut, mon cher Iſaac, que je te communique une Idée aſſez plaiſante. C'eſt que je trouve entre *Jeanne d'Arc*, & *la Cadiere*, beaucoup de Reſſemblance. A cela près, que l'une combattoit contre des Anglois, & l'autre contre des Jéſuites, elles avoient egalement l'Envie de dupper le Public, & de s'aquérir une Réputation de Sainteté. Toutes les deux vouloient qu'on les crût en Relation avec tous les Bienheureux Nazaréens. La Pucelle ſe donnoit même pour Confidente de la Divinité. Voici encor Paſquier, ou plûtôt la Procédure, qui va parler. *Elle dit, qu'elle ſavoit bien que Dieu aimoit le Duc d'Orléans, & qu'elle avoit eu plus de Révélations de lui que de nul autre vivant, fors & excepté de celui qu'elle appelle ſon Roy* *.

TU

* *Item dixit, quòd benè ſcit, quòd Deus diligit Ducem Aurelianenſem; ac etiam plures Revelationes de ipſo habu-*

TU vois, mon cher Isaac, que l'Etre suprême communiquoit les Secrets les plus cachés à la prétendue Sainte. Aussi avoit-il soin de la faire instruire, par des Messagers fidelles, de ses Volontez. Ce fut elle, qui apprit cette Particularité à ses Juges.

INTERROGE'E, *si elle avoit ouï la Voix, elle répondit, hier trois fois; la prémiere au matin, la seconde sur le Vespre, & la troisieme vers la Nuit* †.

INTERROGE'E, *si elle avoit veu des Fées, dit que non, qu'elle sache; mais bien, qu'une sienne Maraine, Femme du Maire d'Aulbery, se vantoit les avoir quelques-fois veues vers l'Arbre des Fées, joignant leur Village de Dompré.*

INTERROGE'E, *qui étoient ceux ou celles qui parloient à elle, dit que c'étoit* Sainte Catherine & Sainte Marguerite, *lesquelles elle avoit vues souvent & touchées, depuis qu'elle étoit en Prison, & baisé la Terre par où elles étoient passées; & que de toutes ses Reponses elle prenoit Conseil d'elles: qu'elle avoit pris la Robbe d'Homme, par Commandement exprès.*

AVOIS-JE Tort, mon cher Isaac, de te dire, que la Divinité envoïoit de fréquens Postillons à la Pucelle d'Orleans? Catherine & Marguerite étoit chargées de ces Messages Spirituels. Une pareille Circonstance fourniroit d'admirables & merveilleuses Réfléxions à quelque Auteur Monacal, qui écriroit la Vie de cette prétendue Sainte. Il montreroit la sage

habuerat, quàm de alio Homine vivente, excepto illo, quem dicit Regem suum.

† *Quum pulsaretur pro* Ave Maria *de Sero.*

ſage Prudence de l'Être ſuprême, d'avoir envoïé des Saintes, plûtôt que des Saints, pour annoncer ſa Volonté à la chaſte Pucelle, dans la Crainte qu'elle n'eut d'abord été effraïée de ſe trouver tête-à-tête avec un Homme, ſurtout ſi le Saint eut été de l'Ordre des Cordeliers, & qu'il eut porté l'Habit de ſon Couvent: car, il eſt bon de remarquer, que les Viſites des Meſſagers Celeſtes commencérent dans un Tems où Jeanne d'Arc devoit aiſément s'allarmer. Voici encor Paſquier qui va parler. *Dit, qu'à l'Arbre des Fées, & à la Fontaine près de Dompré, elle parla à* Sainte Catherine, & Sainte Marguerite, *mais non aux Fées, & y commença de parler dès l'Age de treize Ans.*

EST-IL permis, mon cher Iſaac, qu'un Auteur, qui d'ailleurs a du Mérite, ait pû apporter, pour prouver la Réalité de l'Inſpiration de la Pucelle d'Orléans, les Choſes qui marquent le plus viſiblement ſa Fourbe & ſon Impoſture? Qu'on montre ſes Réponſes à un Philoſophe qui fait Uſage de ſa Raiſon, de quelque Religion qu'il ſoit, il n'héſitera pas à décider en faveur de ceux qui ſoutiennent que la ſeule Politique eut part à la prétendue Révélation de Jeanne d'Arc. Doit-on s'étonner des Choſes extraordinaires, qu'on trouve quelquesfois dans les Auteurs Grecs & Romains, lorſqu'on voit des Hiſtoriens François, dont les Ouvrages ont mérité l'Eſtime des Connoiſſeurs, adopter une Fable puérile & contraire aux Notions les plus claires? Par quel Droit un Nazaréen, aſſez crédule pour croire les

les Contes de la Pucelle, voudra-t-il rejetter ceux qu'Hérodote a inſérez quelquesfois dans ſes Ecrits?

POUR être encor plus convaincu de l'Abſurdité de cette Fable pieuſe, il n'y a qu'à faire quelque legere Attention ſur la Conduite que tint Jeanne d'Arc, lorſqu'elle fut priſonniere. *Sollicitée par ſes Juges*, dit ſon Apologiſte, *de reprendre l'Habit de Femme, elle répondit, qu'elle ne requeroit d'avoir de cet Habit qu'une Chemiſe après ſa Mort. Derechef ſollicitée de laiſſer l'Habit d'Homme, & qu'en ce faiſant on la recevroit au Sacrement de la Communion*, elle prit le Parti de garder ſa Culotte, qu'elle eſtimoit plus que tous les Biens du Monde; & aima mieux, pendant long-tems, être regardée comme excommuniée, que de porter un Cotillon §. A la fin pourtant elle réſolut *de reprendre une Robe de Femme, pour ouïr la Meſſe; mais, à Condition, que, dès l'inſtant qu'elle ſeroit finie, elle reprendroit un Habit d'Homme.* Il faut avouër, que voilà une plaiſante Fantaiſie.

CE qu'il y a de plus extraordinaire, c'eſt que c'étoit par les Ordres de Sainte Catherine & de Sainte Marguerite, que Jeanne d'Arc étoit ſi fort attachée à ſes Culottes. Il eſt vrai, qu'il lui en couta cher d'avoir ſuivi leurs Conſeils. *Le Promoteur aiant donné ſes Concluſions*, dit Pasquier, *par Sentence de l'Eveque* &

§ *Noluit huic Præcepto obſequi: in quo apparet Pervicacia ejus, & Obduratio ad Malum, & Contemptus Sacramentorum.* Ce Latin eſt aſſez digne du Tems auquel la Pucelle fut condamnée comme Sorciere.

& du Vice-Gerent de l'Inquiſiteur, il eſt dit que tout ce qui avoit été fait par la Pucelle n'eſtoit que Fictions & Tromperies, pour ſeduire le pauvre Peuple, ou bien Invention du Diable; & qu'en tout ceci avoit commis Blaſphéme contre l'Honneur de Dieu, Impiété contre ſes Pere & Mere, autre Blaſpheme. . . d'avoir mieux aimé ne point communier. . . que de quitter l'Habillement d'Homme. A ce Jugement opinérent les Evêques de Couſtance & Lizieux, le Chapitre de l'Egliſe Cathedrale de Rouën, ſeize Docteurs & ſix tant Licentiés que Bacheliers de Théologie, onze Avocats de Rouën. Cette Sentence envoïée à l'Univerſité de Paris, pour donner *ſon Avis ſur icelle, . . . elle déclara, que la Pucelle eſtoit vraiment hérétique & ſchiſmatique, & dépécha deux Lettres, . . . l'une au Roi, l'autre à l'Evêque de Beauvais, pour la faire mourir.*

MALGRE' la Déciſion de l'Univerſité, les Anglois, mon cher Iſaac, voulurent ſauver la Vie à la Pucelle: mais, ils éxigérent, qu'elle quitteroit cette maudite Culotte, de laquelle elle étoit ſi fort entêtée. La ſainte Guerriere, voiant enfin, qu'il falloit, ou mourir, ou reprendre la Juppe, ſe détermina pour ce dernier Parti; & cela, ſans attendre le Conſeil de Sainte Marguerite. *On l'expoſa ſur un Echafaut public*, écrit Paſquier, *où, après avoir été préchée, elle dit alors, qu'elle ſe ſoumettoit au Jugement de Dieu, & de Notre Saint Pere le Pape. Puis, voiant qu'on vouloit paſſer outre, elle proteſta de tenir tout ce que l'Egliſe ordonneroit; diſant pluſieurs fois, que, puiſ-*

puiſque tant de Gens ſages ſoutenoient que les Apparitions n'étoient de Dieu, elle le vouloit auſſi croire; & fit une Abjuration publique, inſerée tout du long au Procès : ſurquoi intervint autre Sentence, qu'elle eſt abſoute du Lien d'Excommunication, & condamnée à perpetuelle Priſon §. Et, dès-lors, elle reprit l'Habit de Femme, & l'envoia-t-on en Priſon.

VOILA', mon cher Iſaac, les Choſes en fort bon Etat pour la Pucelle; &, moïennant la Perte de ſes Culottes, elle avoit conſervé ſa Vie. Mais, le Mal de tout cela fut qu'elle prit la Juppe ſans conſulter Sainte Catherine, qui fut très fâchée de la voir ainſi en Habit de Femme, lorſqu'elle revint la trouver en Priſon. Elle lui en fit une verte Reprimande. *Eh! de quoi vous aviſez-vous, Mamie*, lui dit-elle, *de porter un Pet-en-l'Air, quand je vous ai dit qu'il convenoit que vous portaſſiés un Juſte-au-Corps? Allons! C'a, dépéchez-vous: mettez-moi bas ce Cotillon; dûſſent tous les Evêques, Docteurs, & Bacheliers, en créver de Dépit.* Jeanne d'Arc obéit: & fort mal lui en prit, comme il paroit par le Reſte de l'Hiſtoire, que Paſquier va nous raconter.

CE *néanmoins furent mis ſes Habillemens d'Homme près d'elle, pour voir quels ſeroient ſes Déportemens. Elle ne fut pas ſi-tôt ſeule, & revenue à ſon ſecond Penſer, qu'elle fit Pénitence de ſon Abjuration, & reprit les Habits d'Homme.* Cette Abjuration, mon cher Iſaac, reſſemble encor aſſez au prémier Desaveu que fit la Cadiere des Crimes qu'elle imputoit au

§ *Ut cum Pane Doloris ibi Commiſſa deflaret.*

Pere Girard: elle reprit bien-tôt ſes prémiers Sentimens. Jeanne d'Arc fit la même Choſe. L'une fut corrigée par les Janſéniſtes, & l'autre par Sainte Catherine: mais, il en couta plus cher à la derniere. *Le Lendemain matin, étant viſitée, & étant retrouvée en ſon ancien Appareil, & interrogée ſur ce Changement, elle répond l'avoir fait par le Commandement exprès des Saintes, & qu'elle aimoit mieux obéir aux Commandemens de Dieu que des Hommes. A ces Mots, on la déclare hérétique & relapſe, & tout de ſuite elle eſt renvoiée au Bras Séculier, où elle fut condamnée d'être brulée toute vive.... L'Univerſité de Paris, voulant auſſi jouër ſon Rolle, fit une Proceſſion le Jour de Saint Martin des Champs, où un Frere Dominicain fit une Déclamation encontre cette pauvre Fille, pour montrer que ce qu'elle avoit fait étoit Oeuvre du Diable, & non de Dieu.*

VOILA', bien du Bruit & du Fracas pour un Cotillon & une Culotte, diras-tu peut-être, mon cher Iſaac, & pour ſavoir lequel des deux devoit enfin porter cette malheureuſe Fille. Il faut ſincérement avouër, que cela paroit d'abord extrémement ridicule. Cependant, lorſque l'on approfondit ſérieuſement la Choſe, on reconnoit bien-tôt, que cet Habillement étoit un vrai Coup d'Etat, & un Fruit de la plus fine Politique. Celle des François vouloit que la Pucelle ne quittât point les Culottes; & celle des Anglois demandoit qu'ils la forçaſſent à prendre la Juppe. En voici la Raiſon, que tu trouveras, ſans doute, parfaitement bien fondée. L'Impreſſion étonnante,

nante, que la Sainteté de Jeanne d'Arc avoit faite sur l'Esprit des Soldats de Charles VII, avoit causé la Ruine totale des Anglois. Il s'agissoit donc que ceux-ci, pour ranimer leur Parti, & pour détruire chés leurs Ennemis une Prévention qui leur étoit si avantageuse, fissent avouër à la Pucelle, que sa Révélation étoit fausse. Dès qu'elle mettoit Culotte bas, l'Affaire étoit gagnée. D'un autre côté, Jeanne d'Arc ne comprenoit que trop combien il étoit utile aux François, qu'elle soutint la Fourbe, & qu'elle mît toujours les Saints de la Partie. Aussi demeura-t-elle ferme, tandis qu'elle ne vit point la Mort prête à la punir de sa Dissimulation. Mais, aïant été ébranlée par la Crainte des Supplices, elle consentit à renoncer à ses Visions & à ses Inspirations. Dès qu'elle eut fait ce Pas, les Anglois, qui auroient dû en rester-là, l'aïant suffisamment décréditée, ne s'en contentérent point. Ils cherchérent encore à la perdre, lui tendirent un Piége, en laissant une Culotte à sa Disposition. Autant auroit-il valu renfermer un Chien affamé dans un Office bien rempli de Viandes, & lui deffendre gravement d'y toucher. La Pucelle, revenue de sa prémiere Fraïeur, comprit la Conséquence de la fausse Démarche qu'elle avoit faite, & voulut la réparer. Elle se flatta, qu'on n'ôseroit la faire mourir. Mais, les Anglois ne la ménagérent plus.

Au reste, mon cher Isaac, en niant la Sainteté de Jeanne d'Arc, je ne veux pas lui refuser les Louanges qu'elle mérite. Ce fut

une Héroïne, & elle ſauva ſa Patrie. La Cruauté, que les Anglois commirent envers elle, eſt une Tache, qui fletrira toujours leur Nation. Ils devoient regarder leur Priſonniere avec le Reſpect que mériroit un Sujet fidelle à ſon Roi & à ſa Patrie, qui ſe ſert des Avantages que lui inſpirent ſon Courage & ſon Génie. Si les Anglois d'aujourd'hui prenoient une pareille Priſonniere, ils admireroient ſa Valeur, & reſpecteroient autant ſa Perſonne, qu'ils auroient peu de Foi à ſa Sainteté.

PORTE-TOI bien, mon cher Iſaac: vi content & heureux; & donne-moi de tes Nouvelles.

De Londres, ce . . .

LETTRE CENT CINQUANTE-TROISIEME.

Aaron Monceca, *à* Isaac Onis, *Caraïte*, *ancien Rabbin de Constantinople.*

QUELQUE prévenu que je sois, mon cher Isaac, en faveur des Sentimens de Locke, j'ai peine à lui accorder, que l'Ame quelquefois cesse totalement de penser pendant le Sommeil. Je conviens, que je ne puis me persuader entiérement, que son Opinion soit fausse: mais, je la regarde comme douteuse; & j'aurois souhaité qu'il l'eût donnée comme probable, & non point comme certaine. Ce Sage Philosophe me paroit trop convaincu que les Cartésiens ont mal défini l'Essence de l'Ame, lorsqu'ils ont assuré qu'elle consistoit dans la Pensée actuelle. *Nous savons*, dit-il, *certainement par Experience, que nous pensons quelquefois; d'où nous tirons cette Conclusion infaillible, qu'il y a en nous quelque-chose qui a la Puissance de penser. Mais, de savoir si cette Substance pense continuellement, ou non, c'est de quoi nous ne pouvons nous assûrer, qu'autant que l'Experience nous en instruit. Car, de dire, que penser actuellement est une Proprieté essentielle à l'Ame, c'est poser visiblement ce qui*

eſt en Queſtion, ſans en donner aucune Preuve §.

JE penſe, mon cher Iſaac, que Locke n'eſt point fondé dans le Reproche qu'il fait aux Cartéſiens, & qu'ils ont pluſieurs Raiſons très fortes, qui les autoriſent à définir l'Eſſence de l'Ame, par la Faculté actuelle de penſer. „ L'Ame „, diſent les Philoſophes, „ n'a, ni Largeur, ni Etendue, ni Profondeur. Ainſi, tous les Attributs qui peuvent convenir à la Matiere ne ſauroient lui „ être attribuez. Nous ne connoiſſons donc „ qu'une ſeule de ſes Qualitez: c'eſt la Penſée. N'avons-nous pas Raiſon de prétendre, qu'elle ne peut ſubſiſter ſans elle, & „ qu'elle fait ſon Eſſence, puiſque c'eſt l'unique Qualité que nous lui découvrions. „ Car, de même que nous ne ſavons qu'il „ exiſte de la Matiere, que par le Moïen de „ l'Etendue, nous ne connoiſſons qu'il y a „ des Ames, que par la Penſée. Or, nous „ ne balançons pas à définir l'Eſſence de la „ Matiere par l'Extenſion, ne pouvant imaginer aucune Choſe materielle, qui ne ſoit „ étendue. Pourquoi ne définirons-nous pas „ auſſi l'Eſſence de l'Ame par la Penſée actuelle, puiſque nous ne pouvons concevoir une Choſe ſpirituelle, qu'elle n'ait la „ Faculté de penſer? „

QUOI

§ Eſſai Philoſophique concernant l'Entendement Humain, *Livr. II, Chap. I, § X, pag. 65. Comme toutes les Citations de cette Lettre ſont priſes dans le même Chapitre, on ne marquera point les autres.*

QUOI qu'on puiſſe répondre à ces Objections, mon cher Iſaac, & qu'elles ne ſoient point entiérement convaincantes, il faut avouër, qu'elles méritent du moins qu'on les éxamine avec beaucoup d'Attention. Ce n'eſt donc pas ſans Preuves, que les Cartéſiens ont voulu que l'Ame penſât toûjours, même durant le Sommeil, & lorſque le Corps ſemble ne prendre aucune Part à ſes Perceptions. Locke n'a pas été en Droit de reprocher à ces Philoſophes, qu'ils décidoient *gratuitement*, *& ſans Raiſon*, une Queſtion de Fait, & qu'il n'étoit rien qu'on ne pût prouver par leur Méthode. *Je n'ai*, dit-il, *qu'à ſuppoſer, que toutes les Pendules penſent, tandis que le Balancier eſt en Mouvement; & de-là j'ai prouvé ſuffiſamment, & d'une maniere inconteſtable, que ma Pendule a penſé durant toute la Nuit précédente* „ Vous „ n'êtes pas en Droit „, peuvent lui répondre les Cartéſiens „ , de ſuppoſer que toutes „ les Pendules penſent tandis que le Balan- „ cier eſt en Mouvement; parce que vous „ n'avez non ſeulement aucune Probabilité „ que le Mouvement d'un Balancier opere „ la Penſée: mais, vous êtes aſſuré, que „ le Balancier, étant une Subſtance mate- „ rielle, n'a en lui d'autre choſe que de „ l'Etendue, de la Largeur, & de la Pro- „ fondeur. Quant à nous, nous ſommes „ dans un Cas différent. Nous diſons, que „ l'Ame penſe également pendant le Sommeil „ & pendant qu'on veille, parce que nous „ ſommes aſſurez qu'elle a la Faculté de pen-

„ ser, non seulement lorsque le Corps est
„ éveillé, mais même quand il est endormi,
„ en aïant des Preuves certaines & évidentes,
„ par les Songes dont elle garde le Souvenir.
„ Nous pouvons donc, avec quelque fonde-
„ ment, conclurre, qu'elle peut faire conti-
„ nuellement ce qu'elle fait dans certains
„ Momens : au lieu que votre Supposition
„ du Balancier & de la Pendule est absurde
„ & ridicule. „

JE poursuivrai, mon cher Isaac, d'examiner les Sentimens de Locke, & je te prie de vouloir m'apprendre ce que tu penses des Difficultez que je crois y appercevoir. *Le moindre Assoupissement où nous jette le Sommeil*, dit ce Philosophe, *suffit, ce me semble, pour renverser la Doctrine de ceux qui soutiennent que l'Ame pense toûjours. Du moins ceux, à qui il arrive de dormir sans faire aucun Songe, ne peuvent jamais être convaincus que leur Pensée soit en Action, quelquefois pendant quatre Heures, sans qu'ils en sachent rien. Si on les éveille au milieu de cette Comtemplation dormante, & qu'on les prenne, pour ainsi dire, sur le Fait, il ne leur est pas possible de rendre Compte de ces prétendues Contemplations. On dira peut-être, que, dans le plus profond Sommeil, l'Ame a des Pensées, que la Mémoire ne retient point. Mais, il paroit bien malaisé à concevoir, que, dans ce Moment, l'Ame pense dans un Homme endormi, & le Moment suivant dans un Homme eveillé, sans qu'elle se ressouvienne, ni qu'elle soit capable de rappeller la Mémoire, de la moindre Circonstance de toutes les*

les Penſées qu'elle vient d'avoir en dormant. Pour perſuader une Choſe qui paroit ſi inconcevable, il faudroit la prouver autrement que par une ſimple Affirmation.

LES Cartéſiens peuvent répondre à ces Objections, que, bien loin de ne vouloir prouver leurs Sentimens que par l'Aſſûrance qu'ils donnent de leur Juſteſſe & de leur Vérité, l'Expérience journaliere démontre la Réalité de leur Opinion. En effet, ne ſemble-t-il pas, qu'on ne doit point s'étonner qu'un Homme qu'on éveille perde dans l'Inſtant le Souvenir des Penſées qui l'occupoient tandis qu'il dormoit; puiſqu'on voit tous les jours de Gens oublier dans le Moment une Choſe dont ils étoient occupez une Minute auparavant, & faire pour la rapeller dans leur Eſprit des Efforts inutiles? Il n'eſt perſonne, à qui ces ſortes d'Oublis ne ſoient arrivez pluſieurs-fois; & rien n'eſt ſi ordinaire dans le Monde, que d'entendre dire à un Homme: *J'avois dans le Moment quelque-choſe à vous apprendre. Cela m'eſt échapé. Je fais vainement ce que je puis pour m'en reſſouvenir: Je n'en ſaurois venir à bout.* Je demande, mon cher Iſaac, ſi l'Ame, oubliant totalement certaines Penſées dans le Moment qu'elle en eſt occupée, & pendant que le Corps qu'elle anime eſt éveillé, on doit trouver extraordinaire, qu'elle perde le Souvenir de celles qu'elle peut avoir eu pendant le Sommeil de ce même Corps, ſur lequel elle ne fait point alors des Impreſſions bien vives, les Organes étant comme bouchés, & ne ſervant que d'u-

ne maniere foible. Dira-t-on, qu'il n'eſt pas impoſſible que l'Ame reſte quelque Inſtant ſans penſer dans un Homme éveillé, & que l'Oubli de ces Perceptions eſt cauſé par cette courte & imperceptible Caſſation de la Penſée. Ce ſera-là une Abſurdité ſi grande, & ſi évidemment démentie, qu'il ne faudra pour la réfuter qu'atteſter l'Expérience. Le ſage Locke étoit trop éclairé, pour adopter une pareille Opinion. Il dit au contraire préciſément, *qu'il convient que l'Ame n'eſt jamais ſans penſer dans un Homme éveillé, parce que c'eſt ce qu'emporte ſon Etat.* Qu'il nous apprenne donc la Raiſon de l'Oubli ſubit de certaines Perceptions dans un Homme éveillé. Alors, il ſera en Droit d'éxiger que les Cartéſiens lui expliquent comment il eſt poſſible qu'un Homme ait penſé toute la Nuit ſans qu'il ait le Lendemain aucune Connoiſſance des Idées dont il a été occupé pendant pluſieurs Heures.

LA Difficulté, que Locke propoſe ſur l'Inutilité des Penſées de l'Ame pendant le Sommeil, me paroit fort peu conſidérable. *Penſer ſouvent*, dit-il, *& ne pas conſerver un ſeul Moment le Souvenir de ce qu'on penſe, c'eſt penſer d'une Maniere bien inutile. L'Ame, dans cet Etat-là, n'eſt que fort peu, ou point du tout, au deſſus de la Condition d'un Miroir, qui, recevant conſtamment diverſes Images ou Idées, n'en retient aucune. Ces Images s'évanouiſſant, & diſparoiſſant, ſans qu'il y reſte aucune Trace, le Miroir n'en devient pas plus parfait, non plus que l'Ame par le Moien de ces for-*

sortes de Penſées dont elle ne ſauroit conſerver le Souvenir un ſeul Inſtant. . . . Si l'Ame ne ſe ſouvient pas de ſes propres Penſées ; ſi elle ne peut point les mettre en reſerve, ni les rapeller pour les emploier dans l'Occaſion ; ſi elle n'a pas le Pouvoir de réfléchir ſur le Paſſé, & de ſe ſervir des Expériences des Raiſonnemens & des Réfléxions qu'elle a faites auparavant ; à quoi lui ſert de penſer ? Ceux, qui réduiſent l'Ame à penſer de cette Maniere, n'en ſont pas un Etre beaucoup plus excellent que ceux qui ne la regardent que comme un Aſſemblage des Parties les plus ſubtiles de la Matiere, Gens qu'ils condamnent eux-mêmes avec tant de Hauteur. Car, enfin, des Caracteres tracés ſur la Pouſſiere, que le prémier Soufle de Vent efface, ou bien des Impreſſions faites ſur un Amas d'Atomes ou d'Eſprits animaux, ſont auſſi utiles.... La Nature ne fait rien en vain, ou pour des Fins peu conſidérables : & il eſt bien mal-aiſé de concevoir, que notre divin Créateur, dont la Sageſſe eſt infinie, nous ait donné la Faculté de penſer, ... pour être emploiée d'une Maniere ſi inutile, la quatrieme partie du Tems qu'elle eſt en Action.

CE Paſſage, mon cher Iſaac, contient deux Objections. La prémiere regarde l'Inutilité des Penſées d'un Homme endormi. Mais, les Cartéſiens peuvent répondre à Locke, que les Penſées, qu'il regarde comme ſuperflues ſont très néceſſaires, quoi qu'on n'en connoiſſe pas toute l'Utilité. Parce qu'on ne comprend pas à quoi une Choſe peut ſervir, on ne doit pas conclurre, qu'elle ne doit point

point exister. La Foiblesse de l'Entendement Humain ne penetre pas la Nécessité d'un Nombre infini d'Etres qui éxistent. Sera-t-on en Droit pour cela de nier leur Existence? D'ailleurs, l'Expérience semble nous apprendre, que les Hommes profitent beaucoup de ces Pensées que l'Ame pendant le Sommeil paroit ne point communiquer au Corps. Le Traducteur de Locke remarque fort-à-propos, que l'Inutilité de cette Façon de penser n'est point aussi réelle que l'assûre son Auteur. *Un Enfant*, dit-il, *est obligé d'apprendre par cœur douze ou quinze Vers de Virgile. Il les lit trois ou quatre fois immédiatement avant de s'endormir, & il les recite fort bien le Lendemain, à son Réveil. Son Ame a-t-elle pensé à ces Vers pendant qu'il étoit enseveli dans un profond Sommeil? L'Enfant n'en sait rien. Cependant, si son Ame a effectivement ruminé sur ces Vers, comme on pourroit, je pense, le soupçonner avec quelque Apparence de Raison, voilà des Pensées, qui ne sont pas inutiles à l'Homme, quoi qu'il ne puisse point se souvenir que son Ame ait été occupée un seul Moment* §.

LA seconde Objection de Locke tombe d'elle-même. Dès qu'on détruit la premiere, & qu'on prouve que les Pensées d'un Homme endormi, lors même qu'il ne s'apperçoit point qu'il pense, lui sont utiles, l'on n'est plus autorisé à dire, que la Nature ne fait rien en vain; & que Dieu, agissant toûjours avec Sagesse, n'accorde aux Etres aucune Qua-

§ *Remarque à la Page* 73 *de la* 2 *Edition.*

Qualité superflue. Pour que ces Raisons soient valables, & convaincantes, il faut avoir prouvé au préalable, d'une Maniere évidente, & à laquelle on ne puisse répondre, que les Pensées d'un Homme endormi sont absolument inutiles. Encor, malgré cela, il reste une Difficulté à résoudre. *A quoi servent les Songes*, pouroit-t-on dire à Locke, *de l'Existence desquels vous convenez? Sont-ils fort utiles & nécessaires aux Hommes, & retirent ils quelque grand Avantage de ces Ramas bisarre d'Images grotesques, qui se présentent à leur Imagination? Voilà des Pensées inutiles, qui occupent l'Ame Humaine pendant le Sommeil du Corps. Dieu a donc pû trouver à propos de lui accorder la Faculté d'en former d'autres dont elle perdroit l'entiere Connoissance.*

PORTE-TOI bien, mon cher Isaac: & vi content & heureux.

De Londres, ce . . .

LETTRE CENT CINQUANTE-QUATRIEME.

Iſaac Onis, *Caraïte*, *autrefois Rabbin de Conſtantinople*, *à* Aaron Monceca.

J'AI éxaminé avec Attention, mon cher Monceca, la Lettre dans la quelle tu me propoſes les Difficultez que tu trouves dans le Sentiment qui n'admet point que la Penſée actuelle ſoit l'Eſſence de l'Ame. Après avoir comparé tes Objections avec celles de Locke, j'ai reſté perſuadé, que c'étoit avec beaucoup de Fondement, que ce ſage Philoſophe ſoutenoit, qu'il y avoit Apparence que l'Ame reſtoit quelquefois d'aſſez longs Intervalles ſans penſer.

LA Comparaiſon que tu fais de l'*Etendue*, Eſſence de la Matiere, avec la *Penſée actuelle*, Eſſence de l'Ame, ne me paroit, ni juſte, ni convaincante. Je puis te nier d'abord, que l'Etendue ſoit l'Eſſence de la Matiere ; & te dire, que, loin que tu puiſſes connoitre ce qui conſtitue une Choſe ſpirituelle, tu ignores même ce qui fait le prémier Principe des Etres materiels. *Des-Cartes*, dit un Philoſophe

sophe moderne §, *fait consister l'Essence du Corps dans l'Extension, & conclut ensuite, que, par tout il y a de l'Etendue où il y a de la Matiere. . . . Je demande d'abord, qu'elle est la Raison pourquoi l'Extension doit constituer la Nature & l'Essence du Corps plûtôt que la Solidité ou quelque autre Qualité essentielle à la Matiere? Car, de cette Attention qu'on fait à un seul & unique Atribut, par l'Abstraction qu'on fait de tous les autres, il ne suffit point du tout, que ces autres ne puissent subsister sans lui, & qu'il ne puisse subsister sans les autres. Je puis trouver un Attribut particulier, auquel je m'arrêterai, & que je supposerai constituer l'Essence du Corps. Si je tiens sur ma Main une Sphere pesante, par Abstration je puis concevoir que la Pesanteur est toute dans son Centre, & ne faire Attention qu'à l'Idée de ce Centre. Il seroit pourtant absurde, que je concluſſe de-là, que la Nature & l'Essence du Corps consiste dans la Gravité. D'ailleurs, tout ce qui est dans le Corps ne nous est pas connu, ou du moins ne pouvons nous démontrer qu'il nous le soit. Ainsi, nous ne savons point présentement ce qui le constitue: & parce que nous n'appercevons que sept ou huit Attributs dans le Corps, nous ne devons pas assûrer qu'il n'en puisse avoir d'autres, sans lesquels son Existence soit aussi impossible que sans les sept ou huit qui nous sont connus. Si la Nature d'une Chose consiste en trente*

§ Le Marquis d'Argens, Philosophie du Bon-Sens, ou Réfléxions Philosophiques à l'Usage des Cavaliers & du Beau-Sexe, *pag.* 278.

trente Attributs néceſſaires & inſéparables les uns des autres, & qu'on en prenne dix, il ſeroit ridicule de conclurre qu'on eut cette Choſe qui en éxige trente abſolument. On en auroit au contraire une autre, qui n'en demande que dix, pour former ſon Exiſtence. Il en eſt de même du Corps, dont nous ne pouvons démontrer que nous connoiſſons les Attributs. Ainſi, nous ne ſavons préciſement ce qui conſtitue ſon Eſſence.

VOILA, mon cher Monceca, des Raiſons bien fortes contre la prétendue Certitude des Cartéſiens ſur l'Eſſence de la Matiere. Or, s'il eſt vrai, que les Hommes ſoient incertains ſur ce qui conſtitue la Nature du Corps, comment peuvent-ils ſe flatter de connoitre la Nature de l'Ame. Locke n'eſt-il pas en Droit de dire aux Cartéſiens: *Avant d'aſſûrer, que vous devez définir l'Eſſence de la Matiere par l'Etendue, & celle de l'Ame par la Penſée actuelle, parce que vous ne pouvez imaginer aucune Choſe corporelle qui n'ait de l'Extenſion, & que vous ne pouvez concevoir aucun Etre ſpirituel qui n'ait la Faculté de penſer, attendez d'être parfaitement inſtruits de tous les Attributs qui ſont abſolument néceſſaires à ſes différentes Subſtances; en ſorte que vous n'accordiés plus à un ſeul Attribut le Pouvoir de former une Choſe, qui peut-être en demande abſolument trente autres, que vous ignorez, & qui lui ſont eſſentiellement néceſſaires, ſans leſquels elles ne ſauroient exiſter. Vous croiez, ou du moins vous voulez perſuader les autres, que vous croiez être certains de l'Eſſen-*

ce

ce des Etres spirituels & materiels. On pourroit avec raison vous dire, que, loin de connoître la Nature de ces Substances, vous ignorez même ce qui les rend différentes.

JE ne sçai, mon cher Monceca, si tu as fait Attention à ce que Locke objecte si à propos aux Cartésiens, au Sujet de l'Ignorance des Hommes sur l'Essence de l'Ame. *Nous avons*, dit-il §, *des Idées de la Matiere & de la Pensée; mais, peut-être ne serons-nous jamais capables de connoître si un Etre purement matériel pense ou non, par la Raison qu'il nous est impossible de découvrir par la Contemplation de nos propres Idées, sans Révélation, si Dieu n'a point donné à quelques Amas de Matiere, disposez comme il le trouve à propos, la Puissance d'appercevoir & de penser, ou s'il a joint & uni à la Matiere ainsi disposée une Substance materielle. Car, par rapport à notre Idée, il ne nous est pas plus malaisé de concevoir, que Dieu peut ajoûter, s'il lui plait, à notre Idée de la Matiere la Faculté de penser, que de comprendre qu'il y joigne une autre Substance avec la Faculté de penser. . . . Puisque nous sommes contraints de reconnoître, que Dieu a communiqué au Mouvement des Effets que nous ne pouvons jamais comprendre que le Mouvement soit capable de produire, quelle Raison avons-nous de conclure, qu'il ne pourroit pas ordonner que ces Effets soient produits dans un Sujet que nous ne saurions concevoir capable de les produire, aussi bien que dans un Sujet sur le-*

§ Essai Philosophique sur l'Entendement Humain, *Livr. IV, Chap. III, pag.* 440.

lequel nous ne saurions comprendre que le Mouvement de la Matiere puisse operer en aucune maniere?

AVANT de définir que l'Ame pense toûjours, & qu'il est contre son Essence qu'elle reste quelquefois dans un entier Assoupissement pendant le Sommeil du Corps, il faut que les Cartésiens répondent aux Objections de Locke, & qu'ils montrent évidemment, qu'ils n'ont aucune Incertitude sur la Nature de l'Ame. S'ils ne peuvent pas prouver démonstrativement qu'elle n'est point materielle, s'ils ignorent qu'elle est sa Nature, comment ôsent-ils en définir l'Essence, & fonder tous leurs Raisonnemens sur une Définition hazardée? Le Docteur Stillingfleet voulut convaincre Locke, que la Nécessité de la Spiritualité de l'Ame pouvoit être démontrée, & que Dieu n'avoit point le Pouvoir d'accorder la Pensée à la Matiere. Aux anciennes Raisons des Cartésiens, il en joignit quelques nouvelles. Mais, Locke détruisit bientôt toutes ses foibles Objections. Tu pourras voir un Détail de la Dispute de ces deux Savans dans les Notes, que le Traducteur de l'*Essai Philosophique sur l'Entendement Humain* a mises dans la derniere Edition de cet Ouvrage. Le Philosophe Anglois disoit à son Adversaire: *L'Idée que nous avons de la Matiere étant une Substance solide, & celle du Corps une Substance étendue, solide, & figurée, vous prétendez que c'est confondre l'Idée de la Matiere avec l'Esprit, que de dire, que la Matiere est capable de penser. Je vous répons,*

pons, que je ne confons pas plus ces deux Idées différentes, que celle de la Matiere avec celle d'un Cheval, lorſque j'aſſûre, que la Matiere en général eſt une Subſtance ſolide & étendue, & qu'un Cheval eſt un Animal ou une Subſtance étendue, ſolide, avec Sentiment & Motion ſpontanée. Quoi que Dieu joigne quelque nouvelle Qualité à une Choſe ſolide & étendue, elle ne laiſſe pas d'être toûjours materielle. Suppoſons qu'il plaiſe à Dieu de créer un Corps, qui n'ait uniquement que l'Etendue & la Solidité. Ce Corps ſera ſans doute matériel. Il accorde enſuite le Mouvement à ce Corps, & la Faculté de ſe mouvoir. Ce Corps reſte toujours matériel. Il le rend enſuite végétatif, lui donne la Vie, & le Pouvoir de grandir, & de s'augmenter. Il reſte encore matériel. Il lui donne enfin le Sentiment, il le rend ſenſible à la Douleur, à la Faim, à la Soif, il en fait un Animal. Il demeure toujours matériel. Et pourquoi Dieu, après avoir élevé ce Corps par Dégrés juſqu'à la Faculté de ſentir, ne pourra-t-il pas lui accorder la Perception? A ces Objections, mon cher Monceca, dont je ne raporte qu'un Précis, le bon Docteur Stilingfleet n'oppoſoit rien de raiſonnable. Il avoit recours à des Généralitez, ſi ſouvent rebattues, & tant de fois invinciblement réfutées. Avouons de bonne-foi, que nous ne connoiſſons point la Nature de l'Ame. Nous ſavons qu'elle penſe toûjours dans un Homme éveillé; mais, de ſavoir ſi elle a des Perceptions continuelles pendant le Sommeil, c'eſt un Choſe que nous n'éclaircirons jamais.

QUANT à ce que tu dis des Oublis ſubits, qu'on apperçoit tous les jours dans l'Eſprit des Hommes éveillés, ils ne peuvent point être comparez avec ceux dans leſquels tomberoit l'Ame, s'il étoit vrai qu'elle penſât toûjours pendant le Sommeil. Car, un Homme, qui, lorſqu'il veille, oublie quelque-choſe dont il étoit occupé un Moment auparavant, ſe ſouvient qu'il a penſé il ne ſe rapelle pas à quoi, parce qu'il a été diſtrait par d'autres Idées; mais, il lui reſte une Conviction certaine & un Souvenir parfait, que ſon Eſprit a eu des Perceptions: au lieu qu'un Homme, qui aura dormi toute la Nuit, & qui s'éveillera le Matin, n'aura aucune Connoiſſance qu'il ait eu la moindre Idée. On doit regarder les Oublis dans un Homme éveillé comme la Suite de la continuelle Circulation des Idées. Il n'eſt pas raiſonnable de vouloir expliquer par le même Moïen l'Ignorance où l'Ame paroit être au Reveil du Corps de toutes ſes belles Penſées dont on dit qu'elle a été occupée. Locke n'a-t-il pas Raiſon de dire: *Reveillez un Homme d'un profond Sommeil, & demandez-lui à quoi il penſoit dans ce Moment. S'il ne ſent pas lui-même qu'il ait penſé dans ce Tems-là, il faut être grand Devin, pour pouvoir l'aſſûrer qu'il n'a pas laiſſé de penſer effectivement. Ne pourroit-t'on pas lui ſoutenir avec plus de Raiſon, qu'il n'a point dormi? C'eſt-là ſans doute une Affaire qui paſſe la Philoſophie; & il n'y a qu'une Révélation expreſſe, qui puiſſe découvrir à un autre qu'il y a dans mon Ame des Pen-*

Penſées, lorſque je ne puis point en découvrir moi-même. Il faut que ces Gens-là aient la Vûe bien perçante, pour voir certainement que je penſe, lorſque je ne le ſaurois voir moi-même, & que je déclare expreſſément que je ne le vois pas : & ce qu'il y a de plus remarquable, des mêmes Yeux qu'ils pénétrent en moi ce que je ne ſaurois voir moi-même, ils voient que les Chiens & les Eléphans ne penſent point ; quoi que ces Animaux en donnent toutes les Démonſtrations imaginables, excepté qu'ils ne nous le diſent pas eux-mêmes.

QUANT aux Songes, mon cher Monceca, que tu veux faire ſervir à autoriſer ton Sentiment, pren garde, qu'ils en démontrent la Fauſſeté : car, ils ſont des Preuves évidentes, que, lorſque l'Ame a des Penſées pendant le Sommeil, elle les communique au Corps, & qu'elle ne penſe jamais, que toute la Machine Humaine n'y prenne part. Je conviens avec toi de l'Inutilité des Songes. Mais, il ne ſont occaſionnez que par des Cauſes ſecondes. C'eſt aux Mouvemens, qui ſe font dans le Cerveau durant le Sommeil, qu'ils doivent leur Exiſtence. Ainſi, leur Inutilité ne peut excuſer celle de ces prétendues Penſées ſecretes de l'Ame, qu'elle n'auroit le Pouvoir de former, que par le Pouvoir immédiat de la Divinité ; puiſqu'elles ne pouroient être produites par les Paſſions du Corps, qui en prend Connoiſſance dès qu'il les fait naître, comme les Songes le démontrent. Locke a donc Raiſon de dire, que la Nature & la Di-

vinité ne faiſant rien envain, il n'eſt pas vraiſemblable, que l'Ame ait la Faculté de former pendant le Sommeil du Corps des Penſées qui ſont auſſi inutiles. Reli avec Attention, mon cher Monceca, tout ce que Locke dit pour appuïer ſon Sentiment ; & je ſuis aſſûré, que tu ne l'accuſeras plus d'avoir été trop déciſif.

PORTE-TOI bien, mon cher Monceca : & vi content & heureux.

Du Caire, ce. . . .

LETTRE CENT CINQUANTE-CINQUIEME.

Aaron Monceca, *à* Isaac Onis, *Caraïte, autrefois Rabbin de Conſtantinople.*

LES Anglois, mon cher Isaac, ſont rigides Obſervateurs de leurs Loix: ils en ſuivent éxactement le Texte, ne cherchant point à l'éluder par des Explications; &, ſous le Prétexte d'entrer dans l'Idée du Légiſlateur, ils ne rendent point la Science des Loix une Juriſprudence arbitraire. Les Tribunaux, chargés de l'Exécution de la Juſtice, ne ſont point embarraſſés de ſavoir s'ils puniront un tel Crime d'une telle Peine. Ils ne ſont occupez que de s'inſtruire ſi la Perſonne qu'ils jugent eſt réellement coupable. Dès qu'ils ont décidé qu'elle l'eſt, les Loix prononcent ſa Peine. En Angleterre, le Juge eſt le Raporteur du Procès, le Légiſlateur eſt le véritable Juge.

ON ne ſauroit trop approuver, mon cher Isaac, un Uſage auſſi judicieux & auſſi prudent. De quelque Probité que ſoient douëz ceux qui ſont prépoſez pour rendre la Juſtice aux Peuples, il eſt cependant néceſſaire de fixer leurs Déciſions, & de ne les pas laiſſer les Maitres de punir ou d'innocenter, ſelon leur Fantaiſie, ceux dont ils doivent prononcer

cer le Jugement. Le Cœur de l'Homme eſt rempli de tant Paſſions, & ſon Eſprit eſt ſi ſouvent la Dupe de ſes Préjugés, qu'il lui eſt bien difficile de ne s'égarer jamais lorſqu'il eſt le Maître d'agir ſans Contrainte. Si les Juges n'avoient pas eu beſoin d'être conduits, on n'eut point compilé les Loix écrites: ils euſſent eux-mêmes été des Légiſlateurs vivans. Mais, on a compris, qu'il étoit impoſſible, qu'ils ne ſe reſſentiſſent de l'Humanité, & qu'ils ne viſſent très ſouvent les Choſes au travers du Voile de leurs Paſſions, qui les défigurent & les fait changer de Forme.

JE ſçai, mon cher Iſaac, que la rigide Obſervation des Loix cauſe quelquefois des Maux auxquels on auroit pû remédier. Je n'ignore pas, qu'il eſt des Cas où il ſeroit à ſouhaiter qu'on pût interpréter la Volonté du Légiſlateur, & lui donner un Sens plus ou moins étendu. Mais, je ſçai auſſi, que ſi cette Liberté eſt favorable à quelques Particuliers, elle devient nuiſible & même pernicieuſe au Bien public. Elle accoutume les Juges à une Juriſprudence arbitraire, & ouvre la Barriere à tous les Inconvéniens qu'elle entraine après elle. Lorſqu'on établit une Regle, on ne doit point ſonger qu'elle ſoit commode à une ou deux Perſonnes ſeulement: on doit tâcher, au contraire, qu'elle ſoit utile à la plûpart des Gens *. Seneque, parlant des Loix ſur les Débiteurs inſolvables, dans leſquelles

* *Nulla Lex ſatis commoda omnibus eſt: id modo quæritur ſi majori Parti & in ſummam prodeſt.* Tit. Livius, *Libr. XXXIV, Cap. III, Num. I.*

quelles on ne distingue point ceux qui le sont devenus par quelque Accident où il n'y a pas de leur Faute, d'avec ceux qui ont tout dépensé au Jeu ou par leur Débauche, ne balance point d'assurer, qu'il vaut beaucoup mieux, qu'un petit Nombre de Gens courre le Risque de n'être pas reçu à alléguer une Excuse légitime, que si tout le Monde pouvoit chercher quelque Prétexte spécieux pour se disculper †.

IL suffit, mon cher Isaac, pour aprouver la sage Coutume d'être entiérement soumis & attaché aux Décisions communes des Loix, de montrer que cette Coutume est plus utile au Bien public, que celle de laisser aux Juges un Pouvoir arbitraire. Or, comme il n'est personne qui ne convienne, que les Hommes ont besoin d'un Appui qui les garantisse contre les Attaques de leurs Passions, les Juges n'étant point des Divinitez, ils ont par conséquent besoin de cet Appui, & ils le trouvent dans l'Observance éxacte de la Loi qui ne leur laisse pas le Moïen d'être la Dupe de leur Cœur & de leur Esprit.

† *Quid tu tam imprudentes judicas Majores nostros fuisse, ut non intelligerent, iniquissimum esse eodem loco haberi eum qui Pecuniam, quam à Creditore acceperat, Libidine aut Aleâ absumpsit, & eum qui Incendio, aut Latrocinio, aut aliquo Casu tristiore, aliena cum suis perdidit? Nullam Excusationem receperunt, ut Homines scirent Fidem utique præstandam. Satius enim erat à paucis etiam justam Excusationem non accipi, quam ab omnibus aliquam tentari.* Seneca de Beneficiis, *Libr. VII, Cap. XVI.*

DE la Nécéſſité de ſuivre éxactement les Ordres des Légiſlateurs découle le Beſoin de n'avoir que des Loix ſages & raiſonnables. Dès qu'on s'apperçoit dans un Etat, que certaines Regles, qui avoient pû être néceſſaires pendant un Tems, deviennent inutiles ou pernicieuſes, il faut les abroger & les détruire. C'eſt une Erreur des plus dangereuſes à la Tranquilité publique, que le ſervile Reſpect qu'on a dans bien des Païs pour certaines Loix bizarres ridicules, & pour la Mémoire de ceux qui les ont établies. Il ſemble, que ce ne ſoient pas des Hommes, qui aïent inſtitué ces Coutumes: l'on diroit, que la Divinité les aïant révélées comme celles qui ſont contenues dans nos Livrez Sacrez, elles aïent appris aux Peuples, qu'on ne pouvoit les rejetter ſans encourrir ſon Idignation. Triſte Suite des Préjugés qu'on reçoit dans l'Enfance, & qui rendent un Etat entier la Victime d'une Impertinence inſérée dans le Droit écrit, ou dans le Droit coutumier!

ON auroit bien moins de Reſpect pour les Légiſlateurs, ſi l'on réfléchiſſoit qu'il n'en eſt aucun, même parmi les plus illuſtres & les plus renommez, qui n'ait ordonné quelque-choſe, ou d'extravagant, ou de ridicule, ou de contraire aux Bonnes-Mœurs ou à l'Humanité. Lycurgue ordonna, par les Loix qu'il établit à Sparte, que les Filles lutteroient toutes nues devant les Garçons, & qu'elles danſeroient ainſi en leur preſence, en chantant certaines Chanſons. Ce Légiſlateur, en inſtituant une Coutume auſſi extravagante, avoit

Deſſein

Deſſein d'endurcir le Corps des jeunes Filles, pour qu'elles formaſſent des Enfans plus vigoureux, & qu'elles réſiſtaſſent avec plus de Force aux Douleurs de l'Enfantement. Un pareil Moïen de rendre les Femmes robuſtes ne s'accorde-t-il pas bien avec la Pudeur & la Bienſéance! Et ne faut-il pas avoir oublié juſqu'aux moindres Regles de l'Honneteté naturelle, pour introduire une Coutume qui les détruit entiérement? Les Païens, au millieu des Impiétez & des Ténébres de leur Religion, ont ſenti combien une Loi auſſi infame étoit contraire aux Bonnes Mœurs. Dans l'*Andromaque* d'Euripide, Pélée n'attribue les Débauches d'Helene, qu'à l'Education qu'elle avoit reçue à Sparte. *Il n'eſt pas* dit-il, *au Pouvoir des Spartiates d'être ſages, quand elles le voudroient: car, elles ſortent de la Maiſon de leur Pere avec des Jupes entre-ouvertes, qui laiſſent voir leurs Cuiſſes. Elles vont avec les jeunes Hommes, & luttent avec eux; ce que je ne ſaurois ſouffrir. Après cela, faut-il s'étonner, que vous n'aiés que des Femmes débauchées* §

§ - - - Οὐς ἄν, εἰ βούλοιτο τις,
Εὐφραν γένοιτο Σπαρτιατίδων χορᾳ,
Ἀ'ὶ ξὺν νέοισιν ἐξερημῶσαι δόμους,
Γυμνοῖσι μηροῖς, καὶ πέπλοις ἀνειμένοις,
Δόμους παλαίστρας τ' ἐν ἀνασχέτας ἐμοὶ,
Κοινὰς ἔχουσι κἄπὶ θαυμάζειν χρεών,
Εἰ μὴ γυναῖκας σαφρονας παιδεύετε.

- - - - *Neque, ſi velit aliqua*
Puella Spartana, poſſit eſſe caſta:
Quæ, relinquentes Domos, cum Juvenibus,
Nudis Femoribus, & Tunicis laxatis,
Curſus, & Paleſtras, non tolerandas mihi

Ce Paſſage d'un Poëte Païen, qui condamne ſi juſtement la Débauche que Lycurgue avoit établie ſous des Prétextes auſſi faux que ridicules, eſt une Preuve évidente, que la Probité & la Pudeur ont trouvé des Défenſeurs parmi les Gens qui profeſſoient les Religions les plus impies, & les plus favorables aux Déréglemens du Cœur. *La vertu*, dit un ancien Docteur Nazaréen, *a même été reſpectée dans les Tems où la Débauche régnoit le plus* *. Ne doit-on donc point s'étonner avec raiſon, que ceux, qui étoient chargés de la Conduite des autres Hommes, & qui leur preſcrivoient les Loix qu'ils devoient ſuivre, n'aïent pas compris des Bienſéances & des Véritez qui ont été ſi ſenſibles à de ſimples Particuliers?

LES Erreurs des Légiſlateurs anciens doivent ſervir d'Inſtruction à ceux qui ont aujourd'hui le Pouvoir de corriger & d'anuller les Loix. Ils doivent ſe garantir d'une Prévention trop grande pour les Regles de ceux qui les ont précédez, & les ſupprimer entiérement, elles ſont inutiles ou nuiſibles. N'eſt-il pas ridicule d'avoir plus de Reſpect pour un Homme, ou pour une Coutume, parce que l'un eſt mort, & l'autre eſt établie, depuis cinq ou

Communes habent. Deinde an mirari oportet, Si non educatis Mulieres caſtas?
Euripides, Andromachæ *Verſu* 598, *pag.* 519.

* *Tanta Vis eſt Probitatis & Caſtitatis, ut omnis, vel pène omnis, ejus Laude moveatur Humana Natura; nec uſque adeo ſit Turpitudine vitioſa, ut totum amittat Senſum Honeſtatis.* Auguſt. de Civit. Dei, *Libr. II, Cap. XXVI, pag.* 255.

ou six cens Ans, que l'on n'en avoit dans le Tems même que cet Homme vivoit, & que cette Coutume fut iuſtituée? Si l'on convient de ce Principe, il ſera aiſé de montrer, que tous ceux, qui ont été chargés par quelques Peuples de leur preſcrire des Loix, ont trouvé des Gens, qui en ont condamné pluſieurs, & qui ont écrit pour en faire connoitre le Faux & le Vicieux.

LYCURGUE avoit établi dans Sparte un Sénat compoſé de vint-huit Perſonnes, qui blançoient & tempéroient l'Autorité des Rois. Ariſtote condamnoit dans l'Inſtitution de ce Sénat, que les Sénateurs jouïſſent pendant toute leur Vie de leurs Charges. *L'Eſprit*, dit ce Philoſophe, *ne vielliſſant pas moins que le Corps, il eſt injuſte de commettre la Fortune & la Vie des Citoiens à des Hommes qui ne ſont plus en état d'en juger.*

PLATON n'approuvoit pas que Lycurge eût ordonné, qu'on jettât, dans la Fondrier des Apotêtes près du Mont Tagete, les Enfans, qui, en naiſſant, paroiſſoient mal-fait, délicats, & foibles.

ARISTOTE, au contraire, loue une Cruauté ſi dénaturée, & plus digne d'être éxercée par des Bêtes féroces, que par des Hommes. *Quant aux Enfans*, dit ce Philoſophe, *qu'on doit nourrir, ou expoſer, il faut faire une Loi qui defende d'en nourrir aucun qui ſoit imparfait, ou mutilé de ſes Membres: &. dans les Lieux où cette Loi ſeroit contraire aux Loix du Pais, il faut faire bleſſer les Femmes, avant que les Enfans aient Sentiment de Vie.*

APRE'S

APRÈS un Raisonnement aussi absurde, aussi cruel, & aussi contraire à l'Humanité, doit-on adopter aveuglément les Loix qu'ont prescrites des Hommes qu'on a regardez comme au-dessus des autres par l'Etendue de leurs Lumieres ? Heureux le Peuple, mon cher Isaac, qui, soumis aveuglément à ses Loix, n'en reçoit d'autres que celles qui sont fondées sur la Vertu, sur la Prudence, & sur la Probité ! Ce qui fait que, dans bien des Païs, les Juges ont pris la Licence de s'élever aux dessus des Loix, de s'attribuer un Pouvoir despotique, & de ne suivre ordinairement, sur-tout dans les Matieres Criminelles, qu'une Jurisprudence arbitraire, ce sont les Défauts qu'ils ont apperçus dans certaines Loix. Comme ils n'étoient pas les Maitres de les annuler, ils ont pris le Parti de les expliquer à leur fantaisie, & l'ont fait de cent Façons différentes, suivant qu'ils ont cru que la Nécessité du Cas l'exigeoit. Dans toutes ces diverses Explications, ils ont souvent pris les Mouvemens de leurs Passions pour les Impressions de la Justice ; s'ils ont sauvé par-là plusieurs Innocens, peut-être aussi n'ont-ils pas puni bien des Coupables.

Je reviens, mon cher Isaac, à la Maniere dont les Anglois administrent la Justice. Elle est sage, prudente, digne d'être imitée par toutes les Nations. Dès qu'ils s'apperçoivent qu'une Loi est utile au Bien public, il l'ordonnent ; &, tandis qu'elle n'est point abrogée, ils la suivent exactement. S'ils voïent, dans les Suites, qu'elle devient nuisible, ils

ne

ne cherchent point à l'éluder par de vaines Explications, il l'annéantiſſent. Dans la Crainte d'introduire la pernicieuſe Coutume de laiſſer les Juges Maitres de ſuivre leurs Caprices dans ce qui regarde la Vie & les Biens des Citoïens, loin d'accorder un Pouvoir arbitraire à de ſimples Magiſtrats, les Anglois veulent, que les Rois ſoient les Protecteurs des Loix, & n'en ſoient point les Tirans.

PORTE-TOI bien, mon cher Iſaac : vi content & heureux; & que le Dieu de nos Peres te comble de Proſpéritez.

De Londres, ce . . . .

FIN DU QUATRIEME TOME.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottavianensis

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Libra
University of C
Date due